



## Durham E-Theses

---

### *Race, imaginaire biologique et identité dans A la recherche du temps perdu*

MORET-JANKUS, PAULINE

#### How to cite:

---

MORET-JANKUS, PAULINE (2015) *Race, imaginaire biologique et identité dans A la recherche du temps perdu*, Durham theses, Durham University. Available at Durham E-Theses Online:  
<http://etheses.dur.ac.uk/10974/>

#### Use policy

---

The full-text may be used and/or reproduced, and given to third parties in any format or medium, without prior permission or charge, for personal research or study, educational, or not-for-profit purposes provided that:

- a full bibliographic reference is made to the original source
- a [link](#) is made to the metadata record in Durham E-Theses
- the full-text is not changed in any way

The full-text must not be sold in any format or medium without the formal permission of the copyright holders.

Please consult the [full Durham E-Theses policy](#) for further details.

---

Academic Support Office, Durham University, University Office, Old Elvet, Durham DH1 3HP  
e-mail: [e-theses.admin@dur.ac.uk](mailto:e-theses.admin@dur.ac.uk) Tel: +44 0191 334 6107  
<http://etheses.dur.ac.uk>

**Race, imaginaire biologique et identité**  
**dans *À la recherche du temps perdu***

**Pauline Alfonsina Madeleine Moret-Jankus**

Thesis submitted for the degree of Doctor of Philosophy

School of Modern Languages and Cultures

Durham University

2014

## Table des matières

<b>TABLE DES MATIERES.....</b>	<b>2</b>
<b>ABREVIATIONS .....</b>	<b>6</b>
<b>COPYRIGHT .....</b>	<b>7</b>
<b>REMERCIEMENTS .....</b>	<b>8</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>10</b>
<b>CHAPITRE 1. TAXINOMIES .....</b>	<b>23</b>
<b>I. Du côté des sciences.....</b>	<b>25</b>
a) Les grands naturalistes	25
Jean-Baptiste de Lamarck .....	26
Charles Darwin.....	29
Ernst Haeckel .....	37
Gregor Mendel .....	39
Élie Metchnikoff .....	40
Jean-Henri Fabre .....	44
b) Enseignements scolaire et familial	46
Leçons de choses.....	46
Du père au fils .....	50
<b>II. La littérature d’histoire naturelle .....</b>	<b>56</b>
a) Buffon et le style	57
b) L’exemple balzacien : l’humanité classifiée	59
c) Michelet, grand poète du vivant	63
d) Maeterlinck et la <i>Naturphilosophie</i> schopenhauerienne	68
<b>III. Penser/classer.....</b>	<b>77</b>
a) Présence des sciences de la vie	77
Ethos du narrateur .....	77
Le vocabulaire .....	81
b) Maîtriser l’individu par la taxinomie	85
Plantes humaines.....	85
Animaux humains .....	87
Classes et classifications .....	88

Hésitations du déterminisme taxinomique .....	93
<b>CHAPITRE 2. PENSER LA RACE.....</b>	<b>97</b>
<b>I. Qu'est-ce qu'une race ? .....</b>	<b>99</b>
a) Un terme équivoque .....	99
b) Race et hérédité dans la <i>Recherche</i> .....	102
Raciologies proustiennes.....	102
Hérédités physiques .....	108
Hérédités mentales .....	111
<b>II. Race française, nation française.....</b>	<b>117</b>
a) Les pionniers de la « race française » .....	117
« Me voici Gobinien ».....	119
Maurice Barrès .....	122
Jules Soury, le « fou sublime » .....	125
b) Les métaphores organicistes : polypes et peupliers .....	130
Polypes et protozoaires .....	130
Peupliers.....	138
c) Cosmopolitisme ou particularisme .....	140
<b>CHAPITRE 3. PROUST ET LA « RACE JUIVE » .....</b>	<b>144</b>
<b>I. Éléments contextuels .....</b>	<b>144</b>
a) Proust, entre deux religions .....	144
a) Un <i>topos</i> littéraire .....	147
<b>II. Construction et déconstruction du thème juif.....</b>	<b>150</b>
a) Ridicules de l'antisémitisme .....	150
b) La belle Juive .....	153
c) La haine de soi .....	154
<b>III. « Admirable puissance de la race ».....</b>	<b>157</b>
d) La « race juive » .....	157
Antisémites et philosémites.....	157
Traits physiques .....	160
e) « Race juive » et discours transformistes .....	164
<b>CHAPITRE 4. HOMOSEXUALITES.....</b>	<b>170</b>
<b>I. Homosexualité masculine.....</b>	<b>171</b>
a) Le troisième sexe .....	171
b) De l'hermaphrodite au bisexuel .....	175

<b>II. Homosexualité féminine .....</b>	<b>178</b>
a) Mystères du lesbianisme	178
b) Les poupées russes du genre	180
<b>III. La Race maudite.....</b>	<b>184</b>
a) Une naturalisation de l’homosexualité ?	184
b) Hérité et stérilité	187
c) Taxinomies de l’altérité	191
Un « hermaphroditisme de l’âme ».....	191
Juifs et homosexuels .....	192
<b>CHAPITRE 5. HYBRIDITÉS LITTÉRAIRES.....</b>	<b>196</b>
<b>I. Questions de genre.....</b>	<b>197</b>
a) Statut de la biologie	197
b) « ton <i>évolué</i> Marcel Proust »	200
<b>II. L’écrit à la croisée de l’animalité et de l’humanité.....</b>	<b>204</b>
a) « L’autre exemple est tiré d’animaux plus petits »	204
b) Nourrir l’œuvre de sa vie	206
<b>III. Métamorphoses.....</b>	<b>210</b>
a) Transformisme et mythologie	210
b) Léporides proustiens	213
Mademoiselle de Saint-Loup .....	214
« La fille de Minos et de Pasiphaé » .....	216
c) Proust et Kafka : vacillements de l’identité	217
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>224</b>
<b>ANNEXES.....</b>	<b>229</b>
<b>I. Images.....</b>	<b>229</b>
a) N.a.fr. 16705, f°11 r°	229
b) Dédicace de Jules Soury à Maurice Barrès	230
c) Couverture de <i>Psst !...</i> du 20 août 1898	231
d) Les archers de Darius	232
e) Signature de Marcel Proust	233
f) N.a.fr 16727, f° 22 r°	233
g) N.a.fr. 16666, f° 18 v°	233
<b>II. Textes .....</b>	<b>234</b>
W., « J.-H. Fabre » .....	234

## Table des matières

Jean de La Fontaine, « La Colombe et la Fourmi » .....	239
Salomon Reinach, « La prétendue race juive » .....	240
Isidore Weil, « La caractéristique d'Israël » (extraits) .....	251
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>252</b>
<b>I. Œuvres de Marcel Proust .....</b>	<b>252</b>
a) Éditions de référence .....	252
b) Préfaces et traductions .....	252
c) Correspondance .....	253
<b>II. Études sur Proust .....</b>	<b>253</b>
a) Ouvrages .....	253
b) Articles et chapitres .....	258
c) Thèses et mémoires non publiés .....	263
d) Usuels .....	264
<b>III. Références critiques et littéraires – avant 1930 .....</b>	<b>265</b>
a) Textes naturalistes, médicaux et racialistes .....	265
b) Textes littéraires et de critique littéraire .....	268
c) Essais et textes philosophiques .....	270
d) Textes historiques et biographiques .....	270
e) Autres .....	271
<b>IV. Références critiques et littéraires – après 1930 .....</b>	<b>271</b>
a) Ouvrages .....	271
b) Articles et chapitres .....	278
c) Usuels .....	280
<b>INDEX .....</b>	<b>282</b>

## Abréviations

Toutes les citations de Proust sont extraites de l'édition de *À la recherche du temps perdu* dirigée par Jean-Yves Tadié et parue en 4 volumes chez Gallimard, collection « Bibliothèque de la Pléiade », 1987-1989. Les titres des sept livres sont abrégés comme suit : *CS* (*Du côté de chez Swann*), *JF* (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*), *CG* (*Le Côté de Guermantes*), *SG* (*Sodome et Gomorrhe*), *P* (*La Prisonnière*), *AD* (*Albertine disparue*), *TR* (*Le Temps retrouvé*). L'abréviation *Esq.* désigne les sections « Esquisses » de cette même édition. Les références sont donc notées ainsi : numéro du volume en chiffres romains, titre du livre en abrégé, suivi du numéro de la page en chiffres arabes (I, *CS*, 49 ; pour les esquisses : I, *CS*, *Esq.* LI, 796).

Pour le *Contre Sainte-Beuve*, l'édition de référence est celle de la Pléiade, éditée par Pierre Clarac et Yves Sandre (Paris, Gallimard, 1971). Le *Contre-Sainte Beuve* est abrégé en *CSB*. Les abréviations des autres titres sont : *CSB*, *PM*, pour *Pastiches et mélanges* ; *CSB*, « *JL* », pour « Journées de lecture » ; *CSB*, *EA*, pour *Essais et articles*.

Les éditions de référence de *Jean Santeuil* (éditée par Pierre Clarac) et de *Les Plaisirs et les jours* (éditée par Yves Sandre) sont celles de la Pléiade également (Paris, Gallimard, 1971). Elles sont notées *JS* et *PJ*.

Quant à la correspondance, on se référera à l'édition de Philip Kolb, notée *Corr.*, suivie du numéro du volume en chiffres romains, puis de la page en chiffres arabes (*Corr.*, IV, p. 455).

Cette thèse a été rédigée en suivant les normes françaises données dans le *Lexique des règles typographiques en usage à l'Imprimerie nationale*, Paris, Imprimerie nationale, 2002 (sauf pour les citations en langues étrangères, qui ne sont pas mises en italique).

## **Copyright**

The copyright of this thesis rests with the author. No quotation from it should be published without the author's prior written consent and information derived from it should be acknowledged.

## Remerciements

Je voudrais remercier en premier lieu Marie-Claire Barnet et Lucille Cairns, pour m'avoir accompagnée pendant trois années doctorales intenses. Leur travail dévoué, leur soutien constant, a été crucial : je leur suis infiniment reconnaissante.

Je tiens également à remercier Joanna Barker, non seulement parce que la bourse « Joanna and Graham Barker Scholarship » qui m'a été offerte m'a permis de mener à bien cette thèse, mais aussi pour sa présence personnelle et ses conversations éclairées. Des aides financières supplémentaires accordées par Ustinov College et MLAC (School of Modern Languages and Cultures) ont été précieuses pour poursuivre mes recherches dans les meilleures conditions.

Cette thèse a aussi bénéficié du soutien à tous niveaux de mes collègues et amis de MLAC : Anne-Pauline Crepet, Christopher Da Silva, Véronique Descotes, Romain Feyt, Vasanti Piette, Amy Wigelsworth, Luke Sunderland, Rebecca Ferreboeuf, Catherine Dousteyssier-Khoze, David Tual, Joseph North, Heather Fenwick, Angie Burns, Mary Fender, Sam Bootle, Roger Ravanelli. J'ajoute à cette liste – non exhaustive – les noms de ceux qui ont participé à mes oraux annuels, et dont les conseils m'ont été d'un grand secours : Nicholas Saul, Nicholas Roberts, Christopher Lloyd, Gerald Moore et Tom Wynn.

Mes collègues et amis proustiens ont joué un rôle non négligeable dans l'élaboration de cette étude, par leur aide ou leurs encouragements : je pense en particulier à Julia Hartley, Delphine Paon, Yasmine Gayssot, Guillaume Perrier, Yuji Murakami, Masafumi Oguro, Hiroya Sakamoto, Anne Simon, Adam Watt, Pyra Wise et Daniele Garritano.

*Last but not least*, je remercie ma famille, sans qui rien n'aurait été possible ; ainsi que mes amis et leur affection sans faille, que je leur rends bien. Le mot de la fin revient, selon la tradition des « Remerciements » à laquelle je me plie avec joie, à mon mari Vygintas. *Aš padariau tai !*

Je dédie cette thèse à la mémoire de Jeanloup Pranchère et Rachael Muirhead.

## Introduction

Une salle comble du XIX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, le samedi 10 mars 2012. Le candidat socialiste à la présidence de la République, François Hollande, s'exclame :

Il n'y a pas de place, dans la République, pour la race. Et c'est pourquoi je demanderai, au lendemain de l'élection présidentielle, au Parlement, de supprimer le mot *race* de notre Constitution [...]. Notre pays s'est construit d'apports successifs, de populations issues d'horizons multiples [...]. Si nous avons été capables de faire cette unité, ce rassemblement, cette construction, c'est parce que nous portons par notre histoire, par nos valeurs, une belle espérance qui se nomme *l'universalité* — c'est-à-dire l'universalité de la République, de ses valeurs. Nous sommes capables de nous ouvrir en nous élevant<sup>1</sup>.

Voilà brossé en quelques mots le tableau idyllique d'une France qui aurait toujours accueilli l'étranger à bras ouverts. Ce discours expose, *volens nolens*, une tension essentielle de la société française depuis la Révolution française : l'impossible conciliation du particulier et de l'universel. Sous un vernis de constructivisme et d'historicisme (le « pays s'est construit d'apports successifs »), on lit aisément une essentialisation de la nation (« par nos valeurs »), véhiculée principalement par la répétition incantatoire d'un mystérieux et imprécis « nous » dont François Hollande se fait le porte-parole. Pourtant, ce « nous » est bien le point crucial de la question de la race<sup>2</sup> au sein de la République : qui donc le constitue ? Si c'est un « nous » bien campé et bien défini, comment peut-il s'élargir sans se transformer ? L'orateur évacue cette question épineuse en liquidant le terme incriminé, sans autre forme de procès. Il n'est pas le premier : depuis 1789, en se déclarant garante des droits universels et partout identiques sans distinction d'objet, la France ne cesse plus d'être déchirée en son sein par la difficile gestion des « communautés » et de leurs droits, et ce jusqu'à ce jour. Ainsi que l'écrit Maurice Samuels,

The struggle between universalism and particularism continues to define French political life today. Because the French revolutionary tradition recognizes the

---

<sup>1</sup> Discours de François Hollande aux Outre-mers, Paris, 10 mars 2012. Le 16 mai 2013, dans un hémicycle remarquablement désert, est voté le projet de loi supprimant le mot « race » de la législation française.

<sup>2</sup> J'utiliserai désormais ce terme sans guillemets, par commodité (sauf quand la phrase fera référence au mot lui-même, plutôt qu'à la notion, et pourrait prêter à confusion).

individual alone as the bearer of universal rights, it has been reluctant to acknowledge the political claims of minority groups<sup>3</sup>.

Cette tension traverse tout le grand œuvre de Proust, *À la recherche du temps perdu*. Dans cette thèse, nous postulons que Proust tente de résoudre la fracture entre identité individuelle, identité de groupe et aspiration à l'universel en s'inspirant de tout un imaginaire biologique – tension qui ne sera, cependant, jamais tout à fait résolue. La *Recherche* semble en effet porter deux projets contradictoires : d'un côté, peindre une société dans laquelle différentes communautés coexistent, cohabitent, passent les unes à côté des autres, comme la famille juive de Bloch passe en « colonie » sur la plage de Balbec, observant le groupe des aristocrates oisifs d'un côté, et celui des petits bourgeois de province de l'autre. En même temps, Proust se donne comme ultime vocation la recherche d'une vérité universelle sur l'homme. Dans une lettre rarement commentée, Lionel Hauser reproche à Proust sa position universaliste, qu'il considère pure vantardise. Selon lui, il n'est pas possible d'appliquer une psychologie unique à différents groupes d'hommes. Non sans justesse, il accuse Proust de niveler les différences humaines, et de croire qu'on peut s'extirper de son propre mode de compréhension sans faire l'expérience des alternatives.

Mais crois-tu qu'un seul être humain puisse se vanter de connaître à fond l'âme de l'humanité tout entière.

Chaque race, et dans chaque race, chaque nation, chaque province, chaque ville, chaque arrondissement, chaque quartier et chaque rue aussi bien que chaque milieu est composé d'un certain nombre d'individus qui ont pour ainsi dire une âme collective.

Il y a la mentalité des gens du Nord et des gens du midi, des gens de la mer et des gens de la montagne, des gens de la rive droite et ceux de la rive gauche de la Seine, des aristocrates et des démocrates, des bourgeois et des bolcheviks.

C'est déjà très beau d'être arrivé à analyser la mentalité des gens de son milieu et sous ce rapport je partage entièrement l'opinion de feu Henry James à ton égard. Tu as admirablement décrit et analysé la mentalité des gens parmi lesquels tu as vécu. Mais là où tu commences à exagérer c'est lorsque tu prétends appliquer ta psychologie à des gens qui évoluent dans un milieu qui t'est complètement étranger.

[...] En tous cas, si jamais tu écris un livre sur la société bolchevique, je t'engage à commencer par faire un séjour chez ces Messieurs et à attacher plus d'importance à leurs critiques sur l'exactitude de tes appréciations qu'à celles des gens qui n'ont sur le bolchevisme que les notions qu'ils puisent dans la presse conservatrice française<sup>4</sup>.

---

<sup>3</sup> Maurice Samuels, *Inventing the Israelite. Jewish Fiction in Nineteenth-Century France*, Stanford, Stanford University Press, 2010, p. 16.

<sup>4</sup> *Corr.*, XIX, p. 218, lettre du 15 avril 1920.

Proust, dans sa réponse, soutient que Hauser n'a pas le moins du monde compris ce qu'il voulait dire par « psychologie » et postule que, lorsqu'on arrive aux « couches profondes », il n'y a guère de différence entre les hommes.

Mais la psychologie dont je parlais est une autre psychologie nullement fondée sur l'observation, mais sur l'intuition, et ayant pour objet des couches profondes où ces différences ne sont pas sensibles. [...] En tout cas même dans le sens où tu crois que j'ai pris le mot de psychologie, je te dirai qu'il est très rare que les grands psychologues du genre que tu dis, aient fait l'ombre d'enquête sur les milieux différents, pour la raison que c'est au contraire sur leurs ouvrages que se calque la société. C'est ainsi que Balzac qui passe pour un grand peintre de la société la peignit de sa chambre, mais la génération suivante éprise de ses livres se peupla brusquement de Rastignac, de Rubempré qu'il avait inventés mais qui existèrent. Il ne faut pas pousser cette observation trop loin naturellement mais elle est corroborée par des vérités parallèles<sup>5</sup>.

Son argument se termine ici par une évocation du lieu commun, à la Wilde, selon lequel la vie imite l'art, mais ce n'est pas ce qui nous semble le plus intéressant dans sa réponse. Proust, pour se justifier, fait un distinguo entre la simple observation, objets des reproches de Hauser, et l'intuition, qui permet d'accéder aux « couches profondes » de l'esprit humain et par conséquent, à des vérités universelles. Cet échange illustre à merveille la tension entre universalisme et particularisme, dont Proust est conscient, ne serait-ce que grâce à ce débat épistolaire avec Hauser. Comment penser les différences entre les hommes ? L'idée de race, mot utilisé par Hauser dans sa lettre, est un élément clef pour répondre, ou tenter de répondre, à cette question.

Il est donc grand temps d'examiner de front la notion de race biologique chez un des plus grands écrivains français. Nous le verrons au cours de cette étude : l'idée de race, telle qu'elle est théorisée et comprise à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début de XX<sup>e</sup>, grâce à l'essor de la biologie et notamment à l'apparition des théories évolutionnistes, se trouve reflétée, quoiqu'infléchie, dans *À la recherche du temps perdu*. Par *biologie*, nous entendons le champ de disciplines qui s'occupent des êtres vivants, et auquel appartiennent la botanique, la zoologie, la physiologie humaine, ainsi que les questions d'évolution et d'hérédité<sup>6</sup>.

---

<sup>5</sup> *Corr.*, XIX, p. 224, lettre du 20 avril 1920.

<sup>6</sup> L'expression *sciences naturelles* renvoie aux mêmes domaines, mais y ajoute également tout ce qui a trait à la géologie et à la physique : la biologie s'occupe du vivant, tandis que les sciences naturelles examinent tout ce qui apparaît dans la nature. *Sciences de la vie*, en revanche, est synonyme de *biologie*.

L'étymologie de ce mot, créé en 1802 par Lamarck et Treviranus<sup>7</sup>, renvoie à la conceptualisation du vivant et à un désir d'en comprendre les ressorts profonds, au-delà de la traditionnelle *histoire naturelle*. En effet, selon Michel Foucault, la biologie se distingue de l'histoire naturelle dans la mesure où celle-ci explore les êtres vivants, mais non le vivant, car « la vie elle-même n'existait pas<sup>8</sup> ». En d'autres termes, le vivant n'était pas un objet de connaissance ou un critère de compréhension du monde. Jusqu'à l'avènement de la biologie, les classifications sont des *classifications artificielles*, c'est-à-dire que les critères utilisés pour la catégorisation sont délibérément arbitraires et ne prétendent pas refléter les relations réelles et intrinsèques entre les formes vivantes regroupées<sup>9</sup>. Ainsi, en 1583, Giambattista Della Porta dans *Phytognomonica* classait les plantes selon leur ressemblance à des organes humains, à des astres ou même à des animaux<sup>10</sup>. D'autres ont classé la faune et la flore selon des critères de couleur, de taille ou de lieu.

Cependant, comme le dit Jean Paul Thomas, « une prévalence est reconnue progressivement aux organes de la génération. La botanique linnéenne rend explicite cette tendance<sup>11</sup>. » Linné, le grand naturaliste, avait été en effet le premier à choisir les organes sexuels comme critère de classification<sup>12</sup>. Cette tendance est à la fois confirmée et bouleversée par Darwin, dont les théories évolutionnistes permettent de repenser les liens entre les êtres vivants en termes de filiation, d'ascendance, donnant ainsi naissance à des *classifications naturelles*<sup>13</sup>, censées rendre compte des liens effectifs entre êtres vivants dans la nature : c'est là le véritable acte de naissance de la biologie. Or, avec l'idée de filiation, on rejoint celle de race, et par là de taxinomie biologique de l'homme. Linné, le premier à s'être intéressé aux classifications sexuelles, n'a-t-il pas été également le premier à classer les hommes<sup>14</sup> ? Plus tard, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux théoriciens racialisés furent aussi des naturalistes de premier plan, comme Vacher de Lapouge, Louis Agassiz ou encore Ernst

---

<sup>7</sup> Mot créé simultanément dans *Recherches sur l'organisation des corps vivants* de Lamarck et *Biologie oder Philosophie der lebenden Natur* de Gottfried Treviranus. Voir Pierre Vignais, *La Biologie des origines à nos jours. Une histoire des idées et des hommes*, Grenoble, EDP Sciences, 2001, p. 5.

<sup>8</sup> Michel Foucault, *Les Mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966, coll. « Tel », p. 139.

<sup>9</sup> Paul Lawrence Faber, *Finding Order in Nature. The Naturalist Tradition from Linnaeus to E. O. Wilson*, Baltimore/Londres, The John Hopkins University Press, 2000, p. 10.

<sup>10</sup> Giambattista Della Porta, *Phytognomonica* [1583], Francfort, Hoffmann, 1608. Pour une analyse détaillée de la question de ressemblance, voir Michel Foucault, *op. cit.*, p. 32 et suivantes.

<sup>11</sup> Jean Paul Thomas, entrée « Taxinomie », dans le *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences*, Dominique Lecourt (dir.), Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 912.

<sup>12</sup> Paul Lawrence Faber, *op. cit.*, p. 10.

<sup>13</sup> Jean Paul Thomas, entrée citée, p. 913.

<sup>14</sup> Quatre variétés : *Europaëus albus*, *Americanus rubescens*, *Asiaticus fulscus*, *Africanus niger*. Carl von Linné, *Systema Naturae* [1735], Paris, Michel-Antoine David, 1744, p. 63.

Haeckel<sup>15</sup>.

Ce lien intrinsèque entre pensée biologique et idée de race apparaît clairement dans la *Recherche*. Par ailleurs, s'interroger sur les rapports de Proust avec la biologie n'a rien d'arbitraire ou de forcé : ils ressortent constamment du texte lui-même, s'imposant au lecteur, en particulier par la récurrence de la métaphore biologique. De même, la prégnance de la botanique, de la zoologie, ainsi que des références aux scientifiques comme Darwin (autant de sujets que nous analyserons longuement), justifient *in fine* notre propos. Nous voulons donc montrer que Proust reprend des modèles de pensée issus des savoirs biologiques afin de comprendre l'identité de l'homme. C'est en s'inspirant des taxinomies botaniques ou entomologiques qu'il tente de redéfinir les divisions de la société.

Dès lors, mon travail se situe à la frontière de deux disciplines<sup>16</sup> : l'histoire des idées scientifiques et l'analyse littéraire d'une œuvre et de ses enjeux esthétiques. Par conséquent, cette étude se situe à la croisée de plusieurs méthodes critiques. Dans un premier temps, nous mènerons une analyse intertextuelle de la *Recherche* sur le thème des sciences de la vie. L'intertextualité, notion mise en place par Julia Kristeva<sup>17</sup>, a été particulièrement féconde dans les études proustiennes : les intertextes flaubertien<sup>18</sup>, balzacien<sup>19</sup>, biblique<sup>20</sup>, baudelairien<sup>21</sup>, ont ainsi été étudiés, parmi tant d'autres. Stéphane Chaudier rappelle en effet que la *Recherche* doit être lue « comme un chatoyant tissu de citations, une œuvre bibliothèque<sup>22</sup>. » Dans le cas présent, il s'agira d'examiner un intertexte qui n'est pas fait uniquement d'œuvres littéraires, mais aussi et surtout de textes scientifiques. Nous nous inspirons en cela des études fondatrices de Gillian Beer<sup>23</sup> et de George Levine<sup>24</sup> sur l'influence de Darwin dans la littérature de langue anglaise. Le courant critique visant à

<sup>15</sup> Ces exemples seront analysés plus loin, dans le corps de l'étude.

<sup>16</sup> L'interdisciplinarité n'est-elle pas prônée par Proust lui-même dans cette phrase : « [...] il était raseur comme un savant qui ne voit rien au-delà de sa spécialité ». III, P, 809.

<sup>17</sup> Julia Kristeva, *Sèmeiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 113.

<sup>18</sup> Mireille Naturel, *Proust et Flaubert, un secret d'écriture*, Amsterdam, Rodopi, 1999 ; Annick Bouillaguet, *Proust lecteur de Flaubert et de Balzac. L'imitation cryptée*, Paris, Honoré Champion, 2000.

<sup>19</sup> Annick Bouillaguet, *Proust lecteur de Flaubert et de Balzac. L'imitation cryptée, op. cit.*

<sup>20</sup> Entre autres, on peut citer Juliette Hassine, *Esotérisme et écriture dans l'œuvre de Proust*, Paris, Minard, 1990 ; et Margaret Topping, *Proust's Gods. Christian and mythological figures of speech in the works of Marcel Proust*, Oxford, Oxford University Press, 2000.

<sup>21</sup> Juliette Hassine, *Essai sur Proust et Baudelaire*, Paris, Nizet, 1979.

<sup>22</sup> Stéphane Chaudier, entrée « Critique intertextuelle », *Dictionnaire Marcel Proust*, Annick Bouillaguet et Brian G. Rogers (dir.), Paris, Honoré Champion, 2004, p. 263.

<sup>23</sup> Gillian Beer, *Darwin's Plots : Evolutionary Narrative in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction* [1983], Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

<sup>24</sup> George Levine, *Darwin and the Novelists : Patterns of Science in Victorian Fiction* [1988], Chicago, University of Chicago Press, 1991.

mettre en relation biologie et littérature s'est considérablement étoffé ces dernières années, comme en témoignent divers projets universitaires en cours<sup>25</sup>. Comme on le verra, certains des textes envisagés n'ont peut-être pas été lus par Proust : la notion d'intertextualité est ici élargie à des textes dont l'influence, quoiqu'indirecte, ne peut pas être ignorée. L'étude de cet intertexte permettra ensuite de passer à une analyse recentrée sur la *Recherche*, à mi-chemin entre la critique sociologique et la critique esthétique : d'une part, on examinera l'usage des thèmes issus de la biologie dans la représentation de certaines communautés présentées comme des races (la nation française, les Juifs, et les homosexuels), afin de mieux appréhender la notion d'identité collective chez Proust. D'autre part, on mettra en lumière l'intérêt esthétique et la vision de la littérature que Proust peut extraire des sciences de la vie, ainsi que la manière dont le texte se fait et se défait autour de ces thèmes.

On l'a vu plus haut sur un exemple politique, mais le même constat pourrait être fait en sociologie, en littérature, et jusque dans les conversations de tous les jours : le terme de race provoque, en France, un sentiment de recul. Remarquons que ce rejet linguistique n'apparaît pas au même degré en anglais. Comme l'écrit Michael Banton,

[t]o persons brought up within the English-speaking world this use of the word « race » to designate human groups or sections of the population is unremarkable, but to persons brought up in other language worlds it can seem highly questionable. Some French people would even call it « racist » in the modern sense of that word [...]<sup>26</sup>.

Il est aisé de supposer que c'est le traumatisme de la collaboration et de l'Occupation qui a provoqué ce tabou linguistique. Peter Sloterdijk exprime des réflexions similaires vis-à-vis de l'Allemagne :

Après la catastrophe de l'Holocauste, les Allemands se sont « raclé les fesses, les territoires, les esprits », afin de faire disparaître de la langue et la littérature, toute trace d'un vocabulaire à connotation fasciste. Des mots comme « sol », « peuple »,

---

<sup>25</sup> Voir par exemple le projet franco-allemand *Biographes*, co-dirigé par Gisèle Séginger et Thomas Klinkert. URL : <http://biolog.hypotheses.org/> (consulté le 1<sup>er</sup> août 2014).

<sup>26</sup> Michael Banton, *Racial Theories*, 2<sup>e</sup> édition, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p.1. Certes, la situation a quelque peu évolué depuis la publication de ce livre, et beaucoup de locuteurs anglophones préfèrent éviter d'utiliser le mot « race », mais en règle générale, la distinction entre l'usage français et l'usage anglais est toujours valable.

etc., sont suspects [...]. Il y a chez nous un filtre sémantique « naturel » dû à notre histoire<sup>27</sup>.

Tout récemment, l'adoption en première lecture, le 16 mai 2013, d'une loi visant à supprimer le terme 'race' de la législation, en application de la promesse électorale de François Hollande, a provoqué de nombreuses réactions dans le monde intellectuel français, comme en témoignent plusieurs articles et tribunes<sup>28</sup>, dans un dialogue de sourds qui ne fait que montrer la nécessité d'un débat de fond sur la question de la race. Un sujet sur la race est donc nécessairement délicat ; et il convient de rester le plus objectif et nuancé possible. Il ne s'agit pas de partir du principe que Proust était aveuglé par les théories raciales de son temps. Bien au contraire, on verra comment Proust a mis à distance, souvent avec ironie, des idées pour lesquelles il n'avait guère d'estime. Nous sommes ici redevable à bien des spécialistes qui ont montré avant nous, avec finesse, la subtilité de ces prises de position proustiennes. Mais on ne fermera pas non plus les yeux devant d'autres aspects, plus dérangeants, de l'œuvre.

Ces aspects ont déjà été remarqués, mais souvent, en passant, ou en conclusion : il n'est pas rare que l'on s'arrête à la lisière d'un sujet difficile certes, mais qu'il serait d'autant plus important d'examiner de près. Ainsi, pour ce qui est de la conception raciale des Juifs, Maurice Samuels remarque que « Proust flirts with a racial notion of Jewishness that even a Gobineau or a Drumont would have approved<sup>29</sup>. » Malcolm Bowie, dans son ouvrage *Proust Among the Stars*, note la présence de ce venin (« venom ») et estime que « the extremity of this writing deserves to be heard<sup>30</sup> ». Pour Marion Schmid, « Proust injected entire passages from Drumont's *La France Juive* and similar anti-Semitic works into his text<sup>31</sup> ». Edward Hughes avait déjà utilisé la même image : « Proust himself does not shy away from the invective of the anti-semitic and there are pages of his novel that mimic the crass sectarianism

---

<sup>27</sup> Alain Finkielkraut et Peter Sloterdijk, *Les Battements du monde*, Paris, Pauvert, 2003, p. 56. Les guillemets à « raclé les fesses, les territoires, les esprits », indiquent la citation d'une chanson de Wolf Biermann (note de Peter Sloterdijk, p. 56).

<sup>28</sup> Nancy Huston et Michel Raymond, « Sexes et races, deux réalités », *Le Monde*, 17 mai 2013, URL : [http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/05/17/oui-les-races-existent\\_3296359\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/05/17/oui-les-races-existent_3296359_3232.html) (consulté le 3 juin 2013) ; Alexis Jenni, « Sexes et races, deux illusions », *Le Monde*, 24 mai 2013, URL : [http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/05/24/sexes-et-races-deux-illusions\\_3417100\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/05/24/sexes-et-races-deux-illusions_3417100_3232.html) (consulté le 3 juin 2013) ; Stéphane Foucart, « Les "races humaines" existent ? Alors énumérez-les ! », *Le Monde*, 3 juin 2013, URL : [http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/06/03/les-races-humaines-existent-alors-enumerez-les\\_3422652\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/06/03/les-races-humaines-existent-alors-enumerez-les_3422652_3232.html) (consulté le 3 juin 2013).

<sup>29</sup> *Op. cit.*, p. 256.

<sup>30</sup> Malcolm Bowie, *Proust Among the Stars*, Londres, Harper Collins, 1998, p. 144.

<sup>31</sup> Marion Schmid, « The Jewish Question in *La Recherche* in the Light of Nineteenth-Century Discourses on Race », *Neophilologus*, vol. 83, n° 1, janvier 1999, p. 43.

of a Drumont<sup>32</sup>. » Jean-Paul et Raphaël Enthoven, quant à eux, parlent de Proust comme d'un « demi-juif tenté par l'antisémitisme transcourant des Guermantes ou des Verdurin<sup>33</sup>. » On se cantonne cependant souvent à des constatations de ce type. On tentera ici de prolonger les réflexions de Juliette Hassine, qui a analysé les sources des discours antisémites dans la *Recherche*<sup>34</sup>, de Marion Schmid sur l'ambiguïté des discours racialisés et sur le thème de la Race maudite<sup>35</sup>, ou encore d'Erin Carlston, qui a exploré le thème de la race et de l'affaire Dreyfus chez Proust<sup>36</sup>. Afin de dresser un panorama des thèmes racialisés dans la *Recherche* de la manière la plus exhaustive et précise possible, nous avons lu quantité de textes racialisés de cette période ; fréquentation parfois difficile. Il nous a souvent fallu nous rappeler, avec Zeev Sternhell, que « Vacher de Lapouge et Sorel ont joué dans l'histoire des idées un rôle plus significatif que celui de Guesde ou de Jaurès<sup>37</sup>. »

Une autre difficulté méthodologique gît dans la différence entre Proust et son narrateur. Les années 1970 avaient évacué la figure de l'auteur<sup>38</sup>. Dans le cas de Proust, le refus du biographique trouve une justification supplémentaire dans le *Contre Sainte-Beuve*, et ses thèses bien connues sur la différence entre le moi social et le moi qui écrit<sup>39</sup>. Cependant, il nous semble que les éléments biographiques ont une pertinence indéniable pour l'analyse du texte proustien, pour autant qu'on les utilise avec parcimonie et précaution. Ainsi, pour ne donner qu'un exemple, est-il vraiment possible de comprendre la représentation des Juifs dans la *Recherche*, si on ne tenait pas compte de l'ascendance juive de Proust ? Nous croyons que c'est d'ailleurs là que réside une des grandes qualités de l'œuvre proustienne : elle n'est jamais séparée de la vie, et toute lecture qui oublie cet inextricable mélange la rendrait bien aride. Par ailleurs, Vincent Descombes a été l'un des premiers à opérer une distinction fondamentale entre les théories qui sont explicitement développées dans la *Recherche* et ce

---

<sup>32</sup> Edward Hughes, « Textual and Tribal Assimilation : Representing Jewishness in *À la recherche du temps perdu* », dans Bryan Cheyette, Nadia Valman (dir.), *The Image of the Jew in European Liberal Culture, 1789-1914*, Londres, Vallentine Mitchell, 2004, p. 171.

<sup>33</sup> Jean-Paul et Raphaël Enthoven, *Dictionnaire amoureux de Marcel Proust*, Paris, Plon/Grasset, 2013, p. 348.

<sup>34</sup> Juliette Hassine, entrée « Race », *Dictionnaire Marcel Proust, op. cit.*, p. 833-835 ; « L'écriture du discours antisémite dans la *Recherche* et ses sources bibliques et gréco-romaines », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 21, 1990, p. 83-100.

<sup>35</sup> Marion Schmid, « The Jewish Question in *La Recherche* », art. cit. ; et « Apologie ou incrimination ? L'exposé sur la "race maudite" dans les manuscrits de Proust », *Genesis*, n° 25, 2005, p. 69-84.

<sup>36</sup> Erin G. Carlston, « Secret Dossiers : Sexuality, Race, and Treason in Proust and the Dreyfus Affair », *Modern Fiction Studies*, vol. 48, n° 4, hiver 2002, p. 937-968.

<sup>37</sup> Zeev Sternhell, *La Droite révolutionnaire 1885-1914. Les origines françaises du fascisme* [1977], Paris, Gallimard, 1997, p. II.

<sup>38</sup> Roland Barthes, « La mort de l'auteur » [1968], *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p. 63-69.

<sup>39</sup> *CSB*, p. 224-225.

que la fiction crée, à montrer qu'il y a « comme un *éclaircissement romanesque* des propositions obscures, paradoxales, égarantes, de Proust théoricien<sup>40</sup> ». Faut-il prendre ces théories pour argent comptant ? Le débat sur ce point se pose avec d'autant plus d'acuité que la question de la race a des implications éthiques. Il faudra donc être très attentif aux nuances. De plus, le texte proustien se caractérise souvent par la coexistence de discours contraires. Cependant, nous croyons que, lorsque cet « éclaircissement romanesque » mine certaines assertions théoriques, cela n'équivaut pas à un pur et simple effacement de ces assertions.

Dans ce contexte, la question de l'ironie se pose également. Le discours ironique proustien, désormais bien connu<sup>41</sup>, est souvent un recours ultime pour les critiques qui préfèrent éviter de se confronter directement à la question de la race. Loin de nous l'idée de nier cette ironie, ou même de la mettre à distance : bien au contraire, on postule ici que l'ironie n'est en aucune façon un frein à l'analyse du discours théorique, mais qu'elle participe, sans le neutraliser, au discours sur les races. Nous nous situons dès lors à la suite des réflexions sur la « New Sincerity », autrement dit cette mise à distance de l'ironie qui caractériserait l'époque contemporaine<sup>42</sup>. On citera également Paul de Man, selon qui le langage de l'ironie « splits the subject into an empirical self that exists in a state of inauthenticity and a self that exists only in the form of a language that asserts the knowledge of its inauthenticity. *This does not, however, make it into an authentic language, for to know inauthenticity is not the same as to be authentic*<sup>43</sup>. » Cette phrase peut nous aider à mieux appréhender la question suivante, de plus en plus actuelle et de plus en plus posée : peut-on rire de tout ? Il ne s'agit pas tant, en réalité, de savoir *de quoi* l'on rit, mais *comment* l'on rit, et ce que cette *manière* signifie. C'est le déplacement de l'authenticité lui-même qui demande à être analysé, interprété, remis en contexte ; travail que nous nous efforcerons de mener à bien dans cette étude.

Quant à notre corpus, il se cantonne à la *Recherche*. Il sera certes nécessaire de faire des incursions vers d'autres textes de la main de Proust, comme sa correspondance ou *Jean*

---

<sup>40</sup> Vincent Descombes, *Proust : philosophie du roman*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1987, p. 15. Les italiques sont de lui.

<sup>41</sup> On pense, en particulier, à l'ouvrage de Sophie Duval, *L'Ironie proustienne. La vision stéréoscopique*, Paris, Honoré Champion, 2004.

<sup>42</sup> On considère généralement l'essai de David Foster Wallace, « E Pluribus Unam : Television and U.S. Fiction », *Review of Contemporary Fiction*, vol. 13, n° 2, 1993, p. 151-194, comme un des premiers textes sur la « New Sincerity ». Voir également, à ce propos, Adam Kelly, « David Foster Wallace and the New Sincerity in American Fiction », dans David Hering (dir.), *Consider David Foster Wallace. Critical Essays*, Los Angeles/Austin, Sideshow Media Group Press, 2010, p. 131-146.

<sup>43</sup> Paul de Man, *Blindness and Insight. Essays in the Rhetoric of Contemporary Criticism*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1983, p. 214 (nous soulignons).

*Santeuil*, ou certains avant-textes de la *Recherche*. L'analyse génétique ne sera cependant jamais le sujet principal de cette étude. En cela, nous nous inscrivons à contre-courant d'une tradition critique proustienne à la française plutôt consacrée aux enjeux génétiques. Le choix de ce sujet fait signe vers la recherche anglo-américaine, qui préfère l'étude de ce que Marion Schmid appelle « un Proust hétérodoxe<sup>44</sup> ».

Il convient à présent d'examiner l'état actuel des recherches sur les questions de la biologie et de la race chez Proust. Pour ce qui est de la biologie, on remarque d'emblée que peu d'études lui sont spécifiquement consacrées. D'excellentes analyses ont été dédiées aux sciences, comme celles de Nicola Luckhurst<sup>45</sup>, mais la biologie n'est abordée qu'en passant. Parmi ceux qui l'ont examinée de manière plus centrale, on notera particulièrement les travaux de Reino Virtanen<sup>46</sup>, Sigbrit Swahn<sup>47</sup>, Marcel Muller<sup>48</sup>, Rina Viers<sup>49</sup>, Aude Le Roux-Kieken<sup>50</sup>, Céline Surprenant<sup>51</sup>, ainsi que les études d'Anne Simon sur l'animal dans la *Recherche*<sup>52</sup>. Quant à la race, si le thème a été étudié plusieurs fois, comme nous l'avons déjà signalé, deux reproches peuvent être adressés au corpus critique sur ce sujet. Le premier, c'est que la race a été envisagée uniquement dans son rapport avec la judéité et l'homosexualité (la

---

<sup>44</sup> Marion Schmid, « La réception de Proust au Royaume-Uni », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 57, 2005, p. 321.

<sup>45</sup> Nicola Luckhurst, *Science and Structure in Proust's À la recherche du temps perdu*, Oxford, Clarendon Press, 2000. On trouve aussi François Vannucci, *Marcel Proust à la recherche des sciences*, Paris, Éditions du Rocher, 2005 ; Allan Thiher, *Fiction Rivals Science : the French Novel from Balzac to Proust*, Columbia/Londres, University of Missouri Press, 2001 ; et l'entrée « Sciences » par Marie Miguet-Ollagnier dans le *Dictionnaire Marcel Proust*, *op. cit.*, p. 921-923.

<sup>46</sup> Reino Virtanen, « Proust's Metaphors from the Natural and the Exact Sciences », *PMLA*, vol. 69, n° 5, 1954, p. 1038-1059.

<sup>47</sup> Sigbrit Swahn, « Textes naturalistes et roman proustien », dans Juliette Frolich (dir.), *Point de rencontre : le roman, actes du colloque international d'Oslo, 7-10 septembre 1994*, Oslo, Université d'Oslo, 1995, t. 1, p. 59-72.

<sup>48</sup> Marcel Muller, « Étrangeté ou, si l'on veut, naturel », dans *Recherche de Proust*, Tzvetan Todorov et Gérard Genette (dir.), Paris, Éditions du Seuil, 1980, p. 55-67.

<sup>49</sup> Rina Viers, « Évolution et sexualité des plantes dans *Sodome et Gomorrhe* », *Europe*, n° 502-503, 1971, p. 100-113.

<sup>50</sup> Aude Le Roux, « La guêpe fouisseuse ou l'imaginaire entomologique de Proust », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 31, 2000, p. 123-130 ; Aude Le Roux-Kieken, « Quand botanique et stylistique se rencontrent », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 36, 2006, p. 57-67.

<sup>51</sup> Céline Surprenant, « Darwin and Proust », dans Thomas F. Glick, Elinor Shaffer (dir.), *The Literary and Cultural Reception of Charles Darwin in Europe*, Londres, Bloomsbury, p. 431-457.

<sup>52</sup> En particulier : « Portrait de l'artiste en hibou : de l'usage anthropologique de la zoologie chez Proust », dans Roger Célestin et Eliane DalMolin (dir.), *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 9, n° 2, New York/Londres, Routledge, avril 2005, p. 139-150 ; « De l'histoire naturelle aux histoires surnaturelles : hybridités proustiennes », dans Lucile Desblache (dir.), *Hybrides et monstres : transgression et promesses des cultures contemporaines*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2012, p. 19-32 ; « Au zoo avec Marcel Proust. Création romanesque et point de vue zoologique », *Europe*, vol. 91, n° 1012-1013, 2013, p. 94-106.

« Race maudite<sup>53</sup> »), et jamais pour elle-même, hormis dans une notice du *Dictionnaire Marcel Proust* rédigée par Juliette Hassine<sup>54</sup>. Le deuxième reproche découle du premier : sauf rares exceptions<sup>55</sup>, les analyses de la judéité et de l'homosexualité se font à l'exclusion l'une de l'autre. La question juive est un sujet éminemment polémique entre proustiens<sup>56</sup> ; on en trouvera en note un panorama rapide<sup>57</sup>. Pour ce qui est de l'homosexualité, les études sur lesquelles nous reviendrons le plus souvent sont dues à Elisabeth Ladenson<sup>58</sup>, Julius Rivers<sup>59</sup>, Erin Carlston<sup>60</sup>, Emily Eells<sup>61</sup>, outre plusieurs chapitres de l'ouvrage de Donald Wright sur Proust et la médecine<sup>62</sup>. Aucune étude n'examine ce qui fait le lien entre race et pensée biologique dans la *Recherche*. Pourtant, nous verrons qu'en arrière-fond des compositions sur la fécondation des orchidées par les insectes, c'est bien la question de la race qui se pose avec acuité. Idée de race et discours biologiques sont interdépendants. Il est essentiel de comprendre les tenants et les aboutissants de ce rapport si l'on veut pouvoir tenir un discours cohérent sur la manière dont Proust conçoit la lumière vacillante de l'identité. C'est sur ce lien que nous voulons fonder notre étude.

<sup>53</sup> III, SG, Esq. I, 924.

<sup>54</sup> *Op. cit.*, p. 833-834.

<sup>55</sup> Jeanne Bem, « Le juif et l'homosexuel dans *À la recherche du temps perdu* », *Littérature*, n° 37, février 1980, p. 100-112 ; Naomi Diamant, « Judaism, Homosexuality and Other Sign Systems in *À la recherche du temps perdu* », *Romanic Review*, vol. 82, n° 2, 1991, p. 179-192 ; et Yukio Asai, « Note sur la *Race maudite de Sodome et Gomorrhe I* », *Études de langue et littérature françaises*, Paris, n° 45, 1991, p. 243-254.

<sup>56</sup> Nous renvoyons à titre d'exemple des passions que ce sujet peut déchaîner, au compte rendu de Joseph Brami sur l'ouvrage d'Alessandro Piperno, *Proust antijuif*, dans le *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 39, 2009, p. 181-184, qui estime entre autres que « [d]e fait, ce livre ne mériterait pas qu'on lui accorde quelques instants » (p. 182).

<sup>57</sup> La toute première étude remonte à 1937, avec Siegfried E. Van Praag, « Marcel Proust : témoin du Judaïsme déjudaisé », *Revue juive de Genève*, n° 48, mai 1937, p. 338-347 ; n° 49, juin 1937, p. 388-393 ; n° 50, juillet 1937, p. 446-454. On se reportera à Juliette Hassine, *Marranisme et hébraïsme dans l'œuvre de Proust*, Fleury-sur-Orne, Minard, 1994 ; et « L'écriture du discours antisémite dans la *Recherche* et ses sources bibliques et gréco-romaines », art. cit. ; Marion Schmid, « The Jewish Question in *La Recherche* », art. cit. ; Albert Sonnenfeld, « Marcel Proust : Antisemite ? », *The French Review*, vol. 62, n° 1, octobre 1988, p. 25-40, et n° 2, décembre 1988, p. 275-282 ; John K. Hyde, « Proust, his Jews and his Jewishness », *The French Review*, vol. 39, n° 6, 1966, p. 837-848 ; Stéphane Chaudier, *Proust et le langage religieux : la cathédrale profane*, Paris, Honoré Champion, 2004 (chapitre V en particulier) ; Antoine Compagnon, « Le "profil assyrien" ou l'antisémitisme qui n'ose pas dire son nom : les libéraux dans l'affaire Dreyfus », *Études de langue et littérature françaises*, n° 28, 1997, p. 132-150 ; Seth L. Wolitz, *The Proustian Community*, New York, New York University Press, 1971 (chapitre V en particulier) ; Edward J. Hughes, « Textual and Tribal Assimilation : Representing Jewishness in *À la recherche du temps perdu* », art. cit. ; Joseph Brami, « Strange Jewishness : Essay on the Treatment of Jewish Identity in Proust », dans André Benhaïm (dir.), *The Strange M. Proust*, Oxford, Legenda, 2009, p. 45-56.

<sup>58</sup> Elisabeth Ladenson, *Proust's Lesbianism*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 1999.

<sup>59</sup> Julius E. Rivers, *Proust and the Art of Love : the Aesthetics of Sexuality in the Life, Times and Art of Marcel Proust*, New York, Columbia University Press, 1980.

<sup>60</sup> Erin G. Carlston, « German Vices : Sexual/Linguistic Inversions in *fin-de-siècle* France », *The Romanic Review*, vol. 100, n° 3, p. 279-305.

<sup>61</sup> Emily Eells, *Proust's Cup of Tea : Homoeroticism and Victorian Culture*, Londres, Ashgate, 2002.

<sup>62</sup> Donald Wright, *Du discours médical dans À la recherche du temps perdu. Science et souffrance*, Paris, Honoré Champion, 2007.

Un premier chapitre, intitulé « Taxinomies », introduit le thème des sciences de la vie sous forme de triptyque. Il s'agit d'abord d'examiner précisément quels naturalistes, et quels modèles biologiques, apparaissent dans la *Recherche*. Comme on le découvrira, ce sont principalement Lamarck, Darwin, Haeckel, et Mendel. Outre les lectures personnelles de Proust, deux sources d'acointance peuvent être à l'origine de ses connaissances dans ce domaine : l'enseignement scolaire, mais aussi la famille, et c'est ici au père médecin, Adrien Proust, que l'on pense. Un deuxième volet du triptyque se tourne vers une autre catégorie de textes, que Proust lui-même appelle « littérature d'histoire naturelle ». Les figures majeures de cet intertexte sont Buffon, Balzac, Michelet et Maeterlinck. Enfin, une troisième partie examine la manière dont la posture du narrateur, le vocabulaire et les taxinomies biologiques sont appliquées dans la *Recherche*.

Tout au long de ce premier chapitre commencera à se profiler le thème de la race, que le deuxième chapitre, « Penser la race », s'attèlera à analyser plus profondément. Un sujet aussi délicat nécessitera dans un premier temps une analyse lexicale précise, doublée d'une analyse historique. On verra ensuite sous quelles formes la race apparaît dans la *Recherche* : le thème de l'hérédité lui est intrinsèquement lié. Puis, la race nous mènera à l'idée de race française. En effet, les pensées raciales du XIX<sup>e</sup> siècle sont inséparables des pensées nationalistes, comme c'est le cas chez Gobineau, Barrès, et Soury, dont on examinera l'influence sur Proust. Un vecteur privilégié de l'idée de race française passe par les métaphores organiques de la nation (on voit à nouveau à quel point race et sciences de la vie ont partie liée), que l'on aura également à cœur d'examiner.

Le troisième chapitre, « Proust et la "race juive" », et le quatrième, « Homosexualités », sont en dialogue. Pour chacun de ces deux groupes (qui constituent la Race maudite), on s'attachera à comprendre leur statut, en particulier sous l'angle des modèles biologiques, prégnants dans les deux cas. Pour la race juive, c'est le modèle transformiste qui prévaut ; pour la race homosexuelle, le thème botanique. La dernière partie du quatrième chapitre revient, de manière synthétique, sur la notion de Race maudite (Juifs et homosexuels).

Le dernier chapitre enfin, « Hybridités littéraires », explore les dimensions proprement esthétiques et philosophiques de l'imaginaire biologique et racial chez Proust. Comment comprendre l'inclusion de modèles et de métaphores scientifiques dans ce roman ? On verra aussi que les théories évolutionnistes trouvent un écho dans la théorie littéraire proustienne ; et de manière plus générale, que les analogies biologiques participent d'une image bien particulière de la littérature et de l'écrivain. Une dernière partie de ce chapitre se concentre

## **Introduction**

sur le thème de la métamorphose, de la mythologie et de l'hybridité, afin de montrer comment Proust sublime la biologie et l'idée de race dans une vision proprement artistique de l'identité humaine.

## Chapitre 1. Taxinomies

« Il y a un vertige taxinomique. »

Georges Perec, *Penser/Classer*<sup>63</sup>.

« À se frotter aux savants de notre petit monde du Jardin des Plantes, Conseil en était venu à savoir quelque chose. J'avais en lui un spécialiste, très ferré sur la classification en histoire naturelle, parcourant avec une agilité d'acrobate toute l'échelle des embranchements, des groupes, des classes, des sous-classes, des ordres, des familles, des genres, des sous-genres, des espèces et des variétés. Mais sa science s'arrêtait là. Classer, c'était sa vie, et il n'en savait pas davantage. Très versé dans la théorie de la classification, peu dans la pratique, il n'eût pas distingué, je crois, un cachalot d'une baleine ! »

Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*<sup>64</sup>.

Beaucoup d'études ont été consacrées aux sciences chez Proust : les plus notables, comme nous l'avons signalé plus haut, sont les monographies de Nicola Luckhurst, de François Vannucci, ainsi que divers articles. Un article récent de Sarah Tribout-Joseph dans *Marcel Proust in Context* souligne la réévaluation qui a été faite de la place de la science chez Proust, sans doute sous l'effet des *science studies*, qui sont en développement constant<sup>65</sup>. La science est désormais considérée comme partie intégrante de l'esthétique proustienne. La physique quantique<sup>66</sup>, la relativité d'Einstein<sup>67</sup>, tout cela été évoqué. Cependant, ce n'est pas cette science-là qui nous intéresse, mais la biologie qui, comme nous l'avons déjà noté,

<sup>63</sup> Georges Perec, *Penser/Classer*, Paris, Hachette, 1985, p. 162.

<sup>64</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers* [1869-1870], Paris, Hetzel, 1871, p. 14.

<sup>65</sup> Sarah Tribout-Joseph écrit : « In line with current critical thinking, I shall argue here that, beyond thematic representation, science and technology are an integral part of Proustian aesthetics. » Sarah Tribout-Joseph, « Technology and science », dans *Marcel Proust in Context*, Adam Watt (dir.), Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 131.

<sup>66</sup> Voici ce qu'écrit Carlo Emilio Gadda, écrivain italien, sur Proust : « In Proust ammiro il senso della relatività del punto di osservazione, cioè del costante riferimento di esso all'oggetto osservato : senso che è addirittura metodo e direi canone nella moderna 'fisica dei quanti'. » Nous traduisons : « Chez Proust, j'admire le sens de la relativité du point d'observation, c'est-à-dire de la référence constante de celui-ci à l'objet observé : un sens qui est la méthode, et je dirais même le canon, de la 'physique quantique' moderne. » Carlo Emilio Gadda, *Saggi, giornali, favole e altri scritti I (Opere di Carlo Emilio Gadda III)*, Milano, Garzanti, 1991, p. 978-979.

<sup>67</sup> Voir notamment l'article de Camille Vettard, « Proust et Einstein », *La Nouvelle Revue française*, 9<sup>e</sup> année, n° 107, 1<sup>er</sup> août 1922, p. 246-252.

comprend traditionnellement les disciplines suivantes : la zoologie, la botanique, les théories de l'évolution et de l'hérédité. Ce chapitre va donc examiner la place exacte qu'occupent les sciences de la vie chez Proust, en trois temps bien distincts : d'abord, nous analyserons l'influence des naturalistes et des ouvrages proprement scientifiques, tels que Lamarck, Darwin, Mendel et autres. Parmi les influences scientifiques, nous n'oublierons pas d'explorer l'environnement scolaire et familial de Proust. Ensuite, nous examinerons ce qui, dans le texte proustien, relève de la littérature d'histoire naturelle ; c'est-à-dire, comme on le verra, des textes qui se veulent au premier chef des ouvrages littéraires, avant que d'être des ouvrages scientifiques : c'est le cas de Maeterlinck ou de Michelet. Nous avons délibérément choisi de traiter Buffon dans cette partie : en effet, s'il était d'abord un immense naturaliste, Buffon est principalement resté dans les mémoires comme un rénovateur du style, et c'est à ce titre qu'il apparaît chez Proust. Enfin, une dernière partie étudiera les types et les enjeux de la taxinomie scientifique dans *À la recherche du temps perdu*.

## I. Du côté des sciences

### a) Les grands naturalistes

Seuls six représentants des sciences de la vie nous occuperont ici : Lamarck, Darwin, Haeckel, Mendel, Metchnikoff et Fabre. En effet, les autres personnages savants que l'on pourrait avoir à l'esprit, Cuvier ou Geoffroy Saint-Hilaire, ne semblent pas avoir influencé Proust. Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844) n'apparaît ni dans la *Recherche*, ni dans *Jean Santeuil*, ni dans *Les Plaisirs et les jours*. Quant à Georges Cuvier (1769-1832), il est très parlant qu'il ne fasse qu'une seule brève apparition dans tout le roman : si l'on pense à l'importance que ce naturaliste avait pour Balzac, par exemple, qui en parlait comme du « plus grand poète de notre siècle<sup>68</sup> », on sent tout l'éloignement de Proust envers cette figure majeure du premier XIX<sup>e</sup> siècle. Examinons plus attentivement cette unique référence à Cuvier, dans *Le Temps retrouvé*, afin de mieux comprendre la cause de l'indifférence que Proust nourrit à son égard. Au front, la guerre fait rage ; à Paris, Mme Verdurin ne peut plus sentir Brichot qui est devenu sa nouvelle tête de Turc. Et ce d'autant plus que Brichot connaît soudainement un franc succès pour ses articles sur la guerre, qu'il aime à émailler de références et de citations. C'est plus qu'il n'en faut pour horripiler Mme Verdurin :

La citation la plus heureuse d'un auteur vraiment peu connu, au moins dans l'œuvre à laquelle Brichot se reportait, était incriminée comme preuve du pédantisme le plus insoutenable et Mme Verdurin attendait avec impatience l'heure du dîner pour déchaîner les éclats de rire de ses convives. « Eh bien, qu'est-ce que vous avez dit du Brichot de ce soir ? J'ai pensé à vous en lisant la citation de Cuvier. Ma parole, je crois qu'il devient fou<sup>69</sup>. »

Cuvier est, à cette époque, encore très célèbre, et si on ne le lit plus guère, il n'est pas l'exact équivalent de l'« auteur vraiment peu connu » dont parle Proust. Son œuvre, en revanche, est tombée dans l'oubli, jouant alors le rôle du repoussoir. La référence à Cuvier provoque les persiflages de Mme Verdurin, et accélère la déchéance de Brichot dans son esprit. Quelle est donc la grande caractéristique de la pensée de Cuvier ? Il fut le plus ardent

<sup>68</sup> Honoré de Balzac, *La Peau de chagrin* [1831], dans *L'Œuvre de Balzac*, Albert Béguin et Jean Ducourneau (dir.), Paris, Le club français du livre, t. 7, p. 988.

<sup>69</sup> IV, TR, 370.

défenseur du fixisme<sup>70</sup>, contre Lamarck, partisan du transformisme. Le fixisme, en biologie, est l'idée que les espèces sont fixes et ne peuvent aucunement se transformer ni évoluer dans le temps (théorie liée au créationnisme). Or, on l'a vu, l'autre grand absent du texte proustien est Geoffroy Saint-Hilaire, qui fut également une figure majeure des naturalistes français : quoiqu'il se rallie sur le tard aux idées de Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire est tout d'abord un fixiste, tout comme Cuvier<sup>71</sup>. Au début du vingtième siècle, les idées de Darwin ont déjà largement pénétré les milieux intellectuels français et, si le lamarckisme revient en force<sup>72</sup>, Cuvier est complètement hors de propos. À travers Mme Verdurin et son snobisme intellectuel, on comprend que Proust est parfaitement au courant des modes et de l'évolution des théories naturalistes ; il sait que Cuvier et son fixisme ne sont plus en odeur de sainteté parmi les milieux scientifiques et mondains. Puisque Proust s'amuse de ce snobisme vis-à-vis d'auteurs passés de mode, il faut en conclure que l'absence de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire dans la *Recherche* ne peut pas être expliquée par un simple phénomène à la Verdurin. La seule explication qui reste est donc que pour Proust, le fixisme, en tant que théorie, appartient à une époque révolue. En revanche, comme on va le voir à présent en examinant les places respectives tenues par Lamarck et Darwin dans son œuvre, Proust a été fasciné par les théories biologiques promouvant le changement et la transformation.

### **Jean-Baptiste de Lamarck**

Au cours des deux dernières décennies, de nombreux chercheurs<sup>73</sup> ont redonné de l'éclat à la figure quelque peu oubliée de Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829), notamment en soulignant l'immense dette de Darwin à l'égard de celui qui avait, pour la première fois, théorisé de manière systématique une transformation des espèces<sup>74</sup>. Le lamarckisme a eu ceci

<sup>70</sup> Jean Paul Thomas, dans *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences*, op. cit., p. 274.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 457.

<sup>72</sup> Claude Blanckaert a montré que le darwinisme est supplanté en France dans les années 1880 par un retour au lamarckisme. Dans *De la race à l'évolution. Paul Broca et l'anthropologie française (1850-1900)*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 400-402.

<sup>73</sup> Alain Prochiantz (dir.), *Darwin : 200 ans*, Paris, Odile Jacob, 2010 ; et Pietro Corsi, Jean Gayon, Gabriel Gohau, Stéphane Tirard (dir.), *Lamarck, philosophe de la nature*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006.

<sup>74</sup> Pietro Corsi rappelle qu'avant Lamarck, Jean-Claude Delamétherie, Philippe Bertrand, et Jean-André Deluc ont été des pionniers du transformisme (*ibid.*, p. 3), mais leur œuvre n'a jamais eu l'écho ni l'envergure de celle de Lamarck. Patrick Tort mentionne également Pierre Louis de Maupertuis, Michel Adanson, Goethe, Buffon, Benoît de Maillet, Jean-Baptiste Robinet, Robert Chambers (« The Interminable Decline of Lamarckism in France », Patrick Tort, trad. Matthew Cobb, dans Eve-Marie Engels et Thomas F. Glick (dir.), *The Reception of Charles Darwin in Europe*, t. 2, Londres, Continuum, 2008, p. 329).

de révolutionnaire qu'il présente une conceptualisation des variations présentes et observables dans la nature parmi les espèces. Il repose sur l'idée que la fonction transforme l'organe. Pour citer Lamarck lui-même,

[c]e ne sont pas les organes, c'est-à-dire, la nature et la forme des parties du corps d'un animal qui ont donné lieu à ses habitudes et à ses facultés particulières ; mais ce sont, au contraire, ses habitudes, sa manière de vivre, et les circonstances dans lesquelles se sont rencontrés les individus dont il provient, qui ont, avec le temps, constitué la forme de son corps, le nombre et l'état de ses organes, enfin, les facultés dont il jouit<sup>75</sup>.

L'organisme est donc malléable ; un membre, s'il est sollicité, se développe et se transforme. Inversement, un membre ou un organe qui n'est pas suffisamment utilisé dégénère<sup>76</sup>. Un exemple concret (et fameux) de ce phénomène de modification fonctionnelle, est celui de la girafe : selon Lamarck, la longueur du cou de la girafe provient de l'habitude qu'a cet animal de brouter les feuilles des arbres.

[...] on sait que cet animal, le plus grand des mammifères, habite l'intérieur de l'Afrique, et qu'il vit dans des lieux où la terre, presque toujours aride et sans herbage, l'oblige de brouter le feuillage des arbres, et de s'efforcer continuellement d'y atteindre. Il est résulté de cette habitude, soutenue, depuis long-temps, dans tous les individus de sa race, que ses jambes de devant sont devenues plus longues que celles de derrière, et que son col s'est tellement allongé, que la giraffe [*sic*], sans se dresser sur les jambes de derrière, élève sa tête et atteint à six mètres de hauteur (près de vingt pieds)<sup>77</sup>.

L'idée que l'habitude peut transformer un corps, un individu, puis passer ainsi de génération en génération, est habituellement résumée par l'expression 'hérédité des caractères acquis' (expression qui n'est jamais employée par Lamarck<sup>78</sup>). Depuis August Weismann (1834-1914) et son étude des plasmas germinaux<sup>79</sup>, la science rejette la notion d'hérédité des caractères acquis, quoique dans les dernières décennies, l'essor de l'épigénétique ait remis

---

<sup>75</sup> Jean-Baptiste de Lamarck, *Philosophie zoologique*, Paris, Dentu, 1804, t. 1, p. 237.

<sup>76</sup> *Op. cit.*, p. 240.

<sup>77</sup> *Op. cit.*, p. 256-257.

<sup>78</sup> *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences, op. cit.*, p. 558, entrée rédigée par Goulven Laurent : « On sait que c'est Darwin qui emploiera cette expression pour la première fois (elle était inconnue de Lamarck) ». Signalons également que les scientifiques s'accordent pour voir dans le lamarckisme une théorie principalement fondée sur l'hérédité des caractères acquis, quoique récemment certains se soient insurgés contre une lecture qu'ils trouvent idéologique (*ibid.*, p. 560).

<sup>79</sup> Armand de Ricqlès, « Une brève histoire de l'évolutionnisme », dans *Darwin : 200 ans, op. cit.*, p. 31.

cela en question<sup>80</sup>. Ainsi, ce n'est pas parce qu'on mutile des souris sur des générations que les souriceaux naîtront déjà mutilés. Mais ce thème est fondamental pour comprendre Proust : on verra, tout au long de l'étude, que l'hérédité des caractères acquis est chez lui un *leitmotiv* obsédant.

Les traits de notre visage ne sont guère que des gestes devenus, par l'habitude, définitifs. La nature, comme la catastrophe de Pompéi, comme une métamorphose de nymphe, nous a immobilisés dans le mouvement accoutumé<sup>81</sup>.

Margaret Mein commente ainsi ce passage : « On pense ici [...] aux traits *acquis*, selon Darwin<sup>82</sup> ». Mais Darwin, sur la question des caractères acquis, se distingue de Lamarck<sup>83</sup> ; c'est donc bien Lamarck qu'il faut voir ici. Allan Thiher, en revanche, a justement noté que « Proust had in mind a neo-Lamarckian theory of the acquisition of traits<sup>84</sup> », quoiqu'il ne creuse pas la question. Ailleurs, Proust utilise ce modèle de manière plus nuancée :

La flexibilité physique essentielle aux Guermantes était double ; [...] l'autre flexibilité, comme la forme de la vague, du vent ou du sillage que garde à jamais la coquille ou le bateau, s'était pour ainsi dire stylisée en une sorte de mobilité fixée, incurvant le nez busqué [...] sous les yeux à fleur de tête, au-dessus des lèvres trop minces [...]<sup>85</sup>.

« [P]our ainsi dire », « une sorte de » : le texte semble suggérer que l'hérédité des caractères acquis est un modèle, une analogie féconde, plutôt qu'une profession de foi. Dans un avant-texte de « Combray », la famille de Swann est présentée de la manière suivante :

Fraîchement débarquée d'Orient, (sa famille n'habitait la France que depuis cinq ou six générations) elle avait encore cette instabilité, ce goût du nouveau, cette souplesse de l'organisme qui peut se prêter à ce qu'il désire [...]<sup>86</sup>.

---

<sup>80</sup> Michel Morange, « Quelle place pour l'épigénétique ? », *Médecine/Sciences*, vol. 21, n° 4, avril 2005, p. 367-369.

<sup>81</sup> II, *JF*, 262.

<sup>82</sup> Margaret Mein, « Le thème de l'hérédité dans l'œuvre de Proust », *Europe*, n° 502-503, février-mars 1971, p. 94.

<sup>83</sup> Darwin développe plutôt l'idée de la « Pangénèse » (*Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences*, *op. cit.*, p. 558).

<sup>84</sup> Allan Thiher, *op. cit.*, p. 192.

<sup>85</sup> II, *CG*, 731. Thierry Laget et Brian Rogers signalent en note que « Proust pastiche ici Saint-Simon », p. 1758, note 1 de la page 732.

<sup>86</sup> I, *CS*, variante c, p. 1099.

La « souplesse de l'organisme », appliquée aux Juifs, est tout à fait notable, et on y reviendra longuement plus bas<sup>87</sup>. Il est en tout cas indéniable que l'idée d'hérédité des caractères acquis a trouvé en Proust en écho particulier. S'agit-il d'une influence directe de Lamarck ? Proust a-t-il lu la *Philosophie zoologique* ? On peut en douter. Sa correspondance ne permet pas de retrouver la trace d'une lecture de Lamarck. En réalité, il s'agit sans doute plutôt d'une imprégnation passive de thèmes lamarckiens encore très présents à l'époque de Proust dans les milieux mondains et mêmes scientifiques ; ce qui coïncide avec une désaffectation relative de Darwin en faveur de Lamarck après 1880<sup>88</sup>. Il est possible également que ce thème soit passé chez Proust à travers une lecture de Théodule Ribot, qui dans son livre *L'Hérédité*, affirme sans ambages que les caractères acquis peuvent être transmis<sup>89</sup>.

### *Charles Darwin*

Dominique Jullien, dans son ouvrage *Proust et ses modèles*, écrit fort justement : « L'étude systématique des rapports entre Proust et Darwin, en particulier sur la question de l'hérédité, reste à faire<sup>90</sup>. » On ne saurait mieux dire. Si plusieurs critiques ont déjà déblayé le chemin<sup>91</sup>, aucune étude d'envergure n'a examiné la question. Nous venons de voir que le lamarckisme se fonde principalement sur deux idées : la transformation fonctionnelle de l'organe, et l'hérédité des caractères acquis. Qu'en est-il de Darwin (1809-1882), qui est également transformiste ? Si l'on reprend l'exemple de la girafe, le transformisme darwinien (que l'on pourra appeler plus précisément évolutionnisme) inverse la chaîne de causalité. Ce n'est pas parce que la girafe se trouve dans un environnement où elle doit manger les feuilles des arbres que son cou s'allonge. C'est parce qu'un jour, par hasard, une girafe est née avec

<sup>87</sup> Voir Chapitre 3, sous-partie « Race juive » et discours transformistes', p. 162 (dans cette thèse, les renvois internes donneront toujours la page de début de la partie en question).

<sup>88</sup> Voir plus haut la référence à Claude Blanckaert, *op. cit.*, p. 400-402.

<sup>89</sup> Théodule Ribot, *L'Hérédité : étude psychologique sur ses phénomènes, ses lois, ses causes, et ses conséquences*, Paris, Librairie philosophique de Ladrance, 1873, p. 12 et suivantes. Voir plus loin, notre sous-partie sur ce thème, p. 101.

<sup>90</sup> Dominique Jullien, *Proust et ses modèles*, Paris, José Corti, 1989, note 5 de la p. 60.

<sup>91</sup> Voir Introduction : il s'agit principalement d'Anne Simon, « Portrait de l'artiste en hibou », art. cit., « De l'histoire naturelle aux histoires surnaturelles », art. cit., « Au zoo avec Marcel Proust. Création romanesque et point de vue zoologique », art. cit. ; Antoine Compagnon, « Darwin en littérature », dans *Darwin : 200 ans, op. cit.*, p. 283-301 ; Sigbrit Swahn, « Textes naturalistes et roman proustien », art. cit. ; Céline Surprenant, « Darwin and Proust », art. cit. ; d'une manière plus diagonale, Marion Schmid, « The Jewish Question », art. cit. ; et Aude Le Roux-Kieken, « Quand botanique et stylistique se rencontrent », art. cit.

un cou long, et que cette mutation a favorisé ses chances de reproduction et donc augmenté la possibilité de faire passer cette ‘longueur de cou’ à ses descendants : dès lors, il n’y a pas de progrès, mais pur aléatoire (variation spontanée). Quelques années après la publication de *l’Origine des espèces*, Mendel et ses lois donneront une assise plus concrète à ce mécanisme<sup>92</sup>.

Plusieurs études ont mis au jour les difficultés majeures que le darwinisme a rencontrées pour s’implanter en France. Selon Yvette Conry, qui a longuement étudié la question, le darwinisme est resté « radicalement inintelligible<sup>93</sup> » en France jusqu’à des dates très tardives. Les multiples raisons de cet échec sont résumées par Patrick Tort :

[...] a national attachment to Lamarck, the influence of Comtean positivism, the pugnacity of the Catholic Church, the generally applied and non-theoretical orientation of French research, a persistent coolness towards England, and the manner in which the epistemological frameworks that lay at the heart of the central paradigms of French science were ill-prepared for the reception of Darwinism<sup>94</sup>.

L’aspect révolutionnaire du système darwinien (fonctionnant, on l’a vu, par une inversion de la logique lamarckienne) a fait que nombre de lecteurs de Darwin ont d’abord cru qu’il adhérait aussi à l’hérédité des caractères acquis<sup>95</sup>. Clémence Royer, sa première traductrice (1862), a elle-même favorisé ces confusions, en mettant en avant, dans son introduction, l’idée de progrès<sup>96</sup>, pourtant remplacée chez Darwin par l’idée d’aléatoire (« teleology without telos », résume Eve-Marie Engels<sup>97</sup>). À cela s’ajoute le darwinisme social, qui n’a pas été théorisé par Darwin mais principalement par Herbert Spencer<sup>98</sup>. Le

<sup>92</sup> Voir plus bas, ‘Gregor Mendel’, p. 37.

<sup>93</sup> Yvette Conry, *L’Introduction du darwinisme en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin, 1974, p. 425.

<sup>94</sup> Patrick Tort, « The Interminable Decline of Lamarckism in France », art. cit., p. 330.

<sup>95</sup> Armand de Ricqlès signale que le lamarckisme se transforme après le darwinisme en « néolamarckisme » : « tout comme le darwinisme, [le néolamarckisme] met l’accent sur la pression “modelante” qu’exerce le milieu sur les organismes, réalisant d’emblée leur adaptation. Mais, contrairement au darwinisme, ce point de vue pose que le mécanisme du changement se situe au niveau des individus, dans l’hérédité des caractères acquis, et non pas dans la sélection naturelle s’exerçant entre individus au sein des populations. » Dans « Une brève histoire de l’évolutionnisme », art. cit., p. 28.

<sup>96</sup> « La doctrine de M. Darwin, c’est la révélation rationnelle du progrès », Clémence Royer, « Préface de la première édition », dans Charles Darwin, *De l’origine des espèces par sélection naturelle ou des lois de transformation des êtres organisés* [1859], trad. Clémence Royer, 3<sup>e</sup> édition, Paris, Guillaumin et Masson, 1870, p. LXXI.

<sup>97</sup> Dans *The Reception of Charles Darwin in Europe*, op. cit., p. 44 ; voir aussi Sara Joan Miles, « Clémence Royer et *De l’origine des espèces* : traductrice ou traîtresse ? », *Revue de synthèse*, vol. 4, n° 1, 1989, p. 73.

<sup>98</sup> Il convient de rappeler que l’expression « survival of the fittest » vient de Spencer, qui l’utilise pour la première dans son ouvrage *Principles of Biology* : « This survival of the fittest, which I have here sought to express in mechanical terms, is that which Mr Darwin has called “natural selection, or the preservation of favoured races in the struggle for life” ». Herbert Spencer, *Principles of Biology*, Londres, Williams & Norgate, 1864, vol. 1, p. 444-445. Ce n’est qu’après sa lecture de Spencer que Darwin inclut cette expression dans les rééditions de *l’Origine*. Notons que Proust cite une fois Spencer, dans un avant-texte sur Mme de Chemisey

darwinisme social appartient à cette catégorie de pensées que Claude Lévi-Strauss appelle « faux évolutionnisme », et qu'il tient pour antérieur au darwinisme<sup>99</sup>.

Cependant, malgré ces confusions, les idées de Darwin, déformées ou non, ont eu un impact majeur sur la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle. Sandrine Schiano-Bennis a analysé les formes que le darwinisme a prises dans la littérature de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>100</sup> : elle nous rappelle, en particulier, que l'expression « darwinisme littéraire » était apparue quelques rares fois en référence au naturalisme zolien<sup>101</sup>. Pessimisme, fantasmes d'hommes-singes, débats sur l'éthique et le progrès, voilà quelques-uns des thèmes récurrents à cette époque chez Léon Daudet<sup>102</sup>, Flaubert<sup>103</sup>, Paul Bourget<sup>104</sup>, et tant d'autres. On ne s'étonnera donc pas que Proust, comme ses contemporains ou ses prédécesseurs immédiats, soit également en prise avec ce qui fait partie de l'air du temps. Darwin, en effet, est cité non moins de quatre fois dans *À la recherche du temps perdu*, ainsi qu'une occurrence présente dans un manuscrit, mais supprimée du texte final : dans *Le Côté de Guermantes*, on lit, à propos de l'usage du terme « sélection » par Albertine : « “Sélection”, même pour le golf, me parut aussi incompatible avec la famille Simonet qu'il le serait, accompagné de l'adjectif “naturelle”, avec un texte antérieur de plusieurs siècles aux travaux de Darwin<sup>105</sup>. » Et plus loin, la

---

(future Mme de Cambremer) : « Mme de Chemisey passait toute sa matinée à lire des ouvrages tels que les *Premiers principes* d'Herbert Spencer [...]. » II, *JF*, Esq. XXXVIII, 913. Anne Simon, dans son article « De l'histoire naturelle aux histoires surnaturelles », art. cit., s'intéresse à Spencer, mais nous postulons que sa présence dans le texte de Proust est négligeable, ou trop diffuse.

<sup>99</sup> « Antérieur à l'évolutionnisme biologique, théorie scientifique, l'évolutionnisme social n'est, trop souvent, que le maquillage faussement scientifique d'un vieux problème philosophique dont il n'est nullement certain que l'observation et l'induction puissent un jour fournir la clef. » Claude Lévi-Strauss, *Race et Histoire* [1952], Paris, Denoël, 1987, p. 26. Lévi-Strauss estime que les âges de Comte, les spirales de Vico, l'homme de Pascal, tout cela relève du faux évolutionnisme, et pour ce qui est du darwinisme social, il souligne que Spencer avait déjà atteint ses conclusions avant d'avoir lu Darwin (*ibid.*, p. 24).

<sup>100</sup> Sandrine Schiano-Bennis, « La postérité littéraire de Charles Darwin chez les intellectuels français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », dans Georges Letissier et Michel Prum (dir.), *L'Héritage de Charles Darwin dans les cultures européennes*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 175-183.

<sup>101</sup> Comme dans *Le Télégraphe* du 14 mai 1885. Référence de Sandrine Schiano-Bennis, art. cit., p. 180.

<sup>102</sup> « La mode appartenait à un système tout battant neuf, baptisé l'Évolution. Évolution et microbes, cela répondait à tout, expliquait l'univers et remplaçait Dieu. Non contents de l'hérédité, qui soumet l'individu à ses aïeux, supprime la liberté et la spontanéité, quelques savants avaient imaginé une vaste dépendance de la nature entière : l'homme descendrait du singe, lequel viendrait du kangourou, puis du renard, puis de la souris, puis du mollusque, puis du ver, puis du scorpion et de l'araignée, enfin d'une gelée végétale, et, par elle, du règne minéral ». Léon Daudet, *Les Morticoles*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1894, p. 176. Citation donnée par Schiano-Bennis, art. cit., p. 176.

<sup>103</sup> Dans *Bouvard et Pécuchet*, on trouve cette parodie : « Et Bouvard s'échauffant, alla jusqu'à dire que l'Homme descendait du singe ! [...] “Moi, je vais plus loin !”, s'écria Pécuchet. “L'Homme descend des poissons !” » (Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, Paris, Lemerre, 1881, p. 119). Dans *Le Dictionnaire des idées reçues*, on trouve : « DARWIN – Celui qui dit que nous descendons du singe. » (Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues* [1913], Paris, Éditions Mille et une nuits, 1994, p. 27).

<sup>104</sup> Paul Bourget, *Le Disciple*, Paris, Alphonse Lemerre, 1889.

<sup>105</sup> II, *CG*, 651.

duchesse de Guermantes fait des réflexions sur la sexualité des plantes, ce qui interloque la princesse de Parme : « – La commode sur laquelle la plante est posée est splendide aussi, c’est Empire, je crois », dit la princesse qui, n’étant pas familière avec les travaux de Darwin et de ses successeurs, comprenait mal la signification des plaisanteries de la duchesse<sup>106</sup>. » À travers cette affirmation, Proust se présente comme quelqu’un qui, lui, connaît tout à fait Darwin et ses successeurs.

Autre allusion, dans *Sodome et Gomorrhe* cette fois, lors de la fameuse scène d’ouverture mettant en parallèle Jupien et Charlus, le bourdon et l’orchidée. Proust écrit : « Je trouvais la mimique, d’abord incompréhensible pour moi, de Jupien et de M. de Charlus aussi curieuse que ces gestes tentateurs adressés aux insectes, selon Darwin, par les fleurs dites composées [...] <sup>107</sup> ». Une autre référence au savant anglais se trouve dans *Le Temps retrouvé* :

Ainsi le jeu des différentes lois psychologiques s’arrange à compenser dans la floraison de l’espèce humaine tout ce qui, dans un sens ou dans l’autre, amènerait par la pléthore ou la raréfaction son anéantissement. Ainsi en est-il chez les fleurs où une même sagesse, mise en évidence par Darwin, règle les modes de fécondation en les opposant successivement les uns aux autres<sup>108</sup>.

Un brouillon non inclus dans le texte de *Sodome et Gomorrhe* dit également, à propos de la duchesse de Guermantes : « Depuis qu’elle m’avait intéressé à la fécondation des fleurs j’avais lu les livres de Darwin, j’étais allé demander à un professeur de botanique au Museum des échantillons de diverses sortes de pollen [...] <sup>109</sup> ». Enfin, sans que Darwin soit nommé, une référence amusée apparaît dans *Sodome et Gomorrhe*. Brichot dit au narrateur, à propos de certains « grands seigneurs du passé <sup>110</sup> » : « Ce *struggle for lifer* de Gondi, ce “boulangiste” de Marcillac<sup>111</sup> ». « *Struggle for lifer* » est un anglicisme créé par Alphonse Daudet dans *L’Immortel* (1888)<sup>112</sup>, en référence aux théories darwiniennes, et connaîtra un tel succès que, reprise par écrivains et journalistes, la locution finit par entrer dans les dictionnaires<sup>113</sup>.

<sup>106</sup> II, *CG*, 807.

<sup>107</sup> III, *SG*, 31.

<sup>108</sup> IV, *TR*, 360.

<sup>109</sup> III, *SG*, variante c, p. 1267.

<sup>110</sup> III, *SG*, 269.

<sup>111</sup> *Ibid.*

<sup>112</sup> Alphonse Daudet, *L’Immortel. Mœurs parisiennes*, Paris, Lemerre, 1888, p. 367. Antoine Compagnon signale qu’Anatole France a tenté les « combapourlavistes », sans succès (« La vie littéraire », *Le Temps*, 1<sup>er</sup> décembre 1889). Alphonse Daudet écrit également en 1889 une pièce de théâtre, *La Lutte pour la vie*. Dans « Darwin en littérature », art. cit., p. 289.

<sup>113</sup> Anna Isabella Squarzina, « *Struggle for lifer* : un néologisme lutte pour la vie », *Neologica*, n° 5, 2011, p. 149-150.

Ces quelques citations ne forment cependant que la partie émergée de l'iceberg. C'est bien plus profondément que Darwin apparaît dans la *Recherche*, et sans être toujours nommé. Antoine Compagnon a déjà mené une enquête à propos des lectures exactes que Proust avait faites de Darwin. Il en livre les résultats dans l'édition de la Pléiade de *Sodome et Gomorrhe*, ainsi que dans son article « Darwin en littérature »<sup>114</sup> : Proust s'est inspiré, plutôt que de Darwin même, de la préface du professeur Amédée Coutance à l'un des livres du naturaliste anglais, *Des différentes formes de fleurs dans les plantes de la même espèce*<sup>115</sup>. Cette démonstration, qui a servi de point de départ à plusieurs chercheurs<sup>116</sup>, semble probable, maintenant que nous connaissons, notamment grâce aux travaux de Nathalie Mauriac Dyer, la manière cavalière et tout à la fois profondément engagée que Proust avait de lire : « il reçoit un livre, en lit la table des matières, découpe grossièrement du doigt, d'une enveloppe ou d'un papier qui traîne les quelques pages qui l'intéressent. Il les parcourt, et réagit [...]»<sup>117</sup>.

Comme nous venons de le signaler, une des références explicites à Darwin se trouve dans l'ouverture de *Sodome et Gomorrhe*. On se souviendra que dans cette scène, lourde de sous-entendus sexuels, le narrateur, caché dans la cour de l'hôtel de Guermantes, assiste à l'union du baron de Charlus avec Jupien. Il compare cet événement à la fécondation de l'orchidée par le bourdon.

Les ruses les plus extraordinaires que la nature a inventées pour forcer les insectes à assurer la fécondation des fleurs qui, sans eux, ne pourraient pas l'être parce que la fleur mâle y est trop éloignée de la fleur femelle, ou celle qui, si c'est le vent qui doit assurer le transport du pollen, le rend bien plus facile à détacher de la fleur mâle, bien plus aisé à attraper au passage par la fleur femelle, en supprimant la sécrétion du nectar, qui n'est plus utile puisqu'il n'y a pas d'insectes à attirer, et même l'éclat des corolles qui les attirent, et la ruse qui, pour que la fleur soit réservée au pollen qu'il faut, qui ne peut fructifier qu'en elle, lui fait sécréter une liqueur qui l'immunise

<sup>114</sup> Art. cit., p. 284.

<sup>115</sup> Préface d'Amédée Coutance à Charles Darwin, *Des différentes formes de fleurs dans les plantes de la même espèce* [1877], trad. Heckel, Paris, Reinwald, 1878.

<sup>116</sup> Aude Le Roux-Kieken (« Quand botanique et stylistique se rencontrent », art. cit., p. 59), Anne Simon (« Au zoo avec Marcel Proust », p. 96), Sigbrit Swahn (« Textes naturalistes et roman proustien », art. cit., p. 59), Françoise Leriche (« Histoire littéraire et théorie de l'Évolution : Proust devant le "cas" Marguerite Audoux », dans Nathalie Mauriac Dyer (dir.), *Proust aux brouillons*, Paris, Brepols, 2011, p. 85), Céline Surprenant (« Darwin and Proust », art. cit., p. 442). Liste sans prétention à l'exhaustivité.

<sup>117</sup> Nathalie Mauriac Dyer, « Défense de Flaubert 1919-1922 », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 30, 1999, p. 40. Il faudrait aussi citer cette réflexion de Françoise Leriche : « Proust, que l'opinion commune imagine enfermé dans sa chambre de liège comme en une tour d'ivoire, témoigne au contraire dans ses cahiers de brouillon de son attention extrême aux divers événements littéraires, critiques, philosophiques, artistiques, voire politiques ou mondains, de son temps. » Françoise Leriche, « Histoire littéraire et théorie de l'Évolution », art. cit., p. 76.

contre les autres pollens – ne me semblaient pas plus merveilleuses que l’existence de la sous-variété d’invertis destinée à assurer les plaisirs de l’amour à l’inverti devenant vieux : les hommes qui sont attirés non par tous les hommes, mais – par un phénomène de correspondance et d’harmonie comparable à ceux qui règlent la fécondation des fleurs hétérostylées trimorphes comme le *Lythrum salicaria* – seulement pour les hommes beaucoup plus âgés qu’eux<sup>118</sup>.

Pour mémoire, voici comment fonctionne la reproduction des fleurs : le *stigmate*, surmontant le *pistil*, organe femelle, est destiné à recevoir le pollen et à créer une graine. L’*étamine*, organe mâle, secrète le pollen. Certaines fleurs contiennent à la fois des étamines et des pistils ; elles sont donc hermaphrodites et leur fécondation est aisée. La question de la fécondation se pose pour les plantes dont certaines fleurs sont clairement mâles (à étamines uniquement), et d’autres clairement femelles (à pistil uniquement). Quelques plantes vont rejoindre ces fleurs sexuées sur un même pied : la plante est alors dite *monoïque* ; parfois sur des pieds différents, auquel cas la plante est dite *dioïque*. Les fleurs sexuées, qu’elles soient sur une plante monoïque ou dioïque, mais encore plus si celle-ci est dioïque, ont donc besoin d’une intervention extérieure pour polliniser les stigmates. C’est le rôle du vent et des insectes. Il faut signaler au passage, car Proust utilise ce terme, l’existence des fleurs *hétérostylées* : ce sont tout simplement des fleurs femelles dont le *style* (un élément du pistil) peut être soit court, soit long, soit même, dans le cas des fleurs *trimorphes*, de taille moyenne. Outre cela, se pose la question de la fécondation croisée et de l’autofécondation. La fécondation croisée a lieu quand deux fleurs de différentes espèces se fécondent ; l’autofécondation, quand les fleurs appartiennent à la même espèce. L’idée de Darwin à ce propos est que la fécondation croisée est meilleure, dans la mesure où elle donne des fleurs plus fortes et plus belles ; l’autofécondation, en revanche, qui est « une cause d’infertilité et de dégénérescence », une « loi de consanguinité appliquée au règne végétal<sup>119</sup> », n’en est pas moins souhaitable de temps en temps afin de ramener « dans le rang les plantes exagérées dans un certain sens par le croisement<sup>120</sup>. »

Proust, on le voit, adopte cette différenciation en l’appliquant directement à la sexualité humaine : l’autofécondation renvoie pour lui à l’homosexualité. L’espèce de la fleur devient alors le genre. Dans l’extrait cité, on pourrait même déceler un sous-genre, à l’intérieur du genre : celui de l’homme qui n’aime que les hommes âgés (« l’homme qui n’aime que les

<sup>118</sup> III, *SG*, 29-30.

<sup>119</sup> Préface d’Amédée Coutance, *op. cit.*, p. XV.

<sup>120</sup> *Ibid.*

vieux messieurs<sup>121</sup> »). Cet amalgame, ou cet anthropocentrisme, est clairement revendiqué : « Les lois du monde végétal sont gouvernées elles-mêmes par des lois de plus en plus hautes<sup>122</sup>. » Il est vrai que cette vision anthropocentriste se trouve déjà dans la préface du professeur Coutance à l'ouvrage de Darwin. On peut à présent comparer deux des passages les plus semblables, signalés par Antoine Compagnon. En italiques sont indiquées les séquences de phrase les plus semblables, parfois simples reformulations, parfois reprises textuelles :

L'autofécondation est dans ses résultats généraux une *cause d'infertilité et de dégénérescence* : c'est la loi de consanguinité appliquée au règne végétal. La fécondation croisée, au contraire, est une source d'avantages pour l'espèce et la pousse dans les voies d'un épanouissement et d'une *vigueur* remarquables. Mieux douées pour la bataille de la vie, les espèces croisées triomphent aisément des autofécondées. Il ne me paraît pas cependant que, même aux mains de l'homme, le croisement puisse faire sortir une espèce de ses limites ordinaires ; ce qu'on a tenté jusqu'ici avec un art et des ressources bien supérieures à celles de la nature, ne peut autoriser à penser que le croisement ait cette puissance. C'est ici que l'hermaphroditisme nous paraît trouver sa raison d'être, et se relever des dédains où il était tombé. Les partisans des anciennes idées trouvaient dans le rapprochement des facteurs de la fécondation un argument en faveur de la réalité de l'autofécondation. Si ce rapprochement est souvent inutile à ce point de vue exclusif, il est logique de penser qu'il sert à quelque chose et que la nature, qui pouvait faire toutes les fleurs unisexuées, puisqu'elle en a construit un grand nombre, ne l'a pas maintenu en vain. Darwin nous l'apprend, c'est l'autofécondation qui, de temps en temps, *ramène dans le rang les plantes exagérées* dans un certain sens par le croisement<sup>123</sup>.

Voici la version proustienne :

Si la visite d'un insecte, c'est-à-dire l'apport de la semence d'une autre fleur, est habituellement nécessaire pour féconder une fleur, c'est que l'autofécondation, la fécondation de la fleur par elle-même, *comme les mariages répétés dans une même famille, amènerait la dégénérescence et la stérilité*, tandis que le croisement opéré par les insectes donne aux générations suivantes de la même espèce une *vigueur* inconnue de leur aînées. Cependant cet essor peut être excessif, l'espèce se développer démesurément ; alors comme une antitoxine défend contre la maladie, comme le corps thyroïde règle notre embonpoint, comme la défaite vient punir l'orgueil, la fatigue le plaisir, et comme le sommeil repose à son tour de la fatigue, ainsi un acte exceptionnel d'autofécondation vient à point nommé donner son tour de vis, son coup de frein, *fait rentrer dans la norme la fleur qui en était exagérément sortie*<sup>124</sup>.

<sup>121</sup> III, SG, 9.

<sup>122</sup> III, SG, 5.

<sup>123</sup> Préface d'Amédée Coutance, *op.cit.*, p. XV. Nous soulignons.

<sup>124</sup> III, CG, 5. Nous soulignons.

Il est frappant, dans ce passage, de voir que les phrases de Coutance sont reprises pour exprimer un jugement moral sur l'homme, faisant ainsi passer le discours proprement biologique à un discours métaphorique, abstrait et à visée éthique. Peut-on déceler d'autres influences darwiniennes dans la *Recherche* ? Pour ce qui est de l'hérédité, nous suggérons que c'est surtout le lamarckisme qui l'emporte, comme on le verra tout au long de l'étude. D'autres points de détail apparaîtront, en lien avec Darwin : nous les examinerons en temps voulu<sup>125</sup>. Avant de passer à l'analyse de Haeckel, on se penchera cependant sur une analyse de Sigbrit Swahn, qui propose de relire la description des « vertèbres » de la tante Léonie à la lumière de Darwin. On se souviendra que ce passage de *Du côté de chez Swann* a fait couler beaucoup d'encre depuis qu'André Gide avait remarqué l'étrangeté de la phrase<sup>126</sup> :

Elle tendait à mes lèvres son triste front pâle et fade sur lequel, à cette heure matinale, elle n'avait pas encore arrangé ses faux cheveux, et où les vertèbres transparaissaient comme les pointes d'une couronne d'épines ou les grains d'un rosaire [...] <sup>127</sup>.

Des vertèbres dans un front ? Selon Philip Kolb, il s'agit d'une erreur d'écriture, Proust ayant sans doute voulu écrire « où » plutôt que « et où » (les vertèbres, dans cette nouvelle lecture, sont donc les vertèbres de la perruque)<sup>128</sup>. Mais plus récemment, Antoine Compagnon a critiqué l'opinion de Kolb, qui avait gagné la plupart des proustiens<sup>129</sup>. Sigbrit Swahn rappelle un passage de *L'Origine des espèces* dans lequel Darwin écrit ainsi :

Les naturalistes parlent souvent du crâne comme formé de vertèbres métamorphosées [...], il serait, dans la plupart des cas, plus correct de dire que tant le crâne que les vertèbres [...] se sont métamorphosées non l'une de l'autre, telles qu'elles existent actuellement mais de quelque élément commun et plus simple. La plupart des naturalistes toutefois n'emploient l'expression que dans un sens métaphorique, et n'entendent point par là que [...], vertèbres dans un cas et membres dans l'autre, aient jamais été réellement convertis en crânes ou mâchoires<sup>130</sup>.

Swahn ne va pas jusqu'à postuler que ce passage a été une influence directe sur Proust

<sup>125</sup> Voir ci-après, sous-partie 'Le vocabulaire', p. 80.

<sup>126</sup> *Corr.*, XIII, p. 50-53.

<sup>127</sup> I, *CS*, 51-52.

<sup>128</sup> Philip Kolb, « Une énigmatique métaphore », *Europe*, n° 496-497, août-septembre 1970, p. 141-151.

<sup>129</sup> Cours d'Antoine Compagnon au Collège de France, Paris, 19 février 2013. Entre autres arguments, il avance des sources chez Rimbaud, Baudelaire, et voit surtout dans les vertèbres un élément catholique de l'écriture proustienne (l'écrivain avait dans un premier jet utilisé l'expression « chapelet de vertèbres »).

<sup>130</sup> Cité dans « Textes naturalistes et roman proustien », art. cit., p. 70. Dans notre édition (traduction de C. Royer, *op. cit.*), ce passage se trouve à la p. 532. Nous citons, comme Swahn, le texte français, car, à supposer qu'il y ait ici la moindre influence de Darwin sur Proust – ce dont on peut douter – cette influence serait passée par la traduction.

– ce serait aller trop vite en besogne, puisqu'on ne sait pas avec certitude si Proust a lu Darwin –, mais cette mise en contexte permet cependant de suggérer l'ampleur possible des notations darwiniennes dans la *Recherche*.

### *Ernst Haeckel*

Ernst Haeckel (1834-1919) a été un des naturalistes les plus influents du XIX<sup>e</sup> siècle. Selon Robert J. Richards, c'est principalement grâce à lui que le darwinisme s'est répandu aussi rapidement et aussi largement qu'il l'a fait<sup>131</sup>. Aujourd'hui, on se souvient de lui grâce au beau livre *Kunstformen der Natur* (1904), à mi-chemin entre l'art du dessin et la biologie. Mais Haeckel, dans sa synthèse darwinienne (en particulier son livre *Natürliche Schöpfungsgeschichte*<sup>132</sup>), a aussi considérablement contribué à une extrapolation du darwinisme à l'humanité et par suite, à une vision eugéniste des races humaines<sup>133</sup>. Très influencées par le romantisme allemand<sup>134</sup>, les théories de Haeckel sont habituellement résumées par la phrase : « l'ontogénie reproduit la phylogénie<sup>135</sup> » ; idée parfois appelée « loi biogénétique fondamentale ». L'ontogénie, c'est le développement de l'individu (de l'embryon à l'adulte, et jusqu'à sa mort) ; la phylogénie, c'est le développement de l'espèce. L'idée de Haeckel est qu'un embryon passe, en se développant, par tous les stades de l'espèce elle-même. Cette idée, qui a été très critiquée dans la communauté scientifique<sup>136</sup>, a un attrait incontestable pour l'esprit car elle apporte une cohérence, et surtout, redonne une forme de finalité à ce qui, avec Darwin, était devenu contingence.

Haeckel n'est cité nulle part dans les œuvres de Proust, ni dans sa correspondance. En suivant l'intuition de Jamila Ben Mustapha<sup>137</sup>, nous voudrions cependant montrer que la loi

<sup>131</sup> Robert J. Richards, *The Tragic Sense of Life. Ernst Haeckel and the Struggle over Evolutionary Thought*, Chicago, University of Chicago Press, 2008, p. 2.

<sup>132</sup> Ernst Haeckel, *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles* [1868], trad. Ch. Letourneau, Paris, Reinwald, 1877.

<sup>133</sup> Voir Richard Weikart, *From Darwin to Hitler. Evolutionary Ethics, Eugenics, and Racism in Germany*, New York, Palgrave Macmillan, 2006, p. 11.

<sup>134</sup> Mario Di Gregorio, « Under Darwin's Banner : Ernst Haeckel, Carl Gegenbaur and Evolutionary Morphology », dans *The Reception of Charles Darwin in Europe*, op. cit., p. 82. Voir aussi Robert J. Richards, *The Tragic Sense of Life*, op. cit., p. 8.

<sup>135</sup> *The Tragic Sense of Life*, op. cit., p. 4.

<sup>136</sup> Stephen Jay Gould signale que nombre de ces critiques ont pu être motivées par la formulation, plutôt radicale, de cette loi par Haeckel lui-même. Stephen Jay Gould, *Ontogeny and Phylogeny*, The Belknap Press of Harvard University Press, Londres, 1977, p. 78.

<sup>137</sup> Jamila Ben Mustapha, *La Dialectique de l'individuel et du général dans La Recherche de M. Proust*, Tunis, Centre de Publication Universitaire, 2008. Voir en particulier la partie III, qui traite de Haeckel. Cette partie est

biogénétique fondamentale est une manière efficace de comprendre certains passages de la *Recherche*, comme celui-ci, à propos de Swann :

On dira peut-être que cela tenait à ce que la simplicité du Swann élégant n'avait été chez lui qu'une forme plus raffinée de la vanité et que, comme chez certains israélites, l'ancien ami de mes parents avait pu présenter tour à tour les états successifs par où avaient passé ceux de sa race, depuis le snobisme le plus naïf et la plus grossière goujaterie jusqu'à la plus fine politesse<sup>138</sup>.

On voit ici que Swann incarne, au sens le plus concret du terme, son espèce (« sa race ») ; les deux développements sont parallèles. Si Ben Mustapha s'intéresse aux répercussions de cette loi dans une acception qui pourrait parfois sembler trop large (elle inclut par exemple toutes les comparaisons entre des êtres vivants et un stade particulier de l'évolution, comme la « baleine ou la girafe » qui exhibent « les états que la vie animale a traversés<sup>139</sup> »), elle a le mérite de procéder à un relevé très exhaustif de toutes les occurrences qui pourraient avoir trait à la loi de Haeckel. Elle écrit ainsi, à propos des premières pages de la *Recherche* : « Le réveil d'un homme est comparable à la naissance d'un être vivant qui parcourt de façon accélérée les étapes fondamentales déjà parcourues par son espèce<sup>140</sup> ». En effet, voici ce que ressent le narrateur quand il se réveille : « j'avais seulement dans sa simplicité première, le sentiment de l'existence comme il peut frémir au fond d'un animal ; j'étais plus dénué que l'homme des cavernes [...], je passais en une seconde par-dessus des siècles de civilisation<sup>141</sup> ». Or, l'image du narrateur se réveillant au début de la *Recherche*, rêvant qu'il est lui-même un livre<sup>142</sup>, peut être interprétée comme une référence au roman dans sa matérialité : le dormeur, c'est l'écrivain ; le livre dont il rêve, c'est *À la recherche du temps perdu*. La mise en abyme issue de l'état de semi-conscience renvoie donc à la création littéraire. On pourrait alors relire la loi de Haeckel comme une variante de cela : un embryon de livre contient en lui-même tout le livre.

---

reprise dans un article du même auteur, « Les échos de la loi biogénétique fondamentale dans la *Recherche* », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 39, 2009, p. 125-134.

<sup>138</sup> I, *JF*, 424.

<sup>139</sup> III, *SG*, 134.

<sup>140</sup> « Les échos de la loi biogénétique fondamentale dans la *Recherche* », art. cit., p. 131.

<sup>141</sup> I, *CS*, 5-6.

<sup>142</sup> « [I] me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage », I, *CS*, 3.

*Gregor Mendel*

Gregor Mendel (1822-1884), un moine augustin vivant à Brünn (aujourd'hui Brno), présente en 1865 les résultats de ses hybridations sur les pois. Ils ne seront publiés qu'en 1901 dans *Versuche über die Pflanzenhybriden*<sup>143</sup>, date à laquelle ses idées connaîtront un grand retentissement. Mendel est cité dans la *Recherche* de manière détournée : le narrateur évoque ces « mendélistes » qui pratiquent des « croisements d'espèces<sup>144</sup> ». Les lois de Mendel sur l'hérédité trouvent un écho important chez Proust, ce que l'on observera plus longuement ci-après<sup>145</sup>. Il convient cependant de résumer ce qui se trouve au cœur de la révolution mendélienne. Avant Mendel, on croyait que l'enfant était la fusion, l'addition de tous les éléments contenus chez les parents. Mendel, en examinant avec patience les croisements des plantes de petits pois, a constaté que leurs caractères distincts (pois lisses ou ridés, pois verts ou jaunes, position des fleurs, etc.), se transmettaient selon un système précis qui pouvait être décrit en termes statistiques. Ces expériences d'hybridation révèlent que la transmission d'un caractère se fait soit de manière récessive (un pois lisse peut contenir un caractère récessif ridé, qui n'apparaît pas), soit de manière dominante (caractère lisse d'un pois lisse). Il démontre par ailleurs que le caractère récessif ne se mélange pas au caractère dominant – le caractère ridé reste ridé, même s'il n'apparaît pas. Parallèlement, les croisements de Mendel prouvent que ces caractères, dissociés, se réassortissent et forment des compositions inédites dans les nouvelles générations. C'est là une avancée majeure dans la compréhension des lois de l'hérédité, puisque l'on croyait auparavant que l'enfant était la fusion des caractères de chaque parent<sup>146</sup>. Nous verrons plus bas<sup>147</sup> que chez Proust, malgré sa connaissance du personnage de Mendel (puisqu'il le cite dans la *Recherche*), il y a une oscillation entre conceptions pré-mendélienne et mendélienne de l'hérédité.

---

<sup>143</sup> Gregor Mendel, *Versuche über Pflanzenhybriden, oder Die Entdeckung der Vererbungsregeln* [1901], Siegfried Kluge (dir.), Leipzig, Ernst Klett Verlag, 1999. Voir aussi le *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences, op. cit.*, p. 628 (entrée rédigée par Pascal Nouvel).

Wilhelm Johannsen, biologiste danois, crée le terme « gène » en 1909 pour qualifier ce que Mendel avait découvert et qu'il appelait simplement « facteurs ». Alain Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française* [1992], Paris, Dictionnaires Le Robert, 1998, t. 2, p. 1571.

<sup>144</sup> I, *JF*, 461.

<sup>145</sup> Voir Chapitre 2, sous-parties 'Hérédités physiques', p. 107, et 'Hérédités mentales', p. 110.

<sup>146</sup> Michael R. Cummings, *Human Heredity : Principles and Issues*, Pacific Grove, Brooks/Cole, 2003, p. 4.

<sup>147</sup> Voir Chapitre 2, sous-parties 'Hérédités physiques', p. 107, et 'Hérédités mentales', p. 110.

*Élie Metchnikoff*

Francine Goujon a signalé la dette de Proust envers Élie Metchnikoff (1845-1916), biologiste russe naturalisé français, Prix Nobel de physiologie ou médecine en 1908 et célèbre pour ses travaux sur l'immunité<sup>148</sup>. Proust cite Metchnikoff à plusieurs reprises dans sa correspondance<sup>149</sup>, notamment à propos de « l'orchidée appelée vanille [qui] ne donne pas de fruits<sup>150</sup> », ainsi que dans une variante des *Jeunes filles* :

Elstir tout en peignant s'éleva contre ce que je disais d'elles [les orchidées] et commença à me raconter relativement à la merveille de leur fécondation de ces histoires que [un blanc] a contées, que d'autres suivants ont complétées et, qu'enfin le livre de Metchnikoff [sic] et les splendides essais de Maeterlinck ont rendu populaires<sup>151</sup>.

Ce livre, c'est sans doute un ouvrage de vulgarisation publié en 1903 par Metchnikoff, *Études sur la nature humaine. Essai de philosophie optimiste*<sup>152</sup>. L'auteur s'attarde notamment sur une description de la guêpe fousseuse :

Tout le monde a vu voler près de la surface de la terre des petites guêpes sveltes et jolies. De temps en temps, elles s'enfoncent dans la terre ou dans le sable, d'où elles reviennent au bout de peu de minutes. Ce sont ces guêpes fousseuses, dont les mœurs si admirables ont été étudiées avec tant de perspicacité par M. J.-H. Fabre d'Avignon. Elles ne se réunissent pas en société, mais restent solitaires toute leur vie et ont des mœurs bien différentes de celles de leurs congénères. [...] Elles pondent leurs œufs dans des terriers, creusés dans le sol et hermétiquement bouchés. Les larves naissent dans ces souterrains sans être jamais vues par leur mère. [...] Avant de déposer leurs œufs, les femelles creusent des terriers et les remplissent avec le produit de leur chasse, qui consiste tantôt en araignées, tantôt en grillons ou en d'autres insectes. [...] J. H. Fabre alla plus loin dans l'étude des mœurs des guêpes fousseuses. Il constata que les insectes qu'elles attrapent ne sont pas morts, mais seulement paralysés. [...] Les guêpes fousseuses, guidées par leur instinct, aussitôt après avoir saisi un insecte ou une araignée, enfoncent leur dard juste dans l'endroit où se trouvent les centres nerveux qui permettent les mouvements de pattes. [...] Après avoir muni le terrier d'une quantité suffisante d'insectes ou d'araignées, les guêpes fousseuses pondent leurs œufs et ferment définitivement l'entrée. Quelque temps après, une jeune larve éclôt et se met à manger la nourriture qui se trouve dans son voisinage immédiat. Si les insectes déposés n'étaient pas paralysés, il leur serait facile de s'échapper de leur prison : s'ils étaient morts, la putréfaction ou la dessiccation (selon les circonstances) les aurait rendus impropres à être utilisés par les larves<sup>153</sup>.

<sup>148</sup> I, CS, note 1 de la page 122, p. 1159.

<sup>149</sup> *Corr.*, VI, p. 57 ; XXI, p. 494 et p. 679.

<sup>150</sup> *Corr.*, XV, p. 236.

<sup>151</sup> II, *JF*, variante a de la page 203, p. 1441.

<sup>152</sup> Élie Metchnikoff, *Études sur la nature humaine. Essai de philosophie optimiste*, Paris, Masson, 1903.

<sup>153</sup> *Op. cit.*, p. 33-36.

Comme Francine Goujon l'a remarqué<sup>154</sup>, Proust reprend ce passage dans une célèbre comparaison avec Françoise :

Et comme cet hyménoptère observé par Fabre, la guêpe fouisseuse, qui pour que ses petits après sa mort aient de la viande fraîche à manger, appelle l'anatomie au secours de sa cruauté et, ayant capturé des charançons et des araignées, leur perce avec un savoir et une adresse merveilleux le centre nerveux d'où dépend le mouvement des pattes, mais non les autres fonctions de la vie, de façon que l'insecte paralysé près duquel elle dépose ses œufs, fournisse aux larves, quand elles éclore un gibier docile, inoffensif, incapable de fuite ou de résistance, mais nullement faisandé, Françoise trouvait pour servir sa volonté permanente de rendre la maison intenable à tout domestique, des ruses si savantes et si impitoyables que, bien des années plus tard, nous apprîmes que si cet été-là nous avions mangé presque tous les jours des asperges, c'était parce que leur odeur donnait à la pauvre fille de cuisine chargée de les éplucher des crises d'asthme d'une telle violence qu'elle fut obligée de finir par s'en aller<sup>155</sup>.

La guêpe fouisseuse, de son vrai nom *Ammophila hirsuta*, de l'espèce *Sphecidae*<sup>156</sup>, a fasciné les écrivains et les penseurs depuis que Jean-Henri Fabre a découvert la manière dont ses larves se nourrissent<sup>157</sup>. Dans *La Trahison des clercs*, publié après la mort de Proust, Julien Benda fait référence à toute une série d'ouvrages qui se sont emparés de ce même exemple :

Dirai-je l'ardeur de cette littérature à commenter l'exemple de cet insecte dont « l'instinct », paraît-il, sait frapper sa proie à l'endroit juste qu'il faut pour la paralyser sans la tuer, de manière à l'offrir vivante à sa progéniture qui s'en accroîtra mieux ?

Et en note de bas de page : « Le Sphecx ou Œil-de-cheval. L'exemple est donné dans *l'Évolution créatrice* et a proprement fait fortune dans le monde littéraire. (Il est d'ailleurs controuvé. Cf. Marie Goldsmith, *Psychologie comparée*, p. 211.)<sup>158</sup> » L'intérêt de cet

<sup>154</sup> Goujon signale notamment que Fabre n'emploie pas l'expression « guêpe fouisseuse » ; Metchnikoff est donc une source plus probable. II, CS, note 1 de la page 122, p. 1159.

<sup>155</sup> I, CS, 122.

<sup>156</sup> « Female wasp locates prey, stings prey (usually paralysed, sometimes killed), then the prey is flown, carried or dragged to the nest. [...] One egg laid upon prey, nest sealed and larva develops as it consumes prey. » Dans Gordon Gordh et David Headrick, *A Dictionary of Entomology*, New York, CAB, 2001, p. 859.

<sup>157</sup> Voir par exemple Hugh Raffles, *Insectopedia*, New York, Vintage Books, 2010, p. 163.

<sup>158</sup> Julien Benda, *La Trahison des clercs*, Paris, Grasset, 1927, p. 185-186. « Sphecx » a donné *sphecidae*. Dans son ouvrage *La Psychologie comparée*, la biologiste Marie Goldsmith écrit en effet : « Qui ne connaît, par exemple, l'histoire merveilleuse, racontée par Fabre, de ces hyménoptères paralyseurs, de ces Guêpes de différentes espèces, qui piquent leur proie (autres Insectes ou chenilles), mais sans la tuer, en la paralysant seulement. » Marie Goldsmith, *La Psychologie comparée*, Paris, Alfred Costes, 1927, p. 210. L'adjectif « controuvé » utilisé par Benda renvoie sans doute au « qui ne connaît » de Goldsmith.

entrefilet est de nous faire comprendre le caractère presque topique de la métaphore du Sphex au début du siècle ; et surtout, de nous mettre sur la piste de Bergson. En effet, dans *L'Évolution créatrice* (1907), celui-ci écrit :

On sait que les diverses espèces d'Hyménoptères paralyseurs déposent leurs œufs dans des Araignées, des Scarabées, des Chenilles qui continueront à vivre immobiles pendant un certain nombre de jours, et qui serviront ainsi de nourriture fraîche aux larves, ayant d'abord été soumis par la Guêpe à une savante opération chirurgicale. Dans la piqure qu'elles donnent aux centres nerveux de leur victime pour l'immobiliser sans la tuer, ces diverses espèces d'Hyménoptères se règlent sur les diverses espèces de proie auxquelles elles ont respectivement affaire<sup>159</sup>.

L'exemple du Sphex est utilisé par Bergson pour prouver qu'il n'y a pas d'hérédité des caractères acquis dans le domaine de l'instinct, car un comportement aussi complexe n'aurait jamais pu apparaître par simples tâtonnements<sup>160</sup>. Dès lors, il n'est pas impossible que la lecture de Bergson ait conforté Proust dans son intérêt cette image, puisqu'en 1908, il écrit à son ami Georges De Lauris : « Je ne connais pas *L'Évolution créatrice* (et à cause du grand prix que j'attache à votre opinion je vais le lire immédiatement)<sup>161</sup>. » Les débats sont encore vifs, dans les études proustiennes, sur l'influence exacte que Bergson a pu avoir sur Proust<sup>162</sup>. Il n'est peut-être pas anodin de remarquer que, peu avant la référence au Sphex, Bergson s'émerveille de voir « avec quelle sûreté et quelle précision les plantes grimpanes utilisent leurs vrilles, quelles manœuvres merveilleusement combinées les Orchidées exécutent pour se faire féconder par les Insectes<sup>163</sup> ».

Quelques pages avant sa description de la guêpe fouisseuse, Metchnikoff évoque justement les orchidées, et notamment la vanille.

Parmi les orchidées, il en est une qui, depuis plus d'un demi-siècle, est cultivée par l'homme dans beaucoup de pays tropicaux. C'est la vanille, cette orchidée dont le fruit exhale un des parfums les plus suaves.

[...] cette plante a été transportée dans plusieurs pays chauds, où elle a pu s'acclimater. Elle y poussait très bien et donnait des fleurs nombreuses, mais elle n'arrivait jamais à produire de fruits, qui seuls peuvent servir d'arôme. Comme la question de cette stérilité du vanillier présentait un grand intérêt pratique, on s'est mis

<sup>159</sup> Henri Bergson, *L'Évolution créatrice* [1907], Paris, Presses Universitaires de France, 1991, p. 173.

<sup>160</sup> Pour plus de détails sur ce point, on pourra lire l'article de Raymond Ruyer, « Bergson et le Sphex ammophile », *Revue de métaphysique et de morale*, 64<sup>e</sup> année, n° 2, avril-juin 1959, p. 163-179.

<sup>161</sup> *Corr.*, VIII, p. 106.

<sup>162</sup> Pour un excellent bilan critique récent sur cette question, voir le chapitre XVIII de l'ouvrage de Luc Fraise, *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2013.

<sup>163</sup> *Op. cit.*, p. 171.

à en rechercher la cause et voici ce qui a pu être démontré. La fleur reste stérile parce que ses parties femelles et mâles ne peuvent point se mettre en contact. Il se développe bien des pistils et des étamines sur la même fleur, mais entre ces organes sexuels se place une lamelle qui empêche la fécondation. Après avoir fait cette constatation, on a eu l'idée de transporter par un procédé artificiel le pollen de la fleur du vanillier sur le stigmate du pistil et de faire ce qu'on appelle la fécondation artificielle. Un jeune esclave noir, EDMOND ALBIUS, habitant la Réunion, découvrit en 1841 un procédé pratique pour mettre en contact les éléments mâles avec l'organe femelle du vanillier, ce qui amena une grande extension de la culture de cette orchidée dans beaucoup de pays. À un moment donné, on introduit une petite pointe de bambou ou simplement une dent de peigne dans l'intérieur des fleurs du vanillier et on féconde en peu de temps une quantité de fleurs qui acquièrent la faculté de produire des gousses parfaites<sup>164</sup>.

Il y a tout lieu de croire que c'est la source d'un passage du *Côté de Guermantes*, dans lequel M. de Bréauté fait cette remarque :

Le parfum de vanille qu'il y avait dans l'excellente glace que vous nous avez servie tout à l'heure, duchesse, vient d'une plante qui s'appelle le vanillier. Celle-là produit bien des fleurs à la fois masculines et féminines, mais une sorte de paroi dure, placée entre elles, empêche toute communication. Aussi ne pouvait-on jamais avoir de fruits jusqu'au jour où un jeune nègre natif de la Réunion et nommé Albius, ce qui, entre parenthèses, est assez comique pour un Noir puisque cela veut dire blanc, eut l'idée, à l'aide d'une petite pointe, de mettre en rapport les organes séparés<sup>165</sup>.

Brian Rogers et Thierry Laget citent comme source du texte proustien *Le Vanillier et la vanille dans le monde* de Gilbert Bouriquet, et *La Vanille, sa culture et sa préparation* de Delteil (ce dernier ouvrage étant cité par Metchnikoff également)<sup>166</sup>, mais il est plus probable que la source de Proust soit Metchnikoff, car il réutilise le même vocabulaire (« petite pointe » tandis que Delteil parle de « stylet »). De plus, comme nous venons de le signaler, Metchnikoff traite de la guêpe juste après la vanille, dans un même effort de démonstration. Il écrit même : « En fait de phénomènes harmoniques dans la nature, il est difficile de trouver des exemples aussi parfaits que ceux des mœurs de ces guêpes fossoyeuses ou du mécanisme de la fécondation des orchidées<sup>167</sup>. » On est donc porté à croire que cette phrase a pu cimenter l'intérêt de Proust pour ces deux éléments.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 24-25. Les majuscules sont de l'auteur.

<sup>165</sup> II, *CG*, 806.

<sup>166</sup> II, *CG*, note 1 de la page 806, p. 1790.

<sup>167</sup> *Op. cit.*, p. 37.

Ces éléments repris à Metchnikoff ne sont pas les seules leçons que l'on peut tirer de la lecture de son ouvrage. Il est tout aussi intéressant de voir ce que Proust ne reprend pas. Ainsi, à la suite de son étude de la vanille et de la guêpe fouisseuse, Metchnikoff critique avec grande acuité la philosophie de la nature qui voit dans tout agencement ingénieux la preuve d'une intelligence ou d'une volonté de la nature<sup>168</sup>. Il signale qu'à côté de ces raffinements, se trouve, en grand nombre, toute une série d'éléments inutiles. Ainsi, certaines orchidées sont munies de « pollinies rudimentaires<sup>169</sup> » qui ne remplissent aucune fonction, désavouant ainsi la vision presque téléologique d'un Maeterlinck. Or, ces réflexions n'apparaissent pas du tout dans la *Recherche*, ce qui nous laisse deviner que Proust préfère la vision schopenhauerienne et maeterlinckienne de la nature, que nous examinerons plus bas<sup>170</sup>. Metchnikoff n'aurait donc servi qu'à trouver des exemples frappants, des données brutes sur la botanique et l'entomologie, plutôt que des modèles de pensée.

### *Jean-Henri Fabre*

Jean-Henri Fabre (1823-1915), surnommé « l'Homère des insectes<sup>171</sup> », apparaît dans Proust non pas tant pour son œuvre même, que comme figure de l'entomologiste, du naturaliste. On vient de voir que Proust le cite dans son évocation de la guêpe fouisseuse<sup>172</sup>. Fabre transparaît en filigrane dans ce passage du *Côté de Guermantes* : « C'est ainsi que de nos jours encore les plus grandes découvertes dans les mœurs des insectes ont pu être faites par un savant qui ne disposait d'aucun laboratoire, de nul appareil<sup>173</sup>. » Rogers et Laget indiquent que Proust avait originellement écrit : « de nul appareil, Fabre », mais a biffé « Fabre » sur le placard, altération qu'ils ont conservée<sup>174</sup>. On voit donc que Fabre incarne aux yeux de Proust l'image du savant humble et génial.

Cela est confirmé par un extrait de la correspondance. En 1920, dans une recension du *Côté de Guermantes* parue dans *L'Action française*, Léon Daudet écrit que Proust est « un trouvère de laboratoire<sup>175</sup> ». En 1921, Fernand Vandérem fait des réflexions similaires :

<sup>168</sup> *Op. cit.*, p. 37-38.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>170</sup> Voir dans ce même chapitre la sous-partie 'Maeterlinck et la *Naturphilosophie* schopenhauerienne', p. 67.

<sup>171</sup> Émile Revel, *J.-H. Fabre, l'Homère des insectes*, Paris, Delagrave, 1951.

<sup>172</sup> I, *CS*, 122.

<sup>173</sup> II, *CG*, 654.

<sup>174</sup> II, *CG*, note a de la page 654, p. 1716 ; voir le texte non biffé de N.a.fr 16705 f° 11 r° en annexe, p. 225.

<sup>175</sup> Léon Daudet, « À propos d'un nouveau livre de Marcel Proust », *L'Action française*, 8 octobre 1920, p. 1.

« J'avais tort de le comparer à un peintre devant le modèle. C'est un savant au laboratoire. Il ne me rappelle ni Tolstoï ni Hervieu, mais bien plutôt Lubbock penché sur ses fourmis, Huxley sur ses écrevisses<sup>176</sup>. » En réponse à ce texte qui est un éloge de son œuvre, Proust écrit à Fernand Vandérem pour le remercier, et constate avec amusement le parallélisme avec ce qu'avait dit Daudet quelques mois plus tôt : « Chose curieuse vous vous êtes rencontré avec Léon Daudet qui a dit : “*Souvenirs entomologiques* de Fabre. – (et *Leçon d'Anatomie*) alors que vous dites Lubbock et Huxley<sup>177</sup>. » Or, comme l'a déjà remarqué Philip Kolb, Daudet ne mentionne Fabre à aucun moment : c'est bel et bien Proust qui relie la notion de « trouvère de laboratoire » à la personne de Fabre<sup>178</sup>.

L'image de Fabre est peut-être reprise de Metchnikoff, puisque dans une de ses lettres Proust évoque clairement « la guêpe fousseuse sur laquelle Fabre a écrit les admirables pages citées par Metchnikoff<sup>179</sup> » : les deux personnages sont donc liés dans son esprit. Cependant, il est probable que Proust ait eu connaissance de Fabre par d'autres biais ; en effet, Fabre était à l'époque si connu que sa mort en 1915 fit les premières pages de bien des journaux, et ce malgré l'état de guerre. La lecture d'une de ces notices nécrologiques permet de nous éclairer sur le personnage de Fabre :

Il avait infatigablement, avec le clair bon sens de sa race, entrepris et réussi l'heureuse tentative de dissiper les rêveries où se complaisaient les disciples de Lamarck et Darwin. Il avait prouvé, avec une bonhomie, sarcastique un peu, que l'instinct n'est irréductible à aucune habitude si ancienne soit-elle, acquise ou héréditaire, et que toujours, pour assurer la continuation de l'espèce, un instinct doit être nécessairement parfait dès l'origine<sup>180</sup>.

En d'autres termes, Fabre était fixiste. Comme tous les autres scientifiques fixistes examinés jusqu'ici, Fabre n'est pas présent dans la *Recherche* pour ses idées ; seule est restée

<sup>176</sup> Fernand Vandérem, « Les lettres et la vie », *La Revue de France*, n° 7, 1921, repris dans *Le Miroir des lettres*, Paris, Flammarion, 1922, 4<sup>e</sup> série, p. 1165-116.

<sup>177</sup> *Corr.*, XX, p. 345, lettre du 6 juin 1921. John Lubbock (1834-1913), était un banquier, un homme politique anglais, mais aussi un des premiers naturalistes à s'intéresser au comportement des animaux, dans ses ouvrages *The Origin and Metamorphoses of Insects* (1873), *Ants, Bees, and Wasps* (1882), *On the Senses, Instincts, and Intelligence of Animals* (1888). Entrée « Lubbock, John, 1st Baron Avebury », dans *Academic American Encyclopedia*, Grolier Inc., 1986, t. 12, p. 446.

Quant à Thomas Henry Huxley (1825-1895), père d'Aldous, il est cité dans *Sodome et Gomorrhe*, mais seulement pour son travail de médecin (III, *SG*, 38).

<sup>178</sup> *Corr.*, XX, p. 345, note 7.

<sup>179</sup> *Corr.*, XXI, p. 494.

<sup>180</sup> W., « J.-H. Fabre », *Le Figaro*, 12 octobre 1915, 61<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 285, p. 1. On trouvera l'article entier en annexe, p. 230.

l'image d'un naturaliste infatigable, dévoué, travaillant sans outils. Une image de Proust lui-même, sans doute.

Tournons-nous à présent sur une autre source d'influences qui a pu favoriser l'inclusion de thèmes issus des sciences de la vie dans la *Recherche*. Il s'agit ici non plus de l'environnement purement intellectuel (lectures, thèmes d'époque), mais de l'apprentissage scolaire du jeune Marcel, et le rôle de son père Adrien, célèbre hygiéniste.

### b) Enseignements scolaire et familial

#### *Leçons de choses*

Au réseau de références scientifiques mis au jour, nous pouvons ajouter tout ce qui ressort de l'apprentissage scolaire de Marcel Proust, en particulier les manuels de Gaston Bonnier (un lamarckien<sup>181</sup>) et de Georges Colomb. Georges Colomb était le professeur de Proust en sciences naturelles en cinquième et en quatrième, et son importance sur la formation de Proust n'est pas négligeable. On sait en effet que dans le parcours peu brillant de Marcel à Condorcet, les sciences naturelles lui ont réussi, puisqu'il avait obtenu un deuxième prix en 1882, en classe de cinquième, division D (sa meilleure récompense, n'ayant reçu par ailleurs que des accessits), ainsi qu'un troisième accessit l'année suivante, en quatrième, division A (son unique récompense cette année-là). André Ferré précise qu'en 1883, Proust est si souvent absent qu'il disparaît de la liste de classe de Colomb : qu'il ait reçu un prix malgré tout n'en est que plus notable<sup>182</sup>. Il convient de rappeler que Colomb était également, sous le pseudonyme de Christophe, l'auteur des toutes premières bandes dessinées : *Les Malices de Plick et Plock* (1893-1904), *Les Facéties du sapeur Camember* (1890-1896) et *La Famille Fenouillard* (1889-1893)<sup>183</sup>. Ce rapprochement n'est sans doute

---

<sup>181</sup> Patrick Tort, « The Interminable Decline of Lamarckism in France », art. cit., p. 335.

<sup>182</sup> Ces renseignements sont donnés par l'ouvrage d'André Ferré, *Les Années de collège de Marcel Proust*, Paris, Gallimard, 1959, en particulier p. 90.

<sup>183</sup> Sur l'œuvre de Christophe, on lira *Christophe*, de François Caradec, Paris, Pierre Horay, 1981, et l'article de Jean-Michel Hoerner, « *La Famille Fenouillard* : une œuvre prémonitoire ? », *Hérodote*, vol. 4, n° 127, 2007, p. 190-198. Ce dernier analyse la bande dessinée *La Famille Fenouillard* sous l'angle géopolitique ; et on ne

pas tout à fait anecdotique, pour deux raisons : la première, c'est l'évident charisme de ce professeur, évoqué ainsi par André Ferré :

Quoi qu'il en soit, l'enseignement de M. Colomb, si clair, si attrayant, si évocateur [...] n'a pu que confirmer et accentuer un goût inné de Marcel Proust pour les sciences naturelles, en même temps qu'aiguiser son esprit d'observation. Il l'a, de plus, nourri de connaissances étendues et fort précises en zoologie et surtout en botanique (la spécialité de Colomb) ; ces connaissances se sont incorporées à l'esprit du grand romancier, qui les utilisera tout naturellement dans son grand récit<sup>184</sup>.

La deuxième raison, c'est que ces deux écrivains ont en commun l'humour<sup>185</sup>, élément fondamental de l'écriture proustienne. Malheureusement, les notes d'écoliers de Proust numérisées et conservées au Centre Proust de l'ITEM à Paris ne contiennent pas de notes ou de devoirs relatifs aux sciences naturelles<sup>186</sup>. Nous avons donc consulté divers manuels qui permettent de mieux comprendre l'état des sciences naturelles à l'époque de Proust, et par là, ce qu'on lui a appris. En 1882, est adopté pour la première fois en France l'équivalent d'un programme scolaire. C'est le fameux « arrêté du 27 juillet 1882 réglant l'organisation pédagogique et le plan d'études des écoles primaires publiques »<sup>187</sup>. En 1882, Proust a onze ans, il rentre donc en cours supérieur. L'arrêté stipule que ces classes doivent apprendre :

Notions de sciences naturelles, révision avec extension du cours moyen.  
 [...] *Les animaux* –. Grands traits de la classification. Animaux utiles et animaux nuisibles.  
*Les végétaux* –. Parties essentielles de la plante ; principaux groupes. Herborisations.  
*Les minéraux* –. Notions sommaires sur le sol, les roches, les fossiles, les terrains : exemples tirés de la contrée. Excursions et petites collections<sup>188</sup>. [...]

---

manquera pas de remarquer qu'il compare « les rentiers anglais de la *leisure class* [et] les villégiateurs issus des grandes villes » de ce livre aux bourgeois proustiens de Balbec (p. 194).

<sup>184</sup> *Op. cit.*, p. 95.

<sup>185</sup> Ainsi que le rappelle un autre petit texte d'André Ferré, « Georges Colomb, dit Christophe, et Marcel Proust », *L'éducation nationale*, n° 3, 17 janvier 1957, p. 18-19.

<sup>186</sup> Notes d'écoliers consultées à l'ITEM le lundi 24 avril 2012 ; elles correspondent aux archives du fonds Proust de la Bibliothèque nationale de France, NAF 16611.

<sup>187</sup> Certains historiens y voient même le vrai début de la Troisième République. « Pour la première fois, les contenus d'enseignement vont être contrôlés par l'appareil d'État et vont concerner tous les petits Français. Pour la première fois à une telle échelle, on va tenter de construire l'unité nationale à travers ces contenus et les valeurs qu'ils véhiculent. Personne, sauf peut-être les catéchistes, n'avait auparavant tenté une œuvre aussi universelle... » Daniel Janichon, « Qui a écrit les programmes scolaires de 1882 ? ou l'institution d'une autorité républicaine en France », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, n° 35, 2005. URL : <http://dhfles.revues.org/1090> (consulté le 16 avril 2014).

<sup>188</sup> Programmes annexés à l'arrêté du 27 juillet 1882 réglant l'organisation pédagogique et le plan d'études des écoles primaires publiques, dans Gabriel Compayré, *Organisation pédagogique et législation des écoles primaires (pédagogie pratique et administration scolaire)*, Paris, Delaplane, 1890, p. 58-59.

Parmi les manuels qui incorporent ces programmes, on a celui d'Adolphe Focillon, *Leçons primaires de sciences physiques et naturelles* (1888)<sup>189</sup>. On trouve également *Éléments usuels des sciences physiques et naturelles*, par Gaston Bonnier et Adrien Seignette (1885)<sup>190</sup> ; les *Sciences naturelles*, par Georges Colomb (programmes de 1920, c'est-à-dire trente ans après les années de collège de Proust, mais le texte nous permet d'avoir une idée de ce que pouvaient être les cours de Colomb). Plusieurs éléments caractérisent ces manuels. Chez Colomb, l'accent est mis sur le rôle de l'observation en sciences naturelles :

La mémoire joue un grand rôle dans l'étude des Sciences Naturelles ; mais ce serait une grave erreur de s'imaginer qu'on sait « son » Histoire Naturelle parce que, grâce à un prodigieux effort, on a réussi à apprendre un livre par cœur. Un livre d'Histoire Naturelle n'est pas fait pour qu'on l'apprenne comme on apprend un morceau de littérature, car les Sciences Naturelles sont essentiellement des sciences d'observation et seul celui qui sait *observer* peut prétendre à des connaissances sérieuses en Sciences Naturelles<sup>191</sup>.

Afin d'exercer l'œil de l'élève, Colomb, fin pédagogue, donne de petits exercices d'observation faciles à réaliser dans n'importe quel jardin ou parc. L'un d'eux enjoint d'« [o]bserver des Bourdons butinant sur des fleurs de Capucine ou des Abeilles butinant sur des fleurs de Mauve : les uns comme les autres en sortent couverts de pollen<sup>192</sup>. » Il semble difficile de ne pas penser, à cette lecture, aux premières pages de *Sodome et Gomorrhe*, où le narrateur se présente comme un innocent observateur du bourdon qui visite la fleur présente dans la cour de l'hôtel de Guermantes : « [à] défaut de la contemplation du géologue, j'avais du moins celle du botaniste<sup>193</sup> ». Mais la parodie homosexuelle détournera rapidement l'attention de celui qui s'avoue mauvais élève : « je fus distrait de suivre les ébats de l'insecte<sup>194</sup>. » Voilà une véritable « leçon de choses », comme on appelait alors les sciences naturelles dans l'enseignement.

Autre élément intéressant qui apparaît dans ces manuels : la définition des espèces et des races. Focillon, par exemple, ne parle que de classes et d'ordres, aucunement

---

<sup>189</sup> Adolphe Focillon, *Leçons primaires de sciences physiques et naturelles*, 3<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Paris, Lecène & Oudin, 1888.

<sup>190</sup> Gaston Bonnier et Adrien Seignette, *Éléments usuels des sciences physiques et naturelles. Cours supérieur*, Paris, Dupont, 1885.

<sup>191</sup> Georges Colomb, *Sciences naturelles*, Paris, Armand Colin, 1923 (programmes de 1920, cours complémentaires de préparation au brevet élémentaire), p. XI.

<sup>192</sup> *Op. cit.*, p. 298.

<sup>193</sup> III, SG, 3.

<sup>194</sup> III, SG, 8.

d'espèces<sup>195</sup>. Colomb, lui, est très clair et beaucoup plus précis sur les différents types de groupements : « De même que les embranchements se divisent en classes, et pour la même raison, les classes se subdivisent en *ordres*, les ordres en *tribus* ou en *familles*, les familles en *genres* et les genres en *espèces*<sup>196</sup>. » Une note de bas de page ajoute : « Quelquefois on est encore obligé de subdiviser l'espèce en *races* ou en *variétés* ; mais ces derniers groupements sont accessoires<sup>197</sup>. » Colomb renvoie l'espèce à sa définition canonique d'interfécondité. « On peut définir l'*espèce* le groupement constitué par *tous les animaux appartenant à un même genre qui se ressemblent entre eux autant que des petits ressemblent à leurs parents*<sup>198</sup>. »

Il convient de le signaler : aucun des ouvrages consultés ne mentionne les théories transformistes. Ni Darwin, ni Lamarck ne sont cités. En revanche, la théorie de l'Évolution apparaît bien chez Élie Rabier, qui a joué un rôle important dans les dernières années de formation de Proust, puisque Luc Fraisse a rappelé que c'est principalement en utilisant son manuel *Leçons de philosophie* que Proust a révisé le baccalauréat<sup>199</sup>. Rabier y présente la théorie de l'Évolution comme une hypothèse convaincante certes, mais une hypothèse tout de même<sup>200</sup>. Spencer et Cuvier sont régulièrement nommés, Darwin plus rarement. Toutefois l'apport le plus intéressant de Rabier se trouve dans le second volume de ce manuel, consacré à la logique : le chapitre XI, intitulé « Sciences des êtres : la généralisation », examine les fondements de la taxinomie.

Dégager le type ou l'essence des êtres, c'est *définir*. Grouper les êtres selon leurs ressemblances, c'est *classer*. La généralisation, en tant qu'elle dégage les types ou les rapports de coexistence des caractères, se nomme définition ; en tant qu'elle dégage les genres ou les rapports de ressemblance des êtres, elle se nomme classification<sup>201</sup>.

Dans ce texte, on retrouve la distinction que nous avons rappelée plus haut, entre classification artificielle – que Rabier appelle « classification » – et la classification naturelle – « définition ».

<sup>195</sup> *Op. cit.*

<sup>196</sup> *Op. cit.*, p. 116. Les italiques sont toujours de Colomb.

<sup>197</sup> *Ibid.*

<sup>198</sup> *Ibid.*

<sup>199</sup> Luc Fraisse, *L'Éclectisme de Marcel Proust*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2013, p. 59.

<sup>200</sup> Élie Rabier, *Leçons de philosophie*, Paris, Hachette, 1884, t. 1, p. 114-115.

<sup>201</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 177.

*Du père au fils*

Adrien Proust était un hygiéniste célèbre, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, et Céline Surprenant signale que de nombreux thèmes issus de la biologie (elle pense en particulier à Darwin) ont pu être transmis à Marcel de cette manière<sup>202</sup>. Il convient d'examiner ces thèmes dans le détail. Marie Miguet-Ollagnier, dans un article des plus éclairants<sup>203</sup>, examine de près un des textes d'Adrien Proust, le *Traité d'hygiène* (1877). Nous allons reprendre ici son analyse et tenter de voir si l'on peut la mener encore plus loin. Elle remarque que des « préoccupations analogues ont hanté le *Traité d'hygiène* du savant et l'œuvre romanesque de Marcel Proust<sup>204</sup> ». Le *Traité d'hygiène*, malgré son titre, commence par une réflexion très large sur l'humanité, sur les races et l'évolution. Ce texte illustre parfaitement l'imbrication inextricable entre les thèmes transformistes et la question des races au XIX<sup>e</sup> siècle. Nous analyserons la race chez Proust au chapitre suivant : avant cela, nous allons nous pencher sur les écrits d'Adrien Proust, qui pourront nous éclairer sur ceux de son fils.

Voici donc comment Adrien Proust commence son ouvrage :

D'où est venue l'humanité ? comment se sont formées les diverses races qui la composent ? comment se sont groupés les peuples actuels, et quelles sont les conditions qui expliquent la suprématie et la marche envahissante des uns, l'infériorité et le refoulement graduel des autres ? Telles sont les graves questions qui se dressent au seuil de toute étude ayant l'homme pour objet<sup>205</sup>.

Afin de répondre à ces questions, le Docteur Proust nous emmène dans une vaste recension des pensées qui ont tenté de théoriser l'homme et ses origines. Il souligne, en particulier, le débat entre *polygénisme* et *monogénisme*. Ces mots, créés en 1857 par George Gliddon<sup>206</sup>, qualifient respectivement la théorie selon laquelle les races d'hommes ont été créées séparément, et celle qui dit que tous les hommes descendent d'un seul homme. Voici comment Adrien Proust décrit le monogénisme :

<sup>202</sup> « Darwin and Proust », art. cit., p. 436.

<sup>203</sup> Marie Miguet-Ollagnier, « Adrien et Marcel Proust devant l'anthropologie et l'ethnologie », dans Philippe Baron et Marie Miguet-Ollagnier (dir.), *Littérature et médecine*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 1999, p. 185-195.

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 195.

<sup>205</sup> Adrien Proust, *Traité d'hygiène* [1877], 3<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Paris, Masson, 1902, p. 1-2.

<sup>206</sup> George Gliddon, « The Monogenists and the Polygenists : Being an Exposition of the Doctrines of Schools professing to sustain dogmatically the Unity or Diversity of Human Races ». Cité par Blanckaert, *De la race à l'évolution*, op. cit., p. 35-36.

Pour ces savants [les partisans du monogénisme], l'homme constituerait non pas un genre, mais une espèce unique, dont les races ne seraient que des variétés, espèce immuable dans ses caractères fondamentaux, et prouvant son unité spécifique par la fécondité illimitée du métissage entre les différentes races. L'action prolongée des milieux différents, l'adaptation de l'homme à ces milieux et les croisements suffiraient pour rendre compte des déviations qu'offrent les diverses branches de la famille humaine, et pour expliquer la formation et la conservation des races. (De Quatrefages<sup>207</sup>.)

C'est là la doctrine *monogéniste* qui a longtemps régné sans conteste, grâce au grand nom de son plus ardent défenseur, Cuvier. Elle se rattachait au dogme fondamental qu'il cherchait à faire prévaloir en biologie, celui de la permanence et de la fixité immuables des espèces<sup>208</sup>.

Il est très intéressant de remarquer qu'Adrien Proust confond deux problèmes différents : d'un côté, le débat entre polygénistes et monogénistes ; et de l'autre, celui qui oppose fixistes et transformistes. Il relie clairement monogénisme (« pour ces savants ») et fixisme (« permanence et fixité des espèces »). Pourtant, quelques lignes plus haut, Adrien Proust écrit que « monogénistes aussi bien que polygénistes admettaient comme un axiome la notion de l'immuabilité de l'espèce, telle que la concevait Cuvier. » Il continue en décrivant l'arrivée des transformistes, Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire (pourtant, on l'a vu, ce n'est qu'après avoir été fixiste que ce dernier a rejoint les idées de Lamarck), et Darwin.

Mais toute une école a surgi, dont Lamarck, Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire et Darwin sont les plus illustres représentants, et dont les travaux ne tendent à rien moins qu'à renverser cette notion de l'espèce, base immuable de la biologie, comme la comprenait Cuvier. Lamarck, le premier, a formulé le principe de la modification organique par la fonction, et a montré les conséquences incalculables qui en peuvent découler. Darwin alla plus loin et chercha à établir que la conception de l'espèce, selon la formule de Cuvier, n'est qu'une vue de l'esprit ; que l'espèce, loin d'avoir pour attributs la pérennité et l'immuabilité, est au contraire éminemment transitoire, qu'elle se fait et se défait par la reproduction sélective de la variété. Loin de proclamer la perpétuité et l'invariabilité de l'espèce, la science moderne en accepte au contraire la mutabilité morphologique indéfinie par des différenciations et des modifications d'abord insensibles, mais bientôt énormes, et dont certains des procédés ont été mis en lumière avec une grande netteté par Darwin<sup>209</sup>.

Proust père fait partie de ceux qui, comme on l'a vu plus haut<sup>210</sup>, se méprennent sur ce

<sup>207</sup> En effet, Armand de Quatrefages (1810-1892) était un monogéniste farouchement anti-darwinien. Il a écrit, entre autres, *L'Unité de l'espèce humaine* (Paris, Hachette, 1861), *Charles Darwin et ses précurseurs français* (Paris, Baillière, 1870), *Histoire générale des races humaines* (Paris, Hennuyer, 1887).

<sup>208</sup> *Op. cit.*, p. 2.

<sup>209</sup> *Op. cit.*, p. 2-3.

<sup>210</sup> Sous-partie 'Darwin', p. 28.

qui fait l'essence de la théorie darwinienne : Darwin ne promeut en aucune façon la modification fonctionnelle des organes, ni l'hérédité des caractères acquis. Pourtant Adrien Proust écrit bien que « Lamarck [...] a formulé le principe de la modification organique par la fonction [...]. Darwin alla plus loin ». Mais Darwin ne va pas plus loin : il transforme en profondeur l'héritage lamarckien. Les confusions ne s'arrêtent pas là. Le grand médecin enchaîne sur le détail des procédés mis en lumière par Darwin :

Parmi ces procédés, le premier et le plus important est la *sélection naturelle*, qui assure la prédominance et le triomphe des individus et des races les mieux doués et les mieux adaptés aux temps et aux milieux, les êtres inférieurs en étant réduits à céder la place ou à disparaître. Elle a pour cause la *concurrence pour la vie*, lutte que se livrent, pour assurer leur existence, tant individuelle que spécifique, tous les êtres placés dans les mêmes conditions<sup>211</sup>.

Son résumé de Darwin est fortement biaisé puisqu'il parle d'êtres « inférieurs », c'est-à-dire appliquant une forme de reconnaissance morale dans la lutte pour la vie (fondement du darwinisme social). En fait, bien que cela ne soit pas dit ouvertement, le lecteur sent bien que le cœur d'Adrien Proust penche pour les polygénistes, en particulier dans ce paragraphe :

Sans oser attaquer ce dogme, un certain nombre d'observateurs, se basant sur les différences profondes et radicales qui existent entre les diverses races, admirent la pluralité spécifique de l'homme et la multiplicité originelle des divers groupes humains : ce sont là les polygénistes. En effet, le critérium décisif, constamment invoqué par les monogénistes, la fécondité illimitée des produits de métissage, ne peut s'appliquer à tous les croisements entre les races humaines, ainsi que cela ressort notamment des recherches de Broca et de Périer sur l'hybridité<sup>212</sup>.

Le monogénisme est un « dogme », qualificatif que l'on sent péjoratif ; les polygénistes, en revanche, sont de fins observateurs, qui savent remarquer « les différences profondes et radicales qui existent entre les diverses races ». L'argument final montre bien que Proust prend parti, puisqu'il écrit au présent de vérité générale que « la fécondité illimitée des produits de métissage [...] ne peut s'appliquer à tous les croisements entre les races humaines », en d'autres termes, que certaines unions interraciales sont vouées à la stérilité à court ou long terme. Plus loin, au chapitre suivant, Adrien Proust examine les différentes races humaines, et conclut : « C'est donc aux races blanches et aux langues aryennes qu'appartient la suprématie définitive ; mieux douées que les autres, elles sortent victorieuses

---

<sup>211</sup> *Op. cit.*, p. 3.

<sup>212</sup> *Ibid.*, p. 2.

de la lutte pour l'existence<sup>213</sup>. »

Finalement, c'est la mention de Broca qui nous permet de vérifier notre intuition selon laquelle le docteur Adrien Proust se sentait plus proche du polygénisme que du monogénisme. En 1859, Paul Broca (1824-1880) fonde la Société d'Anthropologie de Paris, qui « a pour but l'étude scientifique des races humaines<sup>214</sup> », ainsi que l'exprime succinctement l'article premier de sa constitution. Broca, connu aujourd'hui pour ses travaux précurseurs en neurologie, était un fervent polygéniste<sup>215</sup> ; il était partisan de la craniométrie qui correspondait à son « racisme avéré<sup>216</sup> ». Cette société (qui existe toujours) porte un nom qui semble aujourd'hui plutôt anodin. Mais, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'anthropologie est une discipline nouvelle<sup>217</sup>, et la Société d'Anthropologie de Paris est la première société au monde à porter ce nom<sup>218</sup>. Le sous-titre du texte d'Adrien Proust, « Anthropologie de l'homme considéré en général », est donc un autre indice patent de l'influence de la Société d'Anthropologie de Paris sur ses réflexions. Une recherche dans les anciens numéros des *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris* nous fournit la liste des membres titulaires de la Société, où nous lisons : « PROUST (Adrien), professeur agrégé à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine, 9, boulevard Malesherbes. (19 décembre 1861.)<sup>219</sup> » Or, l'article 8 de la constitution de la Société stipule que, pour être admis comme membre titulaire, il faut remplir les conditions suivantes :

1° d'être présenté par trois membres qui inscrivent leur proposition sur le grand registre et y apposent leur signature ; 2° d'adresser au président une demande écrite ; 3° d'obtenir au scrutin secret la majorité des suffrages des membres présents. Ce scrutin a lieu dans la séance qui suit l'inscription de la candidature<sup>220</sup>.

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>214</sup> *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, t. 12, 1889, 3<sup>e</sup> série, Paris, Masson, p. I.

<sup>215</sup> Broca écrit en 1861 : « Je suis polygéniste ; je crois à la multiplicité des origines du genre humain. » Dans « Note sur l'ancienne race égyptienne », *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, t. 2, 1861, p. 552.

<sup>216</sup> Claude Blanckaert, *De la race à l'évolution*, *op. cit.*, p. 19. Blanckaert nuance cependant l'image de Broca, montrant la cohérence de sa recherche, toute entière tournée vers la compréhension de l'homme. Son étude très complète montre qu'il serait abusif de résumer l'anthropologie française de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à une seule idée.

Signalons également qu'Adrien Proust souscrit aussi à la craniométrie, comme nombre de savants de son époque. Cela apparaît à de nombreuses reprises dans son ouvrage (par exemple, *op. cit.*, p. 13).

<sup>217</sup> En 1855, Armand de Quatrefages crée la chaire d'Anthropologie au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

<sup>218</sup> Jean-Claude Wartelle, « La Société d'Anthropologie de Paris de 1859 à 1920 », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, vol. 1, n° 10, 2004, p. 125-171.

<sup>219</sup> *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, t. 12, 1889, 3<sup>e</sup> série, Paris, Masson, p. XXVII. Les majuscules et les italiques sont dans l'original.

<sup>220</sup> *Ibid.*, p. II.

L'inscription d'Adrien Proust n'a donc rien d'anodin ; elle démontre un grand intérêt de l'hygiéniste pour les questions de race, d'hérédité, pour l'observation des hommes et leur classification en général. Faut-il préciser que la cotisation annuelle des membres titulaires (trente francs-or) leur procurait, entre autres avantages, la réception régulière des *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, qui se trouvaient donc peut-être au domicile familial ? Il est impossible de savoir si Marcel les a feuilletés ; mais même sans l'avoir fait, leur présence aurait pu rendre certains noms et certaines théories familiers à son oreille.

Une de ces théories, qu'Adrien Proust signale en passant, est celle qui remet en cause l'interfécondité des races humaines. En effet, Proust avait mentionné, dans les lignes déjà citées, les « recherches de Broca et de Périer sur l'hybridité », visant à démontrer que « la fécondité illimitée des produits de métissage, ne peut s'appliquer à tous les croisements entre les races humaines ». De quoi s'agit-il ? Buffon avait, le premier, présenté l'interfécondité comme critère de l'espèce<sup>221</sup>. Par conséquent, les hybrides, entendus comme produits du croisement de deux espèces<sup>222</sup>, sont nécessairement stériles. Mais, principalement sous l'impulsion des polygénistes, la stérilité des hybrides est remise en cause au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Puisqu'il est évident que les hommes peuvent se reproduire entre eux, quel que soit le groupe auquel ils appartiennent, la suppression du critère d'interfécondité permettrait aux polygénistes de remettre en cause l'unité de l'espèce humaine, puisque la fécondité des métis humains ne serait plus une preuve suffisante<sup>223</sup>. C'est dans cette perspective que Paul Broca commence ses recherches sur les croisements du lièvre et du lapin, s'efforçant de démontrer que leur hybride, le « léporide », est fécond, en suivant une démarche scientifique douteuse et en présentant des preuves peu fiables<sup>224</sup>. On retrouvera chez Marcel Proust les intérêts de son

<sup>221</sup> « [O]n doit regarder comme la même espèce celle qui, au moyen de la copulation, se perpétue et conserve la similitude de cette espèce, et comme des espèces différentes celles qui, par les mêmes moyens, ne peuvent rien produire ensemble » Georges Louis Leclerc de Buffon, *Histoire naturelle, générale, particulière*, Paris, Imprimerie Royale, t. 2 (1749), p. 10. Voir à ce sujet Hannah Augstein, *Race. The Origins of an Idea, 1760-1850*, Bristol, Thoemmes Press, 1996, p. XV, et Stephen Jay Gould, *The Mismeasure of Man* [1981], New York/Londres, Norton & Co., 1996, p. 73.

<sup>222</sup> Les termes sont utilisés de manière assez incohérente dans les textes consultés. En général, l'hybridation entre deux espèces différentes donne un mulet, qui est stérile, tandis que le métis est fécond. Cependant le métis est parfois présenté comme le résultat d'une hybridation entre deux espèces ou deux races. Jean-Louis Fischer résume ainsi : « On désigne par hybride l'animal ou le végétal produit par deux parents ayant des différences génétiques (héréditaires) dans leurs caractères biologiques de race (appartenance à la même espèce) ou d'espèce. D'une façon plus spécifique, sans pour autant être la règle, on emploie le terme hybride pour désigner le produit de deux espèces (hybridation) et celui de métis pour nommer le produit de deux races (métissages). » *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences, op. cit.*, entrée de Jean-Louis Fischer, p. 485.

<sup>223</sup> Sur le débat hybridologique et ses enjeux, voir Claude Blanckaert, *De la race à l'évolution, op. cit.*, chapitre II, 'Métissage et civilisation'.

<sup>224</sup> Il publie un « Mémoire sur l'hybridité en général, sur la distinction des espèces animales et sur les métis obtenus par le croisement du lièvre et du lapin », *Journal de Physiologie de l'Homme et des Animaux*, 1858-

père et, par là, les discussions anthropologiques de la Société d'Anthropologie de Paris : comme on le verra<sup>225</sup>, la stérilité des homosexuels et l'hybridation de différents groupes sont quelques-uns des thèmes récurrents de la *Recherche*.

Après avoir examiné les sources proprement scientifiques dont Proust a nourri son œuvre, il convient d'examiner un autre type de textes, qui pourrait sembler à première vue semblable au premier, puisqu'il s'agit également d'ouvrages relevant de la biologie. À la différence des ouvrages scientifiques, cependant, ces textes relèvent d'un genre hybride : la littérature naturaliste (nous examinons ci-dessous le sens de cette expression), produite par des auteurs qui sont aussi, sinon principalement, des poètes, des romanciers ou des philosophes. On verra que l'intérêt et l'influence de ce genre-là ont été bien plus importants et variés que ceux des ouvrages purement scientifiques (aussi bien écrits soient-ils) de Darwin ou autres Metchnikoff.

---

1860. Ce mémoire fait suite à la présentation d'un léporide à la Société de biologie en 1857. Voir Claude Blanckaert, *De la race à l'évolution*, *op. cit.*, p. 45.

<sup>225</sup> En particulier au Chapitre 4, sous-partie 'Hérédité et stérilité', p. 183.

## II. La littérature d'histoire naturelle

Histoire naturelle et littérature : un tandem qui n'a rien de neuf. Il n'est que de penser au *De rerum natura* de Lucrèce. Buffon fut en son temps un des plus grands prosateurs français ; Jacques Delille vendit plus de livres que nombre de ses contemporains<sup>226</sup>. Une anthologie récente, *Muses et ptérodactyles. La poésie de la science de Chénier à Rimbaud*<sup>227</sup>, rend compte avec une admirable précision de la grande tradition qui a mêlé, depuis les Anciens jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, la littérature et la science, et en particulier la biologie. Un genre hybride, labile, qui a pu être appelé « poésie scientifique », « didactique », « descriptive », « démonstrative », ou encore « histoire naturelle poétique et littéraire »<sup>228</sup>. Cette étude remonte aux sources du compagnonnage entre science et poésie, qui relève du *docere et placere*, et que l'on retrouve d'Empédocle à Lucrèce, de Voltaire à Racine, de Goethe à Sully Prudhomme, de Balzac à Hugo, en passant par Lemercier, Verhaeren, Lacépède, Michelet. Si, aujourd'hui, la littérature s'inspire encore grandement de la science, les ouvrages scientifiques écrits 'à la mode littéraire' ont assez largement disparu<sup>229</sup>. Cette anthologie permet de réévaluer l'importance de cette grande tradition :

Les poètes du XIX<sup>e</sup> siècle qui prennent pour thème la science n'ont pas le sentiment de sortir des règles de l'art. Renvoyant à la plus haute Antiquité, ils se réclament d'une origine idéalisée, où poète et savant ne se distinguaient pas. Héritiers des Lumières, ils rattachent leur entreprise à l'élan encyclopédique et s'appuient sur une tradition qui paraît d'autant plus continue que le travail des philologues et l'évolution des goûts littéraires ont fait redécouvrir après 1800 nombre de poèmes médiévaux et renaissants, marqués par un même lien entre vers et savoirs<sup>230</sup>.

<sup>226</sup> Son *Homme des champs*, un traité sur la géologie de Buffon, se vendit à « plus de dix mille exemplaires » en dix jours. *Magasin encyclopédique*, 6<sup>e</sup> année, t. 3, 1800, p. 162, cité dans Hughes Marchal (dir.), *Muses et ptérodactyles. La poésie de la science de Chénier à Rimbaud*, Paris, Éditions du Seuil, 2013, p. 9.

<sup>227</sup> *Ibid.*

<sup>228</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>229</sup> Voir *Muses et ptérodactyles*, *op. cit.*, chapitre XIV « Un genre éteint ? ». Les auteurs y remarquent la rupture survenue entre poésie et science, due à la spécialisation grandissante des sciences, mais aussi à l'arrivée de l'anglais comme langue des publications scientifiques, ainsi que l'impuissance grandissante des mots à rendre compte des concepts scientifiques actuels (p. 583). Si certains poètes en reviennent à la poésie scientifique, c'est d'une manière bien différente : « la disqualification du didactisme conduit à remplacer l'explication par l'allusion [...]. Le postulat fondateur de la poésie scientifique est donc inversé : la poésie ne conduit plus aux sciences par un chemin facilitant, elle les convoque pour accroître sa propre complexité. » (p. 586).

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 19.

Tradition que Proust connaît bien, et qu'il apprécie. Il n'est que de lire cet extrait d'une lettre à Madame de Pierrebourg pour voir que Proust était très au fait de ce qu'il appelle « la littérature d'histoire naturelle » :

J'ai toujours été émerveillé chaque fois que j'ai vu un écrivain arracher un « genre » littéraire à la technique immémoriale et mensongère où il se momifiait, et en faisait de la vie, y faisait passer, aussi librement que dans un roman ou un essai, toute la vie de sa pensée. Tout récemment la littérature d'histoire naturelle a vu de cette façon s'élever bien au-dessus d'elle, bien en dehors d'elle, la *Vie des Abeilles*<sup>231</sup>.

Toutefois, et on va le voir plus bas, sa manière d'envisager les sciences naturelles lui est bien particulière. Il convient d'examiner d'abord les influences les plus marquantes sur Proust en matière de « littérature d'histoire naturelle » : chronologiquement, il s'agit de Buffon et son célèbre « l'homme est le style même » ; de Balzac, qui a considérablement contribué à l'interpénétration des genres littéraire et scientifique, en érigeant les naturalistes comme modèles de la littérature ; de Michelet, dont *L'Insecte* et *La Mer* sont de véritables poèmes en prose de la science ; et finalement, plus près de Proust, Maeterlinck. On sera peut-être surpris que Zola ne soit pas mentionné ici. Zola, profondément influencé par les études sur l'hérédité (tous les *Rougon-Macquart* tournent autour de ce thème), Zola père du naturalisme – mouvement qui tire son nom des sciences naturelles. C'est que Proust n'a rien lu de l'œuvre romanesque de Zola. Il écrit à Halévy en 1921 : « De Zola je n'ai lu que “J'accuse”<sup>232</sup> ». Il a admiré le dreyfusard, mais non l'écrivain. Cela se lit clairement dans la *Recherche*, où il est difficile de déceler une quelconque influence zolienne<sup>233</sup>.

### a) Buffon et le style

Buffon était avant tout un naturaliste ; cependant, comme nous l'avons déjà dit, c'est en tant qu'écrivain qu'il est passé à la postérité. Beaucoup ont oublié son *Histoire naturelle* ; en

---

<sup>231</sup> *Corr.*, XII, p. 195, lettre de juin 1913.

<sup>232</sup> *Corr.*, XXI, p. 678.

<sup>233</sup> Voir aussi Jean-Yves Tadié, *Proust et le roman* [1971], Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2003, p. 207, ainsi que l'article de Jo Yoshida, « La question de l'hérédité chez Marcel Proust : une comparaison avec le système de Zola », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 27, 1996, p. 79-89. Yoshida signale, entre autres différences, que Proust est beaucoup moins déterministe que Zola dans son traitement de l'hérédité.

revanche, sa phrase « le style est l'homme même<sup>234</sup> », issue de son discours de réception à l'Académie française, a défié le temps. On va voir que c'est en effet la manière d'écrire qui se trouve au cœur de la relation entre Proust et Buffon. Relation que Luc Fraisse qualifie de « discrète<sup>235</sup> », mais dont la présence est continuelle, comme « un serpent de mer<sup>236</sup> ». Nous sommes particulièrement redevable à cette étude de Luc Fraisse, qui a exploré avec érudition la correspondance et l'œuvre de Proust afin d'en faire ressortir tout ce qu'elle contenait de Buffon.

À première vue, l'unique et bien maigre référence à Buffon dans *À la recherche du temps perdu* ne semble guère plus qu'anecdotique. Charlus, dans *La Prisonnière*, se décrit lui-même, non sans ironie, comme quelqu'un de « connu pour [s]a nature obéissante, ponctuelle et douce, comme dit Buffon du chameau [...]»<sup>237</sup>. » Palamède reprend ainsi Buffon pour qui les chameaux « ont autant de cœur que de docilité<sup>238</sup> ». En réalité, derrière cette citation jetée au détour d'une conversation, c'est toute une réflexion sur le style qui se révèle. Luc Fraisse a montré l'importance de la devise « le style est l'homme même » dans l'apprentissage de Proust comme écrivain<sup>239</sup>. Ainsi, après la publication des pastiches de Proust, Maurice Barrès lui écrit pour exprimer son admiration :

Avec vos pastiches si bien créés vous êtes tout au bord d'une délicieuse forme de critique littéraire que vous devriez saisir et qui prouverait aisément ce que savait Buffon qu'il n'y a pas à distinguer le fond de la forme, qu'écrire d'une certaine manière, c'est penser et sentir d'une certaine manière<sup>240</sup> [...].

Proust est ravi de ce compliment et s'empresse de s'en vanter auprès de Georges de Lauris :

Vous ai-je parlé de la lettre très intelligente que j'ai reçue de Barrès sur mes pastiches et vraiment jolie, il me priait de les continuer disant que j'avais trouvé là la formule de la critique fondée sur ce que, selon l'avis de Buffon, il n'y a pas lieu de distinguer le fond de la forme [...]. Mais je ne suis pas de son avis et ne veux plus en faire<sup>241</sup>.

---

<sup>234</sup> *Discours de réception à l'Académie française*, également connu sous le nom de « Discours sur le style », 25 août 1753.

<sup>235</sup> Luc Fraisse, *La Petite Musique du style. Proust et ses sources littéraires*, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 135.

<sup>236</sup> *Ibid.*

<sup>237</sup> III, *P*, 771.

<sup>238</sup> III, *P*, note 2 de la page 771, p. 1754 (note de Pierre-Edmond Robert).

<sup>239</sup> *La Petite Musique du style, op. cit.* En particulier, p. 141.

<sup>240</sup> *Corr.*, VIII, p. 292 (lettre de 1908).

<sup>241</sup> *Corr.*, IX, p. 63 (lettre de 1909).

Jean Milly a déjà montré l'importance cruciale du pastiche dans la création proustienne : ces expériences stylistiques ont permis à Proust d'exorciser l'influence des auteurs aimés, et de faire place à sa propre voix<sup>242</sup>. Pastiche, ce n'est pas seulement adopter un style, mais aussi devenir « l'homme même »<sup>243</sup>. Cela apparaît très clairement dans une lettre de Proust à Lionel Hauser, dans laquelle il tance ce dernier : « Tu t'imagines à tort que le style est un embellissement qu'on ajoute, une sorte de toilette des dimanches. Il n'est pas séparable de la pensée, ou de l'impression<sup>244</sup>. » On ne saurait mieux paraphraser la pensée de Buffon<sup>245</sup>. Or, si en écrivant on peut se rapprocher de ce qu'est autrui, c'est bien dans l'art que gît l'unique possibilité de nous extraire de nous-mêmes :

Le seul véritable voyage, le seul bain de Jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre, de cent autres, de voir les cent univers que chacun d'eux voit, que chacun d'eux est ; et cela nous le pouvons avec un Elstir, avec un Vinteuil, avec leurs pareils, nous volons vraiment d'étoiles en étoiles<sup>246</sup>.

Dans ce contexte, Buffon est une figure tutélaire de cette vision proustienne d'une littérature toute-puissante<sup>247</sup>. Ce n'est donc pas comme naturaliste qu'il a marqué la *Recherche* : comme Cuvier, comme Fabre, la figure de Buffon, naturaliste qui n'était pas transformiste<sup>248</sup>, est évacuée.

### b) L'exemple balzacien : l'humanité classifiée

Cette idée [écrire *La Comédie humaine*] vint d'une comparaison entre l'Humanité et l'Animalité.

---

<sup>242</sup> Voir *Les Pastiches de Proust*, édition critique et commentée de Jean Milly, Paris, Armand Colin, 1970, p. 37-38.

<sup>243</sup> Luc Fraisse écrit : « [...] en 1908, le pastiche est comme la définition de Buffon mise en action, jouée expérimentalement par l'écrivain dans son laboratoire, au moment de concevoir et de porter en lui ce grand réseau de rapports coordonnés que sera *À la recherche du temps perdu*. » *Op. cit.*, p. 141.

<sup>244</sup> *Corr.*, XVII, p. 212 (lettre de 1918).

<sup>245</sup> Comme le signale Luc Fraisse, cela serait fondé sur un contresens de la pensée de Buffon (*op. cit.*, p. 148), mais ce qui importe est de considérer la signification qui lui était habituellement accordée, y compris par Proust.

<sup>246</sup> III, *P*, 762.

<sup>247</sup> Luc Fraisse s'occupe également d'autres éléments reliant Proust et Buffon (en particulier, la réfutation de l'idolâtrie ruskinienne et la structure de la *Recherche*), mais comme ils s'éloignent quelque peu de notre sujet, nous renvoyons à son étude.

<sup>248</sup> Quoique Buffon soit un des premiers à avoir nuancé le fixisme, comme l'explique Pierre Vignais, *La Biologie des origines à nos jours*, *op. cit.*, p. 31.

Ce serait une erreur de croire que la grande querelle qui, dans ces derniers temps, s'est émue entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, reposait sur une innovation scientifique. L'*unité de composition* occupait déjà sous d'autres termes les plus grands esprits des deux siècles précédents. [...] Il n'y a qu'un animal. Le créateur ne s'est servi que d'un seul et même patron pour tous les êtres organisés. L'animal est un principe qui prend sa forme extérieure, ou, pour parler plus exactement, les différences de sa forme, dans les milieux où il est appelé à se développer. Les Espèces Zoologiques résultent de ces différences<sup>249</sup>.

Ainsi commence la célèbre ouverture de l'Avant-propos de *La Comédie humaine*, placée sous le haut patronage de Buffon, de Geoffroy Saint-Hilaire, de Cuvier. Balzac poursuit en appliquant à l'homme le même raisonnement :

Pénétré de ce système bien avant les débats auxquels il a donné lieu, je vis que, sous ce rapport, la Société ressemblait à la Nature. La Société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie ? Les différences entre un soldat, un ouvrier, un administrateur, un avocat, un oisif, un savant, un homme d'État, un commerçant, un marin, un poète, un pauvre, un prêtre, sont, quoique plus difficiles à saisir, aussi considérables que celles qui distinguent le loup, le lion, l'âne, le corbeau, le requin, le veau marin, la brebis, etc<sup>250</sup>.

En vertu de quoi, « [i]l a donc existé, il existera donc de tout temps des Espèces Sociales comme il y a des Espèces Zoologiques<sup>251</sup>. » Balzac se présente alors comme le héraut d'une science nouvelle, un « système » qui analyse les « Espèces Sociales » : « Si Buffon a fait un magnifique ouvrage en essayant de représenter dans un livre l'ensemble de la zoologie, n'y avait-il pas une œuvre de ce genre à faire pour la Société<sup>252</sup> ? » On pourrait croire que cette vision totalisante ne laisse plus de place au caractère aléatoire des relations et des destinées humaines, à ce qui dans l'humain relève de la culture et non de la nature, et supprimerait ainsi toute notion de libre-arbitre. Balzac aperçoit la critique possible et la prévient :

Mais la Nature a posé, pour les variétés animales, des bornes entre lesquelles la Société ne devait pas se tenir. Quand Buffon peignait le lion, il achevait la lionne en quelques phrases ; tandis que dans la Société la femme ne se trouve pas toujours être la femelle du mâle. Il peut y avoir deux êtres parfaitement dissemblables dans un ménage. La femme d'un marchand est quelquefois digne d'être celle d'un prince, et

<sup>249</sup> Honoré de Balzac, « Avant-propos de *La Comédie humaine* » [1842], dans *L'Œuvre de Balzac, op. cit.*, t. 15, p. 368-369.

<sup>250</sup> *Ibid.*, p. 369.

<sup>251</sup> *Ibid.*

<sup>252</sup> *Ibid.*

souvent celle d'un prince ne vaut pas celle d'un artiste. L'État Social a des hasards que ne se permet pas la Nature, car il est la Nature plus la Société. La description des Espèces Sociales était donc au moins double de celle des Espèces Animales, à ne considérer que les deux sexes<sup>253</sup>.

Ce passage semble capital. Balzac argue du fait que « [l']État Social a des hasards que ne se permet pas la Nature, car il est la Nature plus la Société » ; on comprend donc qu'il incombe à l'écrivain une charge plus lourde qu'au naturaliste, puisque « [l]a description des Espèces Sociales [est] donc au moins double de celle des Espèces Animales ». Cuvier, Buffon, Geoffroy Saint-Hilaire, sont des figures tutélaires et inspiratrices, mais ils n'arrivent pas à la hauteur du romancier : en cela, Proust est proche de Balzac.

Dans un excellent article dont le titre est, d'ailleurs, un clin d'œil à Proust, Dominique Guillo résume et analyse avec brio l'enjeu de l'histoire naturelle dans les textes balzaciens. Il explique ainsi le regain d'intérêt porté à cette science au XIX<sup>e</sup> siècle : « les sciences de la vie sont attractives également, et peut-être surtout, du moins dans les années 1820-1840, parce qu'elles sont perçues comme une configuration conceptuelle permettant de bâtir une grammaire des identités et des différences humaines<sup>254</sup> ». En effet, il était aisé sous l'Ancien Régime de reconnaître et d'identifier un individu : soit selon des critères génériques connus de tous (corporation, ordre), soit individuels, c'est-à-dire par la connaissance immédiate, dans un cadre le plus souvent rural. Or cette immédiateté de l'identification se voit brisée par le développement de l'urbanisme, l'exode rural, et la destruction des liens sociaux familiaux à l'Ancien Régime (notamment les corporations). Comme le note Guillo, dans ce contexte nouveau, sans repères, où plus rien n'est familier, « l'expérience quotidienne ne sera plus celle du visage connu, mais celle du passant<sup>255</sup>. » Avec cette poésie du passant, on retrouve déjà tout Balzac, tout Baudelaire, mais aussi Proust. Le versant négatif du passant qu'on ne connaît pas, qu'on ne reconnaît pas, se trouve chez Balzac, images fugitives et presque fantastiques, comme dans ce passage des *Splendeurs et misères des courtisanes* évoquant un Paris effrayant :

En y passant pendant la journée, on ne peut se figurer ce que toutes ces rues deviennent à la nuit ; elles sont sillonnées par des êtres bizarres qui ne sont d'aucun

---

<sup>253</sup> *Ibid.*, p. 369-370.

<sup>254</sup> Dominique Guillo, « À la recherche des signes de l'identité. Balzac et l'histoire naturelle », *Politix, revue des sciences sociales du politique*, vol. 19, n° 74, 2006, Paris, Armand Colin, p. 50.

<sup>255</sup> *Ibid.*, p. 54.

monde ; des formes à demi nues et blanches meublent les murs, l'ombre est animée. Il se coule entre la muraille et le passant des toilettes qui marchent et qui parlent<sup>256</sup>.

Dans « Un amour de Swann », juste avant la scène aux catleyas, Swann recherche désespérément Odette sur les Grands Boulevards. Ne la trouvant pas chez Prévost ni dans aucun autre café, il erre quelques instants le long des trottoirs.

D'ailleurs on commençait à éteindre partout. Sous les arbres des boulevards, dans une obscurité mystérieuse, les passants plus rares erraient, à peine reconnaissables. Parfois l'ombre d'une femme qui s'approchait de lui, lui murmurant un mot à l'oreille, lui demandant de la ramener, fit tressaillir Swann. Il frôlait anxieusement tous ces corps obscurs comme si parmi les fantômes des morts, dans le royaume sombre, il eût cherché Eurydice<sup>257</sup>.

« Ombres » fantomatiques, appartenant à un autre monde (elles ne sont « d'aucun monde », elles sont du « royaume sombre »), effrayant crépuscule : ces deux textes sont d'une grande proximité ; affleure ici sans doute l'influence de Balzac sur Proust. La reconnaissance du passant semble bien moins évidente qu'au premier abord. Guillo remarque avec perspicacité que l'obsession de Balzac pour le contrôle identitaire se révèle à travers des personnages qui, tel Protée, ont la capacité de se fondre dans une nouvelle identité, dupant ainsi tout leur monde : c'est le cas de Vautrin (personnage que Proust connaissait bien), mais aussi d'Edmond Dantès et d'Argow<sup>258</sup>. L'histoire naturelle devient alors « une sémiologie » qui permet de repérer « les signes qui indiquent le type biologique auquel un être vivant appartient<sup>259</sup> », écrit Guillo. Dès lors, il est aisé de comprendre l'attrance de Balzac pour la phrénologie, pour la physiognomonie et autres sciences des indices qui permettent d'opérer une taxinomie humaine. Son désir de décrire les « Espèces sociales » s'inscrit dans ce cadre.

Proust, dans ses pastiches sur l'Affaire Lemoine, imite ainsi Balzac :

Tout à coup la porte s'ouvrit devant l'illustre romancier Daniel d'Arthez. Un physicien du monde moral qui aurait à la fois le génie de Lavoisier et de Bichat – le créateur de la chimie organique – serait seul capable d'isoler les éléments qui composent la sonorité spéciale du pas des hommes supérieurs. En entendant résonner

---

<sup>256</sup> Honoré de Balzac, *Splendeurs et misères des courtisanes*, dans *L'Œuvre de Balzac*, op. cit., t. 5, p. 46.

<sup>257</sup> I, CS, 227.

<sup>258</sup> Art. cit., p. 55.

<sup>259</sup> Art. cit., p. 62.

celui de d'Arthez vous eussiez frémi. Seul pouvait ainsi marcher un sublime génie ou un grand criminel<sup>260</sup>.

Proust pastiche avec beaucoup d'humour la manie balzacienne de l'indice parlant, ainsi que la figure tutélaire des scientifiques (dans ce cas, Lavoisier et Bichat). Un des passages qui illustrent le mieux les excès de cette obsession typiquement balzacienne se trouve dans les premières pages du *Père Goriot* (roman d'ailleurs dédié « au grand et illustre Geoffroy Saint-Hilaire »). Balzac introduit Vautrin à son lecteur de la façon suivante : « À la manière dont il lançait un jet de salive, il annonçait un sang-froid imperturbable qui ne devait pas le faire reculer devant un crime pour sortir d'une position équivoque<sup>261</sup>. » Proust, bon lecteur, a donc parfaitement saisi l'importance du système taxinomique de Balzac. On verra qu'il en hérite en partie, tout en s'éloignant de ce modèle trop rigide.

### c) Michelet, grand poète du vivant

Si Michelet est encore aujourd'hui lu et étudié pour sa monumentale *Histoire de France*, ou pour son *Histoire de la Révolution française*, il a également laissé à la postérité plusieurs essais d'histoire naturelle, qui n'avaient pas eu moins de succès à l'époque de leur publication : *L'Oiseau* (1856), *L'Insecte* (1858), *La Mer* (1861), *La Montagne* (1867). La présence de Michelet innerve l'œuvre de Proust tout entière. Yuji Murakami, dans son article sur « La méduse et le nid<sup>262</sup> », a analysé l'imprégnation micheletienne de Proust, autour des deux thèmes bien précis que son titre désigne d'office : le nid d'oiseau et la méduse<sup>263</sup>. Comme le signale Murakami, Jules Michelet, dans *La Mer*, consacre la section « Fille des mers » à une description lyrique et presque amoureuse de la méduse, cette « délicieuse créature<sup>264</sup> » pourtant regardée avec horreur par le commun des mortels.

<sup>260</sup> CSB, *PM*, p. 8.

<sup>261</sup> Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, dans *L'Œuvre de Balzac*, op. cit., t. 4, p. 33.

<sup>262</sup> Yuji Murakami, « La méduse et le nid », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 43, 2013, p. 95-102.

<sup>263</sup> Voir aussi Raymonde Coudert, « Méduses proustiennes », dans Caroline Jacot Grapa, Nicole Jacques-Lefèvre, Yannik Séité, Carine Trévisan (dir.), *Le Travail des Lumières. Pour Georges Benrekassa*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 745-758. Elle écrit : « La méduse s'inscrit aussi dans une veine ancienne de la *Recherche*, discrète quoique régulière, la veine Michelet » (p. 754). Ce n'est toutefois pas ce qu'elle analyse principalement dans cet article, mais plutôt la figure de la méduse qui pétrifie.

Sur Proust et Michelet, on pourra également consulter Jonathan Paul Murphy, « Proust and Michelet : Intertextuality as Aegis », *French Studies*, vol. 53, n° 4, octobre 1999, p. 417-429.

<sup>264</sup> Jules Michelet, *La Mer* [1861], Paris, Michel Lévy, 1875, p. 164.

Elle était d'un blanc d'opale où se perdait, comme dans un nuage, une couronne de tendre lilas. Le vent l'avait retournée. Sa couronne de cheveux lilas flottait en dessus, et la délicate ombrelle (c'est-à-dire son propre corps), se trouvant dessous, touchait le rocher. Très-froissée en ce pauvre corps, elle était blessée, déchirée en ses fins cheveux qui sont ses organes pour respirer, absorber et même aimer. Tout cela, sens dessus dessous, recevait d'aplomb le soleil provençal, âpre à son premier réveil, plus âpre par l'aridité du mistral qui s'y mêlait par moments. Double trait qui traversait la transparente créature. Vivant dans ce milieu de mer dont le contact est caressant, elle ne se cuirasse pas d'épiderme résistant, comme nous autres animaux de la terre ; elle reçoit tout à vif.

Près de sa lagune séchée, d'autres lagunes étaient pleines et communiquaient à la mer. Le salut était à un pas. Mais, pour elle qui ne se meut que par ses ondoyants cheveux, ce pas était infranchissable. Sous ce soleil, on pouvait croire qu'elle serait bientôt dissoute, absorbée, évanouie<sup>265</sup>.

Les « cheveux lilas », la méduse est représentée ici comme un être diaphane, pur, et fragile ; en somme rien de la répulsion que la méduse évoque habituellement chez ceux qui la contemplent. Yuji Murakami signale plusieurs références prouvant l'intérêt durable que Proust a porté à cette description<sup>266</sup> : « La plupart des gens s'écartent avec dégoût de la méduse. Michelet, sensible à la délicatesse de leurs couleurs, les ramassait avec plaisir<sup>267</sup>. » Dans « Sentiments filiaux d'un parricide », Proust revient à nouveau sur ce passage, qu'il qualifie de « page admirable » :

« Je crois difficilement à la mort », dit Michelet dans une page admirable. Il est vrai qu'il le dit à propos d'une méduse, de qui la mort, si peu différente de sa vie, n'a rien d'incroyable, en sorte qu'on peut se demander si Michelet n'a pas fait qu'utiliser dans cette phrase un de ces « fonds de cuisine » que possèdent assez vite les grands écrivains et grâce à quoi ils sont assurés de pouvoir servir à l'improviste à leur clientèle le régal particulier qu'elle réclame d'eux<sup>268</sup>.

Le narrateur de la *Recherche* incarne lui-même l'évolution du lecteur de Michelet, passant du dégoût initial et spontané pour la méduse, à un intérêt tout esthétique provoqué par la lecture de *La Mer*. Ainsi, dans les *Jeunes filles*, « la chair vivante des huîtres me répugnait

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 162-163.

<sup>266</sup> Art. cit., p. 95.

<sup>267</sup> « Avant la nuit », *PJ*, p. 170. Yuji Murakami signale aussi une ancienne dactylographie de la *Sonate clair de lune*, « une éblouissante, pure et glorieuse avenue, avec des reflets d'opale, de méduse et de clair de lune, vers l'Italie » (*PJ*, note 2 de la page 136, p. 970) ; et la p. 117 : « Par moments, de légers nuages passaient sur elle [la mer], mais ils se coloraient alors de nuances bleues dont la pâleur était profonde comme la gelée d'une méduse ou le cœur d'une opale. »

<sup>268</sup> *CSB, PM*, p. 157-158.

encore plus que la viscosité des méduses qui ternissait la plage de Balbec<sup>269</sup> ». Mais au début de *Sodome et Gomorrhe*, le narrateur se souvient de son ancien dégoût pour la méduse, transformé depuis en attirance.

Alors le solitaire languit seul. [...] il s'attarde sur la plage, telle une étrange Andromède qu'aucun Argonaute ne viendra délivrer, comme une méduse stérile qui périra sur le sable, ou bien il reste paresseusement, avant le départ du train, sur le quai, à jeter sur la foule des voyageurs un regard qui semblera indifférent, dédaigneux ou distrait, à ceux d'une autre race, mais qui, comme l'éclat lumineux dont se parent certains insectes pour attirer ceux de la même espèce, ou comme le nectar qu'offrent certaines fleurs pour attirer les insectes qui les féconderont, ne tromperait pas l'amateur presque introuvable d'un plaisir trop singulier, trop difficile à placer, qui lui est offert, le confrère avec qui notre spécialiste pourrait parler la langue insolite [...]. Méduse ! Orchidée ! quand je ne suivais que mon instinct, la méduse me répugnait à Balbec ; mais si je savais la regarder, comme Michelet, du point de vue de l'histoire naturelle et de l'esthétique, je voyais une délicieuse girandole d'azur. Ne sont-elles pas, avec le velours transparent de leurs pétales, comme les mauves orchidées de la mer<sup>270</sup> ?

La dette que Proust doit à Michelet est mise en avant, dans un hommage rendu avec passion : « si je savais la regarder, comme Michelet ». Michelet est donc celui qui « sait » voir, qui sait comprendre les êtres au-delà de leur apparence première. Et Proust ajoute : « du point de vue de l'histoire naturelle et de l'esthétique ». Voilà un indice de ce qui conduira toute notre analyse : l'idée que chez Proust, l'évocation des thèmes biologiques est liée à l'esthétique. Nous avons déjà vu se profiler cette idée en constatant que seules les théories évolutionnistes, plus intéressantes en termes esthétiques, apparaissaient chez Proust<sup>271</sup>.

En attendant, pourquoi donc évoquer la méduse dans ce qui est avant tout une description des premiers ébats homosexuels de Jupien et de Charlus ? L'évocation de la méduse semble à première vue totalement arbitraire, d'autant qu'elle est soulignée par ces exclamations plutôt rares chez Proust : « Méduse ! » C'est que la méduse symbolise l'homosexualité : non pas seulement parce qu'elle « languit<sup>272</sup> » seule, abandonnée sur la

<sup>269</sup> II, *JF*, 56.

<sup>270</sup> III, *SG*, 27-28.

<sup>271</sup> Voir 'Les grands naturalistes', p. 24.

<sup>272</sup> Yuji Murakami note d'ailleurs que le verbe « languir » se retrouve dans un avant-texte de Combray, relatif au héros, où l'on ressent l'influence de Michelet. Il en conclut fort justement que « la métaphore de la méduse représente chez Proust la dualité existentielle du poète et de l'homosexuel. » (art. cit., p. 97). Le héros se trouve ainsi décrit : « Il languit dans l'observation du présent [...], il languit dans la considération du passé, que l'intelligence dessèche. Il languit dans l'attente de l'avenir [...]. [...] et notre vrai moi qui depuis si longtemps était comme mort, s'éveille, s'anime et se réjouit de la céleste nourriture qui lui est apportée. » I, *CS*, Esq. XIV, 701 ; art. cit. p. 96.

plage, dans une telle solitude qu'elle en meurt ; mais également en raison de son mode de fécondation. La méduse est « stérile » dans l'esprit de Proust, tout comme l'homosexuel. La fécondation ne peut naître que d'un hasard trop rare, trop unique :

Comme tant de créatures du règne animal et du règne végétal, comme la plante qui produirait la vanille, mais qui, parce que, chez elle, l'organe mâle est séparé par une cloison de l'organe femelle, demeure stérile si les oiseaux-mouches ou certaines petites abeilles ne transportent le pollen des unes aux autres ou si l'homme ne les féconde artificiellement, M. de Charlus (et ici le mot fécondation doit être pris au sens moral, puisqu'au sens physique l'union du mâle avec le mâle est stérile, mais il n'est pas indifférent qu'un individu puisse rencontrer le seul plaisir qu'il est susceptible de goûter, et « qu'ici-bas tout être » puisse donner à quelqu'un « sa musique, sa flamme ou son parfum »), M. de Charlus était de ces hommes qui peuvent être appelés exceptionnels, parce que, si nombreux soient-ils, la satisfaction, si facile chez d'autres de leurs besoins sexuels, dépend de la coïncidence de trop de conditions, et trop difficiles à rencontrer<sup>273</sup>.

Ce faisant, Proust s'approprie à sa manière la métaphore micheletienne<sup>274</sup>.

*La Mer* n'est pas le seul ouvrage d'histoire naturelle à avoir pesé sur l'imagination de Proust. *L'Oiseau* apparaît à travers la thématique du nid, et ce dès les toutes premières pages de la *Recherche*. Le narrateur tente de s'endormir en blottissant sa tête « dans un nid qu'on se tresse avec les choses les plus disparates : un coin de l'oreiller, le haut des couvertures, un bout de châte, le bord du lit, et un numéro des *Débats roses*, qu'on finit par cimenter ensemble selon la technique des oiseaux en s'y appuyant indéfiniment<sup>275</sup> ». Comme le signale Francine Goujon, cette idée provient du chapitre VIII de *L'Oiseau*, où Michelet décrit la manière qu'ont les oiseaux de construire leurs nids en utilisant leur corps comme outil<sup>276</sup>. *L'Insecte*, enfin, est tout aussi important. Proust, d'ailleurs, en connaît par cœur les menus détails. « Tout ceci n'était d'ailleurs qu'un prétexte pour vous renouveler affectueusement mes chers amis, mes adieux de Fontainebleau en vous conseillant d'y apporter la préface de *L'Insecte* de Michelet<sup>277</sup> » écrit-il à Antoine et Emmanuel Bibesco en mai 1903, se rappelant que c'est à Fontainebleau que Michelet a signé la préface de cet ouvrage. Les éléments

<sup>273</sup> III, *SG*, 28.

<sup>274</sup> Chez Michelet en effet, la métaphore de la méduse renvoie au thème de la Gorgone Méduse et au drame de la *Méduse* en 1816. Voir Yuji Murakami, art. cit. p. 95-96, et l'article de Raymonde Coudert, « Méduses proustiennes », art. cit.

<sup>275</sup> I, *CS*, 7.

<sup>276</sup> Jules Michelet, *L'Oiseau* [1856], Paris, Hachette, 1858, p. 208. Pour les analyses de Yuji Murakami sur le nid d'oiseau qui renvoie à la mère et au fils qui a perdu sa mère, nous renvoyons à son étude, art. cit., p. 99 à 101.

<sup>277</sup> *Corr.*, III, p. 319, lettre du 15 ou 16 mai 1903.

hérités de *L'Insecte* dans la *Recherche* n'apparaissent pas aussi clairement que pour *La Mer*, à première vue. Mais une source possible de la réflexion proustienne se trouve dans un passage du premier livre de *L'Insecte*, déjà remarqué par Aude Le Roux-Kieken<sup>278</sup>. Michelet, évoquant le thème des métamorphoses des insectes, fait une digression, ou plutôt une analogie, pour exprimer combien le concept de métamorphose et de chrysalide lui semble une manière juste de percevoir le monde.

À mesure que j'ai vécu, j'ai remarqué que chaque jour je mourais et je naissais ; j'ai subi des mues pénibles, des transformations laborieuses. Une de plus ne m'étonne pas. J'ai passé mainte et mainte fois de la chrysalide et à un état plus complet, lequel, au bout de quelque temps, incomplet sous d'autres rapports, me mettait en voie d'accomplir un cercle nouveau de métamorphoses.

Tout cela de moi à moi, mais non moins de moi à ceux qui furent encore moi, qui m'aimèrent, me voulurent, me firent, ou bien que j'aimai, que je fis. Eux aussi, ils ont été ou seront mes métamorphoses. Parfois, telle intonation, tel geste que je surpris en moi, me fait écrier : « Ah ! ceci, c'est un geste de mon père ! » Je ne l'avais pas prévu, et, si je l'avais prévu, cela ne se fût pas fait ; la réflexion eût tout changé ; mais, n'y pensant pas, je l'ai fait. Une émotion attendrie, un élan sacré me saisit de sentir mon père si vivant en moi. Sommes-nous deux ? Fûmes-nous un ?... Oh : il fut ma chrysalide. Moi, je joue le même rôle pour ceux qui viendront demain, mes fils ou fils de ma pensée<sup>279</sup>.

Dans *Sodome et Gomorrhe*, après la mort de la grand-mère, le narrateur regarde sa mère et s'aperçoit avec stupeur qu'elle semble s'être transformée en sa propre mère :

Mais surtout, dès que je la vis entrer dans son manteau de crêpe, je m'aperçus — ce qui m'avait échappé à Paris — que ce n'était plus ma mère que j'avais sous les yeux, mais ma grand-mère. Comme dans les familles royales et ducales, à la mort du chef le fils prend son titre et de duc d'Orléans, de prince de Tarente ou de prince des Laumes, devient roi de France, duc de la Trémoille, duc de Guermantes, ainsi souvent, par un avènement d'un autre ordre et de plus profonde origine, le mort saisit le vif qui devient son successeur ressemblant, le continuateur de sa vie interrompue. Peut-être le grand chagrin qui suit chez une fille telle qu'était maman, la mort de sa mère, ne fait-il que briser plus tôt la chrysalide, hâter la métamorphose et l'apparition d'un être qu'on porte en soi et qui, sans cette crise qui fait brûler les étapes et sauter d'un seul coup des périodes, ne fût survenu que plus lentement<sup>280</sup>.

La transformation de la mère en sa propre mère, transformation douloureuse et ennoblée par la comparaison aux rois de France, est essentiellement assimilée aux métamorphoses des

<sup>278</sup> Aude Le Roux-Kieken, *Imaginaire et écriture de la mort dans l'œuvre de Marcel Proust*, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 320.

<sup>279</sup> Jules Michelet, *L'Insecte* [1858], Paris, Hachette, 1890, p. 74-75.

<sup>280</sup> III, SG, 166.

insectes (métamorphose, faut-il le préciser, est le terme officiel en entomologie pour qualifier ce processus) : la mère a brisé « la chrysalide », et surgit un « être qu'on porte en soi ». N'est-ce pas là tout à fait le texte de Michelet qui, d'ailleurs, prend pour exemple un fils et son père ? Le rapprochement est frappant. Il l'est d'autant plus à la lecture de cet autre passage, cette fois-ci dans *Le Côté de Guermantes* :

Quand j'avais fini de dormir, attiré par le ciel ensoleillé, mais retenu par la fraîcheur de ces derniers matins si lumineux et si froids où commence l'hiver, pour regarder les arbres où les feuilles n'étaient plus indiquées que par une ou deux touches d'or ou de rose qui semblaient être restées en l'air, dans une trame invisible, je levais la tête et tendais le cou tout en gardant le corps à demi caché dans mes couvertures ; comme une chrysalide en voie de métamorphose, j'étais une créature double aux diverses parties de laquelle ne convenait pas le même milieu ; à mon regard suffisait de la couleur, sans chaleur ; ma poitrine par contre se souciait de chaleur et non de couleur<sup>281</sup>.

La notion de deuil a ici disparu, mais il reste l'élément « chrysalide »<sup>282</sup> et l'idée de métamorphose de soi à soi, présente également chez Michelet. Il semble donc que l'écriture micheletienne de l'histoire naturelle, si personnelle et imagée, ait donné naissance à des thèmes récurrents et à des images fondatrices chez Proust, que l'on aura lieu de retrouver au fil de notre étude.

#### d) Maeterlinck et la *Naturphilosophie* schopenhauerienne

L'écrivain belge apparaît de-ci de-là dans la *Recherche* : *Pelléas et Mélisande* dans *La Prisonnière*<sup>283</sup>, *Les Sept Princesses* dans *Le Côté de Guermantes*<sup>284</sup> et dans *Le Temps retrouvé*<sup>285</sup>. Comme pour Balzac et Michelet, Proust a écrit un pastiche de Maeterlinck, « L'Affaire Lemoine par Maeterlinck<sup>286</sup> », qu'il ne publiera pas. Ce pastiche néanmoins démontre la connaissance que Proust avait de Maeterlinck, comme nous allons le voir plus bas.

Si Maeterlinck est aujourd'hui connu principalement pour son œuvre de dramaturge (*L'Oiseau bleu*, *Pelléas et Mélisande*) et ses poèmes symbolistes (*Serres chaudes*), il a

<sup>281</sup> II, *CG*, 387-388.

<sup>282</sup> Sur les liens entre chrysalide, momie, et mort, voir Aude Le Roux-Kieken, *op. cit.*, p. 327-328.

<sup>283</sup> III, *P*, 623-625.

<sup>284</sup> II, *CG*, 546.

<sup>285</sup> IV, *TR*, 590.

<sup>286</sup> *CSB*, p. 197.

également rédigé des ouvrages décrivant le monde naturel sur un registre à la fois poétique et philosophique : n'est-ce pas exactement la définition du genre « littérature d'histoire naturelle » évoqué plus haut ? Quatre livres font partie de cette lignée : *L'Intelligence des fleurs* (1907), *La Vie des abeilles* (1901), *La Vie des termites* (1927), *La Vie des fourmis* (1930). Nous avons déjà rencontré cette lettre adressée à Madame de Pierrebouurg dans laquelle Proust fait part de son émerveillement à la lecture de *La Vie des abeilles* : « Tout récemment la littérature d'histoire naturelle a vu de cette façon s'élever bien au-dessus d'elle, bien en dehors d'elle, la *Vie des Abeilles*<sup>287</sup>. »

De très nombreux éléments textuels prouvent assez l'inspiration que Proust a trouvée chez Maeterlinck, surtout en lisant *L'Intelligence des fleurs* et *La Vie des abeilles*<sup>288</sup>. Nombre de ces emprunts sont signalés avec grande précision dans l'appareil critique de l'édition de la Pléiade, en particulier les tomes du *Côté de Guermantes* (annoté par Brian Rogers et Thierry Laget) et de *Sodome et Gomorrhe* (annoté par Antoine Compagnon). On retrouve ainsi, à l'origine de cette description proustienne du volubilis<sup>289</sup> : « Sa maîtresse peut le châtier, l'enfermer, le lendemain l'homme-femme aura trouvé le moyen de s'attacher à un homme, comme le volubilis jette ses vrilles là où se trouve une pioche ou un râteau<sup>290</sup> » un passage de *L'Intelligence des fleurs* :

ceux d'entre nous qui ont quelque peu vécu à la campagne ont eu maintes fois l'occasion d'admirer l'instinct, la sorte de vision qui dirige les vrilles de la Vigne vierge ou du Volubilis, vers le manche d'un râteau ou d'une bêche posé contre un mur. Déplacez le râteau, et le lendemain la vrille se sera complètement retournée et l'aura retrouvé<sup>291</sup>.

Dans ce cas précis l'influence de Maeterlinck pourrait se doubler de celle de Bergson qui, nous l'avons vu, évoquait Darwin et ses observations « [la] sûreté et [la] précision [avec lesquelles] les plantes grimpanes utilisent leurs vrilles<sup>292</sup> ».

Les annotations d'Antoine Compagnon portent également à notre attention cette référence aux sécrétions toxiques des fleurs : « la ruse qui, pour que la fleur soit réservée au

<sup>287</sup> *Corr.*, XII, lettre de juin 1913, p. 195.

<sup>288</sup> Dans un autre registre, Anne Simon a aussi analysé les rapports entre Proust et Maeterlinck dans la description des trajets en automobile. Voir *Dictionnaire Marcel Proust, op. cit.*, p. 581.

<sup>289</sup> III, *SG*, note 2 de la page 23, p. 1282.

<sup>290</sup> III, *SG*, 23.

<sup>291</sup> Maurice Maeterlinck, *L'Intelligence des fleurs*, Paris, Fasquelle, 1907, p. 26-27.

<sup>292</sup> *L'Évolution créatrice, op. cit.*, p. 171 ; et Charles Darwin, *Les Mouvements et les habitudes des plantes grimpanes* [1875], trad. Richard Gordon à partir de la 2<sup>e</sup> édition, Paris, Reinwald, 1877.

pollen qu'il faut, qui ne peut fructifier qu'en elle, lui fait sécréter une liqueur qui l'immunise contre les autres pollens<sup>293</sup> ». Elle est aussi héritée de Maeterlinck : « de très récentes expériences de Gaston Bonnier semblent prouver que chaque fleur, afin de maintenir son espèce, sécrète des toxines qui détruisent ou stérilisent tous les pollens étrangers<sup>294</sup>. »

C'est en général toute l'écriture descriptive et poétique de Maeterlinck que Proust reprend à son compte. Certaines similitudes dans le style sont frappantes : la délicatesse des tournures, le recours à de nombreux adjectifs, la mention de « drames » de la nature, et ainsi de suite<sup>295</sup>. Mais ce n'est pas tout : comme chez Michelet, Proust est attiré par la méthode de narration, celle d'un naturaliste amateur, à la fois observateur distant et impliquant le « je » dans la narration.

L'aubépine et l'orchidée sont les deux fleurs emblématiques de la *Recherche*. Si l'aubépine représente l'innocence de la jeunesse et du mois de Marie<sup>296</sup>, les orchidées sont d'emblée associées à la sexualité. Leur forme même est une image sexuelle, forçant Odette à « rougir de l'indécence des fleurs<sup>297</sup> » qu'elle expose dans son appartement. On le sait, les catleyas deviennent ensuite l'objet érotique permettant à Swann de posséder Odette pour la première fois, de « faire catleya<sup>298</sup> ». Lors de ce trajet en voiture, Odette est hyper-sexualisée, couverte de la tête aux pieds de ces fleurs qu'elle dit pourtant indécentes :

Elle tenait à la main un bouquet de catleyas et Swann vit, sous son fanchon de dentelle, qu'elle avait dans les cheveux des fleurs de cette même orchidée attachées à une mantille [...] et laissait voir un empiècement [...], à l'ouverture du corsage décolleté, où étaient enfoncées d'autres fleurs de catleyas<sup>299</sup>.

<sup>293</sup> III, *SG*, 29-30.

<sup>294</sup> *Op. cit.*, p. 66.

<sup>295</sup> Voici l'extrait d'une description par Maeterlinck de la pollinisation : « Quand l'abeille pénètre dans la fleur, pour atteindre le nectar, elle doit pousser de la tête les petites ampoules. Les deux tiges, qui pivotent sur un axe, basculent aussitôt, et les anthères supérieures viennent toucher les flancs de l'insecte qu'ils couvrent de poussière fécondante. Aussitôt l'abeille sortie, les pivots formant ressorts ramènent le mécanisme à sa position primitive, et tout est prêt à fonctionner lors d'une nouvelle visite. Cependant, ce n'est là qu'une première moitié du drame : la suite se déroule dans un autre décor. En une fleur voisine, où les étamines viennent de se flétrir, entre en scène le pistil qui attend le pollen. Il sort lentement du capuchon, s'allonge, s'incline, se recourbe, se bifurque, de manière à barrer à son tour l'entrée du pavillon. Allant au nectar, la tête de l'abeille passe librement sous la fourche suspendue, mais celle-ci vient lui frôler le dos et les flancs, exactement aux points que touchèrent les étamines. Le stigmate bifide absorbe avidement la poussière argentée et l'imprégnation s'accomplit. » Maurice Maeterlinck, *ibid.*, p. 44-45.

<sup>296</sup> « Plus haut s'ouvriraient leurs corolles çà et là avec une grâce insouciant, retenant si négligemment comme un dernier et vapoureux atour le bouquet d'étamines, fines comme des fils de la Vierge, qui les embrumait tout entières, qu'en suivant, qu'en essayant de mimer au fond de moi le geste de leur efflorescence, je l'imaginai comme si ç'avait été le mouvement de tête étourdi et rapide, au regard coquet, aux pupilles diminuées, d'une blanche jeune fille, distraite et vive. » I, *CS*, 111.

<sup>297</sup> I, *CS*, 218.

<sup>298</sup> I, *CS*, 230.

<sup>299</sup> I, *CS*, 228.

Pour les orchidées comme pour le reste, la dette proustienne envers ses prédécesseurs est immense. Il doit sans doute son intérêt pour cette plante aux louanges dithyrambiques que Maeterlinck lui accorde, voyant en elle rien de moins qu'une des créations les plus extraordinaires de la nature :

C'est parmi les Orchidées que nous trouverons les manifestations les plus parfaites et les plus harmonieuses de l'intelligence végétale. En ces fleurs tourmentées et bizarres, le génie de la plante atteint ses points extrêmes et vient percer, d'une flamme insolite la paroi qui sépare les règnes. Du reste, il ne faut pas que ce nom d'Orchidées nous égare et nous fasse croire qu'il ne s'agit ici que de fleurs très rares et très précieuses, de ces reines de serres qui semblent réclamer les soins de l'orfèvre plutôt que ceux du jardinier<sup>300</sup>.

Sur ce thème, Maeterlinck renvoie à un ouvrage de Christian-Konrad Sprengel, mais aussi à Darwin, H. Müller, Hildebrandt, Delpino, Hooker, Robert Brown<sup>301</sup>. S'agissant de Darwin, il renvoie très exactement à son étude sur la fécondation des orchidées<sup>302</sup>. Comme nous l'avons vu plus haut, il y a tout lieu de croire que Proust, bon lecteur, a suivi ces recommandations à la lettre, puisqu'il se réfère au même ouvrage de Darwin (et plus précisément à sa préface par Amédée Coutance).

La grande sensualité de Maeterlinck dans ses descriptions d'orchidées a sans doute profondément marqué l'esprit de Proust. On ne retrouve pas autant de sensualisme dans d'autres traités d'histoire naturelle, c'est ici la marque de l'écrivain belge ; et elle a profondément marqué l'esprit de Proust. Voici comment Maeterlinck décrit l'orchidée à larges feuilles, la Pentecôte :

Voyons maintenant ce qui se produit lorsqu'un insecte pénètre dans la fleur. Il se pose sur la lèvre inférieure, étalée pour le recevoir, et, attiré par l'odeur du nectar, cherche à atteindre, tout au fond, le cornet qui le contient. Mais le passage est, à dessein, très rétréci ; et sa tête en s'avançant heurte forcément la demi-vasque. Aussitôt celle-ci, attentive au moindre choc, se déchire suivant une ligne convenable, et met à nu les deux boulettes enduites du liquide visqueux. Ces dernières en contact immédiat avec le crâne du visiteur s'y attachent et s'y collent solidement, de façon que, lorsque l'insecte quitte la fleur, il les emporte et, avec elles, les deux tiges qu'elles soutiennent et que terminent les paquets de pollen ficelés. Voilà donc l'insecte coiffé de deux cornes droites, en forme de bouteille de champagne<sup>303</sup>.

---

<sup>300</sup> *Op. cit.*, p. 58.

<sup>301</sup> *Ibid.*, p. 57-58.

<sup>302</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>303</sup> *Ibid.*, p. 62.

La connotation sexuelle est si forte qu'on ne s'étonne pas que l'orchidée soit restée chez Proust un symbole sexuel, exprimant la transgression ou, du moins, la sexualité sans retenue : ainsi, c'est, nous l'avons dit, la fleur qui accompagne les ébats de Swann et d'Odette, mais c'est aussi pour lui la fleur symbole de l'homosexualité. Remarquons par ailleurs que l'orchidée est ici décrite comme un organe sexuel féminin (c'est l'organe visité – le « visiteur » -, offrant un « passage » « rétréci », en « demi-vasque », cerné par des « lèvres »), alors que le terme même d'*orchidée* vient du grec *orchis*, qui signifie « testicule<sup>304</sup> ». Cette fleur est donc, d'emblée, destinée à incarner l'ambivalence sexuelle.

Dans *Le Côté de Guermantes*, la princesse de Parme complimente la duchesse de Guermantes sur les orchidées que celle-ci expose dans son salon. À quoi Oriane répond : « Je suis enchantée qu'elle vous plaise ; elles sont ravissantes, regardez leur petit tour de cou de velours mauve ; seulement, comme il peut arriver à des personnes très jolies et très bien habillées, elles ont un vilain nom et elles sentent mauvais<sup>305</sup>. » Cette orchidée, nous disent Brian Rogers et Thierry Laget, est également empruntée à Maeterlinck<sup>306</sup> : il s'agit du loroglosse à pied de bouc, « nauséabonde orchidée<sup>307</sup> », dont voici la description dans *L'Intelligence des fleurs* :

Figurez-vous un thyrses, dans le genre de celui de la Jacinthe, mais un peu plus haut. Il est symétriquement garni de fleurs hargneuses, à trois cornes, d'un blanc verdâtre pointillé de violet pâle. Le pétale inférieur orné à sa naissance de caroncules bronzées, de moustaches mérovingiennes, et de bubons lilas de mauvais augure, s'allonge interminablement, follement, invraisemblablement, en forme de ruban tire-bouchonné, de la couleur que prennent les noyés après un mois de séjour dans la rivière. De l'ensemble, qui évoque l'idée des pires maladies et paraît s'épanouir dans on ne sait quel pays de cauchemars ironiques et de maléfices, se dégage une affreuse et puissante odeur de bouc empoisonné qui se répand au loin et décèle la présence du monstre<sup>308</sup>.

Outre la puanteur, Proust reprend la couleur, ce « violet pâle » et ces « bubons lilas », couleur des « noyés après un mois de séjour dans la rivière ». Chez lui, il s'agit désormais de « mauve », et ce mauve restera associé aux orchidées en général, exprimant leur force

<sup>304</sup> *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, t. 2, p. 2476.

<sup>305</sup> II, *CG*, 805.

<sup>306</sup> II, *CG*, note 2 de la page 805, p. 1789.

<sup>307</sup> *L'Intelligence des fleurs, op. cit.*, p. 67-68.

<sup>308</sup> *Ibid.*, p. 67.

sexuelle et morbide. Or, si l'on reprend le passage évoquant la méduse dans *Sodome et Gomorrhe*, nous lisons :

Méduse ! Orchidée ! Quand je ne suivais que mon instinct, la méduse me répugnait à Balbec ; mais si je savais la regarder, comme Michelet, du point de vue de l'histoire naturelle et de l'esthétique, je voyais une délicieuse girandole d'azur. Ne sont-elles pas, avec le velours transparent de leurs pétales, comme les mauves orchidées de la mer<sup>309</sup> ?

Ce magnifique passage est éclairant. La méduse, héritée de Michelet, se mêle à l'orchidée, prise à Maeterlinck : et la raison de leur mariage incongru, qui donne naissance à une image aussi inattendue et poétique que celle des « mauves orchidées de la mer », gît dans leur mode de fécondation, et qui, pour Proust, fait de la méduse et de l'orchidée les « homosexuels » du monde vivant. Cela sera analysé plus particulièrement plus loin<sup>310</sup>. Enfin, une variante non incluse dans le texte définitif de la *Recherche* fait une référence directe à ce texte de Maeterlinck. Proust loue

tout ce qui en nous obéit à des lois aussi touchantes, aussi belles, et qui ne se connaît pas, qui est entièrement <in>conscient, et que le physiologiste, le chimiste, n'arrivent à connaître que du dehors, étudiant l'évolution de nos organes, le rôle de nos sécrétions, l'autodéfense de nos cellules, comme ils étudieraient, aussi étrangères à eux-mêmes, les anthères dolichostylées, ou le blé redevenant dans les climats tropicaux une plante vivace, parce qu'il n'a plus besoin (Babinet cité par Maeterlinck) de passer par l'état de graine pour survivre pendant la saison rigoureuse<sup>311</sup>.

Si l'on se reporte au texte de Maeterlinck, on constate que Proust se souvient même des mots exacts utilisés pour décrire la ruse du blé :

une curieuse étude de Babinet sur les céréales nous apprend que certaines plantes, transportées loin de leur climat habituel, observent les circonstances nouvelles et en tirent parti, exactement comme font les abeilles. Ainsi, dans les régions les plus chaudes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, où l'hiver ne le tue pas annuellement, notre blé redevient ce qu'il devait être à l'origine ; une plante vivace comme le gazon. Il y demeure toujours vert, s'y multiplie par la racine et n'y porte plus d'épis ni de graines. Quand, de sa patrie tropicale et primitive, il est venu s'acclimater dans nos contrées glacées, il lui a donc fallu bouleverser ses habitudes et inventer un nouveau mode de multiplication. Comme le dit excellemment Babinet, « l'organisme de la plante, par un inconcevable miracle, a semblé pressentir la

<sup>309</sup> III, *SG*, 28.

<sup>310</sup> Chapitre 4, 'Homosexualités', p. 167.

<sup>311</sup> III, *SG*, variante c de la page 5, p. 1269.

nécessité de passer par l'état de graine, pour ne pas périr complètement pendant la saison rigoureuse<sup>312</sup>. »

Il importe maintenant d'analyser plus avant ce que Maeterlinck a apporté à Proust. Antoine Compagnon nous donne un indice :

la conception proustienne de la physiologie végétale est fidèle au *Monde comme volonté et représentation*. *L'Intelligence des fleurs* de Maeterlinck, dont elle s'inspire, citait *De la volonté dans la nature* [...], autre ouvrage du philosophe, afin d'imputer une intelligence aux plantes ; significativement, Proust revient du terme de Maeterlinck (intelligence) à celui de Schopenhauer (volonté)<sup>313</sup>.

En effet, si l'on reprend *L'Intelligence des fleurs*, on lit : « Schopenhauer, dans son traité : *Ueber den Willen in der Natur*, au chapitre consacré à la physiologie des plantes, résume sur ce point et sur plusieurs autres une foule d'observations et d'expériences qu'il serait trop long de rapporter ici<sup>314</sup>. » Reportons-nous donc directement à ce qu'écrit Schopenhauer dans *Über den Willen in der Natur* :

Au degré inférieur qui est celui de l'univers végétal, comme celui de la vie végétative dans l'organisme animal, c'est l'excitation et, finalement, dans le monde inorganique, l'action physique pure et simple qui viennent remplacer la connaissance comme facteur déterminant des différentes manifestations de cette Volonté omniprésente et comme intermédiaire entre le monde extérieur et les transformations de l'être<sup>315</sup>.

Fidèle représentant de la *Naturphilosophie* allemande, qui envisage téléologiquement le monde vivant comme un tout<sup>316</sup>, Schopenhauer envisage ici le monde des plantes (et pareillement, de tout ce qui est inanimé) comme traversé par la force de la volonté. C'est cette « volonté » que Maeterlinck reprend sous le terme d'« intelligence » (d'ailleurs mal

<sup>312</sup> *Op. cit.*, p. 90-91.

<sup>313</sup> III, *SG*, note 2 de la page 31, p. 1289.

<sup>314</sup> *Op. cit.*, p. 27.

<sup>315</sup> Arthur Schopenhauer, *De la volonté dans la nature* [1819], trad. Édouard Sans, Paris, Presses Universitaires de France, 1969, p. 125. Julian Young écrit sur la philosophie de la nature de Schopenhauer : « It is when one moves beyond the higher animals to the rest of nature, to insects and plants and the non-voluntary processes of the human body [...], that one might well find the extension of the will to be, as Schopenhauer says, "paradoxical". One might well think, that is to say, that will is essentially tied to "motives" ; that is does not make sense to speak of desiring, willing or striving for some goal except where there is an intellect (brain) which can (a) represent the desired goal and (b) the means of achieving it. One might well think, in short, that will is essentially tied to what Schopenhauer calls "knowledge (*Erkenntnis*)". But Schopenhauer denies this. » Julian Young, *Schopenhauer*, Abingdon/New York, Routledge, 2005, p. 70-71.

<sup>316</sup> Nicholas Jardine écrit : « [...] there is the "magic wand of analogy" (Novalis), the working out of the correspondences of structure and function that testify to the unity of plan underlying the development of the cosmos », Nicholas Jardine, « *Naturphilosophie* and the kingdoms of nature », dans *Cultures of Natural History*, Nicholas Jardine, Anne Secord, Emma Spary (dir.), Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 233.

choisi puisqu'il évoquerait plutôt l'*Erkenntniß*), comme le démontre assez le titre même de son ouvrage, *L'Intelligence des fleurs*. Selon l'écrivain symboliste, qui pioche ici chez le philosophe allemand, toute la nature est traversée de *raison*, et chaque plante, chaque fleur, chaque insecte, nous démontre la ruse de la nature.

Ce n'est pas seulement dans la graine ou la fleur, mais dans la plante entière, tiges, feuilles, racines, que l'on découvre, si l'on veut bien s'incliner un instant sur leur humble travail, maintes traces d'une intelligence avisée et vivante. Rappelez-vous les magnifiques efforts vers la lumière des branches contrariées, ou l'ingénieuse et courageuse lutte des arbres en danger<sup>317</sup>.

Cette intelligence de la nature apparaît tout particulièrement lors des processus de fécondation, moment clef de la perpétuation et de la survie. Voici comment Maeterlinck présente cet enjeu dans *La Vie des abeilles*, à propos du triongulin qui dévore les œufs des abeilles mais se retrouve ensuite pris au piège de sa cellule :

Ce cas, bien qu'il soit rarement aussi clair, n'est pas unique dans l'histoire naturelle. On y voit à nu la lutte entre la volonté consciente du triongulin qui entend vivre et la volonté obscure et générale de la nature, qui désire également qu'il vive et même qu'il fortifie et améliore sa vie plus que sa volonté propre ne le pousserait à le faire. [...] revenons à [cette] intervention irrésistible qui prend la forme de la parthénogénèse. [...] Dans le cas qui nous occupe, qui a raison, en fin de compte, de la nature ou de l'abeille ? Qu'arriverait-il si celle-ci, plus docile ou plus intelligente, comprenant trop parfaitement le désir de la nature, le suivait à l'extrême et puisqu'elle demande impérieusement des mâles, les multipliait à l'infini ? Ne risquerait-elle pas de détruire son espèce ? [...] N'est-ce point là, peut-être, un des périls que court la race humaine ? Nous aussi nous sentons en nous des forces inconscientes, qui veulent tout le contraire de ce que notre intelligence réclame<sup>318</sup>.

Or, c'est ce point qui nous paraît le plus crucial, parmi tous ceux empruntés à Maeterlinck. Il est clair que Proust a été extrêmement attiré par l'idée d'une ruse de la nature dans les phénomènes de fécondation ou de stérilité : il ne cesse de répéter ce *leitmotiv*, et l'applique, par analogie, aux hommes. Proust parle ainsi des « ruses les plus extraordinaires que la nature a inventées pour forcer les insectes à assurer la fécondation des fleurs<sup>319</sup> », d'« admirable effort inconscient de la nature<sup>320</sup> ». Le pastiche de Maeterlinck, signalé plus

---

<sup>317</sup> *Op. cit.*, p. 12.

<sup>318</sup> Maurice Maeterlinck, *La Vie des abeilles* [1901], Paris, Georges Crès, 1922, p. 211-213.

<sup>319</sup> III, *SG*, 30.

<sup>320</sup> III, *SG*, 23.

haut, est fort parlant à cet égard. Proust y écrit ce que Maeterlinck eût pu écrire sur le thème du diamant :

Et ils [les savants] ont tôt fait de nous dire que le brillant captif [le diamant] dont nous nous faisons gloire n'est que le ... que le..., qui à vrai dire a usé pour nous tromper des mêmes artifices qu'emploient les bijoutiers et les femmes elles-mêmes quand, n'ayant pas de diamant, elles veulent cependant nous faire croire qu'elles en portent, ce qui tendrait à prouver que l'intelligence des pierres n'est peut-être pas si essentiellement différente de celle de l'homme qu'on l'a toujours cru, mais plutôt qu'une seule intelligence baigne l'univers tout entier et [l']unit dans la communion du désir et la similitude de la ruse<sup>321</sup>.

« [U]ne seule intelligence baigne l'univers [...] dans [...] la similitude de la ruse » : on hésite à lire ici du Maeterlinck pastiché par Proust, ou du Proust pastiché par lui-même.

---

<sup>321</sup> *CSB*, p. 199. La partie manquante marquée « ... » apparaît ainsi dans l'édition et correspond à un état illisible du manuscrit.

### III. Penser/classer

#### a) Présence des sciences de la vie

##### *Ethos du narrateur*

Nicola Luckhurst écrit, à propos du narrateur : « He posits himself as a scientist, [...] observing the world around him as would a natural historian<sup>322</sup> ». Observation très juste : cette image du narrateur transparait continuellement dans la *Recherche*. Ainsi, le narrateur se décrit lui-même comme un « herborisateur humain<sup>323</sup> », un « botaniste moral »<sup>324</sup>, un « zoologiste<sup>325</sup> », un « naturaliste humain<sup>326</sup> ». Le marquis de Bréauté semble aux yeux de Swann « une préparation d'histoire naturelle sous un microscope<sup>327</sup> », et monsieur d'Argencourt paraît se trouver « derrière le vitrage instructif d'un muséum d'histoire naturelle<sup>328</sup> ». Puis de surenchérir : il s'agit d'un « exemple d'histoire naturelle<sup>329</sup> ». Le narrateur semble jongler avec les différents masques dont il s'affuble : au début de *Sodome et Gomorrhe*, il constate avec amusement : « À défaut de la contemplation du géologue, j'avais au moins celle du botaniste<sup>330</sup>. »

En empruntant le vocabulaire de Ruth Amossy<sup>331</sup>, qui parle d'« image d'auteur » et d'« *ethos* discursif » de l'auteur, nous parlerons d'*ethos* du narrateur proustien. Si cet *ethos* est explicitement celui d'un « naturaliste humain » (on remarquera d'ailleurs l'ambiguïté de l'adjectif de relation<sup>332</sup>), il nous reste à comprendre d'où vient une image aussi prégnante. Nous n'avons pas trouvé d'analyses critiques sur ce point ; pourtant, ses sources sont aussi

<sup>322</sup> *Op. cit.*, p. 4.

<sup>323</sup> III, *SG*, 30.

<sup>324</sup> *Ibid.*

<sup>325</sup> IV, *TR*, 520.

<sup>326</sup> II, *JF*, 165.

<sup>327</sup> I, *CS*, 321.

<sup>328</sup> IV, *TR*, 501.

<sup>329</sup> IV, *TR*, 502.

<sup>330</sup> III, *SG*, 3.

<sup>331</sup> Ruth Amossy, *La Présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010 ; concept repris dans un numéro thématique de la revue *Argumentation et analyse du discours*, « *Ethos* discursif et image d'auteur », Ruth Amossy et Michèle Bokobzo Kahan (dir.), n° 3, 2009, URL : <http://aad.revues.org/656> (consulté le 21 avril 2014).

<sup>332</sup> « Humain » est ici un adjectif de relation. On pourrait le paraphraser par « naturaliste des humains » ou « naturaliste de l'humanité ». Il ne s'agit pas d'un adjectif qualificatif. La preuve en est que, si on essayait d'en modifier le degré (« un naturaliste très humain »), le sens deviendrait tout à fait différent. Voir la *Grammaire du français*, Delphine Denis et Anne Sancier-Chateau (dir.), Paris, Librairie Générale Française, 1994, p. 3.

inattendues qu'intéressantes. Dans une étude parue fin 2013, *Tout contre Sainte-Beuve*, Donatien Grau tente de réexaminer et revaloriser la relation entre Proust et Sainte-Beuve. Il cite un article de Paul Bourget, paru dans *Le Figaro*, consacré à un personnage aujourd'hui oublié, Charles de Spoelberch de Lovenjoul<sup>333</sup>. L'article en question se transforme vite en un éloge de Sainte-Beuve :

M. de Spoelberch était un des rares élèves d'un maître qui aurait dû, semble-t-il, en laisser beaucoup, tant sa méthode fut excellente : Sainte-Beuve. On compte ceux qui l'ont vraiment suivie. L'auteur des *Lundis* définissait la critique : une botanique morale. Il voulait qu'avant de juger une œuvre l'analyste littéraire essayât de la comprendre, et d'abord de la situer, de noter avec soin le détail des moindres circonstances où elle s'était produite<sup>334</sup>.

Impossible de ne pas remarquer l'expression de « botanique morale », similaire à toutes ces tournures utilisées par Proust et que nous avons relevées plus haut. Donatien Grau, pourtant, ne relève pas la similitude, et ne creuse donc pas le sujet. Nous avons tenté de retrouver le passage où Sainte-Beuve aurait parlé d'une botanique morale ; mais nous n'avons pas pu retrouver l'expression elle-même, qui nous semble par conséquent être une création de Paul Bourget. Voici sans doute le texte sur la critique que Bourget a en tête :

C'est absolument comme en botanique pour les plantes, en zoologie pour les espèces animales. Il y a l'histoire naturelle morale, la méthode (à peine ébauchée) des familles naturelles d'esprits. Un individu bien observé se rapporte vite à l'espèce qu'on n'a vue que de loin, et l'éclaire<sup>335</sup>.

Rapporter cette expression à Bourget et par là à Sainte-Beuve pourrait sembler anodin ; c'est en fait crucial. Il n'y a aucun doute que Proust a lu cet article de Bourget, puisqu'il était un abonné fidèle du *Figaro*, et même y collabore à partir de 1900<sup>336</sup>. Par ailleurs, il ne faut pas oublier que c'est la lecture de Sainte-Beuve qui pousse Proust à rédiger le *Contre Sainte-Beuve*, donnant par la suite naissance à la *Recherche*. Or, Bernard Brun affirme que c'est précisément cet article sur Spoelberch qui a provoqué la 'période sainte-beuvienne' de Proust.

Proust a tout lu de Sainte-Beuve, et il a tout critiqué, de 1907 à 1909, au point de noircir des centaines de feuillets impubliables et d'écrire un roman qui explique les

<sup>333</sup> Bibliophile et écrivain belge (1836-1907).

<sup>334</sup> Paul Bourget, « Charles de Spoelberch de Lovenjoul », *Le Figaro*, dimanche 7 juillet 1907, p. 1. Cité dans Donatien Grau, *Tout contre Sainte-Beuve. L'Inspiration retrouvée*, Paris, Grasset, 2013, p. 68.

<sup>335</sup> Charles Sainte-Beuve, *Port-Royal* [1840-1859], 3<sup>e</sup> édition, Paris, Hachette, 1867, t. 1, p. 55.

<sup>336</sup> Jérôme Picon, entrée « *Le Figaro* », *Dictionnaire Marcel Proust, op. cit.*, p. 379.

idées opposées. Mais pourquoi Sainte-Beuve ? il était mort depuis longtemps. Son influence littéraire était diffuse, mais scolaire ou universitaire. C'est un article de Paul Bourget dans *Le Figaro* du 7 juillet 1907, en forme d'hommage à Charles de Spoelberch de Lovenjoul, qui devait servir de point de départ [...] <sup>337</sup>.

Et en effet, nous retrouvons tout cela dans le *Contre Sainte-Beuve* : Proust signale que Sainte-Beuve avait fait une « histoire naturelle des esprits <sup>338</sup> ». « Cette méthode qu'il appliqua d'instinct toute sa vie et où vers la fin il voyait les premiers linéaments d'une sorte de botanique littéraire <sup>339</sup> » est réprouvée par Proust, car il s'agit de mêler la vie de l'auteur à son œuvre. Il voudra dès lors proposer sa propre vision d'une botanique littéraire. La *Recherche* est donc née d'un article dans lequel apparaissait l'expression « botanique morale », saisissant l'imagination créatrice de Proust au point qu'il se replonge dans les textes de Sainte-Beuve. C'est dire l'importance proprement fondatrice de l'*ethos* du narrateur comme « botaniste humain » : le roman tout entier découle de cette image.

André Benhaïm écrit à propos d'un passage des *Jeunes filles* <sup>340</sup>, que certains de ses aspects sont « très emprunts [sic] [...] de "sociobiologie" » <sup>341</sup>. À la suite de cette intuition, nous voudrions suggérer une comparaison entre l'*ethos* du narrateur proustien et les fondements de la sociobiologie. La sociobiologie, de même que les disciplines qui lui sont apparentées (psychologie évolutionniste, écoéthologie, etc.) examinent les comportements humains selon un point de vue adaptatif <sup>342</sup>. Depuis le premier ouvrage du genre, *Sociobiology : The New Synthesis* d'Edward Wilson (1975), la communauté scientifique a été traversée de controverses très vives sur ce sujet. Ce qui nous intéresse est précisément la raison pour laquelle la sociobiologie a été critiquée. Selon Stephen Jay Gould, un des plus ardents adversaires de la sociobiologie, l'erreur structurelle de ce mode de pensée est son zoocentrisme, c'est-à-dire l'idée que nous ne fonctionnons pas différemment des animaux. Il affirme que certaines différences entre l'homme et la bête ne peuvent être traitées légèrement, comme par exemple la complexité du cerveau humain :

<sup>337</sup> Bernard Brun, « À la recherche du *Contre Sainte-Beuve* », *Lettres françaises*, Universidade Estadual Paulista, vol. 10, n° 1, 2009, p. 15-16.

<sup>338</sup> *CSB*, p. 220.

<sup>339</sup> *CSB*, p. 221.

<sup>340</sup> La description de la foule pauvre observant les riches comme à travers la vitre d'un aquarium, II, *JF*, 41-42.

<sup>341</sup> André Benhaïm, *Panim. Visages de Proust*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2006, p. 178.

<sup>342</sup> Pour un résumé des différents courants de pensée qui regardent l'homme selon une perspective évolutionniste, on lira l'excellent et nuancé *Sense and Nonsense. Evolutionary Perspectives on Human Behaviour*, de Kevin Laland et Gillian Brown [2002], Oxford, Oxford University Press, 2011.

Une différence qui tient en partie à l'énorme flexibilité que nous vaut la complexité d'un cerveau démesuré et la capacité – peut-être culturelle et non génétique – de faire preuve de comportements adaptés. Ce sont là des aspects de l'être humain qui coupent court à toute extrapolation zoocentrique expliquant le meurtre dans les familles humaines par le fait que certains insectes dévorent leur compagnon<sup>343</sup>.

Cette analogie utilisée par Gould, visant à prouver l'inanité de certaines prises de position sociobiologistes, nous semble particulièrement éclairante, dans la mesure où l'exemple donné est très exactement une comparaison typiquement proustienne. Rappelons-nous l'épisode où Françoise est comparée à la guêpe fouisseuse, paralysant ses proies afin que ses enfants puissent au mieux les dévorer : « Et comme cet hyménoptère observé par Fabre, la guêpe fouisseuse [...], Françoise trouvait pour servir sa volonté permanente de rendre la maison intenable à tout domestique, des ruses [...] savantes et [...] impitoyables [...]»<sup>344</sup>. C'est bien le comportement de Françoise qui est examiné par l'œil sagace du narrateur. Ce personnage se trouve donc ravalé au rang d'animal, remettant en cause l'anthropocentrisme, comme c'est le cas en sociobiologie. Anne Simon parle ainsi d'« éthologie appliquée aux humains<sup>345</sup> ». Bien plus tôt, Ramon Fernandez avait écrit :

Lorsque Proust arrive à établir des analogies régulières entre le faubourg Saint-Germain et une société d'insectes, quand il parle d'un « Guermites mâle » ou qu'il reconnaît « le type altesse » avant que la dame en question lui soit nommée, ce ne sont pas des métaphores d'homme de lettres mais des confidences de savant qui croit posséder le modèle d'une forme et la clef d'un comportement<sup>346</sup>.

Par ailleurs, Luc Fraisse a remarqué que, parmi les papiers scolaires de Proust, se trouve un passage déchiré d'un manuel scolaire d'Élie Rabier citant Buffon, qui dit : « [s]'il n'existait pas d'animaux, la nature de l'homme serait bien plus incompréhensible ». Il faut donc instaurer, selon Élie Rabier, une « psychologie comparée »<sup>347</sup>. C'est exactement ce que fait Proust. Précisons que cette psychologie comparée ne se limite pas aux animaux : les plantes servent également de comparant.

<sup>343</sup> Stephen Jay Gould, *Le Sourire du flamant rose. Réflexions sur l'histoire naturelle* [1985], Paris, Éditions du Seuil, 1988, p. 285-286.

<sup>344</sup> I, CS, 122.

<sup>345</sup> Anne Simon, « Au zoo avec Marcel Proust », art. cit., p. 99.

<sup>346</sup> Ramon Fernandez, « La vie sociale dans l'œuvre de Marcel Proust », dans Charles Daudet, *Répertoire des personnages dans À la recherche du temps perdu*, coll. « Les Cahiers Marcel Proust », n° 2, Paris, Gallimard, 1928, p. XII.

<sup>347</sup> Luc Fraisse, *La Petite Musique du style*, op. cit., p. 145. La citation d'Élie Rabier se trouve dans *Leçons de philosophie*, t. 1, *Psychologie*, op. cit., p. 41 (référence de L. Fraisse).

De sorte que Morel, qui au temps où M. de Charlus lui donnait tant d'argent avait donné pour cinquante francs une nuit au prince de Guermantes, n'aurait pas accepté du même ou de tout autre quoi que ce fût, lui offrit-on cinquante mille francs. À défaut d'honneur et de désintéressement, sa « femme » lui avait inculqué un certain respect humain, qui ne détestait pas d'aller jusqu'à la bravade et à l'ostentation que tout l'argent du monde lui était égal quand il lui était offert dans certaines conditions. Ainsi le jeu des différentes lois psychologiques s'arrange à compenser dans la floraison de l'espèce humaine tout ce qui, dans un sens ou dans l'autre, amènerait par la pléthore ou la raréfaction son anéantissement. Ainsi en est-il chez les fleurs où une même sagesse, mise en évidence par Darwin, règle les modes de fécondation en les opposant successivement les uns aux autres<sup>348</sup>.

Les relations humaines semblent pouvoir être sujettes aux mêmes lois que celles qui régissent les fleurs. Il est à noter que, en s'appropriant la vision darwinienne de la botanique, Proust ne manque pas de pécher par anthropomorphisme, parlant de la « sagesse » des fleurs (on se souvient de Maeterlinck). C'est donc à la fois le monde humain et le monde naturel qui se retrouvent distordus afin de pencher chacun l'un vers l'autre.

### *Le vocabulaire*

Nous avons déjà rappelé<sup>349</sup> que Proust était fasciné par la technologie et la science de son époque. Ce trait le rapproche de l'avant-garde moderniste qui lui est contemporaine, et dont il semble parfois si éloigné<sup>350</sup>. Une lettre à Mme de Caillavet témoigne des enquêtes minutieuses qu'il mène pour obtenir des renseignements, et plus précisément, un vocabulaire exact et adapté :

Car si j'ai eu une impression il faudrait pour l'expliquer des mots exacts. Et je ne les sais pas. Alors je feuillette des livres de botanique, ou des livres d'architecture, ou des journaux de modes. Et naturellement, ce n'est jamais cela<sup>351</sup>.

Proust est si soucieux des détails que les mots ne le satisfont pas facilement ; il continue ainsi sa lettre :

---

<sup>348</sup> IV, *TR*, 360.

<sup>349</sup> Voir plus haut, sous-partie 'Du côté des sciences', p. 24.

<sup>350</sup> À ce propos, on pourra consulter Hughes Azérad, « Paris and the avant-garde », dans *Marcel Proust in Context, op. cit.*, p. 59-66 ; et David Ellison, « Modernism », dans ce même volume, p. 214-220.

<sup>351</sup> *Corr.*, XI, p. 157. Lettre de 1912 à Mme Gaston de Caillavet.

Le petit Prémonville dont je vous parlais l'autre jour s'est justement l'an dernier chargé de demander des choses à son professeur de botanique. Je l'ai remercié avec effusion de renseignements... qui ne m'ont servi à rien<sup>352</sup>.

Quoiqu'il prétende, en cette occasion, n'avoir pas pu utiliser les renseignements inutiles qu'on lui avait fournis, la *Recherche* toute entière démontre l'étendue de l'imprégnation lexicale des sciences de la vie. Nous allons examiner quelques occurrences, à titre d'exemple : mais cette thèse est continuellement parsemée de citations qui le prouvent.

Sigbrit Swahn et Antoine Compagnon ont analysé la façon dont Proust rend compte de la pénétration du langage scientifique d'un Darwin dans la société française<sup>353</sup>. C'est le cas, en particulier, d'Albertine :

De même, pour dire du golf de Fontainebleau qu'il était élégant, elle déclara :  
« C'est tout à fait une sélection. »  
[...] « Sélection », même pour le golf, me parut aussi incompatible avec la famille Simonet qu'il le serait, accompagné de l'adjectif « naturelle », avec un texte antérieur de plusieurs siècles aux travaux de Darwin<sup>354</sup>.

Comme le signalent Thierry Laget et Brian Rogers, « sélection » est un anglicisme issu de Darwin<sup>355</sup>. Il se trouve notamment dans le titre de la première traduction de Clémence Royer, *De l'origine des espèces par sélection naturelle ou des lois de transformation des êtres organisés*<sup>356</sup>. Albertine utilise également l'expression « laps de temps », qui elle aussi, vient de Darwin<sup>357</sup>. Le narrateur conclut que, puisque Albertine a commencé à emprunter des évolutions langagières qui n'appartiennent à son milieu, la jeune fille sera peut-être plus facile à embrasser (hypothèse qui s'avèrera juste) : « Malgré tout, “sélection” me parut allogène et “j'estime” encourageant. Albertine n'était plus la même, donc elle n'agirait peut-

---

<sup>352</sup> *Ibid.*

<sup>353</sup> Sigbrit Swahn, art. cit., p. 60. Antoine Compagnon dans « Darwin en littérature », art. cit., p. 288 : « Proust, qui avait une exquise oreille de linguiste historique, très sensible à l'évolution de la langue et aux apparitions lexicales, n'a pas manqué non plus de noter sinon le *terminus a quo*, du moins le moment de la plus grande emprise du darwinisme sur la vie littéraire. »

<sup>354</sup> II, *CG*, 650-651.

<sup>355</sup> II, *CG*, note 2 de la page 651, p. 1714. Si le mot avait déjà fait quelques apparitions en français avant Darwin, c'est bien ce livre qui l'introduit définitivement dans la langue. « Le français emprunte une nouvelle fois *sélection* [...] dans la théorie de Darwin [...]. C'est avec cette acception que le mot s'est répandu. » *Dictionnaire historique de la langue française*, op. cit., t. 3, p. 3446.

<sup>356</sup> Charles Darwin, *De l'origine des espèces par sélection naturelle ou des lois de transformation des êtres organisés*, op. cit.

<sup>357</sup> Sigbrit Swahn, art. cit., p. 66. Elle cite l'*Origine des espèces*, éd. Marabout Université, 1973, p. 312-313. Dans notre édition, op. cit., on retrouve « laps de temps » à de très nombreuses reprises, comme p. 97.

être pas, ne réagirait plus de même<sup>358</sup>. » Il y a ici des couches multiples de références au vocabulaire et aux thèmes darwiniens : tout d'abord, bien entendu, l'emprunt direct par Albertine du terme désormais en vogue de « sélection ». Outre cela, la conclusion du narrateur sur la facilité d'Albertine joue elle-même sur un pastiche des idées darwiniennes : comme le signale très justement Laget et Rogers, il convient de « noter la parodie de la théorie darwinienne, qui explique l'évolution par l'effet que produisent des apports "naturels" ou "étrangers"<sup>359</sup>. » L'usage du terme « allogène », également scientifique, se comprend dans ce contexte. Enfin, le narrateur analyse le langage d'Albertine sous le prisme de l'évolution : le vocabulaire est susceptible de changer car, comme l'écrit Swahn, « chaque individu répète l'évolution de l'espèce<sup>360</sup> ». Qu'il soit statique ou changeant, il révèle la typologie de personnes qui l'utilisent. Ce passage où le narrateur dissèque le parler d'Albertine est très révélateur de son attitude tout au long de l'œuvre, que ce soit à l'égard de Françoise et son « estoppeuse<sup>361</sup> » ou des Guermantes et leurs « Babal<sup>362</sup> ». Par ricochet, cela nous semble amplement justifier l'analyse du texte proustien à l'aune du vocabulaire. On pourrait également rappeler cette réflexion sur la prononciation et du vocabulaire de Mme de Guermantes : « c'est par ce côté que la noblesse se montre vraiment conservatrice, avec tout ce que ce mot a à la fois d'un peu puéril, d'un peu dangereux, de réfractaire à l'évolution, mais aussi d'amusant pour l'artiste<sup>363</sup>. »

Ce vocabulaire est réutilisé par Proust en de nombreuses occasions : ainsi, dans un avant-texte, la mémoire involontaire est décrite comme relevant d'« un hasard sélectionné et soumis à des conditions de production difficiles<sup>364</sup> ». Lorsque Saint-Loup, Rachel et le narrateur dînent au restaurant, les serviteurs sont décrits comme « des types extraordinairement laids et accusés de curés hypocrites, de confesseurs papelards », de telle sorte que « ce restaurant semblait, grâce à un recrutement sélectionné et peut-être à un mode de nomination héréditaire, conserver le type solennel en une sorte de collège augural<sup>365</sup>. » Enfin, le même terme est utilisé deux fois lors de l'ouverture de *Sodome et Gomorrhe*, lors de

---

<sup>358</sup> II, *CG*, 652.

<sup>359</sup> II, *CG*, note 2 de la page 652, p. 1715.

<sup>360</sup> Art. cit., p. 62.

<sup>361</sup> III, *SG*, 133.

<sup>362</sup> II, *CG*, 508.

<sup>363</sup> III, *P*, 546.

<sup>364</sup> I, *CS*, variante b de la page 43, p. 1122.

<sup>365</sup> II, *CG*, 463.

la « conjonction si sélectionnée<sup>366</sup> » de Charlus et Jupien : le bonheur de ces deux hommes « a quelque chose d'extraordinaire, de sélectionné, de profondément nécessaire<sup>367</sup> ».

Un autre élément révélateur de l'imprégnation du lexique biologique chez Proust est la génération spontanée. Cette expression désigne un phénomène selon lequel certains organismes unicellulaires peuvent apparaître à partir de rien (il ne s'agit donc pas de scissiparité ni de parthénogénèse, mais bien de création venue du néant). Aristote<sup>368</sup> et Lamarck<sup>369</sup> y ont cru dur comme fer. Louis Pasteur, en 1864, démontre devant l'Académie des sciences que la génération spontanée est une aberration scientifique, contre son adversaire Félix Pouchet. Dès l'année suivante, l'Académie des sciences reconnaît la victoire de Pasteur<sup>370</sup>. L'idée de génération spontanée est largement passée de mode lorsque Proust commence à écrire : pourtant, elle apparaît à de nombreuses reprises dans la *Recherche*. Quand le narrateur se rend au théâtre accompagné de Saint-Loup, celui-ci, pris d'une brusque poussée de jalousie envers Rachel, frappe un journaliste d'« une gifle retentissante<sup>371</sup> ». Le narrateur est stupéfait de cet accès de violence que rien ne laissait prévoir dans le comportement de Saint-Loup.

Mais ce que je ne pouvais pas comprendre [...] c'était comment Saint-Loup avait pu faire suivre ces paroles qui appréciaient une nuance d'amabilité, d'un geste qui ne sortait nullement d'elles, qu'elles n'annonçaient pas, le geste de ce bras levé non seulement au mépris du droit des gens, mais du principe de causalité, en une génération spontanée de colère, ce geste créé *ex nihilo*<sup>372</sup>.

On voit que la génération spontanée est utilisée comme une métaphore très fructueuse : Proust semble savoir que la génération spontanée est une inanité scientifique puis qu'elle défie le « principe de causalité » et apparaît « *ex nihilo* », défiant les principes de Lavoisier. La biologie est donc utilisée comme un réservoir d'images et de vocabulaire, indépendamment de leur justesse scientifique. L'expression ressurgit de temps à autre. Swann, par exemple, à propos des discours de M. de Bréauté, s'exclame : « Vraiment c'est

---

<sup>366</sup> III, *SG*, 32.

<sup>367</sup> III, *SG*, 29.

<sup>368</sup> Aristote, *Histoire des animaux*, Livre V, 19, Paris, Les Belles Lettres, 1968, t. 2, p. 38 et p. 94.

<sup>369</sup> Voir *Philosophie zoologique*, *op. cit.*, p. 65 et p. 211 (où Lamarck examine la génération spontanée chez les infusoires).

<sup>370</sup> André Brack, « Génération spontanée (repères chronologiques) », *Encyclopædia Universalis*, URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/generation-spontanee-reperes-chronologiques/> (consulté le 16 avril 2014).

<sup>371</sup> II, *CG*, 478.

<sup>372</sup> *Ibid.*, 478-479.

inouï, cette génération spontanée de l'erreur<sup>373</sup>. » Ailleurs, le narrateur examine le visage de sa grand-mère mourante, et qualifie ainsi la pensée qui semble apparaître sur son visage : « la pensée qui tantôt tient en nous une place immense, nous offrant des trésors insoupçonnés, tantôt semble réduite à rien, puis peut renaître comme par génération spontanée par quelques gouttes de sang qu'on tire<sup>374</sup> ». Enfin, dans *Le Temps retrouvé*, et sur un ton plus léger, le narrateur commente ainsi le retour des modes anciennes pendant la guerre :

Comme par l'ensemencement d'une petite quantité de levure, en apparence de génération spontanée, des jeunes femmes allaient tout le jour coiffées de hauts turbans cylindriques comme aurait pu l'être une contemporaine de Mme Tallien [...] <sup>375</sup>.

### b) Maîtriser l'individu par la taxinomie

Le désir taxinomique est un des moteurs les plus puissants de la *Recherche*. Il est impossible de faire ici un relevé exhaustif des passages qui relèvent de cette dynamique, mais on peut tenter d'en dessiner un panorama. On a, d'une part, l'assimilation des hommes ou des femmes à des inanimés (presque dans tous les cas, à des plantes), ou à des animaux ; et d'autre part, les tentatives de déceler des liens entre hommes et femmes selon des critères issus des sciences de la vie.

#### *Plantes humaines*

Le thème de la plante peut être introduit sous forme de simple comparaison, destinée à poétiser une description, ou à faire appel aux sens, comme c'est le cas pour le « chasseur arborescent<sup>376</sup> » de l'hôtel de Balbec, dont la qualité de peau est mise en valeur :

À côté des voitures, devant le porche où j'attendais, était planté comme un arbrisseau d'une espèce rare un jeune chasseur qui ne frappait pas moins les yeux par l'harmonie singulière de ses cheveux colorés que par son épiderme de plante<sup>377</sup>.

---

<sup>373</sup> III, *SG*, 101.

<sup>374</sup> II, *CG*, 630.

<sup>375</sup> IV, *TR*, 301-302.

<sup>376</sup> II, *JF*, 66.

<sup>377</sup> *Ibid.*

De même, Jupien offre un exemple de « sous-variété<sup>378</sup> ». Mais Jupien et le chasseur de l'hôtel sont une exception : bien plus souvent, ce sont les femmes qui sont assimilées aux plantes. En témoignent, bien entendu, les jeunes filles de Balbec. Ces jeunes filles, le narrateur en est « passionné [...] comme on l'est parfois pour une espèce de fleurs<sup>379</sup>. » Chez une amie d'Albertine, « ses cheveux comme une variété végétale ravissante et inconnue reposaient sur son front dans la minutieuse délicatesse de leur foliation<sup>380</sup>. » Plus loin, le narrateur évoque une jeune fille imaginaire « comme une de ces variétés de roses qu'on obtient grâce à une rose d'une autre espèce<sup>381</sup> ». La fleur appliquée à la jeune fille est un parfait exemple de métaphore filée. Anne Simon commente cette proximité, nous rappelant que le titre du deuxième volume doit nous mettre sur la piste d'une affinité de fond entre fille et fleur :

Le titre *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* lui-même doit être pris au sens propre, comme en témoignent le pluriel concrétisant du nom « fleurs » et l'ambiguïté de la préposition « en » (les jeunes filles qui sont des fleurs, qui sont en forme de fleurs) : on a affaire non pas à une simple métaphore, mais à un développement de la formule les « filles fleurs », où la juxtaposition met en jeu une surimpression fondamentale<sup>382</sup>.

Pourquoi cette surimpression est-elle fondamentale ? D'autres passages de la *Recherche* peuvent nous permettre de répondre à cette question. Le narrateur décrit ainsi Albertine, telle qu'elle revient dans ses souvenirs après sa mort : « le souvenir qui me vint fut celui d'une fille déjà fort grosse, hommasse, dans le visage fané de laquelle saillait déjà comme une graine, le profil de Mme Bontemps<sup>383</sup>. » La répétition insistante des deux « déjà », souligne l'emprisonnement du corps d'Albertine dans un cycle naturel auquel elle ne peut échapper, et qui l'aura menée de la graine<sup>384</sup> à la fleur, et de la fleur à la poussière, non sans passer par ce stade du « fané » accordé à la femme adulte<sup>385</sup>. Et ce cycle naturel

---

<sup>378</sup> III, *SG*, 30.

<sup>379</sup> II, *JF*, 242.

<sup>380</sup> II, *JF*, 241.

<sup>381</sup> II, *JF*, 245.

<sup>382</sup> « De l'histoire naturelle aux histoires surnaturelles », art. cit., p. 25.

<sup>383</sup> IV, *AD*, 222.

<sup>384</sup> L'image de la graine est reprise ici : « Hélas ! dans la fleur la plus fraîche on peut distinguer les points imperceptibles qui pour l'esprit averti dessinent déjà ce qui sera, par la dessiccation ou la fructification des chairs aujourd'hui en fleur, la forme immuable et déjà prédestinée de la graine. On suit avec délices un nez pareil à une vaguelette qu'enfle délicieusement une eau matinale et qui semble immobile, dessinable, parce que la mer est tellement calme qu'on ne perçoit pas la marée. » II, *JF*, 245.

<sup>385</sup> Voici comment Proust décrit la femme âgée, par opposition à la jeune fille : « Comme sur un plant où les fleurs mûrissent à des époques différentes, je les avais vues, en de vieilles dames, sur cette plage de Balbec, ces dures graines, ces mous tubercules, que mes amies seraient un jour. Mais qu'importait ? en ce moment c'était la saison des fleurs. » II, *JF*, 246.

aboutit à la mort : n'oublions pas en effet que la fleur est un *memento mori* par excellence<sup>386</sup>. Victor Graham a très bien perçu ce fatalisme proustien inhérent à son usage de la botanique :

One of Proust's consistently recurring stylistic devices is to use what we may call reciprocal images. Young girls are compared to flowers, and flowers in turn are compared to young girls. He compares trees, waves, the moon and seasons to people and he compares humans to plants, flowers, or even a landscape. This has the effect of animating the inanimate and inanimating the animate. It emphasizes the unity of nature by showing that humans are no more free than plants and animals and that all orders of life partake of the same fundamental characteristics<sup>387</sup>.

Singulièrement, si Victor Graham parle de « humains », Proust parle surtout de femmes, qui semblent être bien plus la proie du destin que le sexe fort. De quoi nous rappeler les analyses de Simone de Beauvoir sur la femme, son corps et son destin, dans *Le Deuxième Sexe* : « [...] la femme, comme l'homme, est son corps : mais son corps est autre chose qu'elle<sup>388</sup>. »

### *Animaux humains*

De la même manière qu'il crée des catégories botaniques, le narrateur opère des liens avec des espèces d'animaux. Sur la lancée d'une longue tradition physiognomonique, marquée en particulier par le livre de Charles Le Brun, *La Physiognomonie de l'homme dans ses rapports avec celle des animaux* (1671), Proust s'exerce à comparer ses personnages aux espèces animales qui leur correspondraient le plus<sup>389</sup>. Ainsi, le cou et la tête de Saint-Loup lui font penser à un oiseau :

quand par exemple je voyais Robert de Saint-Loup entrer dans une soirée où j'étais, il avait des redressements de tête si soyeusement et fièrement huppée sous l'aigrette d'or de ses cheveux un peu déplumés, des mouvements de cou tellement plus souples, plus fiers et plus coquets que n'en ont les humains, que devant la curiosité et

---

<sup>386</sup> Nous reprenons cette analyse de la description d'Albertine de notre mémoire de M2, « Visages dans *À la recherche du temps perdu* », Paris-IV Sorbonne, 2011, p. 41.

<sup>387</sup> Victor E. Graham, *The Imagery of Proust*, Oxford, Basil Blackwell, 1966, p. 13.

<sup>388</sup> Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* [1949], t. 1, Paris, Gallimard, 1976, p. 69 et p. 72.

<sup>389</sup> Nous ne nous étendons pas ici sur le thème de la physiognomonie, et renvoyons à notre mémoire de M2, « Visages dans *À la recherche du temps perdu* », Université Paris IV-Sorbonne, 2011 ; à l'article de Thérèse Lynn Ballet, « Proust physiognomoniste », *Europe*, n° 496-497, août-septembre 1970, p. 129-139 ; et à l'ouvrage de Liza Gabaston, *Le Langage du corps dans À la recherche du temps perdu*, Paris, Honoré Champion, 2011.

l'admiration moitié mondaine, moitié zoologique qu'il vous inspirait, on se demandait si c'était dans le faubourg Saint-Germain qu'on se trouvait ou au Jardin des Plantes et si on regardait un grand seigneur traverser un salon ou se promener dans sa cage un oiseau<sup>390</sup>.

Ailleurs, c'est un domestique :

Je remarquai un de ces servants, très grand, emplumé de superbes cheveux noirs, la figure fardée d'un teint qui rappelait davantage certaines espèces d'oiseaux rares que l'espèce humaine et [...] faisait penser à quelqu'un de ces « aras » qui remplissent les grandes volières des jardins zoologiques [...] <sup>391</sup>.

Les poissons peuvent être aussi à l'honneur, comme la carpe :

M. de Palancy qui, avec sa grosse tête de carpe aux yeux ronds, se déplaçait lentement au milieu des fêtes, en desserrant d'instant en instant ses mandibules comme pour chercher son orientation, avait l'air de transporter seulement avec lui un fragment accidentel, et peut-être purement symbolique, du vitrage de son aquarium<sup>392</sup> [...].

Liza Gabaston et Céline Surprenant ont établi un rapport entre ces descriptions et le livre de Darwin, *The Expressions of the Emotions in Man and Animals*<sup>393</sup>. Tout comme les comparaisons avec les plantes, les comparaisons avec des animaux ont pour effet de décentrer l'homme, qui semble réduit à ce qu'il y a en lui de purement biologique. Nous verrons par la suite si cette idée se trouve confirmée ou infirmée par d'autres aspects du texte.

### *Classes et classifications*

Par ailleurs, le narrateur se plaît à déceler les signes qui prouvent la parenté entre enfants et parents, frères et sœurs, et ainsi de suite. Habitude qui apparaît lors de la description de cette famille :

La femme avait une figure ronde comme certaines fleurs de la famille des renonculacées, et au coin de l'œil un assez large signe végétal. Et les générations des hommes gardant leurs caractères comme une famille de plantes, de même que sur la

---

<sup>390</sup> IV, *TR*, 281-282.

<sup>391</sup> II, *JF*, 167.

<sup>392</sup> I, *CS*, 322.

<sup>393</sup> Liza Gabaston, *op. cit.*, p. 334-335 ; Céline Surprenant, *art. cit.*, p. 447 et suivantes.

figure flétrie de la mère, le même signe, qui eût pu aider au classement d'une variété, se gonflait sous l'œil du fils<sup>394</sup>.

Le « signe végétal » est donc un critère permettant de distinguer un type ou *taxon*. Nous avons, dans cette observation, un exemple parfait de démarche taxinomique. De plus, le discours gnomique présent dans « les générations des hommes gardant leurs caractères comme une famille de plantes » est on ne peut plus clair : l'hérédité est un présupposé à l'analyse physiognomonique des personnages qui entourent le narrateur. Activité à laquelle il se livre avec plaisir, comme avec Gilberte :

Cette peau rousse [la peau de Gilberte] c'était celle de son père au point que la nature semblait avoir eu, quand Gilberte avait été créée, à résoudre le problème de refaire peu à peu Mme Swann, en n'ayant à sa disposition comme matière, que la peau de M. Swann. Et la nature l'avait utilisée parfaitement, comme un maître huchier qui tient à laisser apparents le grain, les nœuds du bois. Dans la figure de Gilberte, au coin du nez d'Odette parfaitement reproduit, la peau se soulevait pour garder intacts les deux grains de beauté de M. Swann. C'était une nouvelle variété de Mme Swann qui était obtenue là, à côté d'elle, comme un lilas blanc près d'un lilas violet<sup>395</sup>.

Classer Gilberte en une « variété » d'Odette permet de la comprendre, de la saisir dans sa totalité. Le texte est ici le pastiche, mi-sérieux mi-amusé, d'une classification de botanique. Immédiatement toutefois, les termes de la classification sont remis en cause :

Il ne faudrait pourtant pas se représenter la ligne de démarcation entre les deux ressemblances comme absolument nette. Par moments, quand Gilberte riait on distinguait l'ovale de la joue de son père dans la figure de sa mère comme si on les avait mis ensemble pour voir ce que donnerait le mélange ; cet ovale se précisait comme un embryon se forme, il s'allongeait obliquement, se gonflait, au bout d'un instant il avait disparu. Dans les yeux de Gilberte il y avait le bon regard franc de son père [...]. Mais, posait-on à Gilberte une question sur ce qu'elle avait fait, alors on voyait dans ces mêmes yeux l'embarras, l'incertitude, la dissimulation, la tristesse qu'avait autrefois Odette quand Swann lui demandait où elle était allée [...]. Souvent aux Champs-Élysées, j'avais été inquiet en voyant ce regard chez Gilberte. Mais la plupart du temps, c'était à tort. Car chez elle, survivance toute physique de sa mère, ce regard — celui-là du moins — ne correspondait plus à rien. [...] Telles on voyait ces deux natures de M. et de Mme Swann onduler, refluer, empiéter tour à tour l'une sur l'autre, dans le corps de cette Mélusine<sup>396</sup>.

---

<sup>394</sup> III, *SG*, 215-216.

<sup>395</sup> I, *JF*, 554.

<sup>396</sup> *Ibid.*, 554-555.

Les signes physiques hérités par Gilberte de sa mère ne contiennent donc pas la même signification que celle qu'ils possédaient chez Odette. Cette caractéristique est une forme de mise en garde du narrateur ; et on verra qu'à de nombreuses reprises, la conservation de vastes structures (ici, la taxinomie) mais intérieurement vidées de leur sens constitue l'un des procédés habituels de Proust. L'idée que Gilberte est décrite selon une forme ambiguë de pastiche est confirmée par cet autre texte, dans lequel le narrateur s'amuse à distinguer des variétés de Guermantes, comme on parlerait de variétés de tulipes.

Du reste, [...] les Guermantes étaient si nombreux que même pour ces simples rites, celui du salut de présentation par exemple, il existait bien des variétés. Chaque sous-groupe un peu raffiné avait le sien, qu'on se transmettait des parents aux enfants comme une recette de vulnérable et une manière particulière de préparer les confitures. C'est ainsi qu'on a vu la poignée de main de Saint-Loup se déclencher comme malgré lui au moment où il entendait votre nom, sans participation de regard, sans adjonction de salut. Tout malheureux roturier qui pour une raison spéciale — ce qui arrivait du reste assez rarement — était présenté à quelqu'un du sous-groupe Saint-Loup, se creusait la tête, devant ce minimum si brusque de bonjour, revêtant volontairement les apparences de l'inconscience, pour savoir ce que le ou la Guermantes pouvait avoir contre lui<sup>397</sup>.

À nouveau, le mot « variétés » apparaît, mais aussi « sous-groupe », et particulièrement « sous-groupe Saint-Loup » ! Comme chez Gilberte, le caractère héréditaire qui transparait chez Saint-Loup (une poignée de main brusque et malpolie), est dénué de tout sens. Outre l'absurde, c'est une dimension hautement ludique qui apparaît ici dans l'usage des classifications. Cette ironie *via* le pastiche du discours scientifique est-elle synonyme de mise à distance totale des idées biologiques que nous cherchons à mettre en exergue ? Si dans ce cas précis, le pastiche révèle l'absurdité d'un comportement, il prouve également la sensibilité de l'auteur à ce type de classifications, et – selon nous – ne fait que rendre encore plus significatifs tous les passages, plus ambigus, où l'ironie laisse place ou cohabite avec un discours dogmatique.

Un autre versant de la taxinomie appliquée par le narrateur est celui qui concerne non pas les familles, mais les classes sociales. Comme cela a été analysé par Edward J. Hughes<sup>398</sup>, les nouvelles classifications opérées par le narrateur relient des personnages qui

---

<sup>397</sup> II, *CG*, 738.

<sup>398</sup> Cet auteur observe avec justesse que Proust met en place « often fanciful categories of classification that function independently of social-structural determinants and indeed displace them. » Edward J. Hughes, *Proust, Class, and Nation*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 132.

n'appartiennent aucunement aux mêmes milieux. Ces 'parentés' sont fondées sur des signes à la fois physiques et psychologiques. Un des passages les plus parlants à cet égard, et qui a été très peu analysé, est celui qui concerne l'historien de la Fronde. Dans *Le Côté de Guermantes*, le narrateur se rend chez Mme de Villeparisis, qui a invité M. Pierre, spécialiste de la Fronde. M. Pierre voudrait que le marquis de Norpois, amant de Mme de Villeparisis, vienne faire une communication à l'Institut sur le prix du pain pendant la Fronde. Il approche Norpois sur ce sujet, et le narrateur remarque alors l'expression qui passe sur le visage de M. Pierre.

Il me semblait avoir vu ce regard, pourtant je ne connaissais que d'aujourd'hui l'historien. Tout d'un coup je me rappelai : ce même regard, je l'avais vu dans les yeux d'un médecin brésilien qui prétendait guérir les étouffements [et qui] n'avait osé insister mais m'avait regardé de ce même air d'interrogation timide, intéressée et suppliante que je venais d'admirer chez l'historien de la Fronde<sup>399</sup>.

Ayant mis le doigt sur une similitude d'expression, le narrateur s'empresse, comme à son habitude, de passer du registre de l'anecdote à celui de la vérité gnomique :

Certes ces deux hommes ne se connaissaient pas et ne se ressemblaient guère, mais les lois psychologiques ont comme les lois physiques une certaine généralité. Et si les conditions nécessaires sont les mêmes, un même regard éclaire des animaux humains différents, comme un même ciel matinal des lieux de la terre situés bien loin l'un de l'autre et qui ne se sont jamais vus<sup>400</sup>.

Les expressions choisies sont frappantes. Pour mieux insister sur la vérité de ce qui est dit, le texte qualifie les hommes d'« animaux humains », ce qui est, à notre connaissance, la seule occurrence d'une telle expression dans *À la recherche du temps perdu*. Elle est encore rare au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>401</sup>. Une telle formulation renvoie les hommes à leur animalité, afin de mieux les observer avec distance. Le médecin brésilien et l'historien de la Fronde, lequel est admis chez Mme de Villeparisis, quoiqu'ils fassent partie de deux mondes parfaitement différents, se ressemblent. Leur 'race psychologique' est identique : celle des hommes qui quémangent avec veulerie. Le texte nous propose ainsi d'utiliser le système de la taxinomie afin de comprendre les individus qui nous entourent. On rejoint la croyance située

---

<sup>399</sup> II, *CG*, 523.

<sup>400</sup> *Ibid.*, 523-524.

<sup>401</sup> Elle apparaît notamment chez Paul Bourget, dans *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*, Paris, Lemerre, 1886, p. 153 et 159, *Mensonges*, Paris, Lemerre, 1887, p. 22, *Physiologie de l'amour moderne*, Paris, Lemerre, 1891, p. 56, *Cosmopolis*, Paris, Lemerre, 1893, p. 90. Base textuelle FRANTEXT, ATILF-CNRS & Université de Lorraine ; URL : <http://frantext.fr>.

au cœur de l'œuvre de Proust, ainsi qu'il l'expliquait à Lionel Hauser<sup>402</sup> : les lois psychologiques sont applicables à tous ; il suffit de savoir *lire* le monde. À l'écrivain échoit la tâche de distinguer les « types humains ».

Esthétiquement, le nombre des types humains est trop restreint pour qu'on n'ait pas bien souvent, dans quelque endroit qu'on aille, la joie de revoir des gens de connaissance [...]. C'est ainsi que dès les premiers jours de notre séjour à Balbec, il m'était arrivé de rencontrer Legrandin, le concierge de Swann, et Mme Swann elle-même, devenus le premier un garçon de café, le second un étranger de passage que je ne revis pas, et la dernière un maître baigneur. Et une sorte d'aimantation attire et retient si inséparablement les uns auprès des autres certains caractères de physionomie et de mentalité que quand la nature introduit ainsi une personne dans un nouveau corps, elle ne la mutile pas trop. Legrandin changé en garçon de café gardait intacts sa stature, le profil de son nez et une partie du menton ; Mme Swann dans le sexe masculin et la condition de maître baigneur avait été suivie non seulement par sa physionomie habituelle, mais même par une certaine manière de parler<sup>403</sup>.

De même, la princesse Sherbatoff ressemble tellement à une tenancière de bordel que le narrateur croit qu'elle en est une<sup>404</sup>, dans un passage qui a été longuement analysé par Roland Barthes afin de démontrer ce qu'il appelle « la pandémie de l'inversion, du renversement » dans la *Recherche*<sup>405</sup>. Mais le mot de la fin revient sans doute à la « vieille dame serbe » entrevue dans le Grand Hôtel de Balbec. Cet épisode est particulièrement intéressant dans la mesure où Proust évoque la foule (surtout constituée de pauvres) passant devant les vitres du Grand Hôtel, et observant les riches dîneurs avec envie. L'un d'eux, songe-t-il, est peut-être un

écrivain, [un] amateur d'ichtyologie humaine, qui, regardant les mâchoires de vieux monstres féminins se refermer sur un morceau de nourriture engloutie, se complaisait à classer ceux-ci par race, par caractères innés et aussi par ces caractères acquis qui font qu'une vieille dame serbe dont l'appendice buccal est d'un grand poisson de mer, parce que depuis son enfance elle vit dans les eaux douces du faubourg Saint-Germain, mange la salade comme une La Rochefoucauld.

N'est-ce pas, de la part du narrateur, une évocation à peine voilée de son propre *ethos* ? C'est lui, celui qui aime à classer les femmes « par races, par caractères innés et aussi par caractères acquis ». Ces expressions, d'ailleurs, viennent tout droit des sciences de la vie, et

<sup>402</sup> Voir 'Introduction', p. 10.

<sup>403</sup> II, *JF*, 45.

<sup>404</sup> III, *SG*, 251 puis 285.

<sup>405</sup> Roland Barthes, « Une idée de recherche », dans *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*, op. cit., p. 331.

plus précisément du lamarckisme<sup>406</sup>. Dans ce passage, on voit bien que les classements sociaux sont bouleversés, que l'aristocratie est moquée par la comparaison avec un « monstre », mâchonnant sa nourriture grâce à un « appendice buccal » démesuré.

Comment caractériser la propension taxinomiste du narrateur proustien ? On a vu qu'à partir du moindre détail, il s'amuse à créer une nouvelle espèce, comme l'espèce des domestiques-qui-appartiennent-au-narrateur, ou, dans cette description de Gilberte, l'espèce des fillettes-au-museau-pointu :

la figure de Gilberte m'offrait [...] un certain effilement du aigu du nez qui, s'associant instantanément à d'autres traits, prenait l'importance de ces caractères qui en histoire naturelle définissent une espèce, et la transmuait en une fillette du genre de celles à museau pointu<sup>407</sup>.

En ce sens, le taxinomiste proustien est un « splitter ». Gould exprime ainsi les deux tendances inhérentes à toute tentative de classification :

Taxonomists tend to fall into two camps – « lumpers », who concentrate on similarities and amalgamate groups with small differences into single species, and « splitters », who focus on minute distinctions and establish species on the smallest peculiarities of design<sup>408</sup>.

La question se pose, à présent, de savoir si l'on doit prendre au mot le texte proustien : quelle place prend vraiment le déterminisme taxinomique au sein de la *Recherche* ?

### *Hésitations du déterminisme taxinomique*

On se souvient de l'article de Dominique Guillo, qui analysait la présence de l'histoire naturelle chez Balzac comme révélatrice d'une herméneutique de l'identité<sup>409</sup>. Les classifications du narrateur proustien permettent-elles d'identifier autrui ? Ce que nous avons vu jusqu'à présent semble prouver que oui ; mais la situation est en fait bien plus complexe. Si parfois le déterminisme l'emporte, il y a néanmoins une hésitation constante entre échec du déterminisme et réussite de l'identification. Nous venons de citer le cas de la princesse

---

<sup>406</sup> Voir ci-dessus la sous-partie 'Jean-Baptiste de Lamarck', p. 25.

<sup>407</sup> I, CS, 394.

<sup>408</sup> Stephen Jay Gould, *The Mismeasure of Man, op. cit.*, p. 76.

<sup>409</sup> « À la recherche des signes de l'identité », art. cit.

Sherbatoff, prise pour une maquerelle : cette anecdote révèle, on l'a dit, l'existence de classifications outrepassant les classes sociales. Mais en même temps, elle pointe la difficulté de se fier aux apparences, et donc met en doute la possibilité d'une identification. Ce type d'erreur est récurrent : ainsi, les jeunes filles de Balbec sont issues d'une bourgeoisie sans histoires, alors que le narrateur les avait crues délurées et sans vertu<sup>410</sup>. Il en conclut que, « [d]e même qu'on découvre souvent un avare vaniteux dans un homme connu pour ses charités, sa forfanterie de vice nous fait supposer une Messaline dans une honnête fille pleine de préjugés<sup>411</sup>. » Madame de Marsantes, la mère de Saint-Loup, est un autre de ces personnages qui défie les tentatives déterministes du narrateur. Quoique née Guermantes, son caractère est on ne peut plus différent des membres de sa famille. Son physique, typiquement Guermantes, n'en est que plus trompeur.

Mme de Marsantes suivait les cours de Brunetière. Elle enthousiasmait le faubourg Saint-Germain et, par sa vie de sainte, l'édifiait aussi. Mais la connexité morphologique du joli nez et du regard pénétrant incitait pourtant à classer Mme de Marsantes dans la même famille intellectuelle et morale que son frère le duc. Je ne pouvais croire que le seul fait d'être une femme [...], pouvait faire qu'on fût aussi différent des siens [...]. Il me semblait que la nature, moins libre que les vieux poètes, devait se servir à peu près exclusivement des éléments communs à la famille et je ne pouvais lui attribuer tel pouvoir d'innovation qu'elle fit, avec les matériaux analogues à ceux qui composaient un sot et un rustre, un grand esprit sans aucune tare de sottise, une sainte sans aucune souillure de brutalité<sup>412</sup>.

« Il me semblait » : cette tournure semble indiquer un recul, une distanciation temporelle du narrateur qui raconte par rapport à un autre narrateur, plus jeune et plus naïf. Cette évolution du narrateur, qui au début croit pouvoir se baser sur l'apparence des êtres pour les classer, comme on classerait des plantes, puis se déprend quelque peu du déterminisme, est un des traits qui remettent en cause la possibilité de l'identification. Parfois même, dans un volume comme *Sodome et Gomorrhe*, où le narrateur est déjà plus âgé, le processus de classification ne s'enclenche pas :

Je ne vis plus de quelque temps Albertine, mais continuai, à défaut de Mme de Guermantes qui ne parlait plus à mon imagination, à voir d'autres fées et leurs demeures [...]. Je n'aurais pas su classer ces dames, la difficulté du problème étant qu'autant qu'insignifiant il était impossible non seulement à résoudre mais à poser<sup>413</sup>.

---

<sup>410</sup> II, *JF*, 301.

<sup>411</sup> II, *JF*, 295.

<sup>412</sup> II, *CG*, 547.

<sup>413</sup> III, *SG*, 138.

Outre l'évolution personnelle du narrateur, un autre élément (qui lui est intrinsèquement lié) alimente l'échec du déterminisme : l'amour. Dans la *Recherche*, l'amour est ce qui rend les personnages changeants, labiles, y compris dans leur physique<sup>414</sup>. « Le modèle chéri [...] bouge, on n'en a jamais que des photographies manquées<sup>415</sup> ». Ce n'est que lorsque le narrateur ne sera plus amoureux des jeunes filles qu'il les verra telles qu'elles sont, et qu'il pourra enfin à nouveau les « classer », leur « donner des rangs » :

Leur immobilité viendra de notre indifférence qui les livrera au jugement de l'esprit. [...] De sorte que du faux jugement de l'intelligence, laquelle n'entre en jeu que quand on cesse de s'intéresser, sortiront définis des caractères stables de jeunes filles, lesquels ne nous apprendront pas plus que les surprenants visages apparus chaque jour quand, dans la vitesse étourdissante de notre attente, nos amies se présentaient tous les jours, toutes les semaines, trop différentes pour nous permettre, la course ne s'arrêtant pas, de classer, de donner des rangs<sup>416</sup>.

Le thème naturaliste se trouve au cœur de ce mouvement contradictoire continu entre désir taxinomique – rendu inutile dès que le désir érotique disparaît – et échec du déterminisme. Comme l'écrit Anne Simon,

[L]'apport darwinien et mendélien est paradoxalement fondamental pour nuancer ce que la notion de nature humaine pourrait avoir de déterministe [...]. Constamment chez Proust s'exprime une oscillation entre la loi et la contingence, entre le déterminisme et l'innovation, voire une esthétique du renversement et de la surprise que Roland Barthes a mise en valeur<sup>417</sup>.

Il est difficile de dire cependant ce qui obtient le dernier mot. Dans le *Temps retrouvé*, le narrateur semble avoir appris à percer le secret des êtres : la judéité de Bloch qui apparaît malgré tout<sup>418</sup> peut nous laisser croire que le mot de la fin est laissé au déterminisme.

---

<sup>414</sup> On pense par exemple au grain de beauté d'Albertine et à la couleur de ses yeux. Pour le grain de beauté, voir I, *JF*, 230. Quant à ses yeux, ils sont alternativement noirs (« le rayon noir émané de ses yeux », I, *JF*, 152), violets (« une transparence violette descendant obliquement au fond de ses yeux », I, *JF*, 298), bleus (« comme les ailes transparentes d'un papillon d'azur », I, *JF*, 298). Les yeux d'Albertine ont été analysés par Allan H. Pasco, « Albertine's equivocal eyes », *Australian Journal of French Studies*, vol. 5, n° 3, 1968, p. 257-262.

<sup>415</sup> I, *JF*, 481.

<sup>416</sup> III, *P*, 574.

<sup>417</sup> « De l'histoire naturelle aux histoires surnaturelles », art. cit., p. 28.

<sup>418</sup> IV, *TR*, 530-531. Nous analyserons ce passage plus longuement dans le chapitre 3, 'Proust et la « race juive »', p. 142.

Ce premier chapitre nous a permis de poser les jalons d'une étude qui comprend l'intertextualité dans son sens le plus large. Nous avons d'abord pu constater que les naturalistes fixistes comme Cuvier, ou Fabre, n'apparaissent pas dans la *Recherche*, sauf en tant que symboles du savant (c'est le cas de Fabre). Les idées transformistes, en revanche, sont bien présentes : Darwin, Lamarck, mais aussi leurs héritiers comme Haeckel et Mendel. Cette différence nette laisse penser que c'est la dimension esthétique, plus flexible, du transformisme, qui explique la préférence de Proust. On a cherché les origines de cette influence de la biologie, science alors encore relativement nouvelle. Outre quelques manuels d'enseignement primaire et secondaire, nous croyons que c'est surtout l'environnement familial et la personnalité du père de Proust qui a initié ce dernier aux théories biologiques. L'intertexte le plus important provient cependant d'une autre source : celle constituée par la littérature d'histoire naturelle. La *Recherche* est littéralement imprégnée des textes de Michelet et de Maeterlinck.

Comment cet intertexte se révèle-t-il, en termes plus formels, chez Proust ? Nous avons vu la position du narrateur comme naturaliste, l'importance du vocabulaire, mais aussi les nombreuses taxinomies opérées sur les personnages de la *Recherche*, qui se retrouvent classés selon divers critères : critères de ressemblance (animaux, plantes), mais aussi critères de filiation ou de classe. Classifications artificielles et naturelles sont donc présentes en même temps, ce qui a pour effet de brouiller les pistes. De plus, l'évolution du narrateur et ses relations avec les autres personnages remettent souvent en question la possibilité même de classer, et donc minent le déterminisme taxinomique. Afin de creuser plus profondément l'analyse de ce déterminisme, nous allons maintenant examiner en détail le thème de la race.

## Chapitre 2. Penser la race

« L'histoire humaine diffère essentiellement de la zoologie. La race n'y est pas tout, comme chez les rongeurs ou les félins, et on n'a pas le droit d'aller par le monde tâter le crâne des gens, puis les prendre à la gorge en leur disant : "Tu es notre sang ; tu nous appartiens !" »

Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*<sup>419</sup>

Partons d'un constat : le terme 'race' apparaît à de nombreuses reprises dans *À la recherche du temps perdu*, que ce soit au sein de la narration ou dans le discours direct des personnages, comme lorsque M. de Guermantes s'exclame :

Je ne peux pas leur donner tort ; personnellement vous savez que je n'ai aucun préjugé de races, je trouve que ce n'est pas de notre époque et j'ai la prétention de marcher avec mon temps, mais enfin que diable ! quand on s'appelle le marquis de Saint-Loup, on n'est pas dreyfusard, que voulez-vous que je vous dise<sup>420</sup> !

La race est donc un concept qui fait partie du monde mental des personnages, narrateur compris. Une notion complexe, comme le montre l'affirmation du duc : « je n'ai aucun préjugé de races », qui relève de l'autojustification (ironiquement démentie par la suite de son discours). Si cette difficulté à penser la race vaut pour les personnages de la *Recherche*, ce n'en est pas moins vrai de Proust lui-même. Ainsi, dans une lettre de juillet 1919 à Daniel Halévy, nous lisons :

Que la France doive veiller sur les littératures du monde entier, c'est un mandat qu'on pleurerait de joie d'apprendre qu'on nous a confié, mais qu'il est un peu choquant de nous voir assumer de nous-même. Cette « hégémonie », née de la « Victoire » fait involontairement penser à « Deutschland über alles » et à cause de cela est légèrement

---

<sup>419</sup> Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Paris, Calmann-Lévy, 1882, p. 20.

<sup>420</sup> II, *CG*, 532.

désagréable. Le caractère de notre « race » (est-il d'un bien bon français, de parler de « race » « française » ?) était de savoir allier à autant de fierté plus de modestie<sup>421</sup>.

Proust remet en question la pertinence même de l'expression « race française », avec force guillemets. Cependant, Alison Winton, dans son étude des additions de Proust aux placards et aux manuscrits, note que dans la phrase suivante : « La “race” en ajoutant aux charmes de Mlle de Stermaria l'idée de leur cause les rendait plus intelligibles, plus complets<sup>422</sup> », le mot « race » a été ajouté tardivement, en lieu et place de « hérédité » et de « éducation ». La phrase d'origine était donc : « Cette hérédité et cette éducation, en ajoutant aux charmes de Mlle de Stermaria l'idée de leur cause les rendait plus intelligibles, plus complets ». Ce changement nous permet de souligner dès à présent l'insistance de l'écrivain sur cette notion, en même temps que son questionnement et ses doutes apparents (comme en témoignent les multiples guillemets). Remplacer « hérédité » et « éducation » par « race » peut soit signifier que le domaine de l'inné et celui de l'acquis sont tous deux subsumés sous l'idée de race, soit que Proust a décidé de supprimer la référence à l'acquis et d'exprimer l'inné d'une manière plus forte. En tous les cas, l'apparition récurrente du terme 'race' dans la *Recherche* ne saurait être circonstancielle ni accidentelle. S'impose à présent une étude lexicale de ce terme dans la *Recherche*.

---

<sup>421</sup> *Corr.*, XVIII, p. 335.

<sup>422</sup> II, *JF*, 44. Voir Alison Winton, *Proust's Additions. The Making of À la recherche du temps perdu*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977, t. 2, p. 41.

## I. Qu'est-ce qu'une race ?

### a) Un terme équivoque

D'emblée, le terme 'race' pose problème. À strictement parler, il n'est pas scientifique. Une espèce est un groupe d'êtres vivants interféconds<sup>423</sup>. Le mot 'race', lui, ne recoupe aucune classification, hormis les variétés d'animaux domestiques gardées figées par l'intervention de l'homme, comme les races de vaches, ou de chiens. Cette divergence entre deux types de discours (populaire et scientifique) est une des premières sources de confusion aujourd'hui vis-à-vis de ce concept, ainsi que le signale Michael Banton :

There is a growing recognition [...] that part of the present problem is the existence, side by side, of two modes of discourse. One is the practical language of everyday life, employing what are sometimes called folk concepts. The other is a theoretical language in which scientists employ analytical concepts to designate things that the public know under other names<sup>424</sup>.

Le deuxième écueil, et non le moindre, réside dans l'évolution historique du mot. 'Race' n'a pas eu, au fil du temps, la même définition. Son étymon est une forme post-latine méridionale (italien *razza/rassa*, ancien provençal *rasse*), signifant « bande d'individus qui complotent » ou « convention entre les membres d'une même famille ». Cette forme elle-même vient sans doute d'une altération par aphérèse de *generatio* (comme l'atteste le vénitien *narracia*, au XVI<sup>e</sup> siècle)<sup>425</sup>. On comprend alors que le premier sens historique de 'race' était très différent de celui d'aujourd'hui : il renvoyait principalement à la lignée, à la famille, souvent noble (on pense à l'adjectif « racé »). Ce n'est qu'à partir du XVII<sup>e</sup> siècle que les penseurs des Lumières ont commencé à discuter de la diversité des races humaines. Esther Benbassa signale l'importance des enjeux politiques dans le changement sémantique de 'race' :

L'usage qu'en fait Henri de Boulainvilliers (1658-1722) – principal représentant de la réaction nobiliaire de la fin du règne de Louis XIV – est symbolique de la transition

<sup>423</sup> Comme nous l'avons vu, Buffon est le premier à avoir mis en avant l'interfécondité comme critère de distinction des espèces. Voir Chapitre 1, sous-partie 'Du père au fils', p. 48.

<sup>424</sup> Michael Banton, *op. cit.*, p. 3.

<sup>425</sup> *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, t. 3, p. 3056-3057.

qui s'opère alors. L'aristocrate normand introduit en effet ce qu'il sera d'usage d'appeler la « querelle des deux races en France » au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Il distingue deux segments dans la population française : les Francs, soit l'élite, et les Gaulois, c'est-à-dire le peuple. Boulainvilliers défend la supériorité des premiers sur les seconds, réprouvant ainsi l'absolutisme royal allié à la bourgeoisie issue du peuple<sup>426</sup>.

En outre, Louis Snyder signale le lien entre la conception raciale et l'impérialisme naissant au XVII<sup>e</sup> siècle : « [r]acialism, a relatively recent phenomenon, is historically a concomitant movement with modern nationalism and imperialism. There was little consciousness of race before the sixteenth-century<sup>427</sup>. »

Ce tournant sémantique, cependant, loin de simplifier la situation, ne fait que la rendre plus confuse. Deux tendances prévalent d'emblée : monogénisme et polygénisme<sup>428</sup>. Quoique le polygénisme soit plus difficile à soutenir, du fait de l'interfécondité des hommes, il n'a pas manqué d'adeptes et prosélytes célèbres, comme le comte de Gobineau<sup>429</sup>, Antoine Desmoulins<sup>430</sup>, Louis Agassiz<sup>431</sup>, ou William Frédéric Edwards<sup>432</sup>. Ce courant se développe rapidement avec l'essor de la craniométrie (en 1839, Samuel George Morton publie sa première étude de craniométrie sur les aborigènes américains<sup>433</sup>) et de la physiognomonie<sup>434</sup>. Nous avons vu également l'importance de Paul Broca et de la Société d'Anthropologie de Paris dans la diffusion des thèses polygénistes<sup>435</sup> ; à tout cela s'ajoute le succès de la linguistique comparée qui, comme cela a été démontré, a partie liée avec le racialisme du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>436</sup>. C'est ainsi que 'race', à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, peut signifier ce que l'on

---

<sup>426</sup> Esther Benbassa (dir.), *Dictionnaire des racismes, de l'exclusion et des discriminations*, Paris, Larousse, 2010, p. 567, entrée « Races, théories raciales et racismes. De l'idée à ses déclinaisons politiques ».

<sup>427</sup> Louis L. Snyder, *The Idea of Racialism. Its Meaning and History*, Princeton, D. Van Nostrand Company, Inc., 1962, p. 25.

<sup>428</sup> Voir plus haut, Chapitre 1, sous-partie 'Du père au fils', p. 48.

<sup>429</sup> Nous analyserons ci-dessous son essai sur l'inégalité des races, dans la sous-partie, '« Me voici Gobinien »', p. 117.

<sup>430</sup> Antoine Desmoulins, *Histoire naturelle des races humaines du Nord-Est de l'Europe, de l'Asie boréale et orientale, et de l'Afrique australe*, Paris, Méquignon-Marvis, 1826.

<sup>431</sup> Louis Agassiz, Josiah Nott, George Gliddon, William Usher, Henry Patterson, *Types of Mankind*, Philadelphie, Lippincott, Grambo & Co, 1854.

<sup>432</sup> William Frédéric Edwards, *Des caractères physiologiques des races humaines considérés dans leurs rapports avec l'histoire. Lettre à M. Amédée Thierry*, Paris, Dondey-Dupré, 1841.

<sup>433</sup> Samuel G. Morton, *Crania Americana ; or a Comparative View of the Skulls of Various Aboriginal Nations of North and South America*, Philadelphie/Londres, J. Dobson-Simpkin-Marshall & Co, 1839.

<sup>434</sup> Quoique la physiognomonie ne soit pas une taxinomie de toute l'humanité, mais une démarche sémiologique visant à distinguer les caractères de tous les hommes *via* leur phénotype, et indépendamment de leur origine, elle a apporté du grain à moudre aux théories raciales, dans la mesure où elle relie phénotype et identité personnelle.

<sup>435</sup> Voir plus haut, Chapitre 1, sous-partie 'Du père au fils', p. 48.

<sup>436</sup> Voir Claude Blanckaert, « Un fil d'Ariane dans le labyrinthe des origines...Langues, races et classification ethnologique au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, vol. 2, n° 17, 2007, p. 137-171.

appellerait aujourd'hui un type ethnique, ou, à l'autre extrême d'un continuum linguistique, variété humaine sans ancêtre commun avec les autres variétés.

Après 1860 et la publication des travaux de Darwin, les tentatives de classification raciale des hommes connaissent une nouvelle inflexion, de portée considérable. En résumé, avant 1860, penser la race revenait à classifier l'humanité : les taxinomies suffisaient à conceptualiser et expliquer les différences entre les hommes. « To classify was to explain<sup>437</sup> » écrit Michael Banton. Ernst Mayr, dans *The Growth of Biological Thought*, explique qu'avant Darwin prévalait une pensée essentialiste : « The presence of the same essence is inferred on the basis of similarity. Species, thus, were simply defined as groups of *similar* individuals that are *different* from individuals belonging to other species<sup>438</sup>. » Avec Darwin, cette vision inductive cède la place à une méthode déductive, liée à ce que Mayr appelle « population thinking<sup>439</sup> » : dans ce type de pensée, c'est la variabilité au niveau de l'individu qui donne naissance aux taxinomies, et les régit. S'inspirant de cela, les penseurs de la race après Darwin interprètent le comportement humain, ou le phénotype humain, comme une conséquence de la présence de certains facteurs propres à l'individu (on parlera bientôt de gènes). Penser la race devient un processus proprement analytique, et non plus simplement typologique.

S'ajoute à tout cela une nouvelle nuance de sens, qui apparaît au XIX<sup>e</sup> siècle, et à laquelle on parvient par contiguïté : le caractère national, le *Volksgeist*. Je renvoie ici à nouveau à Benbassa :

Sous l'influence de penseurs français tels Hippolyte Taine (1828-1893) ou Ernest Renan, les races sont définies selon des critères linguistiques, historiques ou religieux : race arabe, race juive, race slave, etc. Dans le sillage du développement de nationalismes exclusivistes, il devient même assez courant de parler de race française ou espagnole sans que cela ait désormais le moindre rapport avec les classifications phénotypiques antérieures<sup>440</sup>.

Ce dernier sens est essentiel pour comprendre le texte proustien. Proust écrit en effet à une période où les passions politiques et littéraires se déchaînent autour de l'opposition

---

<sup>437</sup> *Racial Theories, op. cit.*, p. 80.

<sup>438</sup> Ernst Mayr, *The Growth of Biological Thought. Diversity, Evolution, and Inheritance*, Cambridge MA/Londres, The Belknap Press of Harvard University Press, 1982, p. 256.

<sup>439</sup> *Ibid.*, p. 487.

<sup>440</sup> *Dictionnaire des racismes, op. cit.*, p. 568.

franco-allemande. Le concept de race se trouve alors au centre des débats : le clerc (selon le mot de Benda) doit-il suivre sa 'race' ou rester 'au-dessus de la mêlée' ? Barrès écrit : « Ce qui est moral, c'est de *ne pas se vouloir libre de sa race*<sup>441</sup>. » Tandis que pour Ernest Renan, « [l]'homme n'appartient ni à sa langue, ni à sa race ; il n'appartient qu'à lui-même, car c'est un être libre, c'est-à-dire un être moral<sup>442</sup>. » Nous reviendrons plus bas sur cette notion de race française<sup>443</sup>.

## b) Race et hérédité dans la *Recherche*

### *Raciologies proustiennes*

Alors, de quoi parle Proust quand il parle de race ? La question vaut d'être posée, au vu du labyrinthe linguistique que nous venons d'esquisser. L'affirmation à l'emporte-pièce d'Alessandro Piperno, qui écrit à propos des passages les plus ambigus de la *Recherche* : « Qu'est-ce d'autre que du racisme ? Celui professé par le diplomate Gobineau dans les années 1850<sup>444</sup> », nous semble difficile à soutenir, dans la mesure où elle n'est pas précédée par une définition et une analyse claires du terme de race chez Proust, ni même par une définition de ce qu'est le racisme. Ce dernier terme est tout aussi labile et difficile à situer que la race à laquelle il fait référence. Le racisme renvoie-t-il uniquement au polygénisme ? Ou est-il compatible également avec le monogénisme ? On peut, en effet, tout à fait concevoir une attitude discriminatoire envers un groupe d'individus au sein d'une théorie monogéniste. Dans cette thèse, on s'efforcera de n'utiliser que le terme « racialisme » et ses dérivés, plutôt que « racisme ». Nous suivons en cela Pierre-André Taguieff, qui explique leur différence de la manière suivante :

Nous [appellerons ces doctrines] « racialistes » en tant qu'élaborations idéologiques centrées sur une visée explicative, et « racistes » en tant qu'elles comportent des prescriptions, définissent des valeurs et des normes, qui se traduisent par des discriminations ou des ségrégations, des expulsions ou des persécutions, voire des exterminations<sup>445</sup>.

---

<sup>441</sup> Cité par Julien Benda, *La Trahison des clercs*, op. cit., p. 79.

<sup>442</sup> *Ibid.*

<sup>443</sup> Voir ci-après, 'Race française, nation française', p. 115.

<sup>444</sup> Alessandro Piperno, *Proust antijuif* [2000] Paris, Éditions Liana Lévi, 2007, p. 62.

<sup>445</sup> Pierre-André Taguieff, *La Couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, Paris, Fayard, 2002, p. 17.

Ainsi, il n'est pas rare de trouver des racistes du XIX<sup>e</sup> siècle qui n'étaient pas racistes, selon cette définition<sup>446</sup>.

Si l'on observe les passages où Proust utilise le terme de race, on remarque que, parfois, ce mot signifie simplement 'groupe', ou 'catégorie'. Ainsi, un jour que Swann croit qu'Odette l'a trompé avec Charlus, qui est névropathe, il en conclut que « cette race d'hommes est la pire de toutes<sup>447</sup> ». Par dépit, Swann généralise sa fureur à tous les névropathes. De même, Françoise « n'était pas de la race agréable et pleine de bonhomie dont Aimé faisait partie<sup>448</sup>. » Ou encore ce passage :

Morel ajouta d'autant plus aisément foi à ce mensonge que M. de Charlus aimait à le prendre pour confident de ses relations avec des apaches, race pour qui un fils de valet de chambre, si crapuleux qu'il soit lui-même, professe un sentiment d'horreur égal à son attachement aux idées bonapartistes<sup>449</sup>.

Il serait, ici, abusif d'interpréter « race » comme autre chose que 'type' ou 'groupe', quoique l'on sente une connotation péjorative. Proust s'en tient à un usage classique, suranné du terme et qu'on ne saurait sur-interpréter. Une occurrence, cependant, se distingue des autres. Le narrateur réfléchit sur Françoise et ses domestiques ; il remarque que tous ses domestiques ont les mêmes défauts, présentant, en creux, une image de lui-même : « Ce fut par leurs défauts invariablement acquis que j'appris mes défauts naturels et invariables, leur caractère me présenta une sorte d'épreuve négative du mien<sup>450</sup> ». Cette identité 'sérielle' des domestiques le pousse à méditer de la manière suivante :

Nous nous étions beaucoup moqués autrefois, ma mère et moi, de Mme Sazerat qui disait en parlant des domestiques : « Cette race, cette espèce. » Mais je dois dire que la raison pourquoi je n'avais pas lieu de souhaiter de remplacer Françoise par quelque autre est que cette autre aurait appartenu tout autant et inévitablement à la race générale des domestiques et à l'espèce particulière des miens<sup>451</sup>.

---

<sup>446</sup> Nous pensons en particulier aux théoriciens juifs qui ont mis en avant une forme de racialisme positif afin de se défendre contre l'antisémitisme ambiant. Voir plus bas, Chapitre 3, sous-partie « Admirable puissance de la race », p. 155.

<sup>447</sup> I, CS, 351.

<sup>448</sup> II, JF, 55.

<sup>449</sup> III, P, 815. Apache : « mot désignant un malfaiteur parisien », *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, t. 1, p. 160.

<sup>450</sup> II, CG, 364.

<sup>451</sup> II, CG, 364-365.

On remarque que le premier réflexe du narrateur face à une assertion telle que « cette race, cette espèce », est le rire et le mépris. Mais ce sentiment évolue : désormais, le narrateur comprend que Mme Sazerat avait, d'une certaine manière, raison. Les domestiques sont une race, non pas biologique, mais dans le sens où ils se ressemblent tous, en raison de « défauts » communs non pas innés mais « invariablement acquis ». Le rapport de l'inné à l'acquis est ici subtil, puisque l'acquisition ne semble pas moins inévitable que ce qui est déjà donné (on se rappelle de la description de Mlle de Stermaria mettant peut-être en équivalence race et éducation). La taxinomie des domestiques se compose ainsi : la race (les domestiques) se subdivise en divers groupes. Un de ces groupes est 'l'espèce des domestiques appartenant au narrateur'. Dans l'idée de Proust, donc, la race est un groupement plus large que l'espèce – dans la classification linnéenne on dirait que c'est un genre –, ce qui est à l'inverse de la hiérarchie scientifique qui place la race à un niveau subsppécifique (or nous avons vu que dans les manuels scolaires utilisés à l'époque de Proust, ces hiérarchies étaient clairement stipulées<sup>452</sup>). Cette réflexion du narrateur est parodique d'une taxinomie humaine, mais elle renvoie à quelque chose de très sérieux et de très constant chez Proust : la croyance en une identité sérielle. On trouve un écho de cela dans la scène du *Temps retrouvé* où le narrateur observe Charlus se faisant battre. Il remarque incidemment que les amants de Charlus ressemblent tous à Morel. S'il voit la ressemblance, il ne sait comment l'expliquer.

Fallait-il en conclure que M. de Charlus [...] était toujours fidèle à un même type [...] ; que tous trois ressemblaient un peu à l'éphèbe dont la forme, intaillée dans le saphir qu'étaient les yeux de M. de Charlus, donnait à son regard ce quelque chose de si particulier [...] ? Ou que, son amour pour Morel ayant modifié le type qu'il cherchait, pour se consoler de son absence il cherchait des hommes qui lui ressemblaient<sup>453</sup> ?

Les femmes aimées participent aussi de cette thématique : « Elles sont, ces femmes, un produit de notre tempérament, un « négatif » de notre sensibilité<sup>454</sup>. » La même image revient, puisque les domestiques étaient des « épreuve[s] négative[s] » du caractère du narrateur.

Ailleurs, 'race' répond au sens de « groupe social noble », « grande famille nobiliaire ». C'est le cas de ce passage dithyrambique sur le nez de Charlus : « Les plus vieilles familles

---

<sup>452</sup> Voir Chapitre 1, sous-partie 'Leçons de choses', p. 45.

<sup>453</sup> IV, *TR*, 397.

<sup>454</sup> II, *JF*, 248.

finissent par avouer, dans un nez rouge et bossu, dans un menton déformé, des signes spécifiques où chacun admire la “race”<sup>455</sup>. » Charlus, il faut le dire, trouve souvent le mot ‘race’ accolé à son nom. Il a un « air de race, de grand seigneur jusqu’au bout des ongles<sup>456</sup> ». C’est qu’il est de la lignée des Guermantes, « race de princes lettrés<sup>457</sup> », « race restée si particulière au milieu du monde<sup>458</sup> », enfin tout simplement, « une race<sup>459</sup> », une race « autre », car « on n’a pas impunément mille ans de féodalité dans le sang<sup>460</sup> ». La race a ici une forte connotation médiévale, comme dans cette tirade de Brichot, où le discours tout entier se trouve contaminé par l’imaginaire féodal, à la limite du burlesque :

Soit dit sans offenser ce preux de haute race, me déclara Brichot dans la voiture qui nous ramenait, il est tout simplement prodigieux quand il commente son catéchisme satanique avec une verve un tantinet charentonesque et une obstination, j’allais dire une candeur, de blanc d’Espagne et d’émigré. Je vous assure que, si j’ose m’exprimer comme Mgr d’Hulst, je ne m’embête pas les jours où je reçois la visite de ce féodal qui, voulant défendre Adonis contre notre âge de mécréants, a suivi les instincts de sa race, et, en toute innocence sodomiste, s’est croisé<sup>461</sup>.

Enfin, Charlus se trouve être, par sa naissance, plus noble que les rois de France : sa « race [est] plus pure que la Maison de France<sup>462</sup> ». Mais il n’est pas le seul, bien entendu. Le marquis de Norpois décrit le roi Théodose comme appartenant à la « race, la plus noble, héraldiquement parlant, de toute l’Europe<sup>463</sup> ». Quant à la princesse de Parme, le narrateur admire cette femme « issue de la race la plus noble et possédant la plus grande fortune du monde<sup>464</sup> ».

Dans une forme de contradiction – inhérente à la labilité du mot ‘race’ –, Proust affirme aussi à diverses reprises la prééminence du sang français, paysan. La race, ici, est la continuité ‘pure’ d’une famille et d’une tradition familiale du petit peuple ; tandis que les familles royales, certes racées, sont souvent mélangées à de nobles familles étrangères, en quoi elles cessent d’être ‘purement’ françaises. On le voit bien, il devient déjà délicat de mettre en mots les concepts utilisés par Proust, qui relèvent en l’occurrence d’un mythe de la

---

<sup>455</sup> III, *P*, 556.

<sup>456</sup> II, *JF*, 120.

<sup>457</sup> I, *JF*, 452.

<sup>458</sup> II, *CG*, 379.

<sup>459</sup> II, *CG*, 706 ; II, *CG*, 731 ; IV, *TR*, 429 et 552.

<sup>460</sup> II, *CG*, 869.

<sup>461</sup> III, *P*, 831.

<sup>462</sup> III, *SG*, 454.

<sup>463</sup> I, *JF*, 451.

<sup>464</sup> II, *CG*, 718.

pureté ou, comme l'exprime Jean Reccanati, d'une « mystique de la francité<sup>465</sup> ». C'est surtout dans *Sodome et Gomorrhe* qu'affleure cette idée, et ce à travers des personnages symboliques de la France de Saint-André-des-Champs<sup>466</sup> : Aimé qui, « [c]omme tous les chefs d'étage de l'hôtel de Balbec, comme plusieurs valets de chambre du prince de Guermantes, [...] appartenait à une race plus ancienne que celle du prince, donc plus noble<sup>467</sup> », Morel<sup>468</sup>, Françoise et Théodore<sup>469</sup>.

Nous parvenons ensuite à la nuance nationale de la notion de race, à son sens de *Volksgeist*. C'est principalement dans *Le Temps retrouvé* et vis-à-vis de l'Allemagne que l'on trouve cette utilisation. La « race allemande<sup>470</sup> » y est aussi appelée « race teutonnes<sup>471</sup> », « race prussienne<sup>472</sup> », ou encore « race belliqueuse<sup>473</sup> ». Il est intéressant de remarquer que, hormis une exception examinée plus bas, aucune des ces occurrences ne peut être attribuée au narrateur lui-même, qui au contraire s'efforce de les rejeter. En effet, les expressions que nous venons de citer se trouvent dans la bouche de Charlus. Or, ce personnage se trouve ridiculisé par la narration : il vitupère contre les Allemands alors qu'il est profondément germanophile.

Ah ! ils ne savaient pas comme moi la force de l'Allemagne, la vertu de la race prussienne, dit-il en s'oubliant – et puis, remarquant qu'il avait trop laissé voir son point de vue – ce n'est pas tant l'Allemagne que je crains pour la France que la guerre elle-même<sup>474</sup>.

L'exception, quant à elle, se présente de la manière suivante :

Car il était bien probable qu'à mon insu l'exemple de M. de Charlus m'eût guidé dans cette scène mensongère que je lui avais si souvent vu jouer, avec tant d'autorité ; et d'autre part, était-elle, de sa part, autre chose qu'une inconsciente importation dans le domaine de la vie privée, de la tendance profonde de sa race allemande, provocatrice par ruse, et par orgueil guerrière s'il le faut<sup>475</sup> ?

---

<sup>465</sup> Jean Reccanati, *Profils juifs de Marcel Proust*, Paris, Buchet-Chastel, 1979, p. 18.

<sup>466</sup> I, CS, 149.

<sup>467</sup> III, SG, 379.

<sup>468</sup> III, SG, 448.

<sup>469</sup> I, CS, 149 (pour Françoise et Théodore).

<sup>470</sup> III, P, 863.

<sup>471</sup> IV, TR, 358.

<sup>472</sup> IV, TR, 373.

<sup>473</sup> IV, TR, 377.

<sup>474</sup> IV, TR, 373.

<sup>475</sup> III, P, 863.

En décrivant Charlus, le narrateur affirme nettement l'idée d'une « race allemande », douée de caractéristiques psychologiques et morales qui la distinguent des autres (ruse, orgueil guerrier). Cette idée réapparaît plus loin, dans un passage qui semble, à première vue, contradictoire. Le narrateur analyse la germanophilie de Charlus et sa propre germanophobie. Il constate que, de même que pour l'amour, les haines entre individus, et entre nations, ne sont pas motivées par leur objet (par exemple, l'Allemagne), mais par un sentiment subjectif et purement circonstanciel. Croire que l'Allemagne est haïssable en soi est provoqué par une « objectivation des sentiments<sup>476</sup> » qui prend sa source dans la variété des phénomènes et des personnes que nous rencontrons : l'existence même d'une différence nous pousse à la conceptualiser.

L'intelligence n'a point de peine alors à se baser sur cette différence en théorie (enseignement contre nature des congréganistes selon les radicaux, impossibilité de la race juive à se nationaliser, haine perpétuelle de la race allemande contre la race latine, la race jaune étant momentanément réhabilitée)<sup>477</sup>.

Nous avons là une critique de l'abus des taxinomies essentialistes. Cependant, Proust ne remet pas en cause la classification elle-même : à aucun moment, l'idée de race allemande, de race latine ou de race jaune n'est critiquée. Bien au contraire, quelques lignes après, nous trouvons la nuance suivante :

ce que je remarquais de subjectif dans la haine comme dans la vue elle-même n'empêchait pas que l'objet pût posséder des qualités ou des défauts réels et ne faisait nullement s'évanouir la réalité en un pur relativisme<sup>478</sup>.

Enfin, dernière variante de sens de 'race' dans la *Recherche*, mais non la moindre : celle qui concerne deux catégories particulières, les Juifs et les homosexuels. La signification de 'race', ici, semble se situer au croisement de plusieurs nuances : groupe social, mais aussi nationalité (ceci vaut plutôt pour les Juifs), et enfin signification biologique. Nous reviendrons plus longuement sur ces deux catégories dans les chapitres suivants<sup>479</sup>.

---

<sup>476</sup> IV, *TR*, 491.

<sup>477</sup> IV, *TR*, 492.

<sup>478</sup> IV, *TR*, 492.

<sup>479</sup> Voir Chapitre 3, p. 142, et Chapitre 4, p. 167.

*Hérédités physiques*

Le mot ‘race’, on l’a vu, renvoie étymologiquement à la famille, au groupe d’où l’on est issu. En cela, il est lié au terme ‘atavisme’, très souvent employé par Proust (ainsi que ses dérivés), et qui exprime également ce primat de la généalogie, puisqu’il vient du latin *atavus*, qui veut dire ancêtre<sup>480</sup>. Le terme latin, d’ailleurs, apparaît dans la *Recherche : atavis et armis* (ablatif pluriel, « par les ancêtres et par les armes ») est la devise choisie par Charlus pour le cachet de la lettre qu’il envoie à Morel afin de le faire revenir vers lui<sup>481</sup>. ‘Atavisme’ est un mot récent : ce n’est qu’à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et particulièrement après Zola, qu’on l’utilise pour les humains, dans le sens de : « réapparition de caractères ancestraux ». Le succès de ce mot est lié au succès des théories de l’hérédité<sup>482</sup>. En 1847, le docteur Prosper Lucas publie un *Traité de l’hérédité naturelle*<sup>483</sup>, et nous avons déjà vu l’influence de l’ouvrage de Ribot quelques années après<sup>484</sup>. L’hérédité se trouve également au cœur de la pensée de Barrès<sup>485</sup>. La récurrence du terme atavisme dans la *Recherche* est symptomatique d’une obsession proustienne pour l’hérédité et de tout ce qui relève, en nous, de nos ancêtres. Il s’agit d’abord, bien entendu, de traits physiques : ainsi, « le méplat<sup>486</sup> » des joues de Legrandin ressemble à « la construction de celles de son jeune neveu, Léonor de Cambremer<sup>487</sup> ». Le narrateur radiographie tous les personnages pour voir ce qui les attend : « un gros nez, une bouche proéminente, un embonpoint<sup>488</sup> », et ce, y compris « chez ceux qui se croient les plus libérés de leur race<sup>489</sup> ». C’est en vieillissant que les atavismes se multiplient : « À partir d’un certain âge, et même si des évolutions différentes s’accomplissent en nous, plus on devient soi, plus les traits familiaux s’accroissent<sup>490</sup>. »

On se souvient que Mendel avait bouleversé les croyances sur l’hérédité en montrant que l’enfant n’est pas une simple fusion des caractères parentaux. Proust, il faut le souligner,

<sup>480</sup> *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, t. 1, p. 242.

<sup>481</sup> III, *CG*, 453.

<sup>482</sup> *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, t. 1, p. 242. Sur le succès des théories héréditaires au XIX<sup>e</sup> siècle, voir Jean Borie, *Mythologies de l’hérédité au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Galilée, 1981.

<sup>483</sup> Prosper Lucas, *Traité philosophique et physiologique de l’hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux*, Paris, Baillière, 1847-1850, 2 vol.

<sup>484</sup> Ci-dessus, Chapitre 1, sous-partie ‘Jean-Baptiste de Lamarck’, p. 25.

<sup>485</sup> Voir ci-après, ‘Race française, nation française’, p. 115.

<sup>486</sup> IV, *TR*, 521.

<sup>487</sup> *Ibid.*

<sup>488</sup> II, *JF*, 245.

<sup>489</sup> *Ibid.*

<sup>490</sup> III, *SG*, 256.

reprend ces conceptions mendéliennes, dans sa description de Gilberte mi-Swann, mi-Odette<sup>491</sup> ; mais aussi, par exemple, dans sa présentation des fils de Mme de Surgis :

C'étaient les deux fils de Mme de Surgis, la nouvelle maîtresse du duc de Guermantes. Ils resplendissaient des perfections de leur mère, mais chacun d'une autre. En l'un avait passé, ondoyante en un corps viril, la royale prestance de Mme de Surgis, et la même pâleur ardente, roussâtre et sacrée affluait aux joues marmoréennes de la mère et de ce fils ; mais son frère avait reçu le front grec, le nez parfait, le cou de statue, les yeux infinis ; ainsi faite de présents divers que la déesse avait partagés, leur double beauté offrait le plaisir abstrait de penser que la cause de cette beauté était en dehors d'eux ; on eût dit que les principaux attributs de leur mère s'étaient incarnés en deux corps différents ; que l'un des jeunes gens était la stature de sa mère et son teint, l'autre son regard comme les êtres divins qui n'étaient que la Force et la Beauté de Jupiter ou de Minerve<sup>492</sup>.

Fasciné par l'hérédité, le narrateur l'est sans aucun doute ; c'est ce qui fait, à ses yeux, les charmes de Mlle de Stermaria : « ce qu'il y avait de particulier dans le port de sa haute taille, dans sa démarche, et qui m'évoquait avec raison son hérédité<sup>493</sup> ». Et de conclure que la « "race" » rendait ses attraits plus « complets ». On peut lire le même phénomène dans l'attraction qu'il ressent pour Albertine :

Moi qui connaissais plusieurs Albertine en une seule, il me semblait en voir bien d'autres encore reposer auprès de moi. Ses sourcils arqués comme je ne les avais jamais vus entouraient les globes de ses paupières comme un doux nid d'alcyon. Des races, des atavismes, des vices reposaient sur son visage. Chaque fois qu'elle déplaçait sa tête elle créait une femme nouvelle, souvent insoupçonnée de moi<sup>494</sup>.

Paradoxalement, l'atavisme multiplie Albertine ; son corps devient le dépositaire d'identités multiples, issues de temps peut-être immémoriaux. Antoine Compagnon a signalé à quel point cette idée est profondément liée à la vision proustienne du temps incarné : nous sommes tous, dans notre corps, à la fois le présent et le passé<sup>495</sup>. Selon le système proustien, les caractères sautent souvent quelques générations, pour réapparaître plus tard. C'est pourquoi,

chez Bloch, chez le petit Cambremer, chez le duc de\*\*\* il y avait [...] une cécité précoce qui n'existait pas chez les parents mais chez les grands parents qu'il<s>

---

<sup>491</sup> I, *JF*, 554.

<sup>492</sup> III, *SG*, 85.

<sup>493</sup> II, *JF*, 44.

<sup>494</sup> III, *P*, 580.

<sup>495</sup> Antoine Compagnon, *Proust entre deux siècles*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 290.

n'avai<en>t pas connus et ainsi comme ces volontés de la nature plus larges que les volontés individuelles, épandues sur de plus larges surfaces comme le soleil et l'ombre sur la mer, rejaillissaient comme une source ou un volcan [...] toutes les deux ou trois générations<sup>496</sup>.

Le trait physique le plus susceptible d'être hérité, néanmoins, est la maladie. Celle de Swann lui vient de sa mère<sup>497</sup> ; de plus, il est affligé d'un « eczéma ethnique » et de « la constipation des Prophètes<sup>498</sup> ». Nicolas, dans une ébauche du texte, est également victime d'une maladie héréditaire<sup>499</sup>. Avec pessimisme, le narrateur se « [rend] compte aussi que les humeurs des hommes ne meurent pas avec leurs corps *et renaissent pour en persécuter d'autres que leur corps ne connaîtra pas mais par l'instrument de leurs descendants*<sup>500</sup> ».

L'idée issue de Haeckel selon laquelle l'ontogénie reproduit la phylogénie<sup>501</sup>, ainsi que le thème lamarckien des caractères acquis, participent également de cette conception de l'hérédité comme force inéluctable. On se souvient que Swann est passé par « tous les états successifs » de « sa race<sup>502</sup> ». Margaret Mein observe que dans la *Recherche*, « [o]n revit dans sa vie propre, soit en raccourci, le passé non seulement de sa famille mais de sa race entière<sup>503</sup>. » Mais elle interprète cela comme « une sorte de déterminisme proche du jansénisme<sup>504</sup> ». La référence au jansénisme ne nous semble pas une manière appropriée de rendre le déterminisme proustien, qui est plus proche de la biologie que de la religion. Sigbrit Swahn, quant à elle, se veut très prudente : « Il ne s'agit pas d'affirmer que Proust ait cru à l'atavisme comme à une théorie scientifique<sup>505</sup> ». Pourtant, l'hérédité est un phénomène si important dans le roman que l'individu semble se dissoudre face à la puissance de l'espèce.

[...] c'est à cause de notre vie enfermée dans l'individu que nous croyons que certaines particularités sont inhérentes à lui. En réalité elles ignorent l'individu, se

<sup>496</sup> IV, *TR*, Esq. LXVII, 970.

<sup>497</sup> « La maladie de Swann était celle qui avait emporté sa mère et dont elle avait été atteinte précisément à l'âge qu'il avait. » II, *CG*, 866.

<sup>498</sup> I, *CS*, 395. Ces deux références à des maladies ethniques juives ont été analysées longuement par Juliette Hassine, dans son article « L'écriture du discours antisémite dans la *Recherche* et ses sources bibliques et gréco-romaines », art. cit., p. 83-100.

<sup>499</sup> IV, *TR*, Esq. LXVII, 971.

<sup>500</sup> *Ibid.* Les italiques sont de Proust.

<sup>501</sup> Voir plus haut, Chapitre 1, sous-partie 'Ernst Haeckel', p. 35.

<sup>502</sup> I, *JF*, 424.

<sup>503</sup> « Le thème de l'hérédité dans l'œuvre de Proust », art. cit., p. 87.

<sup>504</sup> *Ibid.*

<sup>505</sup> Art. cit., p. 63.

jouent sur des surfaces beaucoup plus vastes, ne comptent pas par individu et ont un système de numération différent<sup>506</sup>.

Ailleurs, on lit encore : « Nos existences sont en réalité, par l'hérédité, aussi pleines de chiffres cabalistiques, de sorts jetés, que s'il y avait vraiment des sorcières<sup>507</sup>. »

### *Hérédités mentales*

Les traits du visage, les maladies, ne sont cependant pas les seuls éléments à pouvoir être hérités<sup>508</sup>. Proust développe toute une théorie de l'hérédité où les goûts, les habitudes (on se souvient ici de l'hérédité des caractères acquis<sup>509</sup>), les idées politiques même, peuvent passer de génération en génération, « car nous ne nous faisons pas de toutes pièces nous-mêmes<sup>510</sup> ». Cette vision de l'hérédité fait écho à l'ouvrage de Théodule Ribot, *L'Hérédité*, qui avait connu un grand succès à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ribot s'y occupe principalement de « la transmission héréditaire des facultés mentales<sup>511</sup> ». Ainsi, dans la *Recherche*, Nissim Bernard aime à fréquenter les bordels, « par atavisme d'Oriental<sup>512</sup> ». Mlle de Stermaria a une « dureté foncière, familiale<sup>513</sup> », « une sorte de cran d'arrêt atavique<sup>514</sup> » ; quant à Mme de Marsantes, « [p]ar atavisme son âme était remplie par la frivolité des existences de cour, avec tout ce qu'elles ont de superficiel et de rigoureux<sup>515</sup>. » Il est peu courant, chez Proust, que l'hérédité se montre de manière positive ; Mme de Marsantes est un rare exemple de « sagesse atavique<sup>516</sup> ». Ces qualités font qu'elle parvient à réconcilier son fils Saint-Loup

<sup>506</sup> IV, *TR*, Esq. LXVII, 970.

<sup>507</sup> II, *CG*, 866.

<sup>508</sup> Le thème d'une hérédité mentale chez Proust a été analysé en particulier par Margaret Mein (art. cit., p. 83), Antoine Compagnon (*Proust entre deux siècles, op. cit.*, p. 271), Geneviève Henrot (entrée « Hérédité », *Dictionnaire Marcel Proust, op. cit.*, p. 469-470), et Jo Yoshida (art. cit., p. 84).

<sup>509</sup> Voir plus haut, Chapitre 1, sous-partie 'Jean-Baptiste de Lamarck', p. 25.

<sup>510</sup> IV, *AD*, 165.

<sup>511</sup> Théodule Ribot, *L'Hérédité : étude psychologique sur ses phénomènes, ses lois, ses causes, et ses conséquences, op. cit.*, p. 2. Edward Bizub, dans son ouvrage *Proust et le moi divisé. La Recherche : creuset de la psychologie expérimentale (1874-1914)*, Genève, Droz, 2006, examine longuement l'influence de Ribot et d'autres pionniers de la psychologie expérimentale, mais en laissant au second plan ce qui concerne l'hérédité et la biologie.

<sup>512</sup> III, *SG*, 239.

<sup>513</sup> II, *JF*, 48.

<sup>514</sup> *Ibid.*

<sup>515</sup> II, *CG*, 547.

<sup>516</sup> IV, *AD*, 258.

avec Gilberte, qu'il a épousée<sup>517</sup>. C'est peut-être parce qu'il pense à Mme de Marsantes que le narrateur commente ainsi l'intelligence de Saint-Loup : « si la guerre n'avait grandi l'intelligence de Saint-Loup, cette intelligence, conduite par une évolution où l'hérédité entraînait pour une grande part, avait pris un brillant que je ne lui avais jamais vu<sup>518</sup> ». Mais plus souvent, l'hérédité mentale est un phénomène négatif, comme l'étrange habitude qu'a Françoise de ne jamais dire l'heure correctement :

Mais c'était chez Françoise un de ces défauts particuliers, permanents, inguérissables, que nous appelons maladifs, de ne pouvoir jamais regarder ni dire l'heure exactement. Je n'ai jamais pu comprendre ce qui se passait dans sa tête [...] ce qui est certain, c'est que ce phénomène avait toujours lieu. L'humanité est très vieille. L'hérédité, les croisements ont donné une force insurmontable à de mauvaises habitudes, à des réflexes vicieux<sup>519</sup>.

Il semble presque extraordinaire que Proust en arrive à tirer des conclusions sur « l'humanité » simplement à partir du fait que Françoise ne sait pas lire l'heure. Est-ce un trait d'humour, une exagération comique ? Peut-être, mais comme nous l'avons déjà signalé, cela n'enlève rien au discours dogmatique qui transparait de manière sous-jacente : celui sur l'hérédité des mauvaises habitudes. La croyance en un atavisme mental semble si certaine au narrateur qu'il ne manque aucune occasion de rappeler que

[m]ême mentalement, nous dépendons des lois naturelles beaucoup plus que nous croyons et notre esprit possède d'avance comme certain cryptogramme, comme telle graminée les particularités que nous croyons choisir. Mais nous ne saisissons que les idées secondes sans percevoir la cause première (race juive, famille française, etc.) qui les produisait nécessairement et que nous manifestons au moment voulu. Et peut-être, alors que les unes nous paraissent le résultat d'une délibération, les autres d'une imprudence dans notre hygiène, tenons-nous de notre famille, comme les papilionacées la forme de leur graine, aussi bien les idées dont nous vivons que la maladie dont nous mourrons<sup>520</sup>.

Les papilionacées sont une famille de plantes dont la fleur a une forme de papillon, comme la plante du petit pois. On se souvient que c'est grâce à ses expériences sur des plantes de petits pois que le moine de Brno, Mendel, a découvert les lois de l'hérédité<sup>521</sup> : le

---

<sup>517</sup> « Elle faisait partie de ces milieux où le mélange des sangs qui vont se recroisant sans cesse et l'appauvrissement des patrimoines font reflourir à tout moment dans le domaine des passions, comme dans celui des intérêts, les vices et les compromissions héréditaires. » IV, *AD*, 257.

<sup>518</sup> IV, *TR*, 339.

<sup>519</sup> III, *P*, 662.

<sup>520</sup> II, *JF*, 246.

<sup>521</sup> Voir plus haut, Chapitre 1, sous-partie 'Gregor Mendel', p. 37.

fait que Proust parle de papilionacées plutôt que de toute autre plante, et en utilisant, qui plus est, le terme scientifique, pourrait être une référence implicite à Mendel et à ses lois.

Nous avons vu ci-dessus que dans le schéma proustien, les traits physiques peuvent sauter quelques générations : il en est de même pour les héritages mentaux. Proust s'empresse de contrecarrer toute objection qu'on pourrait lui faire là-dessus, en expliquant que même si les caractéristiques morales peuvent être en apparence très distinctes, elles n'en sont pas moins profondément reliées, car « si les fautes de l'oncle sont différentes de celles du neveu, l'hérédité peut n'en être pas moins dans une certaine mesure la loi causale car l'effet ne ressemble pas toujours à la cause, comme la copie à l'original<sup>522</sup> ». Le narrateur lui-même illustre sa propre théorie : dans *La Prisonnière*, il se rend compte qu'il ressemble de plus en plus à sa tante Léonie, « avec qui [il] aurai[t] bien juré qu'[il] n'avai[t] pas un seul point commun, [...] tout différent en apparence de cette maniaque<sup>523</sup> ». Mais le fait est que la tante Léonie est « transmigrée<sup>524</sup> » en lui. Quant à Bloch, il est l'image vivante de son père<sup>525</sup>, qui est « enclavé<sup>526</sup> » en son fils. Le narrateur tire de ces observations une conclusion qui tend au mysticisme :

une seule ondulation propage dans toute l'étendue de l'espace les mêmes manières de dire, de penser, de même dans toute la durée du temps de grandes lames de fond soulèvent, des profondeurs des âges, les mêmes colères, les mêmes tristesses, les mêmes bravoures, les mêmes manies à travers les générations superposées [...]<sup>527</sup>.

Dans quelle mesure peut-on voir dans toutes ces réflexions une véritable théorie proustienne de l'hérédité ? Mein préfère prendre ses distances avec cette idée : « Il est vrai que Proust sonde la question de l'hérédité, qu'il la creuse, mais en poussant si loin le jeu des métaphores qu'on risque peut-être de prendre ses propos parfois trop au pied de la lettre<sup>528</sup>. » Louable prudence, mais qui semble prendre pour acquis que le jeu des métaphores (et sans doute, en parallèle, l'ironie) neutralise d'office le discours dogmatique. Or, nous avons déjà exprimé l'idée que l'ironie et les superpositions de discours (dues, par exemple, à des jeux de métaphores) n'enlève rien au texte : il ne fait qu'y ajouter. Ainsi, dans cette dernière citation, l'image d'une onde, la référence à l'« espace » et aux « lames de fond », semble miner par son exagération même l'idée qui est mise en avant (l'hérédité mentale). À s'y pencher plus

---

<sup>522</sup> III, *SG*, 91.

<sup>523</sup> III, *P*, 586.

<sup>524</sup> *Ibid.*

<sup>525</sup> IV, *TR*, 507.

<sup>526</sup> II, *JF*, 127.

<sup>527</sup> IV, *TR*, 517.

<sup>528</sup> Margaret Mein, art. cit., p. 93.

attentivement, on note cependant que cette même image participe d'un vocabulaire poétique inspiré de la science, ce qui a pour effet, à nouveau, de resserrer l'écheveau du discours théorique.

Par ailleurs, nous voudrions également nous en remettre à un passage étonnant :

Avant de revenir à la boutique de Jupien, l'auteur tient à dire combien il serait contristé que le lecteur s'offusquât de peintures si étranges. D'une part (et ceci est le petit côté de la chose), on trouve que l'aristocratie semble proportionnellement, dans ce livre, plus accusée de dégénérescence que les autres classes sociales. Cela serait-il, qu'il n'y aurait pas lieu de s'en étonner. Les plus vieilles familles finissent par avouer, dans un nez rouge et bossu, dans un menton déformé, des signes spécifiques où chacun admire la « race ». Mais parmi ces traits persistants et sans cesse aggravés, il y en a qui ne sont pas visibles, ce sont les tendances et les goûts<sup>529</sup>.

Il est rare que la voix auctoriale (« l'auteur tient à dire ») se fasse entendre de manière aussi claire dans la *Recherche*. Nous avons bien affaire à une théorie de l'hérédité, physique et mentale. Ici, il s'agit plus spécifiquement de la transmission de l'homosexualité, « mal héréditaire<sup>530</sup> », idée sur laquelle nous reviendrons en détail plus loin<sup>531</sup>. Si la « race » est nommée entre guillemets, cela nous semble être une pointe d'ironie, non pas envers la théorie de l'hérédité elle-même, mais envers un discours attribué aux aristocrates, qui se conçoivent eux-mêmes comme « racés », alors que cette noblesse n'est plus que décadence et décomposition de la chair.

Comment fonctionne, plus précisément, l'hérédité mentale ? On se rappelle que, pour ce qui est de l'hérédité physique, Proust avait su s'inspirer de Mendel (ou du mendélisme ambient après 1900), en affirmant que les enfants ne sont pas l'addition de toutes les qualités contenues chez les parents. Il en est de même, apparemment, pour l'hérédité mentale :

[...] à une certaine somme d'égoïsme qui existe chez la mère, un égoïsme différent, inhérent à la famille du père, vient s'ajouter, ce qui ne veut pas toujours dire s'additionner, ni même seulement servir de multiple, mais créer un égoïsme nouveau, infiniment plus puissant et redoutable. Et depuis le temps que le monde dure [...] les égoïsmes accumulés [...] prendraient une puissance telle que l'humanité entière serait détruite, si du mal même ne naissaient [...] des restrictions naturelles analogues à celles qui empêchent la prolifération infinie des infusoires d'anéantir notre planète, la fécondation unisexuée des plantes d'amener l'extinction du règne végétal, etc<sup>532</sup>.

---

<sup>529</sup> III, *P*, 555-556.

<sup>530</sup> IV, *AD*, 265.

<sup>531</sup> Voir le Chapitre 4, 'Homosexualités', p. 167.

<sup>532</sup> IV, *AD*, 165.

L'apparition d'une entité inédite (« un égoïsme nouveau ») est due à un phénomène que Proust n'explique pas : un ajout qui, dit-il, n'est pas tout à fait une addition. Cette proposition est très mendélienne, malgré la tournure un peu floue de la phrase. Cependant, il nous semble que malgré les apparences, l'idée sous-jacente dans ce texte ressortit bel et bien à des croyances pré-mendéliennes : si le trait moral est plus puissant, plus destructeur, c'est parce que les deux côtés se retrouvent en une seule personne<sup>533</sup>. En tous les cas, Proust nous dépeint une vision quasi apocalyptique de la société humaine, sauvée *in extremis* par un système étrange d'autorégulation interne (« des restrictions naturelles »)<sup>534</sup>. Ces restrictions, ce sont des « vertu[s]<sup>535</sup> » qui surgissent à point nommé dans la « chimie morale<sup>536</sup> » des familles.

Comme nous le démontre cette dernière citation, l'hérédité et, à travers elle, l'idée de race, dessine une vision très pessimiste de l'individu et de la société : chacun est prisonnier, à la fois physiquement et moralement, de son groupe d'origine. Les individus sont tous tarés, au double sens du terme, car

la race humaine est trop vieille, les tares se sont multipliées par l'hérédité, et si nous examinions avec impartialité les gens les plus sensés, [...] nous reconnâtrions peut-être qu'il n'y a peut-être personne dont nous ne puissions dire à un certain moment : « C'est un fou. »<sup>537</sup>

Proust va même jusqu'à suggérer que notre mort est décidée d'avance :

Et ne serait-il pas possible que la mort accidentelle elle-même – comme celle de Saint-Loup, liée d'ailleurs à son caractère de plus de façons peut-être que je n'ai cru devoir le dire – fût, elle aussi, inscrite d'avance [...] ?<sup>538</sup>

Il ne répond pas à sa propre question, mais nous laisse le soin de méditer là-dessus. Il est possible que cette idée lui ait été suggérée par la lecture de Ribot, qui postule que la « longévité dépend beaucoup moins de la race, du climat, de la profession, du genre de vie et

---

<sup>533</sup> Donald Wright va dans le même sens : il écrit que « Proust interprète à tort la transmission aux enfants des caractères héréditaires » telle que l'a théorisée Mendel. *Op. cit.*, p. 179.

<sup>534</sup> Cette idée d'autorégulation renvoie à ce que nous avons déjà vu sur la régulation des plantes, idée qu'il reprend de Darwin. Voir Chapitre 1, sous-partie 'Charles Darwin', p. 28.

<sup>535</sup> IV, *AD*, 165.

<sup>536</sup> *Ibid.*

<sup>537</sup> III, *SG*, variante a de la page 253, p. 1485.

<sup>538</sup> IV, *TR*, 429.

d'alimentation, que de la transmission héréditaire<sup>539</sup> ». Après examen des différentes nuances du mot 'race' chez Proust, et en particulier son sens biologique – lié à l'hérédité –, on ne peut que souscrire à l'affirmation de Mein, qui résume ainsi : « La théorie proustienne de la race et du moment est une lame à double tranchant : qu'il s'agisse de victoires ou de défaites, il en attribue la responsabilité à la race sans distinction aucune<sup>540</sup>. » En effet, comme nous l'avons vu, le poids des ancêtres est si lourd qu'il affecte même la manière de penser et d'agir. Il convient à présent de nous pencher avec plus d'attention sur la question de la race française, déjà quelque peu effleurée.

---

<sup>539</sup> *Op. cit.*, p. 7.

<sup>540</sup> *Art. cit.*, p. 87.

## II. Race française, nation française

Edward Hughes, dans son ouvrage *Proust, Class, and Nation*, a mis en avant l'importance fondatrice des thèmes de classe et de nation chez Proust. Il remarque une évolution de Proust vers l'apolitisme, ou plutôt, vers une suspension du jugement<sup>541</sup>. L'époque est perceptible dans le passage de *Jean Santeuil* à la *Recherche*, et peut se lire également dans la correspondance. Le Proust d'avant la *Recherche* est en effet, comme l'avait déjà remarqué Georges Bataille dans *La Littérature et le Mal*, bien plus passionné. Bataille lui donnait avec, sans doute, un peu de provocation, l'étiquette de « socialiste<sup>542</sup> ». Quoiqu'Edward Hughes cite Julien Benda :

Considérons ces passions, dites politiques, par lesquelles des hommes se dressent contre d'autres hommes et dont les principales sont les passions de races, les passions de classes, les passions nationales<sup>543</sup>

il laisse au second plan le thème de la race, même s'il l'évoque plusieurs fois au cours de l'étude<sup>544</sup>. Pourtant, et c'est ce que l'on va voir maintenant, le concept de race française fait partie intégrante de la manière qu'a Proust de penser la société, la politique, l'individu<sup>545</sup>.

### a) Les pionniers de la « race française »

On l'a vu, ce n'est qu'au XVII<sup>e</sup> siècle que surgit l'idée de race et de race française. Le degré selon lequel cette idée de race française avait été, au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, véritablement embrassée par les penseurs de l'époque, est encore aujourd'hui largement sujet à débat. De nombreux historiens estiment désormais que le courant racialiste français n'a jamais été dominant. Ainsi, Emmanuel Todd déclare que l'identité française est un mythe, ce

<sup>541</sup> Edward J. Hughes, *Proust, Class, and Nation*, *op. cit.*, p. 5.

<sup>542</sup> Georges Bataille, « L'amour de la vérité et de la justice et le socialisme de Marcel Proust », dans *La Littérature et le Mal*, Paris, Gallimard, 1957, p. 97.

<sup>543</sup> Julien Benda, *La Trahison des clercs*, *op. cit.*, p. 107.

<sup>544</sup> Voir en particulier *op. cit.*, p. 20, 91-92, 133.

<sup>545</sup> Ce paragraphe a été publié dans notre article « Proust et les idéologies politiques », *Acta Fabula*, vol. 14, n° 2, 2013, URL : <http://www.fabula.org/acta/document7584.php> (consulté le 4 mars 2013).

qui explique, selon lui, que les pensées raciales n'ont jamais eu grand cours en France<sup>546</sup>. Avant lui, Renan et Ernst-Robert Curtius avaient déjà vu chez le Français un manque de conscience raciale<sup>547</sup>. Nous pouvons également citer Michelet, dont on connaît l'influence sur Proust, et qui écrit dans son *Histoire de France* ce mot célèbre : « La France a fait la France, et l'élément fatal de race m'y semble secondaire<sup>548</sup>. » Tout cela irait dans le sens des doutes exprimés par Proust dans sa lettre à Halévy sur l'expression de « race française ». Cependant, cette théorie revoit à la baisse les figures majeures de Gobineau et de Broca, pour ne citer qu'eux<sup>549</sup>. Certains savants pouvaient adhérer à une vision homogène de la France, tout en y distinguant des races différentes : c'est le cas du docteur Adrien Proust, qui imagine la France composée des races celto-ligure, ibère et belge<sup>550</sup>. Tout à fait à l'opposé de Todd ou Curtius se trouve, entre autres, Hannah Augstein, selon qui le racialisme radical, de type polygéniste, serait né en France. Elle explique que la France, du fait de son athéisme précoce, a été le berceau idéal pour une doctrine qui demande une rupture avec le dogme chrétien, nécessairement monogéniste puisqu'adamique : « The incentive for the formulation of biologically founded racial theories characteristically came from France where indifference to Christianity was more widespread than in the rest of Europe<sup>551</sup>. » Augstein rapporte également que Samuel Taylor Coleridge avait noté sur les marges de son édition de l'*Histoire naturelle des races humaines* de Louis-Antoine Desmoulins que « no other nation [but the French] could have produced the author of this work<sup>552</sup> ».

Parmi les auteurs français à avoir contribué à la théorie des races, se trouvent Gobineau, Broca, Desmoulins, mais aussi William Frédéric Edwards. La majorité d'entre eux ne semble pas avoir laissé de trace notable chez Proust (Broca excepté, mais nous avons déjà examiné son influence à travers Adrien Proust<sup>553</sup>). Gobineau, en revanche, est très présent dans sa

<sup>546</sup> « La France savante de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle rejette Gobineau, mais préfère oublier la partie douteuse de l'œuvre de Broca. L'écrasante majorité des penseurs français prennent parti, dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, contre la doctrine raciste et ses diverses applications dans le domaine des sciences humaines. » Emmanuel Todd et Hervé Le Bras, « Avant-Propos », *L'Invention de la France. Atlas anthropologique et politique*, Paris, NRF, 2012, p. 19.

<sup>547</sup> Renan écrit à Gobineau en 1856 : « [L]a France croit très peu à la race, précisément parce que le fait de la race s'est presque effacé en son sein. » *Œuvres complètes*, t. 10, *Correspondance 1845-1892*, Paris, Calmann-Lévy, 1961, p. 203-205. Selon Curtius, le Français pense la nation avant la race. *Essai sur la France*, Paris, Grasset, 1932, p.105.

<sup>548</sup> Jules Michelet, préface de 1869 à l'*Histoire de France*, Paris, Lacroix et Compagnie, t. 1, 1880, p. VIII.

<sup>549</sup> *L'Invention de la France*, op. cit., p. 18.

<sup>550</sup> *Traité d'hygiène*, op. cit., p. 12.

<sup>551</sup> Hannah F. Augstein, *Race. The Origins of an Idea*, op. cit., p. XXV.

<sup>552</sup> *Ibid.*

<sup>553</sup> Voir plus haut, Chapitre 1, sous-partie 'Du père au fils', p. 48.

correspondance. Il convient maintenant d'examiner si cette présence de Gobineau dans la correspondance de Proust a eu un écho dans la *Recherche*.

« *Me voici Gobinien* »

Proust a rencontré l'œuvre de Gobineau de deux manières concomitantes. D'abord, comme Zeev Sternhell l'a remarqué, Gobineau, malgré son statut de paria, a influencé son siècle bien au-delà de ce qu'on veut bien lui accorder<sup>554</sup>. Outre Drumont et Barrès, ce qui n'a rien d'étonnant, Gobineau a laissé une empreinte profonde sur Renan, Taine, Paul Bourget mais aussi Albert Sorel. Or Sorel a enseigné l'histoire diplomatique à Proust quand celui-ci fréquentait l'École libre des sciences politiques<sup>555</sup>. Il n'est pas non plus anodin de noter que Clémence Royer, la première traductrice de Darwin en français, était gobinienne et en général attirée par le darwinisme social, si ce n'est par l'eugénisme<sup>556</sup>.

Par ailleurs, en 1905, Robert Dreyfus, ami de longue date de Proust, publie aux *Cahiers de la Quinzaine* son livre sur *La Vie et les prophéties du comte de Gobineau*<sup>557</sup>. Proust a eu connaissance d'une première partie du texte dès décembre 1904<sup>558</sup>, et écrit ensuite avec enthousiasme à son ami : « Me voici Gobinien. Je ne pense plus qu'à lui. Quant au nationalisme surtout intégral j'avoue que je suis extraordinairement peu ferré là-dessus<sup>559</sup>. » Proust est coutumier des louanges et des mises en scènes excessives, dès qu'il s'agit des travaux d'un de ses amis. Il est donc permis de douter de cette assertion plutôt étonnante : « Me voici Gobinien. » On ne peut pas douter, en revanche, que la lecture des pages de Dreyfus lui a permis d'avoir un aperçu plus précis des idées de Gobineau. Au printemps 1905, il lit l'étude toute entière<sup>560</sup>.

Toute la pensée de Gobineau, et notamment son œuvre maîtresse au titre évocateur, *l'Essai sur l'inégalité des races humaines*, tourne autour du thème de la dégénération de l'humanité ; humanité dont les origines sont polygénistes. Il passe outre la Bible sur le

<sup>554</sup> Zeev Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, Armand Colin, 1972, p. 253.

<sup>555</sup> *Dictionnaire Marcel Proust, op. cit.*, p. 952.

<sup>556</sup> Claude Blanckaert, *De la race à l'évolution, op. cit.*, p. 100 ; et Jean-Claude Wartelle, « La Société d'Anthropologie de Paris de 1859 à 1920 », art. cit.

<sup>557</sup> Robert Dreyfus, *La Vie et les prophéties du comte de Gobineau*, Paris, Cahiers de la Quinzaine, 1905.

<sup>558</sup> Robert Dreyfus, *Souvenirs sur Marcel Proust*, Paris, Grasset, 1926, p. 162-163.

<sup>559</sup> *Corr.*, IV, p. 393. Lettre à Robert Dreyfus du 16 décembre 1904.

<sup>560</sup> *Souvenirs sur Marcel Proust, op. cit.*, p. 166.

difficile point des origines adamiques<sup>561</sup>, et affirme que les races, pures à l'origine, sont au nombre de trois : races blanche, noire et jaune (il récuse ainsi les classifications les plus connues de l'époque, celle de Blumenbach<sup>562</sup> et celle de Linné<sup>563</sup>). Mais cet état de pureté n'a pas duré, et de nombreux métissages ont fait qu'aujourd'hui il n'y a guère de race qui ne soit mâtinée d'apports étrangers. Toujours selon Gobineau, c'est ce métissage qui est cause de dégénération<sup>564</sup>. Dans son ouvrage, Robert Dreyfus s'efforce, avec rigueur méthodique et intellectuelle, de comprendre les théories gobiniennes. Il fait la part du gobinisme lui-même, et de ce qu'on pourrait appeler un « néo-gobinisme », que Dreyfus situe principalement en Allemagne, parmi ceux qui se seraient approprié les textes de Gobineau en les déformant. Le comte aurait été un « involontaire précurseur de l'antisémitisme de race<sup>565</sup> ». Examinant avec minutie le développement de la pensée gobinienne, Dreyfus conclut que, quoique Gobineau ait sans aucun doute été racialement, il n'est pas si éloigné que l'on pourrait le croire des doctrines « humanitaires<sup>566</sup> », c'est-à-dire égalitaires. Cette interprétation pour le moins surprenante se base sur une lecture positive et optimiste de la conception gobinienne du métissage et de la dégénération. Il est évident que Robert Dreyfus, plein de bonnes intentions, ne voit dans le métissage qu'un phénomène extrêmement positif. Mais il attribue ses propres opinions à Gobineau. Pourtant, chez Gobineau, c'est précisément le métissage qui est responsable de la dégénération des races et, en somme, de la mort à court ou long terme de toute civilisation humaine<sup>567</sup>. On peut mesurer cette différence de sensibilité dans ce paragraphe que Dreyfus consacre à la civilisation et au mélange des races :

Ainsi, de son propre aveu, la « civilisation » a pour terme indispensable le *mélange des races*. Seules, se civilisent les races d'hommes capables de se croiser avec d'autres races. Cette thèse est neuve, ingénieuse. Elle paraît en harmonie avec les données de l'histoire. Mais vous apercevez déjà son très apparent désaccord avec la théorie gobinienne de la « dégénération ». Car si l'aptitude au croisement est

---

<sup>561</sup> Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines* [1854], Paris, Firmin-Didot, 1940, t. 1, p. 120. Le thème de la dégénération est un des grands débats européens du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup>. On pense en particulier à Max Nordau et son célèbre *Entartung* (« dégénérescence »), publié en 1892.

<sup>562</sup> Selon Blumenbach, cinq variétés constituent l'espèce humaine. C'est d'ailleurs lui qui a mis en place, en 1781, les distinctions encore utilisées aujourd'hui : type caucasien, mongol, éthiopien, américain, malais (Michael Banton, *Racial Theories*, *op. cit.*, p. 23.)

<sup>563</sup> Linné distingue quatre variétés : *Europaëus albus*, *Americanus rubescens*, *Asiaticus fulscus*, *Africanus niger*. Carl von Linné, *Systema Naturae* [1735], Paris, Michel-Antoine David, 1744, p. 63.

<sup>564</sup> *Op. cit.*, p. 24.

<sup>565</sup> *La Vie et les prophéties du comte de Gobineau*, *op. cit.*, p. 101.

<sup>566</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>567</sup> Gobineau va jusqu'à louer la consanguinité, *op. cit.*, p. XVIII. Il renvoie, d'ailleurs, aux expériences de Broca (*ibid.*).

*civilisatrice* (donc heureuse), - par quelle étrangeté l'effet des croisements tourne-t-il du favorable au pernicieux, et devient-il soudain l'instrument de la décadence<sup>568</sup> ?

Dreyfus fait un saut argumentatif douteux quand il suppose que, chez Gobineau, la notion de « civilisation » est « donc heureuse ». C'est précisément le « donc » qui pose problème. Au contraire, selon Gobineau, toute civilisation est en quelque sorte « pourrie », abâtardie depuis l'origine, ce qui est la cause de son futur écroulement<sup>569</sup>. Une race forte donne forcément naissance à une civilisation, mais puisque celle-ci implique la nécessité de s'allier à des races plus faibles (que ce soit par stratégie ou par cohabitation dans un même espace), elle signe immédiatement son arrêt de mort. N'ayant cessé de tirer Gobineau vers ses propres idées, Dreyfus ne rechigne pas non plus à appliquer la même stratégie de mise à distance à une autre idée phare du racialisme gobinien, l'inégalité foncière des races, puisqu'il écrit : « Gardons-nous toutefois de rendre une idée forcée de son *inégalitarisme*. Préoccupé d'établir ici de grandes divisions humaines et de construire une morale historique, M. de Gobineau n'envisage nullement les individus, mais les masses<sup>570</sup> ». Est-il moins inégalitaire de faire une hiérarchie des masses que des individus ? On peut en douter. Enfin Dreyfus va, afin de donner plus de poids et d'allant à ses propos, jusqu'à comparer Gobineau à un savant juif militant contre l'antisémitisme, l'archéologue Salomon Reinach<sup>571</sup> (Salomon n'est autre que le frère de Théodore Reinach, mais aussi de Joseph Reinach, ardent dreyfusard et auteur de l'*Histoire de l'affaire Dreyfus*<sup>572</sup>).

À la lecture de ce texte de Robert Dreyfus, qui est donc ce que Proust aura lu de plus détaillé sur Gobineau, il est aisé de voir que son image de Gobineau était très éloignée de celle que l'on peut avoir aujourd'hui – celle d'un théoricien des races à vouer aux gémonies. Proust aura extrait des pages de Dreyfus un portrait beaucoup plus nuancé de Gobineau, parfois même positif, notamment lors de la comparaison (qui n'aura pas manqué de frapper Proust) avec Salomon Reinach. Un Gobineau édulcoré, en somme. En 1920, Alberto Lombroso écrit à Proust :

<sup>568</sup> *La Vie et les prophéties du comte de Gobineau, op. cit.*, p. 63.

<sup>569</sup> *Essai sur l'inégalité des races humaines, op. cit.*, p. 105-106. Sur ce point, voir aussi Pierre-André Taguieff, *La Couleur et le sang, op. cit.*, p. 35.

<sup>570</sup> *La Vie et les prophéties du comte de Gobineau, op. cit.*, p. 112.

<sup>571</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>572</sup> Joseph Reinach, *Histoire de l'affaire Dreyfus*, Paris, Éditions de La Revue Blanche, puis Fasquelle, 1901-1911.

[J]e suppose que vous êtes trop jeune pour y avoir rencontré le comte de Gobineau. Avez-vous connu l'auteur de *l'Essai sur les inégalités des Races* ? Que pensez-vous de lui ? Aimez-vous sa *Renaissance* ? Je la trouve admirable<sup>573</sup>.

Nous n'avons pas malheureusement pas la réponse de Proust. Est-il gobinien, comme il le prétend dans une lettre dont l'intention était de faire plaisir à un ami plutôt que d'affirmer une véritable profession de foi intellectuelle ? La dégénération à la Gobineau n'est pas vraiment présente dans la *Recherche*. Après notre examen de la théorie proustienne de l'hérédité, essentiellement axée sur l'hérédité physique et mentale, plutôt que sur la dégénération de la civilisation, il semble difficile de voir dans *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* une influence possible.

### **Maurice Barrès**

L'affinité entre Proust et Barrès, chantre du nationalisme français, n'a rien de secret ni de nouveau. Tout au long de la *Correspondance*, de nombreuses lettres échangées entre les deux écrivains sont autant de preuves de leur estime réciproque. Estime de Barrès pour Proust, admiration de Proust pour son aîné. On se souvient en particulier de la lettre envoyée par Proust après sa lecture de *Colette Baudoche*, où il va jusqu'à dire : « je vois très bien Maman à la place de Mme Baudoche<sup>574</sup> ». C'est avec non moins de clarté qu'ils expriment la différence de leurs orientations politiques, comme lorsque Proust évoque « ces pages merveilleuses et détestées du procès de Rennes<sup>575</sup> » (à propos du chapitre IV du *Scènes et doctrines du nationalisme*, dans lequel Barrès expose avec virulence son antidreyfusisme<sup>576</sup>). Marie Miguët-Ollagnier, en particulier, a très finement analysé la relation complexe de Proust à Barrès, non dénuée d'une certaine ambiguïté (elle signale l'image presque paternelle que Proust demandait à Barrès d'endosser)<sup>577</sup>. Si Proust a lu et relu Barrès et qu'il voit en lui un grand écrivain, il n'est pas exclu que sa lecture ait eu un écho sur sa propre écriture. Comme l'a signalé Jessica Desclaux, de nombreux thèmes semblent d'emblée relier les deux

---

<sup>573</sup> *Corr.*, XIX, p. 307, lettre du 14 juin 1920.

<sup>574</sup> *Corr.*, VIII, p. 289. Lettre à Maurice Barrès de novembre 1908.

<sup>575</sup> *Corr.*, VI, p. 38. Lettre à Maurice Barrès du 18 ou 25 février 1906.

<sup>576</sup> Maurice Barrès, *Scènes et doctrines du nationalisme*, Paris, Juven, 1902, p. 129 et suivantes.

<sup>577</sup> Marie Miguët, « Proust et Barrès », dans André Guyaux, Joseph Jurt, Robert Kopp (dir.), *Barrès : une tradition dans la modernité*, Paris, Honoré Champion, 1991, p. 287-306.

écrivains, notamment dans « Combray » : l'histoire locale d'un village français et son église<sup>578</sup>.

Qu'en est-il de la race ? La position de Barrès à ce sujet est ambiguë. La plupart des critiques distinguent un premier Barrès, opposé à l'idée de race, qui ne pouvait se résoudre à concevoir le Français en termes biologiques et l'exprime très clairement<sup>579</sup> : « [...] il est inexact de parler au sens strict d'une race française. Nous ne sommes point une race mais une nation<sup>580</sup> ». C'est la culture et l'éducation qui forgent un esprit : « Un nationaliste, c'est un Français qui a pris conscience de sa formation. Nationalisme est acceptation d'un déterminisme<sup>581</sup>. » Puis ce Barrès évolue vers une compréhension profondément biologique, organiciste, de la nation<sup>582</sup>. Or, comme l'a montré Uri Eisenzweig, cette conception est intimement liée au refus de l'intelligence<sup>583</sup>. Il nous semble que l'un des points de rapprochement entre Proust et Barrès est précisément cette croisade contre l'intelligence, ce « violent anti-intellectualisme<sup>584</sup> ». Barrès écrit ainsi dans *Scènes et doctrines du nationalisme* :

L'individu ! son intelligence, sa faculté de saisir les lois de l'univers ! Il faut en rabattre. Nous ne sommes pas les maîtres des pensées qui naissent en nous. Elles ne viennent pas de notre intelligence ; elles sont des façons de réagir où se traduisent de très anciennes dispositions physiologiques. Selon le milieu où nous sommes plongés, nous élaborons des jugements et des raisonnements. La raison humaine est enchaînée de telle sorte que nous repassons tous dans les pas de nos prédécesseurs. Il n'y a pas d'idées personnelles ; les idées même les plus rares, les jugements même les plus abstraits, les sophismes de la métaphysique la plus infatuée sont des façons de sentir générales et se retrouvent chez tous les êtres de même organisme assiéés par les mêmes images<sup>585</sup>.

<sup>578</sup> Jessica Desclaux, « Échos barrésiens dans 'Combray' », communication inédite au Collège de France, conférence « *Du côté de chez Swann* ou le cosmopolitisme d'un roman français », 13 juin 2013.

<sup>579</sup> David Carroll, par exemple, écrit : « "Race" in this context is not a natural, biological concept, therefore, but a cultural ideal that must be *created* and then vigorously protected. [...] The community thus becomes a race (a Self) not by birth or by blood but rather through the struggle to rid itself of what is foreign to it and in this way found itself. The individual Self likewise realizes and manifests itself as a Self by waging its own struggle against the foreign and thus identifying with and becoming one with the collective Self, a race. » *French Literary Fascism. Nationalism, Anti-Semitism, and the Ideology of Culture*, Princeton, Princeton University Press, 1994, p. 26.

<sup>580</sup> *Scènes et doctrines du nationalisme*, op. cit., p. 19-20.

<sup>581</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>582</sup> C'est toute la thèse de Zeev Sternhell dans *Maurice Barrès et le nationalisme français*, op. cit.

<sup>583</sup> Uri Eisenzweig, *Naissance littéraire du fascisme*, Paris, Éditions du Seuil, 2013, p. 44-45.

<sup>584</sup> Zeev Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, op. cit., p. 274.

<sup>585</sup> Maurice Barrès, *Scènes et doctrines du nationalisme*, op. cit., p. 17.

Plus haut, il s'exclamait : « L'intelligence, quelle petite chose à la surface de nous-mêmes<sup>586</sup> ! » Dans *Les Déracinés*, cette phrase réapparaît avec un ajout : « L'intelligence, quelle petite chose à la surface de nous-mêmes ! Certains Allemands ne disent pas “je pense” mais “il pense en moi” : profondément, nous sommes des êtres affectifs<sup>587</sup>. » Il est difficile de ne pas penser alors aux premières lignes du *Contre Sainte-Beuve* :

Chaque jour j'attache moins de prix à l'intelligence. Chaque jour je me rends mieux compte que ce n'est qu'en dehors d'elle que l'écrivain peut ressaisir quelque chose de nos impressions passées, c'est-à-dire atteindre quelque chose de lui-même et la seule matière de l'art<sup>588</sup>.

L'irrationalisme de Barrès trouve en Proust un écho qui évoque Bergson. Que cette idée vienne de Bergson, de Schopenhauer<sup>589</sup>, ou qu'elle soit dans l'air du temps, il n'est pas interdit d'y voir également une thématique barrésienne.

Cette influence barrésienne nous semble aussi apparaître dans le thème du déterminisme physiologique. Sur ce point, Compagnon a examiné la différence fondamentale entre la pensée barrésienne et la pensée proustienne. S'il reconnaît que le poids des morts, du passé, est essentiel aux yeux de Proust (« Le temps retrouvé est aussi la race réincarnée<sup>590</sup> », dit-il joliment), il n'en estime pas moins que, « [a]lors que Barrès aboutit à un déterminisme et une continuité absolue dans la définition du présent par le passé, le présent, dans l'esprit de Proust, réincarne le passé au hasard d'une rencontre<sup>591</sup>. » La pensée proustienne pourrait donc être définie comme « foncièrement indéterministe<sup>592</sup> ». On peut discuter cette conclusion. Nous l'avons vu, il n'y a pas grand-chose qui vienne nuancer la force gigantesque de l'hérédité proustienne, quoique ce fatum de la race s'exprime différemment, sans dériver vers le nationalisme intégral. Afin de pouvoir pleinement évaluer l'influence barrésienne, nous proposons de faire un détour par Jules Soury, maître à penser de Barrès.

---

<sup>586</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>587</sup> Maurice Barrès, *Les Déracinés*, [1897], préface de Jean Borie, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1988, p. 351.

<sup>588</sup> *CSB*, p. 211.

<sup>589</sup> Anne Henry, « Bergson », *Dictionnaire Marcel Proust, op. cit.*, p. 132-134.

<sup>590</sup> Antoine Compagnon, « La terre et les morts selon Proust », *Bulletin de la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray*, n° 39, 1989, p. 116.

<sup>591</sup> *Ibid.*

<sup>592</sup> *Ibid.*

*Jules Soury, le « fou sublime »*

Le 21 février 1879, Edmond de Goncourt note dans son journal :

Aujourd'hui, je suis présenté à Jules Soury. C'est un petit homme aux yeux perçants sous des cils blancs, à la figure poupine d'un enfant, et qui a une bouche tortillée par un sourire de travers d'un méchant fantoche : « Monsieur, me dit-il, je suis un psychologue de l'histoire, moi... Ma vie est toute consacrée à des expériences... Vous savez qu'il est des animaux tout en bas de l'échelle animale, qui n'ont ni estomac ni conduit fécal. Descendons plus bas, une barre de fer que l'on fit chauffer et qui se dilate... On ne sait pas vraiment où descend la *pantophobie*... »

Et tout doucement, j'abandonne le conférencier à une paire d'oreilles qui est entrée dans le cercle de sa parole<sup>593</sup>.

Croqué par la plume acérée d'Edmond de Goncourt : Jules Soury, un personnage aujourd'hui inconnu. Pourtant, ce « fou sublime<sup>594</sup> » avait atteint une renommée non négligeable durant sa vie, puisqu'il enseigna à partir de 1881 à l'École pratique des hautes études pour la chaire d'Histoire des doctrines psychologiques. Camille Vettard, en 1924, rappelle que « beaucoup [le] considéraient, vers 1900, comme l'émule et presque l'égal de Sainte-Beuve, de Renan et de Taine<sup>595</sup>. » Paul Bourget en a fait le modèle d'Adrien Sixte dans *Le Disciple*<sup>596</sup>. La chaire qu'il occupait à l'École pratique avait été convoitée par Théodule Ribot, qui travaillait sur des sujets semblables, et l'on connaît les liens entre l'œuvre de Ribot et celle de Proust<sup>597</sup>. Le grand œuvre de Jules Soury, paru en 1899, s'intitule *Le Système nerveux central*<sup>598</sup>. Ce volume dit le désir de Soury de donner un fondement scientifique à la théorie physiologique des races, dont il n'a jamais cessé de se faire le héraut : selon lui, la vie est une « guerre des races<sup>599</sup> ». Il avait été considérablement influencé par

<sup>593</sup> Edmond et Jules de Goncourt, *Journal. Mémoires de la vie littéraire* [1887, 1<sup>ère</sup> publication partielle ; 1956, 1<sup>ère</sup> publication complète chez Fasquelle et Flammarion], Paris, Robert Laffont, 2004, t. 2, entrée du 21 février 1879, p. 817.

<sup>594</sup> Maurice Barrès, *Mes Cahiers 1896-1923*, présentés par Guy Dupré, Paris, Plon, 1994, p. 51.

<sup>595</sup> Camille Vettard, « Maurice Barrès et Jules Soury », *Mercure de France*, t. 170, 15 mars 1924, p. 686.

<sup>596</sup> Les propos de Bourget sont rapportés par Camille Vettard dans son article « Le drame de Jules Soury », *La Revue universelle*, vol. 115, n° 21, 1939, p. 259.

<sup>597</sup> Théodule Ribot héritera en 1888 de la chaire de Psychologie expérimentale et comparée au Collège de France. Pour les liens avec Proust, voir Edward Bizub, *op. cit.*, et notre sous-partie sur l'hérédité, p. 107 et suivantes.

<sup>598</sup> Jules Soury, *Le Système nerveux central. Structures et fonctions. Histoire critique des théories et des doctrines*, Paris, Carré et Naud, 1899, 2 vol.

<sup>599</sup> Jules Soury, *Ma Vie. Campagne nationaliste 1899-1901*, Paris, Plon, 1902, p. 7. Pour plus de détails sur ce point, on lira avec profit l'article de Pierre-André Taguieff, « L'invention racialiste du Juif », *Raisons politiques*, n° 5, 2002, p. 29-51.

Darwin, mais aussi par Haeckel, dont il traduit trois ouvrages<sup>600</sup>. C'est en cela qu'il se distingue des antisémites précédents, comme le précise Linda Clark :

[...] Drumont's racism in *La France juive* (1886) had no apparent basis in Darwinism. Drumont cited Darwin only once in this book, and that reference compared Darwin's ideas on adaptation to those of ancient Greeks, a comparison derived from Soury. Soury's anti-Dreyfusard polemics explicitly enlisted Darwinism to buttress racial theories<sup>601</sup>.

Antisémitisme féroce, on s'épuiserait à vouloir faire un florilège de ses sorties contre les Juifs<sup>602</sup>. Les affinités possibles entre Soury et Proust, s'il y en a, n'ont à notre connaissance jamais été explorées. Sans doute est-ce dû en grande partie au fait que l'œuvre de Soury est tombée aujourd'hui dans les oubliettes les plus profondes de l'Histoire. Pourtant, sa figure peut nous permettre de redessiner un panorama de la pensée de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dont Proust est un héritier direct.

Soury n'est nulle part mentionné dans les écrits de Proust : ni dans la *Recherche*, ni dans sa correspondance, ni dans ses articles divers, ni dans *Jean Santeuil*, ni enfin dans *Les Plaisirs et les jours*. Il n'est donc guère risqué d'affirmer que Proust n'a jamais lu Jules Soury. En revanche, il existe bien une filiation entre Marcel Proust et l'un des maîtres du racialisme français, disciple de Soury : Maurice Barrès. Nous reprenons ici à notre compte les analyses de Zeev Sternhell. Le premier, il a vu dans Jules Soury le véritable père du nationalisme biologique de Barrès<sup>603</sup>.

[C]e n'est qu'avec Jules Soury que s'élabore véritablement une théorie raciale du déterminisme physiologique qui fait déjà appel aux découvertes récentes des sciences naturelles. Soury apporte au nationalisme barrésien ses fondements scientifiques et pour cette raison, son apport à l'élaboration de la pensée barrésienne sera décisif. Son influence sera, de toutes celles qui se sont exercées sur Barrès, la plus directe et la plus profonde. C'est aussi par Soury que Barrès a dû prendre connaissance de Darwin et de ses disciples les plus célèbres, Spencer et Haeckel<sup>604</sup>.

<sup>600</sup> *Les Preuves du transformisme* (1879), *Règne des protistes* (1879), *Essais de psychologie cellulaire* (1880).

<sup>601</sup> Linda L. Clark, *Social Darwinism in France*, Alabama, The University of Alabama Press, 1984, p. 97.

<sup>602</sup> On pourra consulter Jules Soury, *Ma Vie. Campagne nationaliste*, *op. cit.*, p. 106.

<sup>603</sup> Hormis les articles de Camille Vettard que nous citons également, mais qui n'a pas poussé sa réflexion théorique aussi loin que Sternhell dans *Maurice Barrès et le nationalisme français*, *op. cit.* Quoique critiquée par Raoul Girardet (voir sa préface à l'ouvrage de Sternhell), cette position a été reprise ensuite par beaucoup, comme Éric Roussel (voir sa préface à Maurice Barrès, *Romans et voyages*, éd. Vital Rambaud, Paris, Robert Laffont, 1994, t. 1).

<sup>604</sup> Zeev Sternhell, « Le déterminisme physiologique et racial à la base du nationalisme de Maurice Barrès et de Jules Soury », dans Pierre Guiral et Émile Temime (dir.), *L'Idée de race dans la politique française contemporaine*, Paris, CNRS, 1977, p. 121.

Camille Vettard rapporte une de ses visites à Jules Soury, qui lui aurait dit : « Barrès, qui s'est souvent assis sur cette chaise où vous êtes, est mon fils intellectuel adoptif<sup>605</sup>. » Nous avons retrouvé, dans des archives du fonds Barrès à la Bibliothèque nationale de France, une série d'articles de Soury appartenant à Barrès, dont un dédié par Soury à Barrès<sup>606</sup>. Enfin, le nom de Jules Soury est cité dans *Les Déracinés*, où il apparaît comme un des « maîtres préférés » de Roemerspracher<sup>607</sup>.

Nous avons examiné plus haut l'anti-intellectualisme de Barrès. Selon Zeev Sternhell, cette croisade contre l'intelligence est précisément héritée de Soury<sup>608</sup>. Ainsi, comme cela avait déjà été remarqué par Camille Vettard<sup>609</sup>, la référence au « il pense en moi » allemand apparaît également chez Soury :

Mais qu'est-ce que ce moi conscient au regard de cet autre moi, impersonnel en quelque sorte, que le physiologiste Exner, après le philosophe Lichtenberg, désigne par le pronom indéterminé « il » dans cette phrase : *Es denkt in mir ?* C'est ce « Il pense », inconnu au « Je pense », qui détermine la nature de nos sentiments et de nos idées et prédestine nos vocations<sup>610</sup>.

En 1902, Soury publie en un seul volume son autobiographie, *Ma Vie*, suivie d'un court pamphlet, *Campagne nationaliste 1899-1901*. De nombreux thèmes et réflexions qui apparaissent dans ce livre sont des échos, parfois très similaires, souvent à l'extrême, de ce que l'on trouve dans la *Recherche*. Dans le passage suivant, Soury évoque, à propos de ses parents et de lui-même, l'hérédité physique et l'hérédité mentale :

mes parents, [...] dont je ne suis, comme nous le sommes tous, que la continuité substantielle, la pensée et le verbe encore vivants, avec leur cortège de gestes, d'habitudes et de réactions héréditaires, qui font que le mort tient le vif, et que les caractères propres, ethniques et nationaux, nés de variations séculaires, qui différencient le Français de France de l'Étranger, ne sont point des métaphores [...]. Là est le témoignage irréfragable de l'hérédité psychologique. Là est le fondement de

---

<sup>605</sup> « Maurice Barrès et Jules Soury », art. cit., p. 695.

<sup>606</sup> Article paru dans *La Libre Parole* du jeudi 16 août 1906, p. 1-2 : « Un article de M. Jules Soury. Vers la vérité historique sur l'annotation du Bordereau par l'empereur allemand ». Annotation sur la marge droite : « À Maurice Barrès De la part de Jules Soury. 20 août 1906 ». Voir reproduction en annexe, p. 226.

<sup>607</sup> *Op. cit.*, p. 344-345.

<sup>608</sup> Zeev Sternhell, art. cit.

<sup>609</sup> « Maurice Barrès et Jules Soury », art. cit., p. 692.

<sup>610</sup> Jules Soury, *Ma Vie. Campagne nationaliste 1899-1901*, *op. cit.*, p. 60. La date de publication de cet opuscule est plus tardive que celle des *Déracinés*, mais une entrée de 1896 dans *Mes Cahiers* de Barrès attribue cette phrase à Soury. *Mes Cahiers 1896-1923*, *op. cit.*, p. 53.

notre culte des morts et de la terre où ils ont vécu et souffert, de la religion de la patrie<sup>611</sup>.

« [L]e mort tient le vif » : cette expression traditionnelle<sup>612</sup>, d'une grande force, ne trouve-t-elle pas un écho frappant dans une phrase déjà citée de Proust, « le mort saisit le vif qui devient son successeur ressemblant<sup>613</sup> » ? La seule différence – et certes, elle est de taille – étant que Proust n'élargit pas cela à un culte de la patrie. Ce n'est pas tout. Soury opère également un lien entre le génie (artistique ou scientifique) et les maladies mentales héréditaires.

Les troubles moraux ou mentaux qu'on a notés chez presque tous les grands hommes prouveraient d'abondance, s'il en était besoin, cette étroite parenté qui unit ceux-ci à leurs cousins germains, les idiots et les fous. Il en est du talent, et surtout du génie, comme de certaines fleurs rares, aux couleurs étranges et merveilleuses : la foule les admire en passant, curieuse ; mais bien peu songent aux procédés de culture et de sélection grâce auxquels quelque horticulteur a produit ces fleurs doubles. Comme les fleurs doubles encore, presque tous les hommes éminents sont stériles. Pour pénétrer le secret de leur génie ou de leur talent, pour en apercevoir l'obscur genèse et le développement, il faut connaître ces procédés de sélection dont nous parlons. Seulement, ici c'est la nature, c'est l'hérédité directe ou collatérale, quelquefois l'atavisme, enfin c'est aussi le milieu social, qui est l'horticulteur, horticulteur inconscient, dont les productions monstrueuses sont d'autant plus admirables<sup>614</sup>.

Or, c'est aussi ce que nous lisons chez Proust, notamment vis-à-vis de Charlus (remarquons au passage l'emploi du mot 'atavisme'). Le narrateur, observant ce personnage, réfléchit :

Mais je songeai avec curiosité à ce qui unit chez un même homme une tare physique et un don spirituel. [...] Le style rapide, anxieux, charmant avec lequel M. de Charlus jouait le morceau schumannesque de la sonate de Fauré, qui aurait pu discerner que ce style avait son correspondant – on n'ose dire sa cause – dans des parties toutes physiques, dans les déficiences nerveuses de M. de Charlus<sup>615</sup> ?

L'affinité peut sembler d'autant plus grande que Soury utilise, comme Proust aime à le faire, une comparaison avec la botanique (fleurs « stériles », la nature comme

---

<sup>611</sup> *Ma Vie. Campagne nationaliste 1899-1901, op. cit.*, p. 65.

<sup>612</sup> Comme l'écrit Jacques Krynen, « Le mort saisit le vif » est une « maxime fort répandue à l'époque féodale ». Voir son article « “Le mort saisit le vif”. Genèse médiévale du principe d'instantanéité de la succession royale française », *Journal des savants*, vol. 3, n° 3-4, 1984, p. 187.

<sup>613</sup> III, *SG*, 166.

<sup>614</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>615</sup> III, *SG*, 343-344.

« horticulteur »). Nous reviendrons plus loin sur le thème du génie et de la folie, qui a partie liée avec l'homosexualité<sup>616</sup>. Toujours en rapport avec l'hérédité, nous avons vu que Proust évoquait les maladies et particulièrement les maladies propres à certaines communautés juives : de la même manière, Soury rapporte la légende selon laquelle il n'y aurait pas d'alcooliques parmi les Juifs. Afin de prouver qu'ils sont dégénérés, il affirme également que la maladie de Tay-Sachs atteint tous les Juifs. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des scientifiques constatent la proportion plus élevée d'individus victimes de la maladie de Tay-Sachs parmi les Juifs ashkénazes. Ce phénomène qui n'a rien à voir avec la religion, est un exemple de « founder effect », courant dans les communautés fermées, comme les populations insulaires ou fortement endogamiques<sup>617</sup>. Dans le cas des Juifs ashkénazes, il est aisé d'y voir la conséquence des pogroms à répétition et de la marginalisation des communautés au sein de la Zone de Résidence. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la fréquence élevée de cette maladie dans la communauté juive a été utilisée pour justifier 'scientifiquement' l'assertion que les Juifs étaient génétiquement dégénérés<sup>618</sup>.

Enfin, l'anti-intellectualisme de Soury le conduit à penser que « [l]e temps et l'espace n'existent que dans notre pensée, ce qui revient à dire qu'ils n'existent point en réalité, car une idée n'est pas un être, mais l'expression abstraite de rapports entre des êtres dont l'entendement humain postule l'existence<sup>619</sup>. » Cette phrase profondément kantienne<sup>620</sup> révèle une affinité de fond, quoique subtile, entre Proust et Soury. Les idées qu'ils partagent en commun s'inscrivent dans un courant de pensée dont Soury est un des représentants les plus singuliers. Cette comparaison nous a permis de mieux comprendre toute la force et les implications de certaines idées présentes dans la *Recherche*. Elle ne suffit pas, cependant, à définir le déterminisme proustien. Une coïncidence sur quelques idées ne fait pas de Soury la clef ultime de l'œuvre de Proust. Pour aller plus loin dans la compréhension de ce déterminisme et de son ambiguïté radicale, il nous faut donc revenir à l'œuvre de Proust, et plus particulièrement à l'analyse des métaphores organicistes. En effet, l'analyse de la

<sup>616</sup> Voir Chapitre 4, sous-partie 'Hérédité et stérilité', p. 183.

<sup>617</sup> Gary A. Chase, Victor A. McKusick, « Controversy in Human Genetics : Founder Effect in Tay-Sachs Disease », *American Journal of Human Genetics*, vol. 24, n° 3, mai 1972, p. 339-340. Le « founder effect » est un phénomène qui apparaît lorsqu'une population se développe à partir d'un petit nombre de personnes, ce qui peut parfois rendre plus fréquentes certaines variations génétiques normalement présentes à un faible taux dans la population mondiale, comme la surdité à Martha's Vineyard.

<sup>618</sup> Shelley Reuter, « The Genuine Jewish Type : Racial Ideology and Anti-Immigrationism in Early Medical Writing About Tay-Sachs Disease », *The Canadian Journal of Sociology*, vol. 31, n° 3, 2006, p. 291-323.

<sup>619</sup> *Ma Vie. Campagne nationaliste, op. cit.*, p. 291.

<sup>620</sup> Voir Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure* [1781], trad. A. Tremesaygues et B. Pacaud, préface de A. Hannequin, Paris, Félix Alcan, 1905, p. 65 à 89.

métaphore du polype et du peuplier va montrer que c'est au cœur même de l'usage de la biologie, supposée durcir la théorie (comme chez Soury), que se loge l'ambiguïté identitaire de la conception proustienne de l'individu.

## b) Les métaphores organicistes : polypes et peupliers

### *Polypes et protozoaires*

Les deux motifs de la nation et des sciences de la vie s'entremêlent lorsque la guerre fait irruption dans *À la recherche du temps perdu*, par l'évocation, dans *Le Temps retrouvé*, de la France et de l'Allemagne comme deux « corps » humains, composés de multiples cellules (les Français et les Allemands)<sup>621</sup>.

Et sans doute mes querelles avec Françoise, avec Albertine, n'avaient été que des querelles particulières, n'intéressant que la vie de cette petite cellule spirituelle qu'est un être. Mais de même qu'il est des corps d'animaux, des corps humains, c'est-à-dire des assemblages de cellules dont chacun par rapport à une seule est grand comme le mont Blanc, de même il existe d'énormes entassements organisés d'individus qu'on appelle nations ; leur vie ne fait que répéter en les amplifiant la vie des cellules composantes ; et qui n'est pas capable de comprendre le mystère, les réactions, les lois de celles-ci, ne prononcera que des mots vides quand il parlera des luttes entre nations. Mais s'il est maître de la psychologie des individus, alors ces masses colossales d'individus conglomérés s'affrontant l'une l'autre prendront à ses yeux une beauté plus puissante que la lutte naissant seulement du conflit de deux caractères ; et il les verra à l'échelle où verraient le corps d'un homme de haute taille des infusoires dont il faudrait plus de dix mille pour remplir un cube d'un millimètre de côté. Telles, depuis quelque temps, la grande figure France remplie jusqu'à son périmètre de millions de petits polygones aux figures variées, et la figure, remplie d'encore plus de polygones, Allemagne, avaient entre elles deux de ces querelles. Ainsi, à ce point de vue, le corps Allemagne et le corps France, et les corps alliés et ennemis se comportaient-ils dans une certaine mesure, comme des individus<sup>622</sup>.

On lit encore à la page suivante que M. de Charlus ne souhaitait pas la victoire de la France. Le narrateur tente d'expliquer cela ; sa supposition est que Charlus n'est pas patriote parce qu'il n'est pas tout à fait français. Ainsi, il ne *peut pas* être vraiment patriote.

---

<sup>621</sup> L'idée que le peuple réagit comme un seul individu pourrait lui venir de Barrès, qui écrit : « un peuple évolue selon les mêmes lois qu'un individu » dans *Du Sang, de la volupté et de la mort*, Paris, Charpentier & Fasquelle, 1894, p. 247.

<sup>622</sup> IV, *TR*, 350.

M. de Charlus, qui avait de rares qualités morales, qui était accessible à la pitié, généreux, capable d'affection, de dévouement, en revanche, pour des raisons diverses – parmi lesquelles celle d'avoir eu une mère duchesse de Bavière pouvait jouer un rôle – n'avait pas de patriotisme. Il était par conséquent du corps-France comme du corps-Allemagne<sup>623</sup>.

L'organicisme est une vision métaphorique cherchant à représenter la société, l'État ou la nation sous les traits d'un organisme vivant (arbre, animal, famille ou simple corps indistinct). Cette métaphore implique donc que les lois du monde vivant peuvent être appliquées au monde social, du moins dans une stratégie de compréhension. Judith Schlanger, dans son ouvrage de référence sur *Les Métaphores de l'organisme*, rappelle que le romantisme en a considérablement usé<sup>624</sup>. L'organicisme prend un essor encore plus important avec l'influence du darwinisme social, qui envisage la société comme un tout soumis à des forces biologiques : le nombre de publications relevant de l'organicisme social explose à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>625</sup>.

Dans la métaphore qui apparaît ici sous la plume de Proust, nous pouvons lire que faire partie d'une nation implique la participation entière au patriotisme, sans que cela puisse être considéré comme du « bourrage de crâne » (expression datant de la guerre et que Proust utilise entre guillemets<sup>626</sup>), de même qu'on ne peut accuser un corps de faire du « bourrage de crâne » sur chacune de ses cellules. « Or dans les nations, l'individu, s'il fait vraiment partie de la nation, n'est qu'une cellule de l'individu-nation. Le bourrage de crâne est un mot vide de sens<sup>627</sup>. » En d'autres termes, la métaphore organiciste mise en place ici va vers une vision très radicale du sentiment national : celui qui appartient à la nation ne peut qu'être patriote. Inversement, celui qui n'est pas patriote prouve que d'une manière ou d'une autre, il ne fait pas partie de la nation. Comment ne pas se souvenir ici de la harangue célèbre de Drumont dans le premier tome de sa *France juive* : « On ne s'improvise pas patriote, on l'est dans le sang, dans les moelles<sup>628</sup>. »

On remarquera que la métaphore organiciste se base ici sur les infusoires, sorte d'animalcule unicellulaire qui se développe dans l'eau (et forme, par exemple, le plancton).

---

<sup>623</sup> IV, *TR*, 353.

<sup>624</sup> Judith E. Schlanger, *Les Métaphores de l'organisme*, Paris, Vrin, 1971.

<sup>625</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>626</sup> IV, *TR*, note 2 de la page 353, p. 1223.

<sup>627</sup> IV, *TR*, 352.

<sup>628</sup> Édouard Drumont, *La France juive*, Paris, Marpon et Flammarion, 1885, t. 1, p. 30.

Proust est fasciné par l'idée selon laquelle les infusoires, sans intervention extérieure, sans reproduction autre que spontanée, sans régulation naturelle, se reproduiraient par milliers. C'est une idée à laquelle il revient à de nombreuses reprises au cours de la *Recherche*. Il est intéressant de noter que Proust parle d'infusoires, de polypes et de protozoaires de manière interchangeable : pour lui, les trois termes qualifient un être vivant primitif de taille si petite qu'il en est presque invisible, et dont une des caractéristiques majeures est que sa reproduction spontanée et autorégulée permet de créer de gigantesques amas d'organismes. Des amalgames de polypes ou équivalents forment des polypiers ou des madrépores, toujours selon Proust, comme le montre cet extrait de la toute fin du *Temps retrouvé*, où on lit bien que les polypiers sont composés de protozoaires (synonyme exact de polypes).

La vie humaine et pensante, dont il faut sans doute moins dire qu'elle est un miraculeux perfectionnement de la vie animale et physique, mais plutôt qu'elle est une imperfection, encore aussi rudimentaire qu'est l'existence commune des protozoaires en polypiers, que le corps de la baleine, etc., dans l'organisation de la vie spirituelle<sup>629</sup>.

L'invisibilité, l'anonymat de ces petits êtres vivants a pour conséquence la perte de leur individualité, au profit du tout. C'est pour cette raison que le narrateur compare le groupe des jeunes filles à Balbec, alors qu'il n'arrive pas encore à les distinguer les unes des autres, à des polypes.

Comme ces organismes primitifs où l'individu n'existe guère par lui-même, est plutôt constitué par le polypier que par chacun des polypes qui le composent, elles restaient pressées les unes contre les autres. Parfois l'une faisait tomber sa voisine, et alors un fou rire, qui semblait la seule manifestation de leur vie personnelle, les agitait toutes à la fois, effaçant, confondant ces visages indécis et grimaçants dans la gelée d'une seule grappe scintillante et tremblante<sup>630</sup>.

Et ce ne sera que bien plus tard qu'il cessera enfin de confondre « les sporades aujourd'hui individualisées et désunies du pâle madrépore<sup>631</sup> » que sont les jeunes filles de Balbec. Notons, au passage, que l'image de ces petits organismes lui vient en partie de Michelet, comme l'a signalé Francine Goujon pour un passage de « Combray » :

---

<sup>629</sup> IV, *TR*, 613.

<sup>630</sup> II, *JF*, 180.

<sup>631</sup> II, *JF*, 181.

C'étaient de ces chambres de province qui – de même qu'en certains pays des parties entières de l'air ou de la mer sont illuminées ou parfumées par des myriades de protozoaires que nous ne voyons pas – nous enchantent de mille odeurs [...] <sup>632</sup>.

Ce passage est hérité de *La Mer* (d'où nous avons vu que Proust a aussi tiré l'image de la méduse) <sup>633</sup> :

Là pullulent les animalcules lumineux qui, par moment attirés à la surface, y apparaissent en traînées, en serpents de feu, en guirlandes étincelantes. La mer, dans son épaisseur transparente, doit en être, ici et là, fortuitement illuminée <sup>634</sup>.

Michelet, ici, évoque des lucioles, mais Proust retient l'image lumineuse <sup>635</sup> et l'applique aux « protozoaires », jouant ainsi de ces « fonds de cuisine <sup>636</sup> » qu'il sait si bien percevoir chez les autres. Mais Michelet n'est pas le seul : Remy de Gourmont les évoque aussi, quoique très rapidement <sup>637</sup>.

Le polype et ses dérivés semblent n'apporter rien de particulier à la discussion sur Proust et la race. En réalité, le polype, confondu ici avec l'infusoire et le protozoaire, est un thème récurrent de la réflexion politique, à tel point que Judith Schlanger écrit : « l'importance spéculative du polype est sans aucune proportion avec son importance zoologique <sup>638</sup>. » Schiller en parlant de la *Polypennatur* <sup>639</sup> de l'État en Grèce antique, veut dire que chaque citoyen grec est un membre inséparable de l'État, mais toutefois capable de vivre et de se développer en autonomie <sup>640</sup>. Judith Schlanger réfute l'idée qu'une image donnée aille nécessairement de pair avec une interprétation politique plutôt qu'une autre : elle démontre au contraire que chaque image, chaque comparaison (telle celle du polype ou de l'arbre) est flexible à tel point que ce n'est qu'en interprétant l'utilisation qu'en fait un auteur que l'on

<sup>632</sup> I, CS, 48-49.

<sup>633</sup> Référence citée dans la note 1 de la page 49, I, CS, p. 1125.

<sup>634</sup> *La Mer*, op. cit., p. 107.

<sup>635</sup> Pour plus de réflexions sur la lumière et la « phosphorescence des lucioles », voir Yuji Murakami, « La méduse et le nid », art. cit., p. 98.

<sup>636</sup> CSB, PM, p. 158.

<sup>637</sup> Remy de Gourmont, *Physique de l'amour. Essai sur l'instinct sexuel* [1903], Paris, Les Éditions 1900, 1989, notamment p. 18 et 23.

<sup>638</sup> Op. cit., p. 32.

<sup>639</sup> Caractère polypoïde.

<sup>640</sup> « That polypoid character of the Greek States, in which every individual enjoyed an independent existence but could, when need arose, grow into the whole organism, now made way for an ingenious clock-work, in which, out of the piecing together of innumerable lifeless parts, a mechanical kind of collective life ensued. » Friedrich Schiller, *On the Aesthetic Education of Man in a series of letters* [1794], trad. Elizabeth Wilkinson et L. A. Willoughby, Oxford, Clarendon Press, 1967, p. 35.

peut réellement comprendre la valeur qui est accordée à cette image. Ainsi, la *Polypennatur* de Schiller est positive et désigne l'apothéose de l'État : un État soudé mais dont chaque membre garde son individualité. C'est plutôt le contraire qu'exprime Proust : son polype à lui est un membre inséparable du corps qui l'englobe, mais de telle sorte que son individualité disparaît par la même occasion (« ces organismes primitifs où l'individu n'existe guère par lui-même<sup>641</sup> »). De ce fait, la comparaison semble pour le moins ambiguë, comme on le voit dans ce passage du *Côté de Guermantes* où le narrateur-protazoaire disparaît dans le madrépore de l'orchestre :

Je contemplais cette apothéose momentanée avec un trouble que mélangeait de paix le sentiment d'être ignoré des Immortels ; la duchesse m'avait bien vu une fois avec son mari, mais ne devait certainement pas s'en souvenir, et je ne souffrais pas qu'elle se trouvât, par la place qu'elle occupait dans la baignoire, regarder les madrépores anonymes et collectifs du public de l'orchestre, car je sentais heureusement mon être dissous au milieu d'eux, quand, au moment où en vertu des lois de la réfraction vint sans doute se peindre dans le courant impassible des deux yeux bleus la forme confuse du protozoaire dépourvu d'existence individuelle que j'étais, je vis une clarté les illuminer : la duchesse [...] fit pleuvoir sur moi l'averse étincelante et céleste de son sourire<sup>642</sup>.

Le polype exprime la dissolution de l'identité individuelle au profit de l'identité de groupe. Nous lisons, dans cette comparaison récurrente aux polypes, et en particulier lors du passage cité plus haut concernant le corps-France et le corps-Allemagne, une forme de pessimisme politique. En effet, on comprend que, selon Proust, le patriotisme, le sentiment d'appartenance à une nation ou à un État va de pair avec une certaine forme de disparition de l'individualité. Corrélativement, il semblerait qu'une forme de 'loi du sang' ait beaucoup plus d'importance qu'on ne pourrait le croire au premier abord. On l'a dit, le narrateur laisse entendre que le manque de patriotisme de Charlus vient de ses origines bavaroises. Les images du polype et du corps expriment précisément cette relation concrète, physique, à la nation. On est en droit de se demander quel patriotisme le narrateur accorde aux personnes considérées comme ne faisant pas partie intégrante de la nation française.

La signification du polype proustien va toutefois encore plus loin que l'idée d'anonymat et d'organisme englobant, et elle n'a pas, à notre connaissance, véritablement été élucidée jusqu'à présent. Nicola Luckhurst a brillamment interprété l'image du polype dans

---

<sup>641</sup> II, *JF*, 180.

<sup>642</sup> II, *CG*, 357-358.

une réflexion sur la répétition et la copie<sup>643</sup>. Samuel Weber analyse le madrépore chez Proust comme une allégorie du paradoxe, de la coprésence de différents états<sup>644</sup>. Son étude, cependant, est une réflexion théorique sur la métaphore et l'allégorie proustiennes, plutôt qu'une analyse détaillée de la figure du madrépore (et ses acolytes, le polype et les infusoires). De nombreux éléments fondamentaux de cette figure sont passés sous silence, comme sa dimension hautement politique et sociale, mais aussi sexuelle. En effet, si la célébrité des polypes a outrepassé, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>645</sup>, les cercles restreints de la biologie savante, c'est grâce à l'un d'entre eux, nommé *Physalia* (un siphonophore appartenant aux Cnidaires). C'est que *physalia* est à la fois une plante et un animal. Plus exactement, *physalia* se situe à mi-chemin entre l'organisme (animal) et la colonie (plante)<sup>646</sup>. Cette double nature est à l'origine de son immense succès spéculatif ; ainsi Diderot avait particulièrement prisé l'image du polype pour sa force évocatrice (voir ci-après)<sup>647</sup>. La question de taxinomie que soulève l'existence même du polype est un outil exceptionnel pour comprendre la pensée d'un auteur sur ce qu'on peut appeler la 'taxinomie humaine'. Ainsi, Stephen Jay Gould énumère les positions de quelques célèbres naturalistes sur l'énigmatique polype :

Huxley pensait que les siphonophores étaient des organismes, et leurs parties, de vrais organes et non des personnes modifiées. [...] Louis Agassiz étudie *Physalia* sur les rivages de sa terre d'adoption, l'Amérique. Lui, en revanche, pensait que les *Physalia* étaient des colonies et que leur degré d'intégration était l'œuvre d'une main divine<sup>648</sup>.

L'évocation d'Agassiz ne peut manquer de nous renvoyer au thème majeur de notre étude : la race. Rappelons-nous que Louis Agassiz a été un des plus fervents apôtres du polygénisme<sup>649</sup>. C'est dire à quel point l'image du polype n'a rien d'innocent et convoque immédiatement tout ce qui a trait à la taxinomie humaine. Or, cette taxinomie chez Proust est liée à une autre caractéristique des polypes. Revenons à nouveau à l'exposé de Gould, qui nous explique que le polype,

cylindre sédentaire bordé de tentacules, se reproduit de manière asexuée ; il donne naissance par bourgeonnement à des « méduses » qui se déplacent librement. Ces

<sup>643</sup> *Op. cit.*, particulièrement les pages 118-128.

<sup>644</sup> Samuel M. Weber, « The Madrepore », *Modern Language Notes*, vol. 87, n° 7, 1972, p. 915-961.

<sup>645</sup> May Spangler, « Science, littérature et philosophie : le polype de Diderot », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, n° 23, 1997, p. 89-107.

<sup>646</sup> Sur le polype et sa nature paradoxale, lire Stephen Jay Gould, « Un vrai paradoxe », dans *Le Sourire du flamant rose. Réflexions sur l'histoire naturelle* [1985], Paris, Éditions du Seuil, 1988, p. 88-108.

<sup>647</sup> May Spangler, art. cit.

<sup>648</sup> Stephen Jay Gould, *Le Sourire du flamant rose, op. cit.*, p. 101.

<sup>649</sup> Voir plus haut, 'Un terme équivoque', p. 98.

méduses produisent des cellules sexuelles qui s'unissent puis se développent en un polype. Et ainsi de suite<sup>650</sup>.

Point n'est besoin d'insister sur la fascination que cette faculté d'autoreproduction a dû provoquer chez Proust. Il n'est pas exclu qu'elle ait été portée à son attention par la lecture du *Rêve de D'Alembert* de Diderot :

Mademoiselle de Lespinasse. – Il a continué : « Eh bien, Philosophe, vous concevez donc des polypes de toute espèce, même des polypes humains ?... Mais la nature ne nous en offre point. [...] Dans Jupiter ou dans Saturne, des polypes humains ! Les mâles se résolvant en mâles, les femelles en femelles, cela est plaisant... (Là, il s'est mis à faire des éclats de rire à m'effrayer). L'homme se résolvant en une infinité d'hommes atomiques qu'on renferme entre des feuilles de papier comme des œufs d'insectes qui filent leur coque, qui restent un certain temps en chrysalides, qui percent leurs coques et qui s'échappent en papillons, une société d'hommes formée, une province entière peuplée des débris d'un seul, cela est tout à fait agréable à imaginer... (et puis les éclats de rire ont repris). Si l'homme se résout quelque part en une infinité d'hommes animalcules, on doit y avoir moins de répugnance à mourir ; on y répare si facilement la perte d'un homme, qu'elle doit y causer peu de regret<sup>651</sup> ».

L'évocation de Diderot est parlante, et on y retrouve plusieurs thèmes repris par Proust : les insectes, la chrysalide, l'autofécondation<sup>652</sup>. Mais c'est surtout Michelet qui, à nouveau, est la source la plus claire de l'imaginaire biologique proustien. Plus précisément, Michelet disserte sur l'idée que le polype est similaire à la méduse – il serait, en fait, une variété de méduse (ou plutôt la méduse serait une variété de polype) :

Voilà une créature [la méduse] bien peu garantie, et en grand hasard. Elle est supérieure déjà. Elle a des sens, et, si l'on en juge par les contractions, une susceptibilité notable de souffrir. On ne peut, comme le polype, la partager impunément. Dans ce cas, lui, il se double, elle, elle meurt. Comme lui, gélatineuse, elle semble un embryon, mais l'embryon trop tôt renvoyé du sein de la mère commune, tiré de la base solide, de l'association qui fit la sécurité du polype, est lancé dans l'aventure. [...]

Ellis, en 1750, avait vu sur un polype surgir une petite méduse. De nos jours plusieurs observateurs ont vu et mis hors de doute qu'elle est une forme de polype, sortie de l'association. La méduse, pour le dire simplement, est un polype émancipé.

---

<sup>650</sup> Stephen Jay Gould, *Le Sourire du flamant rose*, op. cit., p. 89.

<sup>651</sup> Denis Diderot, *Le Rêve de D'Alembert* [1769], dans *Œuvres complètes de Diderot*, Jules Assézat (dir.), Paris, Garnier, 1875-1877, p. 129-130.

<sup>652</sup> Le thème de la stérilité et de l'autofécondation est un des thèmes majeurs de l'homosexualité chez Proust, comme nous le verrons plus loin. Voir Chapitre 4, sous-partie 'Hérédité et stérilité', p. 183.

[...] Cela veut dire seulement qu'à ce degré l'animal suit encore la loi végétale. De l'arbre, être collectif, sort l'individu, le fruit détaché, lequel fruit fera un autre arbre. Un poirier, c'est comme une sorte de polypier végétal, dont la poire (libre individu) peut nous donner un poirier. De même, dit Forbes encore, que la branche d'une plante qui allait se charger de feuilles s'arrête dans son développement, se contracte, devient un organe d'amour, je veux dire une fleur, – le polypier, contractant quelques-uns de ses polypes, transformant leurs estomacs contractés, fait le placenta, les œufs d'où sort sa fleur mobile, la jeune et gracieuse méduse<sup>653</sup>.

Nous l'avons vu, la méduse est une métaphore filée de l'homosexuel dans la *Recherche*. Le polype s'y rattache donc ; par sa double nature, il est l'incarnation de l'hermaphrodite, de l'homme-femme, de l'hybridation. L'image du polype joue sur un double sens : censée aller dans le sens du déterminisme barrésien, ce qu'elle cache en fait, c'est l'image obsédante de l'homosexuel. La distinction, en apparence très nette, entre les patriotes et ceux qui ne font pas partie de la patrie, se déroule en réalité non pas selon les critères de la nation (Français ou Allemands), comme le texte nous le laisse croire au premier abord, mais selon la qualité ou non d'homosexuel : si le narrateur choisit le personnage de Charlus pour exprimer sa théorie du patriotisme, c'est sans doute parce que c'est un personnage homosexuel ; et la raison invoquée (sa famille allemande) n'est qu'un faux prétexte. Il serait possible d'aller encore plus loin et de rappeler qu'en France, au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'homosexualité est souvent associée à l'Allemagne<sup>654</sup>. Sous l'apparence d'un discours qui se réfère explicitement à une vision déterministe de la nation, l'image des polypes renvoie souterrainement à l'homosexuel.

Par ailleurs, si les nations sont des polypiers, de « grands ensembles d'individus<sup>655</sup> », elles se comportent aussi comme des individus<sup>656</sup>. La nation est biologiquement déterminée : elle agit comme un individu ; et, comme un individu, elle est soumise à des lois physiques. Or quelles sont ces lois selon lesquelles les individus se comportent ? Leur caractéristique principale est d'être irrationnelles.

La logique qui les conduit est tout intérieure, et perpétuellement refondue par la passion, comme celle de gens affrontés dans une querelle amoureuse ou domestique, comme la querelle d'un fils avec son père, d'une cuisinière avec sa patronne, d'une femme avec son mari<sup>657</sup>.

---

<sup>653</sup> *La Mer*, *op. cit.*, p. 166-167.

<sup>654</sup> Pour plus de détails, voir le début du Chapitre 4, 'Homosexualités', p. 167.

<sup>655</sup> IV, *TR*, 352.

<sup>656</sup> *Ibid.*

<sup>657</sup> *Ibid.*

Les individus sont obscurs et imperméables à l'observateur extérieur, et tout déterminisme semble mis à bas quand le narrateur découvre avec stupeur que Saint-Loup était homosexuel, qu'Octave est un grand écrivain, et ainsi de suite. La métaphore organique, servant donc en première instance à radicaliser le discours sur la nation et l'identité, se révèle informe et dépourvue de substance à l'intérieur. En somme, l'image du polype concentre les deux versants de la problématique de la race chez Proust : le versant politique et social (le polype comme emblème d'une vision pessimiste des races et de l'appartenance à la nation), et le versant personnel (le polype comme métaphore de l'homosexuel). On voit bien ici comment l'entremêlement du motif biologique souligne et incarne dans sa complexité la vision proustienne de l'identité. À première vue, l'identité communautaire semble l'emporter sur l'identité individuelle : on se définit par le groupe auquel on appartient. Mais le texte nous démontre que notre appartenance véritable est souvent autre que celle qui apparaît à première vue (appartenance au groupe 'homosexuel' plutôt qu'au groupe 'France', dans le cas de Charlus).

### *Peupliers*

L'arbre est un référent presque systématique des discours romantiques sur l'État, et se retrouve jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, comme le résume Judith Schlanger :

D'une manière générale, le thème de l'arbre occupe une place prépondérante parmi les représentations organiques. Dès qu'il ne s'agit pas de la vie personnelle et de l'intériorité morale, c'est-à-dire dès que l'homme n'est pas le paradigme de l'historicité, le végétal l'emporte sur l'animal. L'organicisme méthodologique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans la mesure où il se veut un darwinisme généralisé, met en valeur des exemples tirés de la série animale et des analogies biologiques ; mais il y aurait anachronisme à projeter ce substrat allusif essentiellement animal sur le jeu de représentations de l'organisme romantique. [...] À travers l'arbre s'expriment les notions de croissance, de la vigueur et de l'épanouissement. L'arbre est solide, il est enraciné, il est durable et par là vénérable<sup>658</sup>.

La métaphore de l'arbre acquiert une notoriété considérable en France avec la publication des *Déracinés* de Barrès, où le thème de l'enracinement – et du déracinement –

---

<sup>658</sup> *Les Métaphores de l'organisme, op. cit.*, p. 201.

est mis en évidence par le titre même<sup>659</sup>. Le narrateur se présente comme un botaniste, tout comme le narrateur proustien : « Nous sommes des botanistes qui observons sept à huit plantes transplantées et leurs efforts pour reprendre racine<sup>660</sup>. » Toutefois, Proust prend ses distances avec cette vision barrésienne dans une lettre à Georges de Lauris<sup>661</sup>, à propos d'un article où ce dernier reprend « la Querelle du peuplier » qui opposa Gide et Gourmont d'un côté, à Barrès et Maurras de l'autre<sup>662</sup>. Gide, Gourmont et Lauris critiquent la notion barrésienne de déracinement, et prônent le concept de « transplantation ». Proust abonde dans le sens de Lauris et le loue pour sa prise de parti dans la polémique<sup>663</sup>. Jessica Desclaux a signalé une mise à distance des valeurs barrésiennes dans « Combray », malgré l'apparente affinité des valeurs traditionalistes : « La distance s'y marque par petites touches légères et accidentelles, où l'ironie et l'humour désamorcent la valeur idéologique des images barrésiennes<sup>664</sup>. » Cela est du plus grand intérêt pour notre sujet, puisque cette mise à distance passe principalement par le motif botanique. C'est le cas, par exemple, de la description du pêcheur du Pont-Vieux, également citée par Desclaux :

Le Pont-Vieux débouchait dans un sentier de halage qui à cet endroit se tapissait l'été du feuillage bleu d'un noisetier sous lequel un pêcheur en chapeau de paille avait pris racine. À Combray où je savais quelle individualité de maréchal ferrant ou de garçon épicier était dissimulée sous l'uniforme du suisse ou le surplis de l'enfant de chœur, ce pêcheur est la seule personne dont je n'aie jamais découvert l'identité<sup>665</sup>.

Ici apparaît le motif de la quête identitaire, qui bute ironiquement sur le seul personnage « enraciné » du village. Dans le sillage de cette recherche, on peut remarquer ce passage issu des derniers ajouts non intégrés à la *Recherche*, où le narrateur rencontre un inconnu si vieux et changé qu'il ne peut le reconnaître :

Un homme infléchi, gémissant et délicatement convulsé comme un saule pleureur, effeuilla vers moi des regards de tendresse et de souvenir, murmura harmonieusement quelques plaintes. [...] Malheureusement cet inconnu n'avait pas du saule l'enracinement à une certaine place. Quand je voulus demander son nom aux personnes qui auraient peut-être pu me renseigner, il avait disparu<sup>666</sup>.

<sup>659</sup> Voir aussi Zeev Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, op. cit., p. 267.

<sup>660</sup> Maurice Barrès, *Les Déracinés*, op. cit., p. 431.

<sup>661</sup> *Corr.*, V, p. 76.

<sup>662</sup> Gide aura ce mot célèbre : « Né à Paris d'un père uzétien et d'une mère normande, où voulez-vous, Monsieur Barrès, que je m'enracine ? », *Essais critiques*, Pierre Masson (dir.), Gallimard, 1999, p. 4.

<sup>663</sup> *Corr.*, V, p. 76.

<sup>664</sup> Communication citée.

<sup>665</sup> I, CS, 165.

<sup>666</sup> IV, TR, Esq. LXXI, 984.

Le clin d'œil sémantique est évident : l'identité de l'inconnu ne peut pas être établie, car contrairement aux arbres, les humains ne sont pas enracinés. Enfin, une autre occurrence de l'« enraciné » peut attirer notre attention : la rencontre entre Jupien et Charlus.

Face à face, dans cette cour où ils ne s'étaient certainement jamais rencontrés (M. de Charlus ne venant à l'hôtel Guermantes que dans l'après-midi, aux heures où Jupien était à son bureau), le baron ayant soudain largement ouvert ses yeux mi-clos, regardait avec une attention extraordinaire l'ancien giletier sur le seuil de sa boutique, cependant que celui-ci, cloué subitement sur place devant M. de Charlus, enraciné comme une plante, contemplait d'un air émerveillé l'embonpoint du baron vieillissant<sup>667</sup>.

Le personnage enraciné, ici, est l'homosexuel « plante », qui vient de découvrir un homme qui partage ses goûts : tout le contraire de l'enracinement traditionaliste à la Barrès. L'ironie est évidente, puisque la plante est enracinée non d'un mouvement spontané et naturel, mais « clouée ». Comme la métaphore du polype, celle de l'arbre se trouve ainsi dévoyée ; et dans ces deux métaphores organicistes, l'allusion sociale ou politique tourne court et dévoile un aspect intime inattendu.

### c) Cosmopolitisme ou particularisme

Toute démarche taxinomique se trouve en équilibre instable entre deux manières de concevoir la variété des êtres vivants : faut-il regarder le détail (l'individu), ou l'ensemble (le groupe) ? Nous avons déjà vu plus haut que les classifications proustiennes font plutôt de lui un « splitter »<sup>668</sup>, c'est-à-dire un observateur qui s'intéresse surtout au détail, mais afin de créer de nouveaux groupes. L'image du polype nous a également montré l'équilibre instable qui règne chez lui entre identité communautaire et identité individuelle. Cette dialectique du particulier et du général imprègne toute la *Recherche*, y compris lors de la grande dissertation sur l'art dans le *Temps retrouvé*.

Même ceux qui furent favorables à ma perception des vérités que je voulais ensuite graver dans le temple, me félicitèrent de les avoir découvertes au « microscope », quand je m'étais servi au contraire d'un télescope pour apercevoir des choses, très petites en effet, mais parce qu'elles étaient situées à une grande distance, et qui étaient

---

<sup>667</sup> III, SG, 6.

<sup>668</sup> Voir Chapitre 1, sous-partie 'Maîtriser l'individu par la taxinomie', p. 84.

chacune un monde. Là où je cherchais les grandes lois, on m'appelait fouilleur de détails<sup>669</sup>.

Proust était d'autant plus contrarié par cette accusation qu'il ne cessait d'affirmer que « rien ne peut durer qu'en devenant général<sup>670</sup>. » Il dit ailleurs : « L'individu baigne dans quelque chose de plus général que lui<sup>671</sup>. » Le travail du poète, de l'écrivain, est de savoir percevoir le général. Ce « mouvement from the micro- to the macroscopic<sup>672</sup> », selon les mots de Luckhurst, se retrouve dans la manie que Swann a de comparer les visages :

Swann avait toujours eu ce goût particulier d'aimer à retrouver dans la peinture de maîtres non pas seulement les caractères généraux de la réalité qui nous entoure, mais ce qui semble au contraire le moins susceptible de généralité, les traits individuels des visages que nous connaissons : ainsi, dans la matière d'un buste du doge Lorédan par Antoine Rizzo, la saillie des pommettes, l'obliquité des sourcils, enfin la ressemblance criante de son cocher Rémi [...] <sup>673</sup>.

Il échoit à l'artiste de voir la forêt plutôt que l'arbre ; et quoique Swann soit un écrivain raté, « [p]eut-être [...] avait-il gardé suffisamment une nature d'artiste pour que ces caractéristiques individuelles lui causassent du plaisir en prenant une signification plus générale, dès qu'il les apercevait déracinées, délivrées<sup>674</sup> ». Il ne s'agit pas d'une idée tout à fait neuve ; Charles Renouvier avait déjà exprimé une conception similaire :

Le poète [...] s'adresse à tous. *C'est dire qu'il ne peut chanter que l'universel*, si bizarre qu'une telle association de mots doive paraître. Il a beau le chanter sous la forme du particulier, sans quoi la vie manquerait à ses fictions, il n'exclut pas moins le pur individuel, incompréhensible, inexplicable, dénué de vérité s'il n'exprime un rapport<sup>675</sup>.

Or cette prise de position esthétique, centrale dans la *Recherche*, fait écho à un débat idéologique alors fondamental. La dialectique du particulier et du général rejoint en effet celle du cosmopolitisme et du nationalisme. La question du cosmopolitisme est le cheval de bataille des théoriciens de la nation et de la race au début du XX<sup>e</sup> siècle ; et de nombreux

---

<sup>669</sup> IV, TR, 618.

<sup>670</sup> IV, TR, 484.

<sup>671</sup> II, JF, 262.

<sup>672</sup> Nicola Luckhurst, *op. cit.*, p. 125.

<sup>673</sup> I, CS, 219.

<sup>674</sup> I, CS, 220.

<sup>675</sup> Charles Renouvier, *Introduction à la philosophie analytique de l'Histoire*, cité par Julien Benda, *La Trahison des clercs*, *op. cit.*, p. 273.

romans y font écho, comme *Cosmopolis* de Paul Bourget<sup>676</sup>. Edward Hughes a longuement analysé le débat suscité en 1919 par le manifeste « Pour un parti de l'intelligence<sup>677</sup> ». Dans ce manifeste, nous trouvons la phrase suivante : « N'est-ce pas en se nationalisant qu'une littérature prend une signification plus universelle, un intérêt plus humainement général<sup>678</sup> ? » Elle est, on le sait, reprise par Proust qui la réfute :

Aucun esprit juste ne contestera qu'on fait perdre sa valeur universelle à une œuvre en la dénationalisant, et que c'est à la cime même du particulier qu'éclôt le général. Mais n'est-ce pas une vérité du même ordre, qu'on ôte sa valeur générale et même nationale à une œuvre en cherchant à la nationaliser<sup>679</sup> ?

Proust se place donc à mi-chemin entre nationalisme et cosmopolitisme, entre particulier et général<sup>680</sup> ; c'est pourquoi Julien Benda le loue d'être universaliste, d'être un « clerc »<sup>681</sup>.

Uri Eisenweig a montré que l'organicisme barrésien était intrinsèquement lié à un relativisme, un refus de la vérité<sup>682</sup>. « Une vérité est vraie tant qu'on la croit vraie. Chacun participe des maladies de son milieu<sup>683</sup> », écrit Barrès. On ne saurait être plus opposé à Proust : le déterminisme proustien est lié à une vision foncièrement universaliste et à un amour de la vérité, comme il le dit lui-même à Jacques Rivière : « J'ai trouvé plus probe et plus délicat comme artiste de ne pas laisser voir, de ne pas annoncer que c'était justement à la recherche de la Vérité que je partais [...]<sup>684</sup> ». On se rappelle aussi son débat avec Lionel Hauser, cité en introduction. C'est donc ici que les chemins de Barrès et de Proust se séparent : si les deux voient un même déterminisme pesant sur les hommes, seul Barrès en tire des conclusions politiques. Proust préfère une vision universaliste. Ceci explique également les tensions internes à l'œuvre proustienne, où les identités communautaires (race,

---

<sup>676</sup> On y lit, entre autres : « Toute mon ambition serait satisfaite, si j'avais réussi à créer ici un groupe d'individus non pas représentatifs de toute la race à laquelle ils appartiennent, mais seulement possibles dans les données de cette race, – ou de ces races. » Paul Bourget, *Cosmopolis*, *op. cit.*, p. IV.

<sup>677</sup> Dans *Le Figaro littéraire* du 19 juillet 1919, p. 1. Voir Proust, *Class, and Nation*, *op. cit.*, notamment le chapitre 1.

<sup>678</sup> *Ibid.*

<sup>679</sup> *Corr.*, XVIII, p. 334.

<sup>680</sup> Didier Alexandre parle aussi de la *Recherche* comme d'un mélange de francité et de cosmopolitisme. Dans « 1913, année cosmopolitique ? », communication inédite lors de la conférence « *Du côté de chez Swann* ou le cosmopolitisme d'un roman français », Collège de France, 14 juin 2013.

<sup>681</sup> *La Trahison des Clercs*, *op. cit.*, p. 296-298.

<sup>682</sup> *Naissance littéraire du fascisme*, *op. cit.*, p. 7.

<sup>683</sup> *Mes Cahiers 1896-1923*, *op. cit.*, p. 77.

<sup>684</sup> *Corr.*, XIII, p. 99. Lettre à Jacques Rivière, 6 février 1914.

famille, atavismes) sont constitutives de l'individu, mais en même temps réfutées par une vision auctoriale foncièrement universaliste. En cela, nous rejoignons l'interprétation de Pericles Lewis, selon qui Proust

accepts the Barrèsian premise that the existence of racial differences poses a radical limit to the possibility of universal justice and to the moral unity of the nation, and it is this animating tension between race and nation that leads Proust to his pessimistic conclusions about formal politics<sup>685</sup>.

Proust est alors parfaitement exemplaire du dilemme profondément français dont nous avons déjà parlé, celui de l'universalisme hérité de la Révolution, qui, comme l'écrit Pierre Birnbaum, est « négateur lui-même de sa propre identité culturelle<sup>686</sup> ». Chez Proust, cette tension est mise en exergue par le motif biologique : nous avons vu comment les images du polype et de la plante enracinée, originellement appuyés d'un déterminisme, sont subtilement vidées de leurs sens.

Au cours de ce chapitre, nous avons d'abord examiné toutes les différentes valeurs du mot 'race', et constaté que tout l'éventail sémantique du mot est présent dans la *Recherche*. Nous avons pu ensuite explorer plus précisément la question de la race biologique et sa dimension héréditaire. Deux dimensions principales se sont profilées : l'hérédité physique et l'hérédité morale. Afin de mieux comprendre la question de la race française chez Proust, nous avons dans un premier temps étudié les liens entre l'écrivain et plusieurs théoriciens racialistes. Si Gobineau, en fin de compte, semble éloigné de la *Recherche*, Barrès et, à travers lui, Jules Soury, ont de fortes affinités avec l'œuvre de Proust, notamment sur la question de l'intelligence et de l'hérédité. Mais un regard plus attentif des métaphores biologiques utilisées lors des évocations de la race française nous a permis de déceler une subtile remise en question du déterminisme organique.

Les deux chapitres qui suivent vont aborder, plus précisément, les identités juive et homosexuelle dans la *Recherche*, afin d'examiner comment la tension que nous venons de mettre au jour s'y révèle, et quel rôle jouent les sciences de la vie dans la construction de ces identités.

---

<sup>685</sup> Pericles Lewis, *Modernism, Nationalism, and the Novel*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 130.

<sup>686</sup> Pierre Birnbaum, *La France imaginée. Déclin des rêves unitaires ?* [1998], Paris, Gallimard, 2003, p. 18.

## Chapitre 3. Proust et la « race juive »

### I. Éléments contextuels

#### a) Proust, entre deux religions

Si la représentation des Juifs dans *À la recherche du temps perdu* a fait couler beaucoup d'encre, c'est en grande partie du fait que Marcel Proust était d'ascendance juive : ce détail biographique ajoute d'emblée une complexité supplémentaire à toute tentative d'analyse du thème juif dans la *Recherche*. Baruch Weil, l'arrière-grand-père maternel de Proust, était originaire du Wurtemberg, dans le sud-ouest de l'Allemagne. La Révolution française venait juste de donner la citoyenneté aux Juifs (décret ratifié par Louis XVI le 28 septembre 1791) : comme beaucoup d'autres, Baruch rejoint Paris et y fonde son commerce de porcelaine<sup>687</sup>. Le rêve d'émancipation est temporairement brisé par Napoléon et le « décret infâme » du 17 mars 1808<sup>688</sup>. Cet élément historique est à garder dans l'esprit au moment de lire Proust : les Juifs ne sont traités comme des Français à part entière que depuis peu. La croyance très répandue que le sentiment d'appartenance à une entité nationale ou communautaire se construit nécessairement à l'exclusion de l'appartenance à toute autre communauté apparaît dans une conversation entre Charlus et le narrateur : « “Vous n'avez pas tort, si vous voulez vous instruire, [...] d'avoir parmi vos amis quelques étrangers.” Je répondis que Bloch était français. “Ah ! dit M. de Charlus, j'avais cru qu'il était juif.”<sup>689</sup> » Voilà un écho de ce que nombre de Français pensaient, et qui nous rappelle en particulier une sortie célèbre de Barrès :

Quant à ceux qui disent que Dreyfus n'est pas un traître, le tout, c'est de s'entendre. Soit ! ils ont raison : Dreyfus n'appartient pas à notre nation et dès lors comment la

---

<sup>687</sup> Pour plus de détails, voir Jean-Yves Tadié, *Marcel Proust*, Paris, Gallimard, 1996.

<sup>688</sup> Michel Winock, *La France et les juifs de 1789 à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 25. Entre autres, ce décret permettait d'annuler aisément toute dette contractée avec un Juif, et empêchait de trouver un remplaçant lors de la conscription. Il est aboli en 1818.

<sup>689</sup> II, *CG*, 584.

trahirait-il ? Les Juifs sont de la patrie où ils trouvent leur plus grand intérêt. Et par là on peut dire qu'un Juif n'est jamais un traître<sup>690</sup>.

Entre l'émancipation et les années 1880, pour les quelque quatre-vingt-six mille Juifs vivant en France<sup>691</sup>, un processus d'assimilation ne se met pas moins en place, circonscrit toutefois la plupart du temps aux sphères les plus aisées. Cette assimilation est caractérisée par des mariages mixtes, une diversification des métiers occupés par les Juifs, une entrée en politique pour certains (Adolphe Crémieux est l'un des premiers Juifs à atteindre les plus hautes sphères de la vie politique, et c'est le grand-oncle par alliance de Jeanne Weil), et un relâchement de la foi religieuse au sein de la communauté<sup>692</sup>. Ces décennies sont marquées par un grand optimisme et une absence de vindicte sociale de la part de la société catholique. Ce n'est qu'apparence : selon l'historien Michel Winock, « pendant cette période de "tranquillité" qu'ont connue les Juifs de France, le corpus de haine à leur endroit s'est étoffé et renouvelé<sup>693</sup>. » Ce corpus explose en plein jour lors d'une « poussée antisémite<sup>694</sup> », avec les publications d'Édouard Drumont<sup>695</sup>, puis l'affaire Dreyfus (1894-1906)<sup>696</sup>, et Marcel Proust se trouve en première ligne pour observer ce phénomène.

Nathé, fils de Baruch Weil, épouse Adèle Berncastel, jeune fille de la bourgeoisie juive (son père est aussi porcelainier). Jeanne Weil, mère de Proust, est donc juive. On le sait, selon la tradition, c'est par la mère que se transmet la judéité : Marcel est, en théorie, juif. Mais Jean-Yves Tadié signale que, d'après son enquête menée auprès de proches survivants, Mlle Weil s'était engagée avant son mariage avec le catholique Adrien Proust à faire baptiser ses enfants, tout en refusant de se convertir elle-même<sup>697</sup>. Il faut, par ailleurs, prendre en compte les affirmations de Proust lui-même vis-à-vis de sa croyance religieuse. Une lettre envoyée au comte de Montesquiou a souvent été citée :

---

<sup>690</sup> *Scènes et doctrines du nationalisme*, *op. cit.*, p. 153.

<sup>691</sup> En 1872, selon Jean-Yves Tadié, *Marcel Proust*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>692</sup> Michel Winock, *op. cit.*, p. 37.

<sup>693</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>694</sup> *Ibid.*, p. 83. Winock note d'ailleurs que ce phénomène n'est pas circonscrit à la France : dans la même période, les premiers pogroms commencent en Allemagne et en Russie. Les éléments explicatifs sont : l'exacerbation des nationalismes qui excluent tout ce qui apparaît étranger ; l'arrivée massive de nouveaux immigrants juifs non intégrés d'Europe centrale et de Russie qui transforme le paysage parisien en particulier ; le mouvement réactionnaire visant à saper une assise républicaine de plus en plus ferme.

<sup>695</sup> Drumont publie *La France juive* en 1886.

<sup>696</sup> Pour un compte rendu minutieux de l'affaire Dreyfus dans la perspective proustienne, voir la thèse, bientôt publiée chez Honoré Champion, de Yuji Murakami, *L'Affaire Dreyfus dans l'œuvre de Proust*, soutenue à l'Université Paris-Sorbonne en 2012.

<sup>697</sup> *Marcel Proust*, *op. cit.*, p. 31.

Cher Monsieur,

Je n'ai pas répondu hier à ce que vous m'avez demandé des Juifs. C'est pour cette raison très simple : si je suis catholique comme mon père et mon frère, par contre, ma mère est juive. Vous comprenez que c'est une raison assez forte pour que je m'abstienne de ce genre de discussions. J'ai pensé qu'il était plus respectueux de vous l'écrire que de vous le répondre de vive voix devant un second interlocuteur. Mais je suis bien heureux de cette occasion qui me permet de vous dire ceci que je n'aurais peut-être jamais songé à vous dire. Car si nos idées diffèrent, ou plutôt si je n'ai pas indépendance pour avoir là-dessus celles que j'aurais peut-être, vous auriez pu me blesser involontairement dans une discussion. Je ne parle pas bien entendu pour celles qui pourraient avoir lieu entre nous deux et où je serai toujours intéressé par vos idées de politique sociale, si vous me les exposez, même si une raison de *suprême convenance* m'empêche d'y adhérer.

Votre

Marcel Proust<sup>698</sup>

Ce n'est pas l'unique référence de Proust à son catholicisme ; dans une autre lettre, on trouve ces mots : « *La Libre Parole* avait dit qu'un certain nombre de jeunes juifs entre lesquels M. Marcel Proust, etc., honnissaient Barrès. Pour rectifier il aurait fallu dire que je n'étais pas juif et je ne le voulais pas<sup>699</sup>. » Cependant, Juliette Hassine a montré que les samedis de Combray pourraient être une résurgence du shabbat<sup>700</sup>, et Van Praag a signalé que le narrateur connaît très bien le yiddish<sup>701</sup>. Tous ces détails sont biographiques ou contextuels et pourraient en conséquence sembler superflus ; ils sont pourtant essentiels pour situer un débat majeur qui entoure Proust et la question juive : celle d'un possible antisémitisme proustien. En 1988, Albert Sonnenfeld a été l'un des premiers à poser la question dans son article « Marcel Proust : Antisemite?<sup>702</sup> », un titre provocateur repris deux décennies plus tard par Alessandro Piperno pour son *Proust antijuif*<sup>703</sup>. L'aspect épineux de la question réside dans le paradoxe qu'il y a à concevoir un auteur à la fois demi-juif et antisémite, d'autant que, comme on le sait, Marcel Proust a été un ardent dreyfusard. Pour couronner le tout, il symbolise aujourd'hui la culture française. Notons également l'importance du contexte historique : Yuji Murakami signale que, hormis quelques exceptions, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale les commentateurs (Juifs ou non Juifs) de l'œuvre de Proust n'ont pas

---

<sup>698</sup> *Corr.*, II, p. 66 (lettre probablement écrite le 19 mai 1896).

<sup>699</sup> *Corr.*, V, p. 180. Lettre du 29 mai 1905 à Robert Dreyfus. Yuji Murakami dans sa communication encore inédite au Collège de France (« Proust et l'antisémitisme en 1913 », 13 juin 2013), signale que cette lettre de Proust répondait à un article signé « J.F. », dans *La Libre Parole* du 23 février 1898 et intitulé « Les Dreyfus intellectuels ».

<sup>700</sup> Juliette Hassine, *Marranisme et hébraïsme dans l'œuvre de Proust*, *op. cit.*, p. 113-116.

<sup>701</sup> Siegfried Van Praag, « Marcel Proust : témoin du Judaïsme déjudaisé », *art. cit.*, p. 346 (note de bas de page).

<sup>702</sup> Albert Sonnenfeld, « Marcel Proust : Antisemite? », *art. cit.*

<sup>703</sup> Alessandro Piperno, *Proust antijuif*, *op. cit.*

envisagé d'antisémitisme proustien<sup>704</sup>. Dans ce chapitre, nous tenterons non pas d'examiner tout ce qui a trait, dans la *Recherche*, à la communauté juive, ni d'éclaircir une position narrative ou auctoriale vis-à-vis de la foi juive. Il s'agira plutôt d'explorer la représentation du personnage juif comme membre d'une race biologique, ainsi que la description textuelle de l'antisémitisme qui se base sur la conception des Juifs comme biologiquement différents.

### a) Un *topos* littéraire

Le Juif est un personnage obligé de la littérature jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. En 1842, Ben Lévi exprime ainsi la saturation de ce cliché :

Il n'y a pas un romancier, pas un apprenti nouvelliste, pas le plus piètre fabricant qui n'ait dans son sac la peinture fantastique d'un juif d'autrefois, le récit de nos malheurs passés, la représentation de nos naïves légendes. On dirait que depuis notre naufrage historique le moindre rapin a sur nous droit d'épave.

Aimez-vous le juif ? On en a mis partout.

Au théâtre, depuis Shakespeare jusqu'à Scribe ; dans les romans, depuis *Ivanhoé* jusqu'à Paul de Kock ; dans les journaux, depuis qu'il y a des écrivains qui commettent des feuilletons et un public qui se consent à en avaler quotidiennement une tartine, partout enfin dans ce monde de papier imprimé et de décoration de carton, on nous donne des juifs de convention, grimaçant, usurant, feignant, jargonnant et plus ou moins fabriqués à la vapeur<sup>705</sup>.

Ce *topos* est si répandu qu'il est impossible d'en faire une présentation exhaustive – on se bornera à dresser une typologie rapide des types les plus courants. Plusieurs stéréotypes font partie de ce fonds littéraire : le Juif usurier, utilisé sans discontinuer depuis les mystères médiévaux – au XIX<sup>e</sup> siècle, on connaît bien sûr le Gobseck ou le Nucingen de Balzac, mais on compte également Steiner dans *Nana* de Zola (1880) ; le parvenu, comme dans *Les Monach* de Robert de Bonnières (1885) ; le Juif errant, rendu célèbre par Eugène Sue (*Le Juif errant*, 1844-1845) et repris par Paul Féval dans la *Fille du Juif Errant* (1879) puis par Alexandre Arnoux (*Carnet de route du juif errant*, 1931).

À cela s'ajoute le thème de la belle Juive. Ce thème, très prégnant dans la littérature, est le pendant exact du Juif usurier, comme en témoigne le couple formé par Shylock et sa fille

---

<sup>704</sup> Yuji Murakami, résumé de thèse, *L'affaire Dreyfus dans l'œuvre de Marcel Proust*, Université Paris-Sorbonne, p. 2. Selon lui, ces exceptions sont Robert Dreyfus, *Souvenirs sur Marcel Proust*, op. cit. ; et Roger Bastide, « Marcel Proust et le pilpoul », *Revue des vivants*, n° 5, mai 1928, p. 1077-1083.

<sup>705</sup> Article de Ben Lévi de 1842 (donc avant la publication du *Juif errant* d'Eugène Sue), cité par Leyla Ezdinli, « Altérité juive, altérité romanesque. Rachel (E. Foa) et Lavinia (G. Sand) », *Romantisme*, n° 81, 1993, p. 29.

Jessica dans *The Merchant of Venice* de Shakespeare (1605) ou par Isaac et sa fille Rebecca dans *Ivanhoe* de Walter Scott (1820). Il a été examiné notamment par Luce Klein, Éric Fournier et Charles Lehrmann<sup>706</sup>.

*Manette Salomon* (1865) des Goncourt est à cet égard un ouvrage très éclairant, car au début du roman, la très belle jeune fille ne montre dans son comportement aucun signe particulier qui la rattache à la communauté juive dont elle est issue. Mais lorsqu'elle devient mère, et qu'elle commence à prendre de l'âge, tout se transforme : « la persévérance froide, l'entêtement résolu, la rapacité originelle de sa race, s'étaient levés des semences de son sang, dans de sourdes cupidités passionnées de femme rêvant de l'argent sur la tête de son enfant<sup>707</sup>. » Sa famille juive l'entoure aux dépens de son mari, et la renforce « aux pratiques et aux idées du judaïsme, fouillant, retrouvant, ranimant dans la juive vieillissante la persistance immortelle de la race, ce qui reste toujours de juif dans le sang qui paraît ne plus du tout l'être<sup>708</sup>. » Son nez « devient crochu<sup>709</sup> ». On verra que Swann, avec l'âge et la maladie, subit un changement similaire.

À partir des dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, les descriptions des Juifs se teintent d'antisémitisme racial et de thèmes issus des théories évolutionnistes. Dans sa pièce *Le Retour de Jérusalem* (1904), Maurice Donnay représente sur scène le conflit entre race juive et race aryenne, que rien ne peut réunir<sup>710</sup>. La thématique raciale est particulièrement forte chez Bourget. *Cosmopolis* dépeint le couple stéréotypique de la belle fille juive et son père banquier : Fanny et son père, le baron Hafner, qui se bat dans le « *struggle for high life*<sup>711</sup> ». Certes, Fanny a grandi dans le christianisme, religion pour laquelle elle se passionne, car

ce qui distingue l'âme Juive plus que tous les autres caractères critiqués ou vantés par les adversaires ou les partisans de cette invincible race, c'est une force singulière dans l'embrassement de ce qu'elle veut et une violence dans le désir qui ne se lasse et ne recule jamais<sup>712</sup>.

---

<sup>706</sup> Luce A. Klein, *Portrait de la Juive dans la littérature française*, Paris, Nizet, 1970 ; Éric Fournier, *La « belle Juive »*. D'Ivanhoé à la Shoah, Paris, Champ Vallon, 2012 ; Charles Lehrmann, *L'Élément juif dans la littérature française*, Paris, Albin Michel, 1961, 2 vol. Voir aussi Leyla Ezdinli, art. cit.

<sup>707</sup> Frères Goncourt, *Manette Salomon* [1867], Paris, Lacroix et Verboeckhoven, 1868, t. 2, p. 150.

<sup>708</sup> *Ibid.*, p. 258.

<sup>709</sup> *Ibid.*, p. 286.

<sup>710</sup> Maurice Donnay, *Le Retour de Jérusalem*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1904 (première représentation en 1903).

<sup>711</sup> Paul Bourget, *Cosmopolis*, op. cit., p. 54. Les italiques sont de Bourget.

<sup>712</sup> *Ibid.*, p. 393.

Dans *L'Étape* (1902), Bourget évoque « les qualités maîtresses, celles qui ont assuré à cette race d'exception une invincible persistance parmi tant de désastres : une intelligence souple et agile, une rare facilité d'assimilation<sup>713</sup> ».

À présent que nous avons posé les éléments contextuels essentiels à la compréhension de la description des Juifs dans la *Recherche*, nous pouvons examiner le texte proustien, en deux moments : d'abord, une analyse des personnages, puis une exploration du thème de la « race juive ».

---

<sup>713</sup> Paul Bourget, *L'Étape*, Paris, Plon-Nourrit, 1902, p. 112.

## II. Construction et déconstruction du thème juif

Après un dîner chez les Daudet en compagnie de Goncourt et de Coppée, Proust écrit à Reynaldo Hahn pour lui raconter l'ennui que leur pensée étriquée lui procure :

Dîner hier chez les Daudet...

...Constaté avec tristesse 1° l'affreux matérialisme, si extraordinaire chez des gens « d'esprit ». On rend compte du caractère, du génie par les habitudes physiques ou la race. Différences entre Musset, Baudelaire, Verlaine expliquées par la qualité des alcools qu'ils buvaient, caractère de telle personne par sa race (antisémitisme). Plus étonnant encore chez Daudet pur esprit brillant encore à travers les ténèbres et les houles de ses nerfs, petite étoile de mer. Et cela est très peu intelligent. C'est la conception la plus bornée de l'esprit (car c'est une conception de l'esprit) que celle où il n'a pas encore assez conscience de lui et se croit dérivé du corps<sup>714</sup>.

L'opinion de Proust écrivain apparaît ici clairement : parler de race juive équivaut à de l'antisémitisme, et lui n'adhère aucunement à cette idée. Reste cependant à examiner dans quelle mesure ce clair refus de l'antisémitisme se transcrit dans le texte romanesque de la *Recherche*. Comme la critique l'a déjà amplement démontré, de nombreux éléments chez Proust brouillent, et souvent ridiculisent, les clichés de la littérature sur les Juifs<sup>715</sup>.

### a) Ridicules de l'antisémite

En premier lieu, nous pouvons remarquer que nombre de jugements négatifs sur les Juifs sont attribuables à des personnages tournés en ridicule par la narration. À cet égard, l'exemple le plus frappant est celui de Charlus, qui se fend de tirades violemment antisémites :

---

<sup>714</sup> Proust : *Du temps perdu au temps retrouvé. Lettres et manuscrits*, Paris, Aristophil éd., Éditions des Équateurs, Musée des lettres et des manuscrits, 2010, p. 112. Lettre du 14 novembre 1895.

<sup>715</sup> Voir entre autres Bernard Brun, « Brouillons et brouillages : Proust et l'antisémitisme », *Littérature*, n° 70, 1988, p. 110-128 ; Joseph Brami, « Strange Jewishness », art. cit. ; Edward Hughes, « Textual and Tribal Assimilation », art. cit. ; Eri Wada, « Proust et *La Juive* de Fromental Halévy – à propos des discours antisémites dans *À la recherche du temps perdu* », dans Bernard Brun, Masafumi Oguro, Kazuyoshi Yoshikawa (dir.), *Marcel Proust 6 : « Proust sans frontières I »*, Caen, Lettres Modernes Minard, 2007, p. 199-213 ; et les travaux de Juliette Hassine (*Marranisme et hébraïsme, op. cit.* ; « L'écriture du discours antisémite dans la *Recherche* et ses sources bibliques et gréco-romaines », art. cit.).

J'habiterais La Commanderie que rien ne serait plus naturel. Mais un Juif ! Du reste cela ne m'étonne pas ; cela tient à un curieux goût du sacrilège, particulier à cette race. Dès qu'un juif a assez d'argent pour acheter un château, il en choisit toujours un qui s'appelle le Prieuré, l'Abbaye, le Monastère, la Maison-Dieu. J'ai eu affaire à un fonctionnaire juif, devinez où il résidait ? à Pont-l'Évêque<sup>716</sup>.

Or si Charlus s'intéresse si attentivement aux toponymies des lieux habités par les Juifs, c'est parce qu'il veut désespérément obtenir un renseignement : l'adresse de Bloch. Le désir homosexuel suscité par un Juif est caché par Charlus sous une épaisse couche de vernis antisémite. « Ayant appris ce qu'il désirait, M. de Charlus feignit de mépriser Bloch<sup>717</sup>. » Le fonctionnement textuel mine délibérément les discours antisémites de Charlus, en soulignant qu'ils sont toujours motivés par une raison autre que celle qui apparaît au premier abord : comme c'était le cas pour la haine du corps-France envers le corps-Allemagne, la *Recherche* nous dit que l'« objectivation des sentiments » (ici, ce serait l'essentialisation du Juif haïssable en lieu et place du désir sexuel pour un Juif) est un moteur universel des relations humaines. Le coup de grâce du narrateur à Charlus tient dans cette remarque : « Ce discours antijuif ou prohébreu – selon qu'on s'attachera à l'extérieur des phrases ou aux intentions qu'elles recelaient – avait été [...] coupé pour moi par une phrase que Morel me chuchota<sup>718</sup> ». Isabelle Serça a montré l'importance des parenthèses dans la *Recherche* : ici, les tirets (qui occupent une fonction parenthétique) dévoilent la duplicité du discours de Charlus<sup>719</sup>.

Un procédé similaire est à l'œuvre vis-à-vis du personnage de M. de Guermantes qui, apprenant que Swann est dreyfusard, se sent blessé dans l'estime qu'il lui accordait.

« Voyez-vous, reprit M. de Guermantes, même au point de vue de ses chers Juifs, puisqu'il tient absolument à les soutenir, Swann a fait une boulette d'une portée incalculable. Il prouve qu'ils sont tous unis secrètement et qu'ils sont en quelque sorte forcés de prêter appui à quelqu'un de leur race, même s'ils ne le connaissent pas. C'est un danger public. Nous avons évidemment été trop coulants, et la gaffe que commet Swann aura d'autant plus de retentissement qu'il était estimé, même reçu, et qu'il était à peu près le seul Juif qu'on connaissait. On se dira : *Ab uno disce omnes*. » (La satisfaction d'avoir trouvé à point nommé, dans sa mémoire, une citation si

---

<sup>716</sup> III, *SG*, 490.

<sup>717</sup> *Ibid.*

<sup>718</sup> III, *SG*, 492.

<sup>719</sup> Isabelle Serça, *Les Coutures apparentes de la Recherche. Proust et la ponctuation*, Paris, Honoré Champion, 2010. Sur les tirets, voir p. 100 et suivantes.

opportune éclaira seule d'un orgueilleux sourire la mélancolie du grand seigneur trahi.)<sup>720</sup>

À nouveau, la parenthèse contient la clef du texte : cette affirmation de politique anti-juive, anti-communautaire, n'est en fait motivée que par l'orgueil blessé du duc de Guermantes, peu habitué à ce type de comportement. L'exhibition du fonctionnement du discours antisémite est d'autant plus importante que la tirade du duc, si elle semble à première vue moins violente que celle de Charlus (celui-ci évoque les « youpin[s]<sup>721</sup> »), est en réalité beaucoup plus sournoise. Son « *ab uno disce omnes* » (connaissez-les tous d'après un seul) contient le germe de toute pensée xénophobe : celle qui propose de définir un groupe à partir du comportement d'un individu seul. Mais n'est-ce pas aussi le ressort de la taxinomie, qui consiste à considérer l'individu avant tout comme représentant d'un groupe ? Le texte semble ici nous dire que toute taxinomie humaine est motivée en dernière analyse par des raisons subjectives, et qu'elles peuvent être dangereuses dans un contexte politique.

Le personnage de Mme Sazerat vient confirmer cette idée que les taxinomies sont dénoncées. Son cas est tout à fait particulier : il se trouve qu'elle est à la fois dreyfusarde et antisémite, ce que le narrateur découvre dans une scène décrite avec humour :

[M. Bloch] était en train d'adresser à Mme Sazerat de grands saluts fort bien accueillis d'elle. J'en étais surpris car jadis, à Combray, elle avait été indignée que mes parents eussent reçu le jeune Bloch, tant elle était antisémite. Mais le dreyfusisme, comme une chasse d'air, avait fait il y a quelques jours voler jusqu'à elle M. Bloch. Le père de mon ami avait trouvé Mme Sazerat charmante et était particulièrement flatté de l'antisémitisme de cette dame qu'il trouvait une preuve de la sincérité de sa foi et de la vérité de ses opinions dreyfusardes, et qui donnait aussi du prix à la visite qu'elle l'avait autorisé à lui faire. Il n'avait même pas été blessé qu'elle eût dit étourdiment devant lui : « M. Drumont a la prétention de mettre les révisionnistes dans le même sac que les protestants et les Juifs. C'est charmant cette promiscuité<sup>722</sup> ! »

Dans le cas de Mme Sazerat, la motivation subjective des opinions politiques rentre en conflit direct avec la motivation de l'antisémitisme ; mais en l'occurrence, c'est le dreyfusisme qui l'emporte. Ce que dévoile ce passage, ce n'est pas l'insignifiance de son antisémitisme – l'innocuité de Mme Sazerat est circonstancielle –, mais l'arbitraire et la subjectivité des opinions et des catégories. On aperçoit à quel point la représentation textuelle

---

<sup>720</sup> III, SG, 79.

<sup>721</sup> III, SG, 492.

<sup>722</sup> II, CG, 585-586.

proustienne des Juifs et de la relation aux Juifs est à mille lieues d'un discours univoque. Loin de reprendre les catégorisations telles qu'elles sont, c'est le fait même de catégoriser qui est remis en question. Nous allons voir cette ambiguïté plus avant avec un cliché de la littérature, déjà évoqué, celui de la belle Juive.

## b) La belle Juive

Nous l'avons vu, la belle Juive est un personnage récurrent dans la littérature européenne<sup>723</sup>. Elle se retrouve chez Proust : c'est Rachel, bien entendu, « Rachel quand du Seigneur<sup>724</sup> ». Proust semble respecter les codes du personnage, car Rachel est une courtisane. En effet, selon la typologie opérée par Luce Klein, la belle Juive est soit une courtisane (Esther Gobseck), soit la compagne du Juif errant, soit la fille d'un usurier (Jessica, Rebecca, Esther)<sup>725</sup>. Dans le cas de la courtisane et de la fille de l'usurier, l'histoire se concentre autour du fort potentiel de séduction de la femme juive. Deux schémas majeurs se dégagent : soit la Juive est épousée et elle se convertit au christianisme, soit elle meurt (ou, comme la Rebecca de Scott, est éliminée de l'histoire). Il est aisé de voir que dans les deux cas, le judaïsme de la belle Juive se résout en disparaissant.

Or, Proust ne suit aucunement ces schémas typiques : Rachel ne meurt pas, et ne devient pas chrétienne non plus. Elle n'est d'ailleurs même pas vraiment belle<sup>726</sup>. Mais ce n'est pas tout ; une lecture encore plus attentive du texte permet de déceler une faille dans le personnage de Rachel. Relisons ce passage où une maîtresse de bordel tente de pousser le narrateur vers l'une de ses prostituées :

Elle m'en vantait surtout une, une dont, avec un sourire plein de promesses (comme si ç'avait été une rareté et un régal), elle disait : « C'est une Juive ! Ça ne vous dit rien ? » (C'est sans doute à cause de cela qu'elle l'appelait Rachel.) Et avec une exaltation niaise et factice qu'elle espérait être communicative et qui finissait sur un rôle presque de jouissance : « Pensez donc, mon petit, une Juive, il me semble que ça doit être affolant ! Rah ! » Cette Rachel, que j'aperçus sans qu'elle me vît, était brune, pas jolie, mais avait l'air intelligent [...]<sup>727</sup>.

---

<sup>723</sup> Nous remercions Lucille Cairns pour ses suggestions sur ce point.

<sup>724</sup> I, *JF*, 567.

<sup>725</sup> Luce A. Klein, *Portrait de la Juive dans la littérature française, op. cit.*

<sup>726</sup> I, *JF*, 566.

<sup>727</sup> *Ibid.*

Ainsi que l'ont remarqué Lawrence Schehr<sup>728</sup> et Nathalie Mauriac Dyer<sup>729</sup>, il n'est jamais avéré que Rachel soit réellement juive comme l'affirme la maquerelle. Le texte nous laisse même douter de l'authenticité de son prénom : la parenthèse « [c]'est sans doute pour cela qu'elle l'appelait Rachel » implique que tel n'était pas son vrai nom. Bien plus, l'assimilation au personnage de l'opéra de Fromental Halévy nous permet de penser que, tout comme la Rachel de Scribe, Rachel est en réalité une chrétienne que tous croient juive<sup>730</sup>.

Dans *Le Côté de Guermantes*, l'actrice, furieuse que Saint-Loup lui dispute un collier, s'exclame :

« [...] C'est bien ce qu'on dit : Marsantes, *Mater Semita*, ça sent la race », répondit Rachel répétant une étymologie qui reposait sur un grossier contresens car *semita* signifie « sente » et non « sémite », mais que les nationalistes appliquaient à Saint-Loup à cause des opinions dreyfusardes qu'il devait pourtant à l'actrice<sup>731</sup>.

Rachel, supposée juive (vraisemblablement sans l'être), adopte un discours antisémite envers Saint-Loup qui n'est pas juif, en se basant sur des rumeurs de bas étage visant à discréditer celui qui est devenu dreyfusard précisément par amour pour Rachel : il serait difficile de mieux montrer la complexité et le double jeu d'un discours. Stéphane Chaudier écrit à propos de ce passage : « Proust se méfie des indignations faciles – de la pose théâtrale de celui qui aime à dénoncer le mal [...]. Rachel n'est pas antisémite, elle est inconséquente<sup>732</sup>. » Ici encore, les *topoi* antisémites sont mis à mal, et le texte se gausse des taxinomies essentialistes.

### c) La haine de soi

Un dernier cas de figure, plus extrême, peut nous aider à comprendre les enjeux qui entourent la représentation de l'identité juive dans la *Recherche*. Bloch illustre un type paradoxal, celui du Juif antisémite.

---

<sup>728</sup> Lawrence R. Schehr, « Rachel, quand du Seigneur », *L'Esprit créateur*, vol. 37, n° 4, 1997, p. 85.

<sup>729</sup> Nathalie Mauriac Dyer, « Entre Esther et Rachel. Avatars proustiens de la “belle Juive” », dans Nathalie Mauriac Dyer, Kazuyoshi Yoshikawa, Pierre-Edmond Robert (dir.), *Proust face à l'héritage du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2012, p. 96-108.

<sup>730</sup> I, *JF*, 567. Voir les articles cités ci-dessus.

<sup>731</sup> II, *CG*, 476.

<sup>732</sup> Stéphane Chaudier, « Proust et l'antisémitisme », *La Revue des Livres*, n° 4, 5 avril 2008, URL : <http://www.revuedeslivres.fr/proust-et-lantisemitisme-stephane-chaudier/> (consulté le 4 mai 2012).

Un jour que nous étions assis sur le sable, Saint-Loup et moi, nous entendîmes d'une tente de toile contre laquelle nous étions, sortir des imprécations contre le fourmillement d'Israélites qui infestait Balbec. « On ne peut pas faire deux pas sans en rencontrer, disait la voix. Je ne suis pas par principe irréductiblement hostile à la nationalité juive, mais ici il y a pléthore. On n'entend que : "Dis donc, Apraham, chai fu Chakop." On se croirait rue d'Aboukir. » L'homme qui tonnait ainsi contre Israël sortit enfin de la tente, nous levâmes les yeux sur cet antisémite. C'était mon camarade Bloch<sup>733</sup>.

Proust, pour rendre la surenchère antisémite de Bloch et son imitation d'un accent juif alsacien ou allemand reprend des procédés typographiques qui évoquent autant le baron Nucingen de Balzac<sup>734</sup> que la propagande antisémite de l'époque<sup>735</sup>. Le thème du *jüdischer Selbsthass* est connu<sup>736</sup>. La représentation de Bloch est cependant très ambiguë, car à de nombreuses reprises, le lecteur est poussé à rire de ce personnage<sup>737</sup>. Le narrateur rapporte ainsi un terrible faux pas de son ami dans le salon de Mme de Villeparisis :

Je me souvenais très bien de ce soir-là, à cause d'un incident absolument insignifiant. Mme de Villeparisis avait présenté Bloch à Mme Alphonse de Rothschild, mais mon camarade n'avait pas entendu le nom et, croyant avoir affaire à une vieille Anglaise un peu folle, n'avait répondu que par monosyllabes aux prolixes paroles de l'ancienne Beauté, quand Mme de Villeparisis, la présentant à quelqu'un d'autre, avait prononcé, très distinctement cette fois : « La baronne Alphonse de Rothschild ». Alors étaient entrées subitement dans les artères de Bloch et d'un seul coup tant d'idées de millions et de prestige, lesquelles eussent dû être prudemment subdivisées, qu'il avait eu comme un coup au cœur, un transport au cerveau et s'était écrié en présence de l'aimable vieille dame : « Si j'avais su ! » exclamation dont la stupidité l'avait empêché de dormir pendant huit jours<sup>738</sup>.

<sup>733</sup> II, *JF*, 97.

<sup>734</sup> Par exemple : « *Tans nodre chin te médier, on ne said ni ki fit, ni ki mire ; c'esd eine crant ponhire ki te pufoir se gonfier au quir te sa femme.* » Honoré de Balzac, *La Maison Nucingen*, dans *L'Œuvre de Balzac*, op. cit., t. 6, p. 383 (les italiques sont de Balzac).

<sup>735</sup> Voir en annexe, p. 227, la couverture de *Psst !...* du 20 août 1898.

<sup>736</sup> Voir Théodore Lessing, *La Haine de soi. Le refus d'être juif* [1930], trad. Maurice-Ruben Hayoun, Paris, Berg International Editeurs, 2001. Stephen Wilson écrit : « The adoption or expression of antisemitism by Jews has been a not uncommon way of denying or attempting to deny one's own Jewishness, either in an effort to resolve the internal conflict of personal identity [...], or to escape « the stigma » which antisemitic prejudice attached to Jewishness, or both ; and some Jews took this course in France at the end of the nineteenth century. » Stephen Wilson, *Ideology and Experience : Antisemitism in France at the Time of the Dreyfus Affair*, Londres/Toronto, Associated University Press, 1982, p. 707.

Plusieurs commentateurs ont avancé que cette poussée d'antisémitisme juif lors de la Belle Époque pourrait être liée à l'arrivée massive de Juifs d'Europe de l'Est à Paris dans les dernières décennies du dix-neuvième siècle. Massés dans des quartiers pauvres au centre de la capitale, ne parlant qu'à peine français, ils présentaient une image du Juif très éloignée de celle à laquelle les Juifs assimilés d'origine alsacienne ou aquitaine désiraient être associés. Voir Michael Marrus, *The Politics of Assimilation. The French Jewish Community at the Time of the Dreyfus Affair*, Oxford, Clarendon Press, 1971.

<sup>737</sup> Outre les passages analysés ici, on pourra se reporter aussi à II, *CG*, 512-516.

<sup>738</sup> II, *CG*, 795-796.

Cette anecdote est d'autant plus frappante qu'il s'agit d'une digression totalement gratuite, sans lien aucun avec ce qui précède ni avec ce qui suit. Il semble que le narrateur ne puisse résister au plaisir de raconter l'humiliation de Bloch ; un Bloch qui est dépeint en creux comme un être snob, indélicat, fasciné par l'argent et le pouvoir. La haine et la honte de soi sont un *leitmotiv* attaché au personnage de Bloch, qui aboutira à sa reconversion totale en Jacques du Rozier. Déjà, dans *Le Côté de Guermantes*, il s'efforce de faire oublier ses origines.

[...] Bloch se tourna vers le duc de Châtellerauld : « Vous, Monsieur, qui êtes français, vous savez certainement qu'on est dreyfusard à l'étranger, quoiqu'on prétende qu'en France on ne sait jamais ce qui se passe à l'étranger. Du reste je sais qu'on peut causer avec vous, Saint-Loup me l'a dit. » Mais le jeune duc, qui sentait que tout le monde se mettait contre Bloch et qui était lâche comme on l'est souvent dans le monde, usant d'ailleurs d'un esprit précieux et mordant que, par atavisme, il semblait tenir de M. de Charlus : « Excusez-moi, Monsieur, de ne pas discuter de Dreyfus avec vous, mais c'est une affaire dont j'ai pour principe de ne parler qu'entre Japhétiques. » Tout le monde sourit, excepté Bloch, non qu'il n'eût l'habitude de prononcer des phrases ironiques sur ses origines juives, sur son côté qui tenait un peu au Sinaï. Mais au lieu d'une de ces phrases, lesquelles sans doute n'étaient pas prêtes, le déclic de la machine intérieure en fit monter une autre à la bouche de Bloch. Et on ne put recueillir que ceci : « Mais comment avez-vous pu savoir ? Qui vous a dit ? » comme s'il avait été le fils d'un forçat. D'autre part, étant donné son nom, qui ne passe pas précisément pour chrétien, et son visage, son étonnement montrait quelque naïveté<sup>739</sup>.

Certes, Bloch exhibe piteusement son ignorance des usages mondains, puisqu'il aurait dû deviner qu'il ne serait pas soutenu. Mais il y a plus. Le texte semble nous dire que Bloch n'est qu'une marionnette entre les mains d'une puissance qui le dépasse : « le déclic de la machine intérieure en fit monter une autre à la bouche de Bloch ». C'est autre chose qui parle en Bloch ; on pense au *Es denkt in mir* de Soury et Barrès. Son identité juive apparaît malgré lui, une identité définie par la filiation : « le fils d'un forçat ». On retrouve donc ici la vision atavique, biologique, de la communauté. Qui plus est, cette identité était déjà évidente par son nom, Bloch<sup>740</sup>, mais aussi par son visage. Le texte, en effet, n'hésite pas à suggérer qu'il est possible de reconnaître un Juif grâce à ses caractéristiques physiques (voir ci-après, sur la race juive). De l'autre côté, en miroir, Châtellerauld incarne l'atavisme des Guermantes. Si Bloch est lâche dans son déni, Châtellerauld ne l'est pas moins : les deux comportements se retrouvent donc renvoyés dos à dos.

---

<sup>739</sup> II, CG, 544.

<sup>740</sup> Pour plus de détails sur le patronyme de Bloch, voir Seth Wolitz, *The Proustian Community*, op. cit., p. 187-188.

### III. « Admirable puissance de la race »

#### d) La « race juive »

##### *Antisémites et philosémites*

L'antisémitisme fin-de-siècle revendiquait l'idée de race juive ; on se souviendra que Barrès avait écrit, à propos de Dreyfus : « Je n'ai pas besoin qu'on me dise pourquoi Dreyfus a trahi. [...] Que Dreyfus est capable de trahir, je le conclus de sa race<sup>741</sup>. » Selon Jules Soury, « le judaïsme n'est pas un fait confessionnel, mais un fait de race. Là est pour le Juif une pierre d'achoppement, car on ne peut pas changer de race comme de religion, de langue ou de nationalité<sup>742</sup>. » Or Michael Marrus, dans son ouvrage de référence sur les Juifs français de la Belle Époque, rappelle que l'idée de race juive était aussi monnaie courante dans la communauté juive elle-même :

Jews and non-Jews used the language of race in order to define the Jewish community at the close of the nineteenth century. One of the most interesting features of the Jewish community in France at this time is the way in which Jews subscribed to a definition of themselves which the larger French community had provided<sup>743</sup>.

Il signale également que, contrairement à ce que l'on pourrait croire, cette croyance en une race juive n'était pas un pur produit de la propagande antisémite : « Race, in fact, provided Jews with the means to express their sense of a distinct Jewish identity [...]»<sup>744</sup>. » Ce fait n'est pas circonscrit à la société française. En Allemagne, le sioniste Ignaz Zollschan publie en 1910 *Das Rassenproblem unter der Besonderer Berücksichtigung der Theoretischen Grundlagen der Jüdischen Rassenfrage* (le problème racial sous l'angle des fondements théoriques de la question juive), dans lequel on peut lire que « la race se transmet

---

<sup>741</sup> *Scènes et doctrines du nationalisme, op. cit.*, p. 152.

<sup>742</sup> *Ma Vie. Campagne nationaliste, op. cit.*, p. 106.

<sup>743</sup> Michael R. Marrus, *The Politics of Assimilation. A Study of the French Jewish Community at the Time of the Dreyfus Affair, op. cit.*, p. 10.

<sup>744</sup> *Ibid.*

par les cellules humaines et hors de toute influence extérieure »<sup>745</sup>. Marion Schmid rappelle qu'un terreau commun peut se retrouver au sein des entreprises philosémites comme antisémites<sup>746</sup> : c'est le cas de Léon Bloy<sup>747</sup>, ou de Bernard Lazare, dont le livre philosémite *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes* avait connu un grand succès auprès des antisémites, le forçant à préfacer ainsi son ouvrage :

On m'a reproché à la fois d'avoir été antisémite et d'avoir trop vivement défendu les juifs, et pour juger ce que j'avais écrit, on s'est placé au point de vue de l'antisémitisme ou à celui du philosémitisme. On a eu tort car je ne suis ni antisémite, ni philosémite<sup>748</sup>.

Il suffit de parcourir d'anciens numéros de la *Revue des Études juives* ou de *L'Univers israélite* pour se convaincre de l'ubiquité du thème de la race juive parmi les penseurs juifs. Les travaux de Sander Gilman<sup>749</sup> ainsi que ceux de Mitchell Hart<sup>750</sup> ont depuis quelques décennies exploré cette mouvance, dont, *a contrario*, l'exemple le plus parlant est peut-être celui de Salomon Reinach, qui donne en 1903 une conférence intitulée « La prétendue race juive », publiée peu après dans la *Revue des Études juives*<sup>751</sup>. Ce texte vise à démontrer l'inanité de l'expression de « race juive » : or, le fait même que cet éminent savant ait dû donner une conférence pour réfuter cette idée montre qu'elle était très bien implantée dans la société. Il montre aussi, cependant, que des milieux plus éclairés commençaient à prendre leurs distances vis-à-vis de telles conceptions.

Cette tendance à essentialiser la communauté juive en une race juive correspond aux analyses de Hannah Arendt qui, dans *The Origins of Totalitarianism*, examine la description

---

<sup>745</sup> Référence donnée par Frédéric Monneyron et Gérard Siary, *L'Idée de race. Histoire d'une fiction*, Paris, Berg International Éditeurs, 2012, p. 103. Voir aussi John M. Efron, *Defenders of the Race. Jewish Doctors and Race Science in Fin-de-Siècle Europe*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1994.

<sup>746</sup> Marion Schmid, « The Jewish Question in *La Recherche* », art. cit.

<sup>747</sup> Antoine Compagnon a souligné entre autres l'ambiguïté de l'ouvrage de Léon Bloy *Le Salut par les Juifs* (1892) et la facilité des « glissements de l'anti-antisémitisme vers l'antisémitisme », dans « Antisémitisme ou antimodernisme ? Anatole Leroy-Beaulieu, Bernard Lazare, Léon Bloy », dans Ilana Zinguer et Sam Bloom (dir.), *L'Antisémitisme éclairé. Inclusion et exclusion depuis l'époque des Lumières jusqu'à l'affaire Dreyfus*, Leiden/Boston, Brill, 2003, p. 437. Bien que Bloy soit un cas à part, son exemple ne laisse pas de suggérer les liens possibles entre antisémitisme et son opposé.

<sup>748</sup> Bernard Lazare, *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, Paris, Léon Chailley, 1894, p. V.

<sup>749</sup> En particulier *Jewish Self-Hatred. Anti-Semitism and the hidden Language of the Jews*, Baltimore/Londres, John Hopkins University Press, 1986.

<sup>750</sup> Mitchell B. Hart (dir.), *Jews & Race. Writings on Identity and Difference, 1880-1940*, Waltham, Brandeis University Press, 2011.

<sup>751</sup> Ce texte est reproduit en annexe, p. 236. Salomon Reinach, « La prétendue race juive », conférence faite à la société des études juives le 6 décembre 1903, *Revue des Études juives*, vol. 47, n° 94, octobre-décembre 1903, p. I-XIV.

proustienne de la communauté juive. Elle démontre que le roman illustre parfaitement le passage du judaïsme (*Judaism*) à la judéité (*Jewishness*) au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

[...] wherever Jews were educated, secularized, and assimilated under the ambiguous conditions of society and state in Western and Central Europe, they lost that measure of political responsibility which their origin implied and which the Jewish notables had still felt, albeit in the form of privilege and rulership. Jewish origin, without religious and political connotation, became everywhere a psychological quality, was changed into « Jewishness », and from then on could be considered only in the categories of virtue or vice<sup>752</sup>.

En d'autres termes, le groupe formé par les Juifs perd son statut religieux, et devient une catégorie essentialiste. Cela semble correspondre à une tendance de fond dans la *Recherche*, où l'expression de 'race juive' apparaît à quatre reprises. Dans le train menant à la Raspelière, le docteur Cottard tente de faire discrètement comprendre à ses interlocuteurs que Charlus est homosexuel. Son épouse ne comprend pas ses allusions :

Mme Cottard ne distingua que les mots « de la confrérie » et « tapette », et comme dans le langage du docteur le premier désignait la race juive et le second les langues bien pendues, Mme Cottard conclut que M. de Charlus devait être un Israélite bavard<sup>753</sup>.

La *vis comica* de ce passage fonctionne selon un système assez simple de quiproquo entre deux groupes tournés en dérision : les Juifs et les homosexuels. Deux autres brefs passages évoquant la race juive ont été cités et analysés plus haut<sup>754</sup>. L'idée apparaît également à travers le personnage de Swann, qui appartient « à cette forte race juive<sup>755</sup> ». La revendication juive du concept de race juive apparaît dans la *Recherche*, à travers, on ne s'en étonnera pas, le personnage de Bloch. Dans un passage qui, à nouveau, le tourne en dérision, le narrateur montre Bloch reconnaissant son 'être-juif', pour mieux s'en distancier :

« Tu ne peux t'imaginer ma douleur quand je pense à toi, reprit Bloch. Au fond, c'est un côté assez juif chez moi », ajouta-t-il ironiquement en rétrécissant sa prunelle comme s'il s'agissait de doser au microscope une quantité infinitésimale de « sang juif » [...]. J'aime assez, ajouta-t-il, faire ainsi dans mes sentiments la part, assez mince d'ailleurs, qui peut tenir à mes origines juives. » Il prononça cette phrase parce que cela lui paraissait à la fois spirituel et brave de dire la vérité sur sa race, vérité que par la même occasion il s'arrangeait à atténuer singulièrement, comme les avars qui

<sup>752</sup> Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism*, Orlando, Harcourt, 1968, p. 83.

<sup>753</sup> III, *SG*, 425-426.

<sup>754</sup> IV, *TR*, 492 dans 'Raciologies proustiennes', p. 101 et II, *JF*, 246 dans 'Hérités mentales', p. 110.

<sup>755</sup> III, *SG*, 103.

se décident à acquitter leurs dettes mais n'ont le courage d'en payer que la moitié. Ce genre de fraude qui consiste à avoir l'audace de proclamer la vérité, mais en y mêlant pour une bonne part des mensonges qui la falsifient, est plus répandu qu'on ne pense et même chez ceux qui ne le pratiquent pas habituellement, certaines crises dans la vie, notamment celles où une liaison amoureuse est en jeu, leur donnent l'occasion de s'y livrer<sup>756</sup>.

Les comparaisons choisies par le narrateur n'ont rien d'innocent. Bloch se comporterait comme un avare, comme un menteur : deux stéréotypes de la littérature antisémite. L'ambiguïté que distille le choix de ces comparants est déroutante, on ne sait plus tout à fait si l'on est dans l'ironie ou le préjugé ; d'autant plus que le fait de race est, lui, clairement présenté à trois reprises comme une « vérité ».

### *Traits physiques*

Par ailleurs, quant à la description physique, les Juifs sont les personnages les plus 'typés' de la *Recherche*. Nissim Bernard ressemble au roi Sargon, à cause de sa « barbe annelée<sup>757</sup> ». Le type, ici, est construit grâce à des références orientales mais qui ne sont pas directement juives : la judéité, en d'autres termes, passe par une certaine conception orientaliste de l'altérité, au sens d'Edward Saïd<sup>758</sup>. Il est intéressant de noter que l'adjectif « annelé », adjectif précieux et très rare en français, se retrouve pour qualifier un type juif oriental dans *Jean Barois* de Roger Martin du Gard, le premier roman dont l'affaire Dreyfus soit un ressort central de l'action<sup>759</sup>, et dont l'année de publication – 1913 –, coïncide avec celle de *Du côté de chez Swann*. Bloch, de même, ressemble à Mahomet II par son nez recourbé et ses pommettes saillantes<sup>760</sup>. Dans *Le Côté de Guermantes*, l'image orientale de Bloch réapparaît avec encore plus de force :

Mais Bloch n'ayant pas été assoupli par la gymnastique du « Faubourg », ni ennobli par un croisement avec l'Angleterre ou l'Espagne, restait, pour un amateur d'exotisme, aussi étrange et savoureux à regarder, malgré son costume européen,

---

<sup>756</sup> II, *JF*, 105-106.

<sup>757</sup> II, *JF*, 133.

<sup>758</sup> Saïd définit l'orientalisme comme une forme de projection et de construction opérée par les Européens (Edward Saïd, *Orientalism* [1978], Londres, Penguin Books, 2003, p. 3). Le mélange, ici, des références culturelles fait signe vers ce type de construction faite de bric et de broc.

<sup>759</sup> À propos du personnage de Julia Woldsmuth, Martin du Gard écrit : « Un type oriental. [...] Le visage s'effile en avant comme une lame. Ses cheveux annelés, rudes et noirs, qu'elle masse sur la nuque, allongent encore la forme de la tête. » *Jean Barois* [1913], Paris, Gallimard, 2003, p. 204-205.

<sup>760</sup> I, *CS*, 87.

qu'un Juif de Decamps. Admirable puissance de la race qui du fond des siècles pousse en avant jusque dans le Paris moderne, dans les couloirs de nos théâtres, derrière les guichets de nos bureaux, [...] une phalange intacte [...] demeurée en somme toute pareille à celle des scribes assyriens peints en costume de cérémonie qui à la frise d'un monument de Suse défend les portes du palais de Darius<sup>761</sup>.

Les portes du palais de Darius, découvertes à Suse en 1884 par Marcel et Jeanne Dieulafoy et ramenées au Louvre où elles furent la coqueluche du tout-Paris<sup>762</sup>, ne représentent pas des scribes mais des archers (la plume a beau être plus puissante que l'épée, on se demande d'ailleurs comment des « scribes » pourraient « défend[re] » un palais). En outre, ces personnages ne sont pas assyriens mais perses, confusion courante chez Proust. Or, comme le signale Antoine Compagnon, « *assyrien* fonctionne comme un synonyme oblique et atténué de *sémite*<sup>763</sup>. » La comparaison de Bloch avec ces « scribes assyriens », qui n'en sont pas, convoque une série de sens cachés ; d'abord, la mention d'assyrien renvoie au judaïsme mythologique. Bloch est l'héritier d'une lignée ininterrompue, des temps de Darius aux salons parisiens. Sa barbe « annelée », que nous avons déjà analysée comme un signe distinctif, rejoint ce thème orientaliste qui vise à grandir le peuple juif.

Mais ce n'est pas tout. Ce qui accentue la grande beauté de ces frises, et qui avait marqué les esprits de l'époque, ce sont ses briques émaillées aux couleurs vives. Or, les archers sont vêtus très distinctement d'un vêtement jaune<sup>764</sup>. Ce vêtement jaune constitue sans doute une motivation non explicite de la comparaison avec Bloch : on n'ignore pas en effet que les lois somptuaires de l'époque médiévale (en zone chrétienne autant que musulmane) ont privilégié le jaune comme couleur obligatoire pour les Juifs (qu'il s'agisse du *Judenhut*, de rouelles, de voiles, ou de l'entièreté du vêtement)<sup>765</sup>. On peut noter également que c'est le mot « race » qui est le sujet grammatical de la phrase. Enfin, la comparaison est d'autant plus intéressante qu'elle avait déjà été utilisée bien plus tôt, dans les *Jeunes filles*, à propos de Nissim Bernard, oncle de Mme Bloch : son visage « semblait rapporté du palais de Darius et reconstitué par Mme Dieulafoy<sup>766</sup> ». La métaphore obsédante

---

<sup>761</sup> II, *CG*, 488.

<sup>762</sup> En septembre 1904, Proust écrit à Georges de Lauris : « Que ne donnerions-nous pour voir animant des architectures rapportées par Madame Dieulafoy, des archers du palais de Darius. » *Corr.*, IV, p. 262.

<sup>763</sup> Antoine Compagnon, « Le “profil assyrien” ou l'antisémitisme », art. cit., p. 3 du document disponible en ligne sur le site du Collège de France, URL : [http://www.college-de-france.fr/media/antoine-compagnon/UPL18794\\_7\\_A.Compagnon\\_Le\\_profil\\_assyrien.pdf](http://www.college-de-france.fr/media/antoine-compagnon/UPL18794_7_A.Compagnon_Le_profil_assyrien.pdf) (consulté le 30 janvier 2012).

<sup>764</sup> Voir l'image en annexe, p. 228.

<sup>765</sup> Jean Forien de Rochesnard, *Les Signes distinctifs des Juifs*, Colombes, 1983 (sans nom d'éditeur). Pour les pays musulmans, voir en particulier les pages 11, 12, 19, et pour la France, les pages 24, 25, 31.

<sup>766</sup> II, *JF*, 132.

des archers en brique jaune et à la barbe bleutée s'applique en fait à toute la filiation des Bloch, qui semble alors symboliser l'ensemble de la « race juive ».

Même quand il se sera assimilé à la fin du *Temps retrouvé*, quelques éléments dissonants viendront rappeler que l'identité juive de Bloch n'a pas disparu sous les subterfuges. D'abord, comme l'a noté Julia Kristeva, son nouveau nom de Jacques du Rozier ne peut qu'évoquer la rue des Rosiers, rue juive du Marais s'il en est<sup>767</sup>. Par ailleurs, le texte nous décrit Bloch de la manière suivante : « grâce à la coiffure, à la suppression des moustaches, à l'élégance, au type, à la volonté, ce nez juif disparaissait comme semble presque droite une bossue bien arrangée<sup>768</sup>. » Le « presque » est ici essentiel : le stigmatisme est toujours là. Le nez est symbolique des clichés physiques sur les Juifs, et Proust en a bien conscience, lui qui signait souvent ses lettres avec le dessin d'un nez<sup>769</sup>. Enfin, on peut signaler que cette nouvelle respectabilité de Bloch ne passe pas par une apparence plus française : au contraire, c'est en arborant un « chic anglais » que Bloch parvient à s'élever au-dessus de sa communauté. Ironie du texte, qui semble suggérer qu'on ne peut échapper au caractère *autre* de la judéité qu'en adoptant un autre type d'altérité. On peut également remarquer la répétition du verbe « reconnaître » dans une seule et même phrase. C'est dire que la reconnaissance est tout l'enjeu de ce passage, d'ailleurs particulièrement dramatisé. Le « nez juif » devient un signe extérieur, presque rassurant, inchangé, qui permet de remettre l'identité du personnage. Notons que même Salomon Reinach, qui réfute l'idée de race juive, croit que certains traits juifs permettent la reconnaissance<sup>770</sup>.

Une paperole du *Temps retrouvé* ajoute à la description des changements physiques lors du Bal de têtes la réflexion suivante : « Ces changements étaient, en effet, d'habitude ataviques, et la famille – parfois même – chez les Juifs surtout – la Race – venait boucher ceux que le temps avaient laissés en s'en allant là<sup>771</sup>. » Le sens du verbe « boucher » dans cette phrase semble opaque ; mais le manuscrit est trop corrompu pour y trouver une leçon plus satisfaisante. En revanche, le terme de « Race » apparaît clairement avec une majuscule, que nous rétablissons – le texte établi par Pierre-Edmond Robert et Brian Rogers donne une minuscule<sup>772</sup>. Quoi qu'il en soit, on ne peut que remarquer le fait que la « Race » paraisse

---

<sup>767</sup> Julia Kristeva, *Le Temps sensible. Proust et l'expérience littéraire*, Paris, Gallimard, 1994, p. 86.

<sup>768</sup> IV, TR, 531.

<sup>769</sup> Voir *Corr.*, VI, p. 90 ; VII, p. 71 ; X, p. 30 ; XI, p. 31. Pour l'image, voir annexe, p. 228.

<sup>770</sup> Art. cit., p. XII.

<sup>771</sup> IV, TR, 516.

<sup>772</sup> N.a.fr. 16727 f° 22 r°. Voir la reproduction en annexe, p. 229.

s'appliquer aux « Juifs surtout », comme si l'atavisme biologique y était plus fort que chez d'autres groupes.

Les traits physiques de la race juive apparaissent également chez Swann :

Soit à cause de l'absence de ces joues qui n'étaient plus là pour le diminuer, soit que l'artériosclérose, qui est une intoxication aussi, le rougît comme eût fait l'ivrognerie ou le déformât comme eût fait la morphine, le nez de polichinelle de Swann, longtemps résorbé dans un visage agréable, semblait maintenant énorme, tuméfié, cramoisi, plutôt celui d'un vieil Hébreu que d'un curieux Valois. D'ailleurs peut-être chez lui en ces derniers jours la race faisait-elle reparaître plus accusé le type physique qui la caractérise, en même temps que le sentiment d'une solidarité morale avec les autres Juifs, solidarité que Swann semblait avoir oubliée toute sa vie, et que greffées les unes sur les autres, la maladie mortelle, l'affaire Dreyfus, la propagande antisémite, avaient réveillée<sup>773</sup>.

Dans cette phrase, – qui nous rappelle la transformation de Manette Salomon dans le roman éponyme<sup>774</sup> – « la race » est le sujet grammatical, c'est elle qui modèle « le type physique », comme c'était le cas dans l'évocation des archers de Darius. Cette action première de la race par rapport aux opinions dreyfusistes se retrouve chez Bloch, qui « croyait avoir logiquement choisi son dreyfusisme, et savait pourtant que son nez, sa peau et ses cheveux lui avaient été imposés par sa race<sup>775</sup>. »

Swann oubliait que dans l'après-midi, il m'avait dit au contraire que les opinions en cette affaire Dreyfus étaient commandées par l'atavisme. Tout au plus avait-il fait exception pour l'intelligence, parce que chez Saint-Loup elle était arrivée à vaincre l'atavisme et à faire de lui un dreyfusard. Or il venait de voir que cette victoire avait été de courte durée et que Saint-Loup avait passé dans l'autre camp. C'était donc maintenant à la droiture du cœur qu'il donnait le rôle dévolu tantôt à l'intelligence. En réalité, nous découvrons toujours après coup que nos adversaires avaient une raison d'être du parti où ils sont et qui ne tient pas à ce qu'il peut y avoir de juste dans ce parti, et que ceux qui pensent comme nous, c'est que l'intelligence, si leur nature morale est trop basse pour être invoquée, ou leur droiture, si leur pénétration est faible, les y a contraints<sup>776</sup>.

Trois couches de sens apparaissent ici superposées : d'abord, la couche la plus apparente et la plus superficielle est celle de l'acte motivé par des convictions de pacotille. Deuxième couche, l'acte motivé par des désirs, des intérêts tenus secrets (« une raison

---

<sup>773</sup> III, *SG*, 89.

<sup>774</sup> Voir plus haut, sous-partie 'Un *topos* littéraire', p. 145.

<sup>775</sup> II, *CG*, 593.

<sup>776</sup> III, *SG*, 110.

d'être [...] qui ne tient pas à ce qu'il peut y avoir de juste dans ce parti »). Cette couche-là nous était déjà apparue lors de l'analyse des discours antisémites de Charlus et autres. Troisième couche : ces raisons sont toujours finalement dépassées par l'atavisme, par des données héréditaires, qu'elles soient physiques ou mentales. Ainsi, Saint-Loup avait réussi momentanément à « vaincre l'atavisme », mais ce fut une victoire « de courte durée ».

e) « Race juive » et discours transformistes

Marion Schmid a mis en exergue, à travers une analyse des avant-textes de la *Recherche*, l'influence des discours évolutionnistes du XIX<sup>e</sup> siècle sur la pensée et l'écriture de Proust à propos de la judéité<sup>777</sup>. Les discours philosémites racialisés s'appuient en effet, dès 1860, sur des thèmes darwiniens ou néo-darwiniens pour exprimer une forme de supériorité de la race juive. Ainsi, Michael Marrus cite un mémoire d'Alfred Legoyt intitulé *De certaines immunités biostatiques de la race juive* et présenté en 1868 devant le Comité Central de l'Alliance Israélite Universelle<sup>778</sup>. Ce mémoire présente la race juive en termes néo-darwiniens, ou, plus précisément, spencériens : « Voilà donc une race fortement organisée pour la lutte ; elle est coulée dans un moule fortement prédisposé pour la conserver<sup>779</sup> ». Or, le terrible danger des entreprises philosémites basées sur un tel racialisme biologique – épée à double tranchant – échappa à la plus grande partie du public juif de l'époque. « Legoyt's *mémoire* was accepted by the Alliance. It awarded him a gold medal, had the work printed and distributed in the schools of the Alliance, and had three hundred copies sent to various libraries<sup>780</sup>. » Encore plus éclairant pour notre compréhension de Proust, on notera qu'Isidore Weil, Grand Rabbin de Colmar, qualifie la « race juive » de « cas atavique » mêlant « l'habitude et l'hérédité »<sup>781</sup>. Dans la même veine, Leroy-Beaulieu, autre philosémitisme célèbre, voit chez le Juif « une endurance au mal, une capacité de souffrance,

---

<sup>777</sup> « The Jewish Question in *La Recherche* », art. cit.

<sup>778</sup> Cité dans *The Politics of Assimilation*, op. cit., p. 16. Le même Legoyt est également l'auteur d'un *De la vitalité de la race juive en Europe*, Paris/Strasbourg, Veuve Berger-Levrault et fils, 1865.

<sup>779</sup> Préface de J. Carvallo, « Rapport du comité central de l'Alliance israélite universelle », dans Alfred Legoyt, *De certaines immunités biostatiques de la race juive*, extrait du journal *Les Archives israélites*, de l'Alliance Israélite universelle, Paris, *Archives israélites*, 1868, p. 14. Le mémoire présente pléthore de chiffres statistiques pour prouver que les Juifs vivent plus longtemps que les autres, qu'ils s'adaptent partout, et ainsi de suite.

<sup>780</sup> *The Politics of Assimilation*, op. cit., p. 17.

<sup>781</sup> Isidore Weil, « La caractéristique d'Israël », *L'Univers Israélite*, XVI<sup>e</sup> année, 16 janvier 1890, p. 259-262, 1<sup>er</sup> février 1890, p. 294-296, 1<sup>er</sup> mars, p. 360-363, 16 mars, p. 387-391, 1<sup>er</sup> mai, p. 505-509, 16 juin, p. 600-603, 1<sup>er</sup> juillet, p. 630-631. Voir extraits dans annexe, p. 247. Les citations se trouvent respectivement p. 288 et p. 260.

sans égale peut-être dans l'histoire<sup>782</sup> ». Ces discours reprennent cependant ce qui fait également le miel des antisémites : ainsi, Jules Soury, dont on sait qu'il avait élevé l'antisémitisme au rang de science, avait mêlé darwinisme et racialisme de la manière suivante : « Quoi qu'on ait dit ou prétendu, la considération de la race demeure capitale dans l'histoire du monde. Dans le passé comme dans le présent, elle reste l'explication dernière de la nature des actions et des réactions de l'individu dans la lutte pour l'existence<sup>783</sup>. »

Nous avons déjà cité plus haut un avant-texte décrivant la mère de Swann :

Fraîchement débarquée d'Orient, (sa famille n'habitait la France que depuis cinq ou six générations) elle avait encore cette instabilité, ce goût du nouveau, cette souplesse de l'organisme qui peut se prêter à ce qu'il désire [...] <sup>784</sup>.

L'expression « souplesse de l'organisme », couplée au terme « générations », contribue à construire un champ lexical de la biologie. Plus loin, dans le même passage, on trouve aussi les mots suivants : « raideur articulaire », et « un non possumus physiologique ». Tout cela va dans la direction d'une conception de la race inspirée d'un mélange de théories transformistes. Schmid appelle cela une théorie socio-évolutionniste (« socio-evolutionist theory »<sup>785</sup>), mais on peut y voir, comme nous l'avons déjà dit, une forme de lamarckisme social plutôt que de darwinisme social, puisque le gain des caractères acquis, formés par l'environnement (climat, géographie, habitude) ne relève aucunement des théories mises en place par Darwin, mais bien de celles élaborées par Lamarck<sup>786</sup>. Cette reprise de thèmes racialistes dans une vision positive de la race juive reparait à de nombreuses reprises dans la *Recherche*. Ainsi, Swann appartient « à cette forte race juive, à l'énergie vitale, à la résistance à la mort de qui les individus eux-mêmes semblent participer<sup>787</sup>. » Cette phrase semble sortir tout droit du mémoire de Legoyt, de même que l'expression « admirable puissance de la race » (sous-entendue juive) dans le passage des archers de Darius cité plus haut. Comment expliquer cette propension à utiliser des thèmes néo-lamarckiens ? Mitchell Hart explique qu'une certaine vision du lamarckisme a servi les buts des penseurs racialistes juifs : « An environmental determinism allowed Jewish thinkers to admit the contemporary deficiencies

---

<sup>782</sup> Anatole Leroy-Beaulieu, *Israël chez les nations*, Paris, Calmann Lévy, 1893, p. 176 (citation de Marion Schmid, art. cit., p. 47).

<sup>783</sup> *Ma Vie. Campagne nationaliste, op. cit.*, p. 123.

<sup>784</sup> I, CS, variante c, p. 1099 ; cité dans le Chapitre 1, sous-partie 'Jean-Baptiste de Lamarck', p. 25.

<sup>785</sup> Art. cit., p. 41.

<sup>786</sup> Voir Chapitre 1, sous-partie 'Jean-Baptiste de Lamarck', p. 25.

<sup>787</sup> III, SG, 103.

of the Jews while simultaneously holding open the possibility of improvement in the future<sup>788</sup>. » La dimension plastique, malléable, du transformisme lamarckien aurait donc permis de penser plus aisément l'identité juive d'une manière positive.

Ce n'est pas tout : plus haut, nous avons signalé l'importance de Haeckel et sa loi biogénétique fondamentale. C'est particulièrement aux Juifs que cela s'applique, à nouveau à travers Swann :

[...] l'ancien ami de mes parents avait pu présenter tour à tour les états successifs par où avaient passé ceux de sa race, depuis le snobisme le plus naïf et la plus grossière goujaterie jusqu'à la plus fine politesse<sup>789</sup>.

Chez Proust, l'inscription biologique du thème juif semble se transmettre par contagion à tous les passages décrivant ce groupe. Ainsi de ce portrait de la famille de Bloch en villégiature à Balbec :

[Bloch] était à Balbec, non pas seul, malheureusement, mais avec ses sœurs qui y avaient elles-mêmes beaucoup de parents et d'amis. Or cette colonie juive était plus pittoresque qu'agréable. Il en était de Balbec comme de certains pays, la Russie ou la Roumanie, où les cours de géographie nous enseignent que la population israélite n'y jouit point de la même faveur et n'y est pas parvenue au même degré d'assimilation qu'à Paris par exemple. Toujours ensemble, sans mélange d'aucun autre élément, quand les cousines et les oncles de Bloch, ou leurs coreligionnaires mâles ou femelles se rendaient au Casino, [...] ils formaient un cortège homogène en soi et entièrement dissemblable des gens qui les regardaient passer et les retrouvaient là tous les ans sans jamais échanger un salut avec eux [...]. Quant aux hommes, malgré l'éclat des smokings et des souliers vernis, l'exagération de leur type faisait penser à ces recherches dites « intelligentes » des peintres qui ayant à illustrer les Évangiles ou les *Mille et Une Nuits*, pensent au pays où la scène se passe et donnent à saint Pierre ou à Ali-Baba précisément la figure qu'avait le plus gros « ponton » de Balbec. [...] il est probable que ce milieu devait renfermer comme tout autre, peut-être plus que tout autre, beaucoup d'agréments, de qualités et de vertus. Mais pour les éprouver, il eût fallu y pénétrer. Or, il ne plaisait pas, le sentait, voyait là la preuve d'un antisémitisme contre lequel il faisait front en une phalange compacte et close où personne d'ailleurs ne songeait à se frayer un chemin<sup>790</sup>.

Le narrateur n'apprécie pas la compagnie de ces personnages trop hauts en couleur à son goût. Il en parle comme on parlerait d'un groupe d'insectes : la famille de Bloch forme une « colonie », à ancrage géographique précis, composée de « mâles et [de] femelles ». À la

<sup>788</sup> Mitchell Hart, *Jews & Race*, op. cit., p. XXVII.

<sup>789</sup> I, *JF*, 424.

<sup>790</sup> II, *JF*, 98.

fin du passage, reparaît le thème orientaliste (les Juifs non assimilés sont si typés qu'ils semblent sortir tout droit de la Palestine biblique), mais aussi l'idée de qualités inhérentes à ce groupe : « il est probable que ce milieu devait renfermer comme tout autre, peut-être plus que tout autre, beaucoup d'agréments, de qualités et de vertus ». Le narrateur n'explique pas pourquoi cela devrait être le cas dans ce milieu « plus que tout autre » ; on est en droit de croire qu'il s'agit de l'idée d'un atavisme positif propre aux Juifs. Ce texte illustre parfaitement la contradiction entre l'idée d'une race permanente (la famille de Bloch n'a pas changé depuis les Juifs des temps bibliques) et l'idée d'une adaptation raciale, puisque toute adaptation implique un changement. Proust, comme Salomon Reinach et tant d'autres, est écartelé entre une vision essentialiste du groupe et une vision transformiste et progressiste. C'est cette tension qui permet de comprendre les palinodies du texte, comme celle-ci, qui suit l'exclamation « admirable puissance de la race » :

Mais, au reste, parler de permanence de races rend inexactement l'impression que nous recevons des Juifs, des Grecs, des Persans, de tous ces peuples auxquels il vaut mieux laisser leur variété. [...] il nous semble, quand nous rencontrons dans le monde des Orientaux appartenant à tel ou tel groupe, être en présence de créatures que la puissance du spiritisme aurait fait apparaître. Nous ne connaissions qu'une image superficielle ; voici qu'elle a pris de la profondeur, qu'elle s'étend dans les trois dimensions, qu'elle bouge<sup>791</sup>.

Ce passage est contradictoire car si Proust semble d'abord réfuter l'idée de permanence des races, il revient ensuite au thème rebattu de la similitude physique entre les Juifs (et autres Orientaux) d'aujourd'hui et ceux des temps immémoriaux, donc du 'Juif éternel', *der ewige Jude*. Cliché qui renvoie à un autre : celui du 'Juif errant'. On retrouve, à nouveau, les métaphores organiques, notamment celle de la plante enracinée ou déracinée, puisque le Juif errant est l'image paradigmatique de l'homme sans patrie, déraciné et cosmopolite. Michel Winock le formule ainsi :

On comprend dès lors la fortune de la métaphore sylvestre dans la littérature décadentielle : l'*arbre* (cher à Taine) comme figure de la durée sur place, de l'authenticité sédentaire, opposé aux maléfices du nomadisme à *la juive*. L'affaire Dreyfus met aux prises les *enracinés* (les Français authentiques) aux *déracinés* (les errants, les cosmopolites, les sans-patrie)<sup>792</sup>.

---

<sup>791</sup> II, *CG*, 488.

<sup>792</sup> Michel Winock, *op. cit.*, p. 145.

Comment conclure – provisoirement – sur la représentation d’une race juive dans la *Recherche* ? Le texte de Proust est émaillé de contradictions, d’ironie, de palinodies, mais aussi d’ambiguïtés dérangeantes. Dans *Sodome et Gomorrhe*, la longue phrase sur la Race maudite semble contenir une réponse possible. Il évoque ces homosexuels qui,

pour s’excuser, [vont] chercher, comme un médecin l’appendicite, l’inversion jusque dans l’histoire, ayant plaisir à rappeler que Socrate était l’un d’eux, comme les Israélites disent que Jésus était juif, sans songer qu’il n’y avait pas d’anormaux quand l’homosexualité était la norme, pas d’antichrétiens avant le Christ, que l’opprobre seul fait le crime, parce qu’il n’a laissé subsister que ceux qui étaient réfractaires à toute prédication<sup>793</sup> [...].

Ce texte évoque Sartre et sa célèbre définition de la judéité : « Le Juif est un homme que les autres hommes tiennent pour Juif : voilà la vérité simple d’où il faut partir. En ce sens le démocrate a raison contre l’antisémite : c’est l’antisémite qui fait le Juif<sup>794</sup>. » Cette définition sartrienne a été vue comme une libération des juifs et une attaque sans pitié des antisémites : en réalité, elle intègre la négativité au sein de la définition identitaire du Juif, et nie l’existence d’une culture et une histoire juives<sup>795</sup>. La théorie sartrienne est une conséquence poussée à l’extrême de l’évolution du judaïsme à la judéité que Hannah Arendt avait observée, et que l’on aperçoit déjà chez Proust. En effet, ce passage semble suggérer que l’identité juive est fortement influencée, si ce n’est constituée, par le regard antisémite. Cela rejoint aussi l’opinion de Robert Dreyfus, qui avait écrit dans son opuscule sur Gobineau :

Si derrière les mots on regarde les choses, vous apercevrez combien la théorie gobinienne des races approche des conclusions acceptées par les savants contemporains les moins suspects de « gobinisme ». En faisons-nous, par exemple, application à la « prétendue race juive »<sup>796</sup> ? M. Salomon Reinach a raison, ce n’est pas une *race*. Mais M. de Gobineau n’a pas tort : tant que les juifs n’auront pas réussi à se fondre avec les masses ambiantes, par des unions multipliées, ils seront un *équivalent* de race<sup>797</sup>.

Il nous semble que dans les descriptions de Bloch, de Swann, et tant d’autres, c’est bien cette idée, en elle-même contradictoire, qui apparaît dans la *Recherche*. En effet, il y a

---

<sup>793</sup> III, *SG*, 18.

<sup>794</sup> Jean-Paul Sartre, *Réflexions sur la question juive*, Paris, Gallimard, 1954, p. 83-84.

<sup>795</sup> Sur ce point, voir l’article de Pierre Birnbaum, « Réflexions peinées sur les *Réflexions sur la question juive* », *Les Cahiers du judaïsme*, n° 3, automne 1998, p. 93-106.

<sup>796</sup> Dreyfus fait ici référence à l’article de Salomon Reinach, « La prétendue race juive », art. cit.

<sup>797</sup> Robert Dreyfus, *La Vie et les prophéties du comte de Gobineau*, op. cit., p. 111.

dénonciation et dérision de l'antisémitisme, du « *ab uno disce omnes* » et des catégorisations raciales. Dans le même temps, toutefois, les descriptions des Juifs laissent échapper une vision biologique et atavique de l'identité. Proust semble cependant plus pessimiste que Dreyfus, car l'assimilation de Swann est finalement broyée par sa propre hérédité.

## Chapitre 4. Homosexualités

« En vérité, ni l'un ni l'autre de ces deux sexes n'est le mien ; je n'ai ni la soumission imbécile, ni la timidité, ni les petitesesses de la femme ; je n'ai pas les vices des hommes, leur dégoûtante crapule et leurs penchants brutaux : – je suis d'un troisième sexe à part qui n'a pas encore de nom : au-dessus ou au-dessous, plus défectueux ou supérieur : j'ai le corps et l'âme d'une femme, l'esprit et la force d'un homme, et j'ai trop ou pas assez de l'un et de l'autre pour me pouvoir accoupler avec l'un d'eux. »

Théophile Gautier, *Mademoiselle de Maupin*<sup>798</sup>

Le point commun des études sur la sexualité dans la *Recherche* est qu'elles séparent souvent, explicitement ou implicitement, l'homosexualité féminine de l'homosexualité masculine<sup>799</sup>, que Gilles Deleuze nomme les « deux séries de l'homosexualité<sup>800</sup> ». Elisabeth Ladenson se concentre, comme le laisse deviner le titre de son ouvrage, sur le lesbianisme, partant du constat que Proust a fondé une manière de voir cette sexualité. En effet, Antoine Compagnon signale que c'est Proust qui a « inventé » Gomorrhe. « L'association de Gomorrhe et de l'homosexualité féminine n'est de fait entrée dans la langue commune qu'après Proust et en raison de sa notoriété<sup>801</sup> », écrit-il.

Cette séparation découle de l'œuvre même, qui traite de manière différente les homosexualités féminine et masculine, comme nous allons le voir maintenant à travers leur analyse. Nous examinerons d'abord le traitement de ces catégories en tant que, précisément, catégories de classification. On pourra ensuite examiner l'influence des thèmes biologiques dans ces représentations, avant de revenir aux Juifs et à la Race maudite.

---

<sup>798</sup> Dans *Romans, contes et nouvelles*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », vol. 1, 2002, p. 505.

<sup>799</sup> Voir entre autres Elisabeth Ladenson, *Proust's Lesbianism*, *op. cit.*, Julius Rivers, *Proust and the Art of Love*, *op. cit.*, Lucille Cairns, « Homosexuality and Lesbianism in Proust's *Sodome et Gomorrhe* », art. cit.

<sup>800</sup> Gilles Deleuze, *Proust et les signes* [1964], Paris, Presses Universitaires de France, 1987, p. 98.

<sup>801</sup> Antoine Compagnon, introduction à *Proust lesbien*, Elisabeth Ladenson, trad. Guy Le Gaufey, Paris, EPEL, 2004, p. 10.

## I. Homosexualité masculine

### a) Le troisième sexe

Le début du XX<sup>e</sup> siècle est marqué en Europe par une série de scandales et de procès relatifs à l'homosexualité masculine<sup>802</sup>. Le premier est celui d'Oscar Wilde en Angleterre, condamné aux travaux forcés en 1895. En 1903, Sir Hector Archibald Macdonald se suicide, de même que Friedrich Alfred Krupp en 1902. En 1908, c'est le début de l'affaire Eulenburg, du nom du Prince Philipp zu Eulenburg-Hertefeld. Ces scandales sont accompagnés par de nombreux travaux qui s'exercent à comprendre la raison et le mode d'être de cette sexualité. En 1868 avait déjà paru *Memnon* de Karl Heinrich Ulrichs<sup>803</sup>. Après l'affaire Wilde, l'année 1896 voit la publication de plusieurs essais qui feront date : Raffalovich, *Uranisme et unisexualité*<sup>804</sup>, Georges Saint-Paul, *Tares et poisons*<sup>805</sup>, Havelock Ellis, *Sexual Inversion*<sup>806</sup>. Le terme d'homosexuel est utilisé pour la première fois par le médecin hongrois Károly Mária Kertbeny<sup>807</sup>, et se trouve repris par les spécialistes allemands, en particulier Krafft-Ebing dans *Psychopathia Sexualis*<sup>808</sup>. C'est d'ailleurs en référence à la botanique que ce mot a été forgé<sup>809</sup>.

Comme cela a déjà été signalé à de nombreuses reprises par la critique, « [l]'étude de l'homosexualité masculine dans *RTP* repose en partie sur la connaissance de l'auteur des traités scientifiques de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle consacrés à ce sujet<sup>810</sup>. » Proust, en effet, a lu ces ouvrages et s'en est considérablement inspiré. Paul Morand dans *L'Eau sous les ponts* précise

<sup>802</sup> Voir Julius Rivers, *op. cit.*, et pour une chronologie détaillée de l'affaire Eulenburg dans la genèse de *Sodomie et Gomorrhe* : III, *SG, Notice*, p. 1199-1201.

<sup>803</sup> Karl Heinrich Ulrichs, *Memnon. Die Geschlechtsnatur des mannliebenden Urnings*, Schleich, C. Hübscher'sche Buchhandlung, 1868.

<sup>804</sup> Marc-André Raffalovich, *Uranisme et unisexualité. Étude sur différentes manifestations de l'instinct sexuel*, Paris, Masson, 1896.

<sup>805</sup> Cet ouvrage fut publié sous le pseudonyme de « Dr. Laupt ». *Tares et poisons. Perversion et perversités sexuelles*, préfacé par Émile Zola, Paris, Carré, 1896.

<sup>806</sup> Havelock Ellis, *Études de psychologie sexuelle. II. L'inversion sexuelle*, trad. A. Van Gennep, Paris, Mercure de France, 1909.

<sup>807</sup> Dans deux pamphlets publiés en allemand de manière anonyme en 1869. Wayne R. Dynes (dir.), *Encyclopedia of Homosexuality*, Chicago/Londres, St James Press, 1990, vol. 1, p. 555.

<sup>808</sup> Richard von Krafft-Ebing, *Psychopathia Sexualis* [1886], édition refondue par Albert Moll, trad. René Lobstein, Paris, Pocket, 1999, 3 vol. Pour l'homosexualité, voir t. II, p. 158 à 321.

<sup>809</sup> « *Homosexual* probably owed its inspiration in part to the term bisexual that had been introduced into botany in the first decade of the nineteenth century [...]. » *Encyclopedia of Homosexuality, op. cit.*, p. 555.

<sup>810</sup> Emily Eells, « Homosexualité masculine », *Dictionnaire Marcel Proust, op. cit.*, p. 480.

que Proust connaissait l'œuvre de Magnus Hirschfeld, qui, sur les traces d'Ulrichs, avance le thème du troisième sexe<sup>811</sup>. Une influence que Gide lui reproche dans son *Corydon* :

La théorie de l'homme-femme, des « Sexuelle Zwischenstufen » (degrés intermédiaires de la sexualité) que lançait le docteur Hirschfeld en Allemagne, assez longtemps déjà avant la guerre, et à laquelle Marcel Proust semble se ranger – peut bien n'être point fausse ; mais elle n'explique et ne concerne que certains cas d'homosexualité [...] – les cas d'inversion, d'efféminement, de sodomie<sup>812</sup>.

Il est indéniable, en effet, que Proust reprend à son compte la théorie de l'homme-femme, selon laquelle l'homosexuel masculin est en réalité une femme : une femme prisonnière d'une enveloppe mâle. « *Anima muliebris in corpore virili inclusa*<sup>813</sup> », une âme de femme dans le corps d'un homme, c'est exactement ce que nous lisons dans cette évocation de Charlus : « [...] ce à quoi me faisait penser cet homme qui était si épris, qui se piquait si fort de virilité, à qui tout le monde semblait odieusement efféminé, ce à quoi il me faisait penser tout d'un coup, tant il en avait passagèrement les traits, l'expression, le sourire, c'était à une femme<sup>814</sup> ! » Et plus loin : « De plus je comprenais pourquoi tout à l'heure, quand je l'avais vu sortir de chez Mme de Villeparisis, j'avais pu trouver que M. de Charlus avait l'air d'une femme : c'en était une<sup>815</sup> ! » La voix de Charlus le trahit même malgré lui, cette voix qui « abrit[e] » « une nichée de jeunes filles<sup>816</sup> » :

sa voix elle-même, pareille à certaines voix de contralto en qui on n'a pas assez cultivé le médium et dont le chant semble le duo alterné d'un jeune homme et d'une femme, se posait au moment où il exprimait ces pensées si délicates, sur des notes hautes, prenait une douceur imprévue et semblait contenir des chœurs de fiancées, de sœurs, qui répandaient leur tendresse<sup>817</sup>.

Margaret Topping a analysé les métaphores qui accompagnent les homosexuels et qui rendent plus palpable, plus concrète, leur ambiguïté sexuelle<sup>818</sup>. Par ailleurs, l'expression même d'« homme-femme » est utilisée dans le corps du texte :

---

<sup>811</sup> Paul Morand, *L'Eau sous les ponts*, Paris, Grasset, 1954.

<sup>812</sup> André Gide, *Corydon*, Paris, NRF Gallimard, 1925, note 1 p. 9.

<sup>813</sup> Expression de Karl-Heinrich Ulrichs dans *Memnon* qui apparaît dans le sous-titre, *Körperlich-seelischer Hermaphroditismus. Anima muliebris in corpore virili inclusa*, op. cit.

<sup>814</sup> III, *SG*, 6.

<sup>815</sup> III, *SG*, 16.

<sup>816</sup> II, *JF*, 123.

<sup>817</sup> II, *JF*, 122-123.

<sup>818</sup> Margaret Topping, *Proust's Gods. Christian and mythological figures of speech in the works of Marcel Proust*, Oxford, Oxford University Press, 2000, p. 76 et suivantes.

On n'a qu'à regarder cette chevelure bouclée sur l'oreiller blanc pour comprendre que le soir, si ce jeune homme glisse hors des doigts de ses parents, malgré eux, malgré lui, ce ne sera pas pour aller retrouver des femmes. Sa maîtresse peut le châtier, l'enfermer, le lendemain l'homme-femme aura trouvé le moyen de s'attacher à un homme, comme le volubilis jette ses vrilles là où se trouve une pioche ou un râteau<sup>819</sup>.

Inverti, homosexuel, tante, homme-femme : il y a en ce début de siècle toute une floraison de termes spécialisés, dont les sens ne se recoupent pas tout à fait. Proust choisit 'inverti' (mais pas à l'exclusion totale de 'homosexuel'), car 'tante' est grossier et 'homosexuel' trop allemand. On parlait en ce début de siècle du « vice allemand »<sup>820</sup> ; et Robert de Billy se rappelle avoir dit à Proust que la phrase « Parlez-vous allemand ? » était une manière de s'informer sur l'homosexualité d'une personne<sup>821</sup>. Cela apparaît également dans la *Recherche*, où Charlus évoque ce « que les Allemands appellent homosexualité<sup>822</sup> ». Le choix du terme 'inverti' apparaît très clairement exprimé dans une addition du Cahier 49, où ressurgit la figure tutélaire de Balzac :

À propos de ce qui est au verso quand je dirai le mot inverti, *je mettrai en note* : Balzac, avec une audace que je voudrais bien imiter, emploie le seul terme qui me conviendrait « Oh ! j'y suis dit Fil de soie, il a un plan ! il veut revoir sa *tante* qu'on doit exécuter bientôt. Pour donner une vague idée du personnage que les reclus, les argousins et les surveillants appellent une *tante*, il suffira de rapporter ce mot magnifique du directeur d'une des maisons centrales au feu Lord Durham qui visita toutes les prisons pendant son séjour à Paris... Le directeur désigna du doigt un local en faisant un geste de dégoût : « Je ne mène pas ici votre Seigneurie, dit-il, car c'est le quartier des *tantes*... – Hao, fit Lord Durham, et qu'est-ce ? – C'est le troisième sexe, Milord. » » (Balzac, *Splendeur et misère des courtisanes*<sup>823</sup>.) Ce terme conviendrait particulièrement, dans tout mon ouvrage, où les personnages auxquels il s'appliquerait, étant presque tous vieux, et presque tous mondains, ils seraient dans les réunions mondaines où ils papotent, magnifiquement habillés et ridiculisés. [...] « Mais le lecteur français veut être respecté<sup>824</sup> » et n'étant pas Balzac je suis obligé de me contenter d'inverti. Homosexuel est trop germanique et pédant, n'ayant guère paru en France – sauf erreur – et traduit sans doute des journaux berlinois, qu'après le procès Eulenbourg. D'ailleurs il y a une nuance. Les homosexuels mettent leur point d'honneur à n'être pas des invertis. D'après la théorie, toute fragmentaire du reste,

<sup>819</sup> III, *SG*, 23.

<sup>820</sup> Voir Erin G. Carlston, « German Vices », art. cit., p. 286.

<sup>821</sup> *Ibid.*

<sup>822</sup> III, *P*, 810.

<sup>823</sup> Honoré de Balzac, *Splendeurs et misères des courtisanes* [1847], dans *L'Œuvre de Balzac, op. cit.*, t. 5, p. 546.

Une des rares autres occurrences de l'expression « troisième sexe » se trouve dans *Mademoiselle de Maupin* de Théophile Gautier, où Théodore/Madelaine s'exclame : « je suis d'un troisième sexe à part qui n'a pas encore de nom » (voir l'exergue de ce chapitre).

<sup>824</sup> Nicolas Boileau, *Art poétique*, Paris, Hachette, 1881, chant II, v. 176, p. 23.

que j'ébauche ici, il n'y aurait pas en réalité d'homosexuels. Si masculine que puisse être l'apparence de la tante, son goût de virilité proviendrait d'une féminité foncière, fût-elle dissimulée. Un homosexuel ce serait ce que prétend être, ce que de bonne foi s' imagine être, un inverti<sup>825</sup>.

Ce texte expose des motivations linguistiques, mais pas uniquement : l'inverti – la tante – est un homme qui aime les hommes parce qu'il est, *en réalité*, une femme. L'homosexuel (c'est-à-dire, selon ces définitions, un homme qui est un homme et qui aime les hommes) n'existe pas.

Comme on peut le comprendre à la lecture de ce passage, la peinture des homosexuels dans la *Recherche* présente une communauté cohérente, mais non soudée. En effet, si l'homosexualité se retrouve dans toutes les catégories sociales (Jupien et le duc de Châtellerauld) et à tous âges (Saint-Loup et Charlus), ainsi que dans les deux sexes (Mlle Vinteuil et Morel), les homosexuels accusent de sévères inimitiés, notamment entre invertis 'discrets', les « solitaires<sup>826</sup> », et ceux qui laissent percer au grand jour leur qualité de tante. Ceux-ci sont durement décrits par Proust comme des personnages comiques, ridicules et même vulgaires.

[...] chez certains [...] la femme n'est pas seulement intérieurement unie à l'homme, mais hideusement visible, agités qu'ils sont dans un spasme d'hystérique, par un rire aigu qui convulse leurs genoux et leurs mains, ne ressemblant pas plus au commun des hommes que ces singes à l'œil mélancolique et cerné, aux pieds prenants, qui revêtent le smoking et portent une cravate noire [...] <sup>827</sup>.

L'hystérie, maladie proprement féminine, comme en témoigne son étymologie<sup>828</sup>, est ici liée par Proust à une quasi-animalité de l'homosexuel, représentant ridicule du troisième sexe. Le rejet de la tante par le solitaire est un leurre que ce dernier s'inflige : il refuse de reconnaître qu'il est, comme ces singes à smoking, un être bâtard, non conforme au restant de l'humanité :

[...] au fond de tout homosexuel il y a un anti-homosexuel à qui on ne peut pas faire de plus grande insulte que de lui reconnaître les talents, les vertus, l'intelligence, le

---

<sup>825</sup> III, *SG*, Esq. IV, 955.

<sup>826</sup> III, *SG*, 21.

<sup>827</sup> *Ibid.*

<sup>828</sup> Le terme vient du grec ὑστερικός, « malade de l'utérus ». *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, t. 2, p. 1767. Pour plus de détails, voir Martha Noel Evans, *Fits and Starts. A Genealogy of Hysteria in Modern France*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 1991, p. 1-2.

cœur, et en somme comme à toute créature humaine, le droit à l'amour sous la forme où la nature nous a permis de le concevoir, si cependant pour rester dans la vérité on est obligé de confesser que cette forme est étrange, que ces hommes ne sont pas pareils aux autres [...] <sup>829</sup>. »

### b) De l'hermaphrodite au bisexuel

Proust mêle son appropriation de la théorie du troisième sexe au thème mythologique de l'hermaphrodite. Un hermaphroditisme <sup>830</sup> qui renvoie non pas à une neutralité sexuelle, ou à une absence de sexe, mais à une coexistence de deux genres dans une personne. Puisque Proust voit dans l'inverti un homme qui est en réalité une femme, il procède en conséquence à une généalogie de l'hermaphroditisme qui relie l'inverti à un âge ancestral, dans une relecture personnelle du mythe d'Aristophane <sup>831</sup>.

Mais il suffit qu'ils n'appartiennent pas au sexe féminin, dont ils ont en eux un embryon dont ils ne peuvent se servir, ce qui arrive à tant de fleurs hermaphrodites et même à certains animaux hermaphrodites, comme l'escargot, qui ne peuvent être fécondés par eux-mêmes, mais peuvent l'être par d'autres hermaphrodites. Par là les invertis, qui se rattachent volontiers à l'antique Orient ou à l'âge d'or de la Grèce, remonteraient plus haut encore, à ces époques d'essai où n'existaient ni les fleurs dioïques ni les animaux unisexués, à cet hermaphroditisme initial dont quelques rudiments d'organes mâles dans l'anatomie de la femme et d'organes femelles dans l'anatomie de l'homme semblent conserver la trace <sup>832</sup>.

Lors de l'état semi-conscient qu'est le sommeil, nous revenons à l'hermaphroditisme des origines, comme cela est décrit dans ce passage où réapparaît le mot 'race' : « La race qui [habite l'univers de notre sommeil], comme celle des premiers humains, est androgyne. Un homme y apparaît au bout d'un instant sous l'aspect d'une femme <sup>833</sup>. »

---

<sup>829</sup> III, *SG*, Esq. I, 926.

<sup>830</sup> « Hermaphroditisme » est le terme utilisé aujourd'hui ; mais par commodité, nous suivons Proust dans son usage de « hermaphroditisme ».

<sup>831</sup> En effet, selon Proust, l'hermaphrodite initial (d'où vient l'homosexuel) est composé de deux sexes différents. Chez Platon en revanche, la lesbienne provient de la séparation par Zeus de la femme qui était composée de deux femmes, de même que l'homosexuel provient de la séparation par Zeus de l'homme qui était composé de deux hommes. L'hétérosexuel provient de la séparation de l'androgyne : l'homme cherche la femme ; c'est exactement le contraire chez Proust. Platon, *Le Banquet*, trad. Paul Vicaire [1989], Paris, Les Belles Lettres, 1992, 189d-192d, p. 29-35.

<sup>832</sup> III, *SG*, 31.

<sup>833</sup> III, *SG*, 370.

L'hermaphroditisme renvoie-t-il à la bisexualité ? Certes, l'attraction pour les hommes et les femmes est bien présente dans la *Recherche*, mais elle est principalement réservée aux invertis seuls (qui ne sont d'ailleurs pas nécessairement bisexuels). Charlus, par exemple, n'est pas bisexuel : il n'aime que les hommes, et ses nombreuses aventures féminines de jeunesse, exagérément exhibées, nous sont implicitement présentées comme suspectes<sup>834</sup>. Il fait partie de ceux qui « ne participent pas à l'amour des femmes, ne l'ont pratiqué que comme habitude et pour se réserver la possibilité du mariage<sup>835</sup> ». En revanche Saint-Loup peut aimer des femmes et des hommes<sup>836</sup>. Mais c'est chez Morel que la porosité entre Sodome et Gomorrhe est la plus grande. D'un côté, il aime les hommes, en jouant soit le rôle de l'homme viril (avec Charlus<sup>837</sup>), soit celui de l'efféminé (avec Saint-Loup<sup>838</sup>). Mais il peut aussi, comme Saint-Loup, aimer virilement une femme : son affection pour la nièce de Jupien semble sincère<sup>839</sup>. Ce n'est pas tout : dans *La Prisonnière*, le narrateur découvre que Morel est 'lesbien', c'est-à-dire qu'il a eu une relation d'homme efféminé avec des lesbiennes.

Cette lettre [envoyée à Morel], laquelle devait par contrecoup me causer de cruels chagrins, était écrite par l'actrice Léa, célèbre pour le goût exclusif qu'elle avait pour les femmes. [...] on peut mentionner que Léa ne lui parlait qu'au féminin en lui disant : « Grande sale ! va ! », « Ma belle chérie, toi tu en es au moins, etc. » Et dans cette lettre il était question de plusieurs autres femmes qui ne semblaient pas être moins amies de Morel que de Léa<sup>840</sup>.

Pour ce type d'inverti,

les femmes ne sont pas entièrement exclues [...]. Mais [ils] recherchent celles qui aiment les femmes, elles peuvent leur procurer un jeune homme, accroître le plaisir qu'ils ont à se trouver avec lui ; bien plus, ils peuvent, de la même manière, prendre avec elles le même plaisir qu'avec un homme<sup>841</sup>.

---

<sup>834</sup> « Il amenait tous les jours des femmes dans une garçonnière qu'il avait en commun avec deux de ses amis ». Le doute est jeté sur l'authenticité de ces actions par le récit de Saint-Loup qui suit, où l'on voit le baron de Charlus frapper presque jusqu'à la mort un homosexuel qui avait osé tenter de le 'lever' (II, *JF*, 109). Précisons cependant que dans une lettre, Proust écrit : « M. de Charlus n'avait jamais eu de relations qu'avec une seule femme, et c'était justement Odette ». Dans Marcel Proust, *Lettres à sa voisine*, Paris, Gallimard, 2013, p. 41.

<sup>835</sup> III, *SG*, 24.

<sup>836</sup> L'amour de Saint-Loup pour les femmes et pour Rachel en particulier est présenté comme une certitude par le narrateur : « Ce n'est que tant qu'il aime les femmes qu'il fut vraiment capable d'amitié. » (IV, *AD*, 261) ; « comment eût-il pu faire attention à lui [au liftier], passionnément amoureux de Rachel qu'il était alors ? » (IV, *AD*, 266). Son amour des hommes est découvert en IV, *AD*, 256 et suivantes.

<sup>837</sup> « M. de Charlus vit avec ravissement ce geste autoritaire et viril [...]. » III, *SG*, 257.

<sup>838</sup> Morel signait ses lettres à Saint-Loup « Bobette ». IV, *AD*, 257.

<sup>839</sup> « Il avait remarqué dans la cour la nièce de Jupien en train de faire un gilet et [...] je sentis que la jeune fille avait produit une grande impression sur lui. » II, *CG*, 562.

<sup>840</sup> III, *P*, 720.

<sup>841</sup> III, *SG*, 24.

L'homosexualité masculine va donc au-delà de la théorie de l'homme-femme, en particulier grâce au personnage étonnant de Morel, qui incarne, finalement, l'hermaphrodite à l'état pur : les deux sexes cohabitent en lui entièrement. Pourtant, loin de voir dans la conception proustienne de l'hermaphroditisme une modernité pansexuelle, il nous semble que Proust y opère une ré-essentialisation des genres de l'homme et de la femme. Il ne remet pas en cause les identités sexuelles mais les ré-arrange autour d'un mythe mi-antique mi-scientifique visant à légitimer l'homosexualité masculine, et il en multiplie les catégories. L'abondance de taxinomies correspond aux ouvrages de l'époque sur l'homosexualité : si l'on ouvre *Psychopathia sexualis*, ou *Tares et poisons*, on est frappé par la quantité de différents types d'homosexuels proposés par les auteurs. À titre d'exemple, Magnus Hirschfeld dans *Anomalies et perversions sexuelles* indique que l'on peut distinguer l'hermaphrodisme génital, l'androgynie (hermaphrodisme somatique), l'échange de caractères psychiques, et enfin l'homosexualité 'proprement dite'<sup>842</sup>. Nous allons voir à présent que la situation est bien différente pour ce qui est de l'homosexualité féminine.

---

<sup>842</sup> *Ibid.*, Magnus Hirschfeld, *Anomalies et perversions sexuelles* [1916-1920], trad. Anne-Catherine Stier, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 120.

## II. Homosexualité féminine

### a) Mystères du lesbianisme

Plusieurs interprétations ont été proposées afin de comprendre l'homosexualité féminine chez Proust. La première est celle d'une vision entièrement négative, pour ne pas dire erronée. C'est l'opinion de Colette :

Depuis que Proust a éclairé Sodome, nous nous sentons respectueux de ce qu'il a écrit. Nous n'oserions plus, après lui, toucher à ces êtres pourchassés, soigneux de brouiller leur trace et de propager à chaque pas leur nuage individuel, comme fait la sépia.

Mais – fût-il abusé, fût-il ignorant ? – quand il assemble une Gomorrhe d'insondables et vicieuses jeunes filles, dénonce une entente, une collectivité, une frénésie de mauvais anges, nous ne sommes plus que divertis, complaisants et un peu mous, ayant perdu le réconfort de la foudroyante vérité qui nous guidait à travers Sodome. C'est, n'en déplaise à l'imagination ou à l'erreur de Marcel Proust, qu'il n'y a pas de Gomorrhe. Puberté, collègues, solitudes, prisons, aberrations, snobisme... Maigres pépinières, insuffisantes à engendrer et avitailler un vice nombreux, bien assis, et sa solidarité indispensable. Intacte, énorme, éternelle, Sodome contemple de haut sa chétive contrefaçon<sup>843</sup>.

Plus récemment, et s'inscrivant en faux contre les interprétations de Colette et d'autres, une vision beaucoup plus positive de l'homosexualité féminine chez Proust a été mise en avant. Leur aspect mystérieux, presque magique, a été souligné par Lucille Cairns<sup>844</sup>. Elisabeth Ladenson, entre autres<sup>845</sup>, défend une grande modernité de Proust dans son traitement du lesbianisme :

<sup>843</sup> Colette, *Le Pur et l'impur*, Paris, Hachette, 1941, p. 142-143, d'abord publié sous le titre *Ces plaisirs*, 1932. Voir aussi l'article de Justin O'Brien, « Albertine the Ambiguous : Notes on Proust's Transposition of Sexes », *Modern Language Association of America*, vol. 64, 1949, p. 933-954.

<sup>844</sup> Lucille Cairns, « Homosexuality and lesbianism in Proust's *Sodome et Gomorrhe* », *French Studies*, vol. 51, n° 1, 1997, p. 52-53.

<sup>845</sup> Voir également Raymonde Coudert, entrée « Homosexualité féminine », *Dictionnaire Marcel Proust*, *op. cit.*, p. 479 : « La vision de l'homosexualité féminine par Proust est à mettre décisivement du côté de la modernité de l'œuvre, pour sa pénétration et sa complexité. »

I argue that the terms in which Proust frames his depiction of male and female same-sex passion reveal that only in Gomorrah can we find a true « homosexuality » – that is, a sexuality based on an aesthetic of sameness – in the *Recherche*<sup>846</sup>.

Ladenson avance que les homosexuelles proustiennes ne sont pas, comme on pourrait le supposer au premier abord, dans un jeu de miroirs, l'image inverse du « *anima muliebris in corpore virili inclusa* » masculin.

Physiquement en effet, les femmes lesbiennes (ou supposées telles) du texte ne sont pas des hommes dans des corps de femmes. Cela semble d'ailleurs aller de pair avec une tendance plus marquée des femmes proustiennes vers la bisexualité que l'homosexualité proprement dite : c'est le cas d'Odette et d'Albertine. Les soupçons du narrateur se portent même sur Gilberte<sup>847</sup>. Albertine, image symbolique de la lesbienne, est tout sauf un homme caché, n'en déplaise à Gide<sup>848</sup>. Il y a, bien au contraire, une poésie du corps féminin attachée à son personnage :

Les deux petits seins hauts remontés étaient si ronds qu'ils avaient moins l'air de faire partie intégrante de son corps que d'y avoir mûri comme deux fruits ; et son ventre (dissimulant la place qui chez l'homme s'enlaidit comme du crampon resté fiché dans une statue descellée) se refermait, à la jonction des cuisses, par deux valves d'une courbe aussi assoupie, aussi reposante, aussi claustrale que celle de l'horizon quand le soleil a disparu. Elle ôtait ses souliers, se couchait près de moi. Ô grandes attitudes de l'Homme et de la Femme où cherche à se joindre, dans l'innocence des premiers jours et avec l'humilité de l'argile, ce que la Création a séparé [...]<sup>849</sup>.

Dans ce magnifique passage, aux échos bibliques (la « Création ») autant que païens (« l'horizon quand le soleil a disparu »), la femme est loin d'être un homme raté ; c'est au contraire l'homme qui est une version dégradée de sa compagne (« enlaidit », « crampon resté fiché »). Albertine n'est donc pas, comme on l'a parfois prétendu, un simple calque d'Alfred Agostinelli, le chauffeur de Proust, qui meurt en 1914. Quoique sa disparition soit

---

<sup>846</sup> *Op. cit.*, p. 30.

<sup>847</sup> IV, *TR*, 286.

<sup>848</sup> Cité par Jean-Yves Tadié, *Proust et le roman*, *op. cit.*, p. 197.

<sup>849</sup> III, *P*, 587. Une source possible de cette description pourrait se trouver dans un autre ouvrage de 'littérature d'histoire naturelle' : *Physique de l'amour* de Remy de Gourmont. « Chez le mâle humain, et précisément à cause de son attitude droite, le sexe est l'endroit sensible par excellence et l'endroit visible, point d'attaque dans les luttes corps à corps, point de mire pour le jet, obstacle pour l'œil, soit comme rugosité sur une surface, soit comme brisure au milieu d'une ligne. L'harmonie du corps féminin est donc géométriquement bien plus parfaite, surtout si l'on considère le mâle et la femelle à l'heure même du désir [...]. Ce qui rend la femme plus belle, c'est l'invisibilité de ses organes génitaux. » Remy de Gourmont, *Physique de l'amour. Essai sur l'instinct sexuel*, *op. cit.*, p. 59.

indéniablement à l'origine du gonflement interne du roman et du cycle d'Albertine, et malgré une onomastique parlante, le personnage n'est pas créé *ex nihilo* : il prend la place d'un personnage féminin, Maria la Hollandaise<sup>850</sup>. Ladenson souligne donc que

Proust's Gomorrheans tend to correspond more to the type that is now referred to as lipstick lesbians (that is to say, to women whose style is more or less feminine, and who do not conform to a butch-femme scenario) than to the figure of the prototypical butch dyke [...]<sup>851</sup>.

Il nous paraît toutefois que, dans sa démonstration de la « lesbophilie<sup>852</sup> » du narrateur, elle oublie par trop les types de lesbiennes qui ne correspondent pas tout à fait à cette dynamique. Ainsi, selon Ladenson, « Proust was quite aware of the mannish lesbian type but chose not to include examples in his work<sup>853</sup> ». Il y a pourtant le contre-exemple de Mlle Vinteuil, « qui avait l'air d'un garçon », avec sa « grosse voix<sup>854</sup> ». Elle ne correspond pas pour autant, c'est vrai, au modèle du troisième sexe, car en elle se cache non pas un homme, mais une jeune fille angélique et virginale :

Quand elle venait de prononcer une parole elle l'entendait avec l'esprit de ceux à qui elle l'avait dite, s'alarmait des malentendus possibles et on voyait s'éclairer, se découper comme par transparence, sous la figure hommasse du « bon diable », les traits plus fins d'une jeune fille explorée<sup>855</sup>.

Une lesbienne du troisième sexe serait une femme contenant un homme : à l'inverse, Mlle Vinteuil est une « hommasse » contenant une douce jeune fille. Ici, déjà, nous trouvons une déviation du modèle attendu, et un premier exemple de ce que nous appellerons 'les poupées russes du genre'.

### b) Les poupées russes du genre

Il existe une deuxième lesbienne, dans le roman, qui se rapproche physiquement d'un homme. Il s'agit d'Andrée, dont le nom seul, *andros*, évoque d'ores et déjà la masculinité. Le

---

<sup>850</sup> Voir Anne Chevalier, « Albertine », *Dictionnaire Marcel Proust, op. cit.*, p. 44-45.

<sup>851</sup> *Op. cit.*, p. 42.

<sup>852</sup> Terme employé dans la traduction française du même ouvrage, *Proust lesbien, op. cit.*, p. 156.

<sup>853</sup> *Op. cit.*, p. 42.

<sup>854</sup> I, *CS*, 112.

<sup>855</sup> *Ibid.*

narrateur fait plusieurs fois référence au fait qu'Andrée lui ressemble, non seulement psychologiquement : « Mais pour que j'aimasse vraiment Andrée, elle était trop intellectuelle, trop nerveuse, trop malade, trop semblable à moi. Si Albertine me semblait maintenant vide, Andrée était remplie de quelque chose que je connaissais trop<sup>856</sup> », mais aussi physiquement :

À ce moment je m'aperçus dans la glace ; je fus frappé d'une certaine ressemblance entre moi et Andrée. Si je n'avais pas cessé depuis longtemps de raser ma moustache et si je n'en avais eu qu'une ombre, cette ressemblance eût été presque complète. C'était peut-être en regardant, à Balbec, ma moustache qui repoussait à peine qu'Albertine avait subitement eu ce désir impatient, furieux, de revenir à Paris<sup>857</sup>.

Nous avons là un passage extrêmement riche, d'une grande force comique et doublé d'une réflexion lucide sur le mécanisme du désir amoureux. Le narrateur, sans pitié pour son propre ego, exprime l'hypothèse qu'Albertine l'aurait suivi simplement parce qu'il ressemblait à Andrée, et non pas pour lui-même. Qui plus est, cette réflexion, peu valorisante pour Andrée, part du constat qu'elle a de la moustache, élément constitutif de l'identité physique masculine. Proust joue ici avec les identités de genre dominantes dans la littérature de son temps et brouille les pistes du désir amoureux : si Albertine a été attirée par lui, c'est parce qu'il ressemble à Andrée (en somme, il ressemble un peu à une femme), qui elle-même ressemble à un homme (au narrateur). Il y a donc un double saut d'identités sexuelles.

Or, ce schéma se retrouve dans un texte de Balzac, *La Fille aux yeux d'or*, dont on peut être certain qu'il a été lu par Proust, puisqu'il est cité dans *Le Temps retrouvé*<sup>858</sup>. Dans ce court récit, le comte Henri de Marsay, l'un des nombreux enfants illégitimes de Lord Dudley, s'entiche d'une jeune beauté, Paquita Valdès, jalousement gardée dans l'hôtel d'un marquis. Après une entreprise de séduction rapide, Paquita, se donne à lui, mais Marsay flaire qu'il a posé pour un autre, ou plutôt pour une autre, car elle l'appelle d'un nom féminin (Mariquita), et le travestit. Il constate également que, quoiqu'elle soit vierge, elle ne semble pas étrangère aux plaisirs de la chair. Furieux, il l'abandonne, mais revient à elle : il fait irruption dans l'hôtel alors que la marquise de San-Réal, qui était auparavant à Londres, vient de massacrer Paquita. Le lecteur comprend que Paquita était l'amante de la marquise, et que celle-ci, de

---

<sup>856</sup> II, *JF*, 295.

<sup>857</sup> IV, *AD*, 129.

<sup>858</sup> IV, *TR*, 284. Proust cite également *La Fille aux yeux d'or* dans le *Carnet de 1908*, Philip Kolb (dir.), Paris, Gallimard, 1976, p. 95.

retour de voyage, a compris que sa prisonnière avait eu une relation sexuelle avec un homme. La marquise et le comte, qui ne s'étaient jamais vus, se retrouvent face à face et découvrent avec stupéfaction leur ressemblance : ils comprennent alors que Paquita a cherché dans Henri la ressemblance avec l'objet de son amour lesbien.

- Qui es-tu ? lui dit-elle [la marquise] en courant à lui le poignard levé. Henri lui arrêta le bras, et ils purent ainsi se contempler tous deux face à face. Une surprise horrible leur fit couler à tous deux un sang glacé dans les veines, et ils tremblèrent sur leurs jambes comme des chevaux effrayés. En effet, deux Ménechmes ne se seraient pas mieux ressemblés. Ils dirent ensemble le même mot :
- Lord Dudley doit être votre père ?  
Chacun d'eux baissa la tête affirmativement.
- Elle est fidèle au sang, dit Henri en montrant Paquita<sup>859</sup>.

Dans *Le Temps retrouvé*, après la mort d'Albertine, le narrateur enquête afin de savoir si, oui ou non, elle était lesbienne. Il approche Gilberte, qui lui répond qu'elle n'en croit rien. Elle ajoute :

Justement le livre que je tiens là parle de ces choses [...]. C'est un vieux Balzac que je pioche pour me mettre à la hauteur de mes oncles, *La Fille aux yeux d'or*. Mais c'est absurde, invraisemblable, un vrai cauchemar. D'ailleurs, une femme peut peut-être être surveillée ainsi par une autre femme, jamais par un homme. – Vous vous trompez, j'ai connu une femme qu'un homme qui l'aimait était arrivé véritablement à séquestrer ; elle ne pouvait jamais voir personne, et sortir seulement avec des serviteurs dévoués<sup>860</sup>.

Ici, le narrateur fait référence (inavouée à Gilberte, mais claire pour le lecteur) à sa propre séquestration d'Albertine : l'idée sous-jacente étant donc que, sous sa garde, Albertine avait eu des relations homosexuelles avec une femme qui ressemblait au narrateur : or Andrée n'avait-elle pas été décrite plus haut comme le portrait craché du narrateur ? Plutôt qu'une esthétique de la mêmeté, comme la concevait Elisabeth Ladenson, nous croyons qu'on peut lire ici un brouillage des genres lié à l'homosexualité féminine. En effet, si Albertine désire Andrée, ce n'est pas parce qu'elle ressemble à une femme, mais parce qu'elle ressemble à un homme, et si elle désire le narrateur (si tant est qu'elle le désire), c'est parce qu'il ressemble à une femme qui ressemble à un homme. Ces poupées russes du genre font de l'homosexualité féminine dans la *Recherche* un thème bien plus complexe que celui de l'homosexualité

---

<sup>859</sup> Honoré de Balzac, *La Fille aux yeux d'or* [1835], dans *L'Œuvre de Balzac, op. cit.*, t. 1, p. 875.

<sup>860</sup> IV, TR, 284-285.

masculine. Cette imbrication va de pair avec une forme de fascination du narrateur envers les lesbiennes.

### III. La Race maudite

#### a) Une naturalisation de l'homosexualité ?

En résumant, les homosexuels sont peints de manière négative, quoique des nuances jaillissent çà et là dans le texte, en particulier quand il s'agit de l'homosexualité féminine, comme nous venons de le voir. C'est là un consensus de la critique : Marcel Muller écrit ainsi que « l'on aboutit infailliblement à dégager de la *Recherche* une condamnation de l'homosexualité<sup>861</sup>. » Est-ce afin de dissimuler sa propre homosexualité, comme Gide l'avait avancé<sup>862</sup> ? De telles hypothèses sont invérifiables : il convient donc de se recentrer sur le texte. Ainsi, les analyses sociogénétiques de Marion Schmid démontrent que Proust a progressivement assombri le début de *Sodome et Gomorrhe* par « une intensification de stéréotypes négatifs<sup>863</sup> ».

La botanique et la zoologie contribuent puissamment à la mise en place d'une image de l'homosexuel dans la *Recherche*, et pourraient nous permettre de mieux la comprendre. Les éléments sont nombreux : la scène du bourdon dans la cour de l'hôtel de Guermantes<sup>864</sup>, des comparaisons déjà citées (l'homme-femme volubilis, l'hermaphrodite à l'image des plantes hermaphrodites). Remarquons aussi que Mlle Vinteuil, figure par excellence de la lesbienne, était dans une première version la fille d'un grand botaniste, Vington (par la suite Vinteuil et musicien<sup>865</sup>) et Jupien, d'abord appelé Borniche, était fleuriste<sup>866</sup>. Antoine Compagnon, dans l'appareil critique de l'édition de la Pléiade, a remarqué le lien entre le motif botanique de l'homosexualité et le passage de la « digitale dans le vallon » dans *Jean Santeuil*<sup>867</sup>.

De là Jean ne pouvait plus voir Henri. Il admirait, au fond de la gracieuse vallée, sur une tige élancée une digitale violette, habitante silencieuse et brillante de ce lieu, avec

<sup>861</sup> « Étrangeté ou, si l'on veut, naturel », art. cit., p. 55. L'article de Marcel Muller vise précisément à nuancer ce consensus sur la négativité de l'homosexualité, argumentation que nous aurons à discuter plus bas.

<sup>862</sup> Gide avait écrit dans son journal : « Connaissant ce qu'il pense, ce qu'il est, il m'est difficile de voir là autre chose qu'une feinte, qu'un désir de se protéger, qu'un camouflage [...] ». André Gide, *Journal 1889-1939*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1948, p. 705.

<sup>863</sup> Marion Schmid, « Apologie ou Incrimination ? L'exposé sur « la race maudite » dans les manuscrits de Proust », art. cit., p. 76.

<sup>864</sup> III, *SG*, 3 à 33.

<sup>865</sup> Voir I, *CS*, Esq. LI et LII, 796 à 805.

<sup>866</sup> III, *SG*, Esq. II, 934.

<sup>867</sup> III, *SG*, *Notice*, p. 1194.

quelques gueules-de-loup qui étaient à quatre ou cinq en famille. [...] Jean eut envie de l'emporter avec lui, dût-il la déraciner, qu'importe, et il aurait voulu aussi emporter ce val, le ravir à cet isolement absolu, éternel, qui lui donnait pour la première fois le sentiment de cette chose qui n'en était pas une autre, qui était hors de toutes les autres [...]»<sup>868</sup>.

Proust a annoté dans le feuillet utilisé pour une addition à la scène du bourdon cette phrase : « La digitale dans le vallon »<sup>869</sup>. Pour autant, on ne trouve pas d'homosexualité explicite dans *Jean Santeuil* : la digitale, symbole phallique représentant l'homosexuel solitaire et discret, est le seul indice implicite de sa présence. Il est certain que la métaphore biologique accompagne tout au long de l'œuvre de Proust l'idée de l'homosexualité. De même, le concept d'hermaphroditisme présent comme on vient de le voir dans la *Recherche* et qui sous-tend la théorie proustienne de l'homosexualité est directement issu de la biologie<sup>870</sup>. La force de l'analogie est telle qu'elle déteint même sur les personnages qui ne sont pas homosexuels mais qui les fréquentent, comme Mme de Vaugoubert qui, mariée à un inverti, revêt, « par cette sorte de mimétisme qui fait que certaines fleurs se donnent l'apparence des insectes qu'elles veulent attirer », l'aspect d'un homme<sup>871</sup>.

Le rapport constant entre homosexualité et biologie – notamment la botanique et l'entomologie – a été, avec justesse, analysé comme un indice de la naturalisation de l'homosexuel, notamment par Marcel Muller<sup>872</sup>, Gilles Deleuze<sup>873</sup> et Emily Eells<sup>874</sup>, mais aussi Edward Hughes :

Si la notion d'une nature en proie au dysfonctionnement déculpabilise son comportement, sa sexualité est innocentée par les allusions botaniques empruntées à Darwin. Ainsi, un Charlus-fleur qui serait conscient de l'approche d'un Jupien-abeille naturalise, rend idyllique, miraculeuse même, leur conjonction « si sélectionnée » (III, 31-32). Ce recours à la doctrine évolutionniste rend irréel le milieu social dans lequel la transgression se déroule et exclut toute notion de transgression morale<sup>875</sup>.

<sup>868</sup> JS, p. 470-471.

<sup>869</sup> Voir, III, SG, Notice, p. 1194.

<sup>870</sup> Voir Chapitre 1, sous-partie 'Charles Darwin', p. 28.

<sup>871</sup> III, SG, 46.

<sup>872</sup> Rina Viers, « Évolution et sexualité des plantes dans *Sodome et Gomorrhe* », art. cit., Marcel Muller, « *Sodome I* ou la naturalisation de Charlus », *Poétique*, n° 8, 1971, p. 470-478, Marie Miguët-Ollagnier, *La Mythologie de Marcel Proust*, Paris, Les Belles Lettres, 1982, p. 255-256.

<sup>873</sup> « Tout le thème de la race maudite ou coupable s'entrelace d'ailleurs avec un thème d'innocence, sur la sexualité des plantes ». Gilles Deleuze, *Proust et les signes*, op. cit., p. 161.

<sup>874</sup> « By integrating homosexuality into his novel, one could say he "naturalizes" the foreign citizens of Sodom and Gomorrah, making the unknown recognizable and familiar. » Emily Eells, dans *Proust's Cup of Tea*, op. cit., p. 2.

<sup>875</sup> Edward Hughes, « Charlus », *Dictionnaire Marcel Proust*, op. cit., p. 205.

Compagnon juge cette analogie moins innocente qu'il n'y paraît : naturalisation ne va pas de pair avec normalisation<sup>876</sup>. On peut surenchérir là-dessus et montrer que la biologie enracine et justifie une profonde négativité de l'identité homosexuelle. Elle entérine une immuabilité qui n'est pas susceptible d'être transformée par la culture, la réflexion ou l'expérience, telle une maladie de naissance, « une disposition innée<sup>877</sup> ».

Chez certains, bien rares, le mal n'est pas congénital [...] et dans ce cas, superficiel, il peut guérir. Quelquefois même il tient à une difficulté de faire l'amour avec une femme qui tient à une infirmité anatomique [...] ; d'autres fois il a pour cause un dégoût des femmes, une répulsion causée par leur odeur, par la qualité de leur peau, répulsion qui peut être vaincue, comme certains enfants qui se trouvent mal en voyant des huîtres ou du fromage finissent par les aimer beaucoup ; mais le plus souvent ceux qui sont nés avec le goût des hommes meurent ainsi. En apparence leur vie peut changer, leur vice n'apparaît plus dans leurs habitudes courantes ; mais rien ne se perd : un bijou caché se retrouve toujours ; quand la quantité d'urines d'un malade diminue, il sue davantage mais il faut toujours que l'excrétion se fasse<sup>878</sup>.

Dans cette variante intitulée « À propos des invertis », Proust présente l'homosexualité comme une maladie de naissance. Havelock Ellis parlait en des termes presque identiques d'« anormalité congénitale<sup>879</sup> ». Proust procède à une comparaison peu flatteuse pour la femme, source de dégoût comme peuvent l'être les huîtres ou le fromage. Le texte n'a rien d'abstrait : au contraire, mention est faite d'une « difficulté à faire l'amour avec une femme » due à une malformation. « Faire l'amour » n'est pas ici, comme on pourrait le croire d'abord, une résurgence de l'ancien sens de cette expression (faire la cour), mais bel et bien l'acte physique de la possession. Très clairement, Proust distingue les invertis 'acquis' des invertis congénitaux, chez qui le dégoût pour la femme ne peut être en aucune manière résolu, distinction qu'on retrouve chez Krafft-Ebing<sup>880</sup>. Ainsi, le troisième sexe serait une variété spéciale d'être humain, au même titre qu'une fleur diffère d'une autre espèce de fleur. L'homosexuel voit donc la cause de sa sexualité se trouver hors de lui. Cette cause extérieure de notre sexualité apparaît à diverses reprises dans la *Recherche* : « On aurait cru voir s'avancer Mme de Marsantes, tant ressortait à ce moment la femme qu'une erreur de la nature avait mise dans le corps de M. de Charlus<sup>881</sup>. » N'ayant plus voix au chapitre, l'individu est

---

<sup>876</sup> « La thèse proustienne, dans son ambiguïté est donc conforme au débat médical de la fin du siècle, plutôt qu'elle ne naturalise l'inversion. » III, *SG*, note 2 de la page 31, p. 1289.

<sup>877</sup> III, *SG*, 18.

<sup>878</sup> III, *SG*, Esq. IV, 950.

<sup>879</sup> *Études de psychologie sexuelle II*, op. cit., p. 7.

<sup>880</sup> *Psychopathia sexualis*, op. cit., p. 165.

<sup>881</sup> III, *SG*, 300.

entièrement soumis à des données qui lui échappent. L'inverti qui tente de lutter contre sa nature profonde ne peut qu'échouer – de même que le Juif, on l'a vu – car son mal congénital finira par refaire surface.

Un élément, toutefois, peut appeler notre attention : c'est la mention de l'huître. Nous avons déjà vu plus haut des huîtres sous la plume de Proust, dans les *Jeunes filles*, où il les compare aux méduses : « la chair vivante des huîtres me répugnait encore plus que la viscosité des méduses qui ternissait la plage de Balbec<sup>882</sup> ». On se souvient que les méduses, héritées de Michelet, illustrent à la fois l'homosexualité, et l'évolution du narrateur vers un apprentissage de la beauté, puisque le narrateur est d'abord révolté par leur vue, puis apprend à les aimer. L'assimilation des huîtres aux méduses pourrait venir de Remy de Gourmont, qui signale leur hermaphroditisme dans *Physique de l'amour*, autre livre appartenant au courant de la littérature d'histoire naturelle :

L'hermaphroditisme alternatif des huîtres produit des effets qui ont été observés de toute antiquité. [...] De septembre à mai, elles sont mâles, elles ont des testicules, elles élaborent du sperme, elles sont bonnes ; de juin à août, les ovaires bourgeonnent, se remplissent d'œufs qui deviennent blanchâtres à mesure qu'ils mûrissent, elles sont femelles, elles sont mauvaises : la fécondation s'opère à ce moment [...] <sup>883</sup>.

Qui plus est, il faut ouvrir leur coquille (elle-même métaphore sexuelle), souvent avec douleur, afin d'en atteindre la chair molle. Compagnon signale que l'image des huîtres apparaissait déjà dans « Avant la nuit », où la jeune fille lesbienne exprime sa « répulsion pour les huîtres », qui lui sont plus tard « un suggestif régal<sup>884</sup> ». Les huîtres incarnent la coexistence d'une négativité de l'homosexualité (« dégoût », « répulsion »), et d'un apprentissage esthétique. Comme le dit Lucille Cairns, la peinture pathologique de l'homosexualité est ponctuellement traversée par une valorisation subtile<sup>885</sup>.

### b) Hérité et stérilité

Nous venons de citer un passage où le narrateur présente l'idée que l'homosexualité peut être acquise ou héritée. Ne pouvant savoir véritablement quelle cause s'applique à tel ou

---

<sup>882</sup> II, *JF*, 56.

<sup>883</sup> Remy de Gourmont, *op. cit.*, p. 111-112.

<sup>884</sup> *PJ*, p. 170. Cité par Antoine Compagnon dans l'édition de la Pléiade, III, *SG*, *Notice*, p. 1218.

<sup>885</sup> Art. cit., p. 49.

tel cas, le narrateur en est réduit à multiplier les hypothèses, en particulier lorsqu'il découvre que l'un de ses proches était un inverti. Ainsi, quand il apprend que Saint-Loup était inverti, la surprise est si totale qu'elle affecte sa vision de la branche des Guermantes tout entière :

[...] je me rappelais Robert cette année-là à Balbec ; il avait en parlant au liftier une façon de ne pas faire attention à lui qui rappelait beaucoup celle de M. de Charlus quand il adressait la parole à certains hommes. Mais Robert pouvait très bien tenir cela de M. de Charlus, d'une certaine hauteur et attitude physique des Guermantes, et nullement des goûts spéciaux au baron. C'est ainsi que le duc de Guermantes qui n'avait aucunement ces goûts, avait la même manière nerveuse que M. de Charlus de tourner son poignet, comme s'il crispait autour de celui-ci une manchette de dentelles, et aussi dans la voix des intonations pointues et affectées, toutes manières auxquelles chez M. de Charlus on eût été tenté de donner une autre signification, auxquelles il en avait donné une autre lui-même, l'individu exprimant ses particularités à l'aide des traits impersonnels et ataviques qui ne sont peut-être d'ailleurs que des particularités anciennes fixées dans le geste et dans la voix. Dans cette dernière hypothèse, qui confine à l'histoire naturelle, ce ne serait pas M. de Charlus qu'on pourrait appeler un Guermantes affecté d'une tare et l'exprimant en partie à l'aide des traits de la race des Guermantes, mais le duc de Guermantes serait dans une famille pervertie l'être d'exception, que le mal héréditaire a si bien épargné que les stigmates extérieurs qu'il a laissés sur lui y perdent tout sens<sup>886</sup>.

Usant d'un conditionnel prudent, la narration nous présente cette idée comme une « hypothèse » qui « peut-être » pourrait expliquer les « goûts spéciaux » de M. de Charlus. Il s'agirait en fait non pas d'une perversion exceptionnelle et unique au sein d'une famille autrement sans histoires, mais d'une résurgence *physique* de la perversion dans une famille – la « race des Guermantes » – unie par cette « tare ». En conséquence, M. de Charlus correspond à ce qu'on attendrait de cette race, tandis que le duc de Guermantes, qui se trouve être hétérosexuel, en est le rejeton anormal. Mais, du fait qu'il est tout de même un Guermantes, ses gestes et sa voix se trouvent malgré tout empreints de bizarrerie à caractère homosexuel. Cette hypothèse, nous dit-on, « confine à l'histoire naturelle » ; et plus haut, on trouve même l'expression d'« évolution physiologique<sup>887</sup> ». Le terme de « stigmate » (« les stigmates extérieurs ») est particulièrement intéressant, car s'il signifie en premier lieu « trace qui révèle un état considéré comme honteux<sup>888</sup> », en botanique, le stigmate désigne l'extrémité du pistil qui reçoit le pollen<sup>889</sup>, ce qui vient saturer d'autant plus les éléments naturalistes présents dans ce passage. Rappelons que, au début de *Sodome et Gomorrhe*,

<sup>886</sup> IV, AD, 265.

<sup>887</sup> *Ibid.*

<sup>888</sup> *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, t. 3, p. 3643.

<sup>889</sup> Pour un rappel des éléments de la fleur qui permettent la fécondation, voir Chapitre 1, sous-partie 'Charles Darwin', p. 28.

l'inverti est précisément comparé à un pistil devant recevoir du pollen d'autrui<sup>890</sup>. Cette assimilation est d'autant plus parlante que le stigmaté est l'organe femelle de la fleur : l'inversion réapparaît de tous côtés<sup>891</sup>.

Ailleurs cependant, l'idée d'une homosexualité acquise est mise en valeur. Le texte suivant présente la possibilité que Charlus, rejeton de la race tarée des Guermantes, ait acquis son homosexualité à force d'y penser – par une forme de lamarckisme psychique, en somme.

Bien que d'autres raisons présidassent à cette transformation de M. de Charlus et que des ferments purement physiques fissent « travailler » chez lui la matière, et passer peu à peu son corps dans la catégorie des corps de femme, pourtant le changement que nous marquons ici était d'origine spirituelle. À force de se croire malade, on le devient, on maigrit, on n'a plus la force de se lever, on a des entérites nerveuses. À force de penser tendrement aux hommes on devient femme, et une robe postiche entrave vos pas. L'idée fixe peut modifier (aussi bien que dans d'autres cas la santé) dans ceux-là le sexe<sup>892</sup>.

Cette hésitation entre homosexualité innée et homosexualité acquise n'a pas échappé à Julius Rivers, qui signale que « like most writers of the time, [Proust] never clearly delineates the relationship between hereditary and acquired homosexuality or between internal and external causes<sup>893</sup>. » Il rappelle également que l'idée d'une hérédité de l'homosexualité semble héritée des discours médicaux de l'époque, en particulier de *Psychopathia sexualis* de Krafft-Ebing<sup>894</sup>. Elle n'est d'ailleurs pas entièrement négative, comme l'explique le narrateur :

Pour Charlus il faudra dire que Saint-Loup s'était demandé ce qui rendait son oncle Charlus supérieur au reste de la famille, maintenant que je me rendais bien compte que l'intelligence est tellement liée à certaines conditions physiologiques que sans doute le principe qui le fait différent de son frère le duc de Guermantes, venait sans doute du petit coup de pouce détraqueur qu'avait donné à sa machine nerveuse son homosexualité<sup>895</sup>.

On retrouve la même idée dans *Sodome et Gomorrhe* :

---

<sup>890</sup> III, *SG*, 28-30.

<sup>891</sup> Pour plus de détails sur les genres sexuels en botanique, voir l'excellent article de Londa Schiebinger, « Gender and natural history », dans *Cultures of Natural History*, *op. cit.*, p. 163-177.

<sup>892</sup> III, *SG*, 300-301.

<sup>893</sup> *Proust and the Art of Love*, *op. cit.*, p. 159.

<sup>894</sup> *Psychopathia sexualis*, *op. cit.*, p. 160.

<sup>895</sup> III, *SG*, Esq. IV, 954.

Le style rapide, anxieux, charmant avec lequel M. de Charlus jouait le morceau schumannesque de la sonate de Fauré, qui aurait pu discerner que ce style avait son correspondant – on n'ose dire sa cause – dans des parties toutes physiques, dans les déficiences nerveuses de M. de Charlus<sup>896</sup> ?

Ainsi, l'intelligence géniale de Charlus lui vient de sa tare même. C'est en somme ce que dit Cottard quand il déclare : « Le génie peut être voisin de la folie<sup>897</sup> » ; nous avons là un autre lieu commun de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, véhiculé en particulier par Cesare Lombroso dans *Genio e follia*<sup>898</sup>, mais aussi Jules Soury<sup>899</sup>.

Il y a cependant une forme de contradiction et d'impasse à concevoir l'homosexualité en termes d'hérédité, puisque l'homosexualité ne permet pas la fécondation : « au sens physique l'union du mâle avec le mâle est stérile<sup>900</sup> », écrit Proust. La postérité n'est donc pas possible. Ceci explique sans doute la résurgence presque obsessionnelle du thème de l'autofécondation et de la génération spontanée dans la *Recherche*. Souvenons-nous des fleurs hermaphrodites : « l'inversion elle-même venant de ce que l'inverti se rapproche trop de la femme pour pouvoir avoir des rapports utiles avec elle, se rattache par là à une loi plus haute qui fait que tant de fleurs hermaphrodites restent infécondes, c'est-à-dire à la stérilité de l'autofécondation<sup>901</sup>. » De même pour la « méduse stérile<sup>902</sup> » ; et les polypes, auxquels s'apparentent les hommes qui aiment les hommes, dont « la conjonction était faite aussi simplement qu'elle peut se produire chez les infusoires<sup>903</sup>. » Le détour mythologique est aussi un biais permettant le fantasme d'une fécondation et d'une pérennité héréditaire des homosexuels ; c'est ce que nous lisons dans le paragraphe suivant de *Sodome et Gomorrhe* :

[O]n laissa s'enfuir tous les Sodomistes honteux, même si, apercevant un jeune garçon ils détournaient la tête, comme la femme de Loth, sans être pour cela changés comme elle en statues de sel. De sorte qu'ils eurent une nombreuse postérité chez qui ce geste est resté habituel<sup>904</sup> [...].

---

<sup>896</sup> III, *SG*, 343-344. Antoine Compagnon, à propos de ce même passage, cite Moreau de Tours, Lombroso, Max Nordau, et renvoie à l'étude de A. E. Carter, *The Idea of Decadence in French Literature, 1830-1900*, Toronto, University of Toronto Press, 1958, p. 64-68 (dans *Proust entre deux siècles, op. cit.*, p. 281).

<sup>897</sup> III, *SG*, 428.

<sup>898</sup> Référence donnée par la note 1 de la p. 428, III, *SG*, p. 1583.

<sup>899</sup> Voir plus haut, Chapitre 2, sous-partie 'Jules Soury, le « fou sublime »', p. 123.

<sup>900</sup> III, *SG*, 28.

<sup>901</sup> III, *SG*, 30-31.

<sup>902</sup> III, *SG*, 28.

<sup>903</sup> III, *SG*, 30.

<sup>904</sup> III, *SG*, 33.

## c) Taxinomies de l'altérité

*Un « hermaphroditisme de l'âme »*

Nous l'avons vu au fil de ce chapitre : la catégorisation des homosexuels (invertis, tantes, solitaires, homosexuels héréditaires, homosexuels acquis, etc.) envahit toute la *Recherche*. Cela se trouve amplifié par l'usage de termes clairement issus de la biologie pour asseoir ces catégories : « d'une variété ou d'une autre<sup>905</sup> », « [d]e cette sous-variété Jupien venait de m'offrir un exemple<sup>906</sup> ». Nous voudrions à présent interpréter ce phénomène sous l'angle des analyses de Michel Foucault dans son *Histoire de la sexualité*. Foucault y démontre qu'après le XVIII<sup>e</sup> siècle, le discours sur la sexualité est devenu pléthorique et de plus en plus influencé par les discours médico-scientifiques. Cette évolution a permis la création de modèles sexuels de référence (monogamie, hétérosexualité, etc.) et ainsi abouti à une essentialisation de la perversion sexuelle.

L'homosexuel du XIX<sup>e</sup> siècle est devenu un personnage : un passé, une histoire et une enfance, un caractère, une forme de vie ; une morphologie aussi, avec une anatomie indiscreète et peut-être une physiologie mystérieuse [...]. [Sa sexualité] lui est consubstantielle, moins comme un péché d'habitude que comme une nature singulière. [...] L'homosexualité est apparue comme une des figures de la sexualité lorsqu'elle a été rabattue de la pratique de la sodomie sur une sorte d'androgynie intérieure, un hermaphroditisme de l'âme. Le sodomite était un relaps, l'homosexuel est maintenant une espèce.

Comme sont espèces tous ces petits pervers que les psychiatres du XIX<sup>e</sup> siècle entomologisent en leur donnant d'étranges noms de baptême : il y a les exhibitionnistes de Lasègue, les fétichistes de Binet, les zoophiles et zooéastes de Krafft-Ebing, les auto-monosexualistes de Rohleder [...] <sup>907</sup>.

Ce mot d'« espèce » exprime bien ce dont il s'agit : la sexualité serait désormais envisagée du point de vue d'une taxinomie essentialiste. C'est tout à fait ce que nous trouvons chez Proust : à la fois la qualité d'« espèce », l'« hermaphroditisme de l'âme », ainsi que le processus qui fait « entomologise[r] ». La métaphore botanique, appliquée à l'homosexualité, enracine donc la croyance en un irrémédiable de l'identité sexuelle. En somme, et de manière contradictoire, les homosexualités masculine et féminine contribuent à un brouillage des genres, tout autant qu'elles participent à une essentialisation de l'homme et

<sup>905</sup> III, *SG*, 25.

<sup>906</sup> III, *SG*, 30.

<sup>907</sup> Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. 1, *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 59-60.

de la femme, à travers l'image de la plante et de l'insecte. S'éloignant de la flexibilité qui caractérise le transformisme, Proust capture dans la *Recherche* le passage d'une conception de la sexualité comme pure pratique à une identité différente et irréductible. N'est-ce pas ce que nous dit le narrateur dans ce passage sur l'homosexualité d'Albertine :

Quand la petite blanchisseuse avait dû dire à ses petites amies : « Imaginez-vous, je ne l'aurai pas cru, eh bien la demoiselle, c'en est une aussi », pour moi ce n'était pas seulement un vice d'abord insoupçonné d'elles qu'elles ajoutaient à la personne d'Albertine, mais la découverte qu'elle était une autre personne, une personne comme elles, parlant la même langue, ce qui en la faisant compatriote d'autres, me la rendait encore plus étrangère à moi, prouvait que ce que j'avais eu d'elle, ce que je portais dans mon cœur, ce n'était qu'un tout petit peu d'elle et que le reste, qui prenait tant d'extension de ne pas être seulement cette chose si mystérieusement importante, un désir individuel, mais de lui être commune avec d'autres, elle me l'avait toujours caché, elle m'en avait tenu à l'écart, comme une femme qui m'eût caché qu'elle était d'un pays ennemi et espionne, bien plus traîtreusement même qu'une espionne, car celle-ci ne trompe que sur sa nationalité, tandis qu'Albertine c'était sur son humanité la plus profonde, *sur ce qu'elle n'appartenait pas à l'humanité commune*, mais à une *race étrange* qui s'y mêle, s'y cache et ne s'y fonde jamais<sup>908</sup>.

C'est de cette manière que nous comprenons le thème de la Race maudite ou, ici, de la « race étrange » : la race est le concept qui permet de comprendre et d'appréhender l'altérité absolue de l'homosexuel. Nous allons maintenant revenir sur le thème des Juifs qui, rappelons-le, font eux aussi partie de la Race maudite, et montrer en quoi ces deux groupes reçoivent un traitement similaire.

### *Juifs et homosexuels*

« La Race maudite », nom sous lequel la dissertation sur l'homosexualité et la judéité du début de *Sodome et Gomorrhe* est connue, est le titre utilisé par Bernard de Fallois, éditeur du *Contre Sainte-Beuve*. Cette expression figure dans une des toutes premières versions du passage, dans le Cahier 7 ; tandis que dans le Cahier 6, Proust donnait lui-même pour titre à ce fragment « la Race des Tantes ». Dans ces versions primitives, assez éloignées du texte de *Sodome et Gomorrhe*, M. de Guercy/Gurcy tient le rôle de M. de Charlus. Proust mène, dans ce passage qui suit immédiatement la scène du bourdon dans la cour de l'hôtel de Guermantes, une comparaison entre le destin des Juifs et celui des homosexuels. Proust les

---

<sup>908</sup> IV, *AD*, 107-108. Nous soulignons.

présente comme une « [r]ace sur qui pèse une malédiction<sup>909</sup> » dans la mesure où elle cherche précisément à refuser de se percevoir en tant que race,

[...] comme les Juifs encore (sauf quelques-uns qui ne veulent fréquenter que ceux de leur race, ont toujours à la bouche les mots rituels et les plaisanteries consacrées) se fuyant les uns les autres, recherchant ceux qui leur sont le plus opposés, qui ne veulent pas d'eux, pardonnant leurs rebuffades, s'enivrant de leurs complaisances [...] <sup>910</sup>.

On lit dans les versions primitives quelques formulations éclairantes qui seront par la suite gommées et n'apparaîtront pas dans le cahier de la mise au net, en particulier cette expression ramassée qui résume la thèse de Proust : « race qui met son orgueil à ne pas être une race<sup>911</sup> ».

L'assimilation des Juifs aux homosexuels est récurrente dans la *Recherche*. Jeanne Bem constate : « Tout lecteur peut remarquer que Proust parle de l'un pour (ne pas) parler de l'autre<sup>912</sup>. » Ainsi, lorsque le narrateur entend une intonation 'homosexuelle' dans la voix de Charlus :

En somme sa psalmodie de certains mots, si caractéristique des homosexuels, ne devait peut-être pas être interprétée ainsi puisque Mme de Marsantes faisait la même modulation sur le mot honneur. À moins qu'elle ne l'eût elle-même héritée d'un père pourvu du même vice. Car comment se reconnaître dans l'interprétation des signes physiques ? J'ai dit qu'on avait tort de prendre un nez juif pour un signe de judaïsme puisqu'il se cabre dans les familles les plus catholiques. Mais qui sait si là il n'a pas été amené par quelque ancêtre juif<sup>913</sup> ?

Alors que le narrateur discutait des homosexuels, la discussion aboutit aux Juifs. Comment expliquer cette constante corrélation entre les deux groupes ? Un élément de réponse pourrait résider dans la croyance fort répandue au Moyen-Âge, et sans doute connue de Proust, que les Juifs avaient des menstruations comme les femmes<sup>914</sup>. Une telle légende en dit long sur la conception des Juifs comme une race biologiquement différente. Plus près de

---

<sup>909</sup> III, *SG*, 16.

<sup>910</sup> III, *SG*, 18.

<sup>911</sup> III, *SG*, Esq. I, 925.

<sup>912</sup> Jeanne Bem, « Le juif et l'homosexuel dans *À la recherche du temps perdu*. Fonctionnements textuels », art. cit., p. 100.

<sup>913</sup> III, *SG*, Esq. IV, 954.

<sup>914</sup> Voir John Efron, *op. cit.*, p. 5. Ce point a également été rappelé par Erin Carlston dans « Secret Dossiers », art. cit., p. 938.

Proust, Otto Weininger, célèbre exemple de *jüdischer Selbsthass*, avait expliqué dans son ouvrage *Sexe et caractère* (publié en allemand en 1903) que les Juifs constituaient une race féminine<sup>915</sup>. Dans son roman *Les Invertis*, Armand Dubarry écrit : « Les Juifs, portés à la sexualité, les Juifs incorrigiblement sensuels, furent de bonne heure de désordonnés sexuels<sup>916</sup> ». On pourrait également rappeler que Magnus Hirschfeld, en plus d'être un des premiers penseurs de l'homosexualité, était juif, raison pour laquelle ses études sur les homosexuels avaient été la cible des antisémites allemands, et la sexologie naissante avait été qualifiée de « science “juive” »<sup>917</sup>. Dans l'entre-deux-guerres, Denis Saurat estime que

[s]i Proust a osé jeter l'inversion sur le marché littéraire, c'est que la spéculation de sa race, au cours de deux millénaires, l'y avait préparé. La littérature rabbinique est la seule qui ait abordé de front ces sujets de changement de sexe des deux âmes<sup>918</sup>.

Dans l'imaginaire proustien, nous l'avons vu, les Juifs sont des résurgences d'un Orient mythique symbolisant l'Autre. Il n'en va pas autrement pour les homosexuels, comme l'a repéré Carlston<sup>919</sup>. Les invertis proustiens « forment dans tous les pays une colonie orientale, cultivée, musicienne, médisante, qui a des qualités charmantes et d'insupportables défauts<sup>920</sup>. » Le narrateur découvre le bordel de Jupien lors d'une promenade dans les rues de Paris, « vieil Orient de ces *Mille et une Nuits* » qui n'est plus peuplé, étrangement, que de « Levantins » et de « nègres<sup>921</sup> ». Or, dans *Sodome et Gomorrhe*, le narrateur ne comparait-il pas les homosexuels aux « noirs, que l'existence confortable des blancs désespère et qui préfèrent les risques de la vie sauvage et ses incompréhensibles joies<sup>922</sup> » ? Dans cette même ouverture sur la Race maudite, l'homosexuel était aussi comme un « professeur de sanscrit [qui] parle sans auditeur<sup>923</sup> ». Ce n'est donc pas un hasard si Saint-Loup tente de cacher son homosexualité de la manière suivante : « pour le genre de choses auxquelles tu

<sup>915</sup> Otto Weininger, *Sexe et caractère* [1903], trad. Daniel Renaud, préface de Roland Jaccard, Lausanne, L'Âge d'homme, 1975, p. 252. Pour plus de détails, voir Jacques Le Rider, *Le Cas Otto Weininger. Racines de l'antiféminisme et de l'antisémitisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1982.

<sup>916</sup> Armand Dubarry, *Les Invertis (Le Vice allemand)*, Paris, Chamuel, 1896, p. 106. Cité par Erin Carlston, « German Vices », art. cit., 282.

<sup>917</sup> Propos de Christina von Braun cités dans l'avant-propos de Jacques Chazaud à Magnus Hirschfeld, *Anomalies et perversions sexuelles*, op. cit., p. IV. Sur la propagande antisémite contre Hirschfeld, voir aussi Elena Mancini, *Magnus Hirschfeld and the Quest for Sexual Freedom. A History of the First International Sexual Freedom Movement*, New York, Palgrave Macmillan, 2010.

<sup>918</sup> Cité par Pierre Chardon, dans *Expliquez-moi... Marcel Proust*, Paris, Foucher, 1949, p. 63.

<sup>919</sup> « Secret Dossiers », art. cit., p. 953 et suivantes.

<sup>920</sup> III, SG, 33.

<sup>921</sup> IV, TR, 388.

<sup>922</sup> III, SG, 26.

<sup>923</sup> III, SG, 28.

fais allusion, je m'y connais autant qu'en sanscrit<sup>924</sup>. » Cet orientalisme partagé par les Juifs et les homosexuels se double d'une surenchère sur le thème de l'Allemagne, comme l'a très bien démontré Carlston : si l'homosexualité était le vice allemand, les Juifs après l'affaire Dreyfus étaient aussi dénoncés comme étant allemands plutôt que français<sup>925</sup>. Ainsi, alors que le narrateur découvre l'hôtel de passe pour hommes dans lequel vient d'entrer Saint-Loup, il songe : « Je me rappelai involontairement que Saint-Loup avait été injustement mêlé à une affaire d'espionnage parce qu'on avait trouvé son nom dans les lettres saisies sur un officier allemand<sup>926</sup>. » Une affaire d'espionnage, un officier allemand : l'affaire Dreyfus s'invite dans ce bordel homosexuel. Carlston conclut fort justement :

The secrecy and treacherousness identified with Jewish and homosexual ontology – the potentially *opaque* alterity of the Jew or the homosexual – excited violent fears that the nation could be surreptitously undermined by « moles » whose true loyalties might turn out to lie with their clan, race, or biological type rather than with their nation. Significantly, unlike racially marked colonial subjects, Jews and homosexuals were typically identified as being prone to *treason* rather than, for instance, *rebellion* ; as double agents, invisible Others passing as the Same, they could act like, and on behalf of, both the « Us » within the nation and the « Them » outside it<sup>927</sup>.

Tout fait signe vers la Race maudite comme une expression taxinomique de l'altérité. Nous retrouvons ce que disaient Arendt et Foucault : une essentialisation de l'identité de groupe, qu'elle soit juive ou homosexuelle. L'imaginaire biologique de la *Recherche* est fondamental dans ce contexte. Entre la flexibilité du néo-lamarckisme et la fixité des identités de groupe subies par l'individu, la tension ne peut pas être résolue : on va à présent déplacer la question et l'examiner sous un angle esthétique.

---

<sup>924</sup> IV, *TR*, 283.

<sup>925</sup> Dans « German Vices », art. cit., p. 290. Voir aussi « Secret Dossiers », p. 946.

<sup>926</sup> IV, *TR*, 389.

<sup>927</sup> « Secret Dossiers », art. cit., p. 941.

## Chapitre 5. Hybridités littéraires

« In natural science, I have understood, there is nothing petty to the mind that has a large vision of relations, and to which every single object suggests a vast sum of conditions. It is surely the same with the observation of human life. »

George Eliot, *The Mill on the Floss*<sup>928</sup>

Au cours des chapitres précédents, nous avons constaté la réalité du déterminisme biologique proustien qui, s'il est contrecarré ici ou là (images vidées de leur sens, satire de l'antisémitisme), n'en est pas moins structurant par rapport à ce qui fait l'individu. Il y a une tension constante, chez Proust, entre identité de groupe et identité individuelle. Nous allons à présent déplacer la question et examiner les enjeux esthétiques de l'usage de la biologie. Quel est le potentiel créatif et esthétique de l'imaginaire biologique sur la réflexion littéraire proustienne ? Peut-on distinguer une influence de cet imaginaire sur l'idée que Proust se fait de l'écriture, et sur la forme même de la *Recherche* ? On va voir que ces questions, loin d'être purement formelles, permettent de dévoiler un nouveau pan de l'identité chez Proust.

---

<sup>928</sup> George Eliot, *The Mill on the Floss* [1860], Carol Christ (dir.), New York/Londres, Norton & Company, 1994, p. 223.

## I. Questions de genre

### a) Statut de la biologie

Souvent, les premiers critiques à avoir relevé l'importance des sciences chez Proust ont opéré un parallèle entre la méthode scientifique et la méthode proustienne<sup>929</sup>. Edmond Jaloux décrivait ainsi son ressenti à la lecture de Proust : « Quand je lis Marcel Proust, quand je vois les éléments de la vie se combiner, s'agglutiner, se dissocier, se décomposer chez lui, comme des cellules, il me semble que j'assiste au travail, non d'un romancier, mais d'un biologiste<sup>930</sup>. » Cette analogie entre deux types de 'recherche' peut facilement trouver appui sur les déclarations de Proust lui-même : « La vérité, même littéraire, n'est pas le fruit du hasard... Je crois que la vérité (littéraire) se découvre à chaque fois, comme une *loi* physique. On la trouve ou on ne la trouve pas<sup>931</sup>. » Mais peut-on réellement faire une telle analogie ? Quoique, comme le signale François Vanucci, Proust fasse indéniablement preuve d'une culture scientifique (non exempte d'erreurs)<sup>932</sup>, nous avons ici affaire, d'évidence, à un discours non scientifique. La science chez Proust est un « imaginaire », un fonds d'images et de vocabulaire. Sarah Tribout-Joseph écrit fort justement : « Ultimately science is only an analogy in Proust and it is artistic style which makes the text<sup>933</sup> ». D'ailleurs, Allan Thiher a très bien vu que Proust a été l'un des premiers romanciers à déclarer que la vérité littéraire ne peut être atteinte que par la littérature, mettant ainsi fin à la rivalité entre science et littérature qui existait depuis Balzac ou Zola<sup>934</sup>. Ainsi, à propos de ceux qui le comparent à Einstein, Proust écrit à Gaston Gallimard : « On compare deux valeurs (la mienne fort mince)

<sup>929</sup> André Maurois, « Attitude scientifique de Proust », *La Nouvelle Revue française. Hommage à Marcel Proust*, 10<sup>e</sup> année, n° 112, 1<sup>er</sup> janvier 1923, p. 162-165. Jacques Rivière, de son côté, écrit : « Les découvertes qu'il a faites dans l'esprit et dans le cœur humains seront considérées un jour comme aussi capitales et du même ordre que celle de Kepler en astronomie, de Claude Bernard en physiologie ou d'Auguste Comte dans l'interprétation des sciences. » Dans « Marcel Proust », *La Nouvelle Revue française*, 10<sup>e</sup> année, n° 111, 1<sup>er</sup> décembre 1922, p. 641-642. Quant à Camille Vettard, il estime que la *Recherche* est une œuvre de science car comme la science, elle a « le sens, l'intuition, la compréhension des grandes lois naturelles ». Camille Vettard, « Proust et Einstein », *La Nouvelle Revue française*, 9<sup>e</sup> année, n° 107, 1<sup>er</sup> août 1922, p. 246-252.

<sup>930</sup> Edmond Jaloux, « L'œuvre de Marcel Proust », *Les Écrits nouveaux*, janvier-février 1920, 3<sup>e</sup> année, n° 1, p. 103.

<sup>931</sup> Cité par Nicola Luckhurst, *op. cit.*, p. 48.

<sup>932</sup> François Vanucci, *op. cit.*, p. 17.

<sup>933</sup> Sarah Tribout-Joseph, « Technology and science », dans *Marcel Proust in Context*, *op. cit.*, p. 135.

<sup>934</sup> Allan Thiher, *Fiction Rivals Science : the French Novel from Balzac to Proust*, *op. cit.*, p. 170.

incommensurables et de nature si différentes que le moindre point de contact semble impossible à trouver<sup>935</sup>. »

Cela étant dit, comment interpréter la présence envahissante de l'imaginaire biologique ? Si nous reprenons le passage du bourdon et de l'orchidée dans *Sodome et Gomorrhe*<sup>936</sup>, nous avons là affaire à tout un lexique scientifique qui pourrait être aisément remplacé par des termes beaucoup plus compréhensibles et plus courants. Ainsi, *primula veris* deviendrait primevère, *lythrum salicaria*, salicaire (ou herbe aux coliques). Toujours dans ce passage, nous trouvons l'expression « fleurs hétérostylées trimorphes » : il ne fait guère de doute que le lecteur ne saura pas de quoi il s'agit exactement, à moins de consulter un manuel de botanique. En ce sens-là, nous ne suivons pas l'avis de Dominique Jullien, selon qui « la métaphore biologique [chez Proust] obéit à une fonction pédagogique, conforme en cela à son rôle traditionnel dans tout discours scientifique<sup>937</sup>. » Au contraire, l'usage d'un vocabulaire scientifique aussi précis pose problème : Aude Le Roux-Kieken postule le désir d'une certaine obscurité<sup>938</sup>. Il y a là un rapport au lecteur qui est étrange et qui doit nous interpeller. S'agit-il, pour reprendre les termes provocateurs d'Alan Sokal, d'une imposture intellectuelle, d'un pédantisme lexical injustifié par abus de vocabulaire scientifique<sup>939</sup> ? Sokal signale que l'utilisation d'un vocabulaire scientifique n'a pas forcément à être justifiée si ledit vocabulaire est utilisé dans un but poétique<sup>940</sup>. Or justement, il semble que chez Proust le vocabulaire scientifique soit utilisé à titre d'outil poétique, dans un plaisir du mot rare, du surgissement inattendu, de la rupture de ton. Paradoxalement, mais indubitablement, l'imaginaire biologique tire la *Recherche* de l'essai vers l'œuvre littéraire ; nous irons même jusqu'à dire que ce sont souvent les notations scientifiques, et en particulier biologiques, qui contribuent à donner une tonalité de prose poétique du roman. Souvenons-nous de l'ennui de Jean Rousset à la lecture du Proust 'législateur', s'exclamant : « Ne fait-il pas tort au romancier<sup>941</sup> ? » Au contraire ; car la *Recherche* est un hybride esthétique.

<sup>935</sup> *Corr.*, XXI, p. 400.

<sup>936</sup> III, *SG*, 30.

<sup>937</sup> Dominique Jullien, *Proust et ses modèles*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>938</sup> Aude Le Roux-Kieken, « Quand botanique et stylistique se rencontrent », art. cit., p. 59.

<sup>939</sup> Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 38.

<sup>940</sup> *Ibid.*, p. 45. Voir aussi Mary Hesse et ses analyses du discours scientifique dans *Models and Analogies in Science*, Londres/New York, Sheed & Ward, 1963 ; et l'excellent livre de Nicola Luckhurst, *op. cit.*, qui écrit : « Although Proust did not engage in the study of contemporary science, he was acutely aware of the metaphoric potential of scientific discourse » (p. 134).

<sup>941</sup> Cité par Nicola Luckhurst, *op. cit.*, p. 6.

Cette hybridation nous semble inscrite dans le corps même du texte. Voyons ce passage de *Sodome et Gomorrhe* :

Les lois du monde végétal sont gouvernées elles-mêmes par des lois de plus en plus hautes. Si la visite d'un insecte, c'est-à-dire l'apport de la semence d'une autre fleur, est habituellement nécessaire pour féconder une fleur, c'est que l'autofécondation, la fécondation de la fleur par elle-même [...], amènerait la dégénérescence et la stérilité, tandis que le croisement opéré par les insectes donne aux générations suivantes de la même espèce une vigueur inconnue de leurs aînées. [...] Mes réflexions avaient suivi une pente que je décrirai plus tard et j'avais déjà tiré de la ruse apparente des fleurs une conséquence sur toute une partie inconsciente de l'œuvre littéraire, quand je vis M. de Charlus qui ressortait de chez la marquise<sup>942</sup>.

Le narrateur ne nous dit pas quelle est la teneur de ses réflexions, et il ne nous le dira pas. Quelles sont ces conséquences de la fécondation des fleurs sur l'œuvre littéraire ? La réponse à cette question apparaît dans une anecdote en apparence anodine du *Temps retrouvé*. Morel a commencé à écrire des articles de journaux :

Leur style dérivait de Bergotte, mais d'une façon à laquelle, seul peut-être, j'étais sensible, et voici pourquoi. Les écrits de Bergotte n'avaient nullement influé sur Morel. La fécondation s'était faite d'une façon toute particulière et si rare que c'est à cause de cela seulement que je la rapporte ici. J'ai indiqué en son temps la manière si spéciale que Bergotte avait, quand il parlait, de choisir ses mots, de les prononcer. Morel, qui l'avait alors rencontré chez les Saint-Loup, avait fait de lui alors des « imitations », où il contrefaisait parfaitement sa voix, usant des mêmes mots qu'il eût pris. Or maintenant, Morel, pour écrire, transcrivait des conversations à la Bergotte, mais sans leur faire subir cette transposition qui en eût fait du Bergotte écrit. Peu de personnes ayant causé avec Bergotte, on ne reconnaissait pas le ton, qui différait du style. Cette fécondation orale est si rare que j'ai voulu la citer ici. Elle ne produit, d'ailleurs, que des fleurs stériles<sup>943</sup>.

Bergotte est l'insecte de Morel, fécondant son talent d'écrivain. Le croisement, plutôt que l'autofécondation, a permis à Morel d'écrire de nombreux articles à succès. Comme le note Emily Eells, « [l]a fécondité des fleurs hermaphrodites est ainsi associée à la création littéraire<sup>944</sup> ». Cependant le narrateur note que ce n'était que « des fleurs stériles ». Cette hybridation-là n'est pas féconde : car elle est uniquement mimétique. Morel n'a pas su créer à

---

<sup>942</sup> III, *SG*, 5.

<sup>943</sup> IV, *TR*, 347.

<sup>944</sup> Dans Emily Eells, « Proust “ondrogyne” », dans Bernard Brun (dir.), *Marcel Proust 2 : « Nouvelles directions de la recherche proustienne. I »*, Caen, Lettres Modernes Minard, coll. « La Revue des lettres modernes », 2000, p. 345.

partir de plusieurs éléments différents (hybridation féconde), mais seulement imiter (hybridation stérile).

### b) « ton évolué Marcel Proust »

Par jeu, Proust signe un jour une de ses lettres à Lionel Hauser de la manière suivante :

Crois mon cher Lionel aux sentiments de reconnaissance et d'affection dont se passe  
la théosophie mais qui sont nécessaires au cœur de ton *évolué*  
Marcel PROUST<sup>945</sup>

L'ironie de la signature « ton évolué Marcel » tient dans le fait qu'il s'agit d'une référence au livre de Lionel, *Les Trois Leviers du monde nouveau : compétence, probité, altruisme. Essai de reconstruction sociale*, dans lequel Hauser insiste sur l'évolution intellectuelle de l'homme<sup>946</sup>. Le ton est amusé. Cependant, nous venons de voir que Proust utilise à diverses reprises une analogie biologique pour décrire le style de l'écrivain. Le thème évolutionniste devient un cadre conceptuel pour penser la littérature, et non plus simplement un fonds d'images poétiques. Cette conceptualisation de la biologie – plus précisément, de l'évolutionnisme – par rapport à la littérature se retrouve aujourd'hui dans le courant que l'on appelle le darwinisme littéraire<sup>947</sup>. Issue de courants tels que la psychologie évolutionniste et la sociobiologie<sup>948</sup>, cette école étudie la littérature comme un phénomène dont on peut comprendre l'apparition en termes évolutionnistes. On pourrait s'exercer à un anachronisme délibéré, et se demander si Proust conçoit la littérature en des termes qui se rapprochent du darwinisme littéraire. Taine et Brunetière professent à la même époque des théories similaires. On se souvient en effet de la phrase de Brunetière : « un genre naît, grandit, atteint sa perfection, décline, et enfin meurt<sup>949</sup> ». Cette réflexion de Proust dans

---

<sup>945</sup> *Corr.*, XVII, p. 492, lettre du 2 ou 3 décembre 1918. Les italiques sont de Proust.

<sup>946</sup> Lionel Hauser, *Les Trois Leviers du monde nouveau : compétence, probité, altruisme. Essai de reconstruction sociale*, Paris, Émile Nourry, 1918. Nous n'avons pas pu consulter cet ouvrage. Voir *Corr.*, XVII, note n° 8 de Philip Kolb, p. 493 ; et p. 218 du même volume.

<sup>947</sup> Voir en particulier Joseph Carroll, *Literary Darwinism. Evolution, Human Nature, and Literature*, New York and London, Routledge, 2004. Un résumé utile se trouve dans Jon Adams, « Value Judgements and Functional Roles : Carroll's Quarrel with Pinker », dans Nicholas Saul et Simon James (dir), *The Evolution of Literature. Legacies of Darwin in European Cultures*, Amsterdam, Rodopi, 2011.

<sup>948</sup> Voir plus haut, Chapitre 1, sous-partie 'Ethos du narrateur', p. 76.

<sup>949</sup> Ferdinand Brunetière, *L'Évolution des genres dans l'histoire de la littérature : leçons professées à l'École normale supérieure* [1890], 6<sup>e</sup> édition, Paris, Hachette, 1914, p. 23. Signalons également que Brunetière propose une critique littéraire « qui se fonderait sur l'histoire naturelle de Darwin et de Haeckel » (p. 18 du même ouvrage). Pour Hippolyte Taine, cette idée doit être comprise dans la perspective de sa vision scientifique de la

*Sodome et Gomorrhe* semble lui faire écho, sur un mode darwinien : « Car les théories et les écoles, comme les microbes et les globules, s'entre-dévorent et assurent, par leur lutte, la continuité de la vie<sup>950</sup>. » Ces deux phrases se rejoignent dans la conception d'une évolution de l'histoire littéraire. Le narrateur semble hésitant sur ce point. Dans les *Jeunes filles*, nous lisons :

Bien qu'on dise avec raison qu'il n'y a pas de progrès, pas de découvertes en art, mais seulement dans les sciences, et que chaque artiste recommençant pour son compte un effort individuel ne peut y être aidé ni entravé par les efforts de tout autre, il faut pourtant reconnaître que dans la mesure où l'art met en lumière certaines lois, une fois qu'une industrie les a vulgarisées, l'art antérieur perd rétrospectivement un peu de son originalité<sup>951</sup>.

Le discours du narrateur se fait plus dubitatif encore dans *Le Côté de Guermantes* :

[J]’arrivais à me demander s’il y avait quelque vérité en cette distinction que nous faisons toujours entre l’art, qui n’est pas plus avancé qu’au temps d’Homère, et la science aux progrès continus. Peut-être l’art ressemblait-il au contraire en cela à la science ; chaque nouvel écrivain original me semblait en progrès sur celui qui l’avait précédé [...]<sup>952</sup>

Néanmoins, dans les deux cas, il est clair que si le soupçon s'installe dans l'esprit du narrateur, ce n'est que de manière passagère. L'idée d'un progrès en histoire littéraire – ou dans les arts en général – n'est qu'une sorte d'illusion d'optique causée par notre proximité temporelle avec certaines formes d'arts, au détriment des plus anciennes. Le narrateur finit par en être persuadé, puisqu'il constate, dans *Le Temps retrouvé* : « Mais je me rendais compte que le temps qui passe n'amène pas forcément le progrès dans les arts<sup>953</sup>. » Ajoutons que ces idées du narrateur se retrouvent dans une lettre de Proust à Lucien Daudet, où il

---

littérature et de sa théorie de la race, du milieu et du moment. Hippolyte Taine, *Histoire de la littérature anglaise* [1864], 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Paris, Hachette, 1866, vol. 1, p. XXIII.

<sup>950</sup> III, *SG*, 210. Cette réflexion trouve un écho actuel dans celle d'Alain Prochiantz, qui écrit : « C'est bien le moins pour une théorie vivante que d'évoluer, même si cela signe un degré d'imperfection, ou plutôt d'inachèvement, qui sert d'angle d'attaque aux créationnistes qui, eux, en ont une de parfaite, je veux dire de théorie – à ce qu'ils croient. Les dogmes n'évoluent pas, ils sont morts et – souvent – mortifères. » Dans *Darwin : 200 ans, op. cit.*, p. 8. Nous avons déjà vu, au Chapitre 1, que Proust était attiré par les penseurs transformistes plutôt que fixistes. La dimension esthétique de cette préférence semble ici corroborée.

Nous voudrions également noter une similitude entre cette phrase et celle-ci, de Barrès : « Il en est des écoles de vie comme des écoles d'art : elles ne disparaissent pas sans avoir épuisé tous leurs principes. On les approuve d'abord, et moins pour leur valeur propre que par dégoût des formes qu'elles balayent ; puis elles-mêmes se vident, fatiguent et sont supplantées. » Maurice Barrès, *Les Déracinés, op. cit.*, p. 302.

<sup>951</sup> II, *JF*, 194.

<sup>952</sup> II, *CG*, 624.

<sup>953</sup> IV, *TR*, 580.

complimente ce dernier d'avoir écrit un beau livre de la manière suivante : « cette œuvre supérieure à tout ce que tu as jamais écrit, peut-être une des choses les plus extraordinaires qui aient jamais été écrites et qui feraient croire qu'il existe un Progrès dans l'histoire des littératures, comme dans la science [...] »<sup>954</sup>. » Le conditionnel à « feraient » laisse entendre que ce progrès n'existe pas. Comme le dit Antoine Compagnon, on peut donc penser que Proust adhère à une version proprement darwinienne de la littérature : il y a évolution mais pas progrès<sup>955</sup>, car les changements sont aléatoires. La *Recherche* place la littérature hors du déterminisme.

Cependant, Françoise Leriche a présenté des brouillons inédits de Proust où celui-ci envisage l'idée d'une évolution des esprits, entraînant logiquement une évolution des formes littéraires<sup>956</sup>. Pour comprendre ce texte, il faut rappeler la publication en 1910 du roman *Marie-Claire*<sup>957</sup> par une jeune bergère devenue couturière, sans éducation et sans argent. Comment était-il possible qu'une personne qui ne lisait pas ait néanmoins pu produire un texte correspondant à merveille aux goûts littéraires de son époque ? Voici l'ébauche d'explication de Proust :

Qu'importe qu'elle ne soit qu'une ouvrière. Ceux au milieu de qui on vit n'importent pas, puisque personne ne peut nous aider que nous même à ce que nous avons dans un monde intérieur où les autres n'ont pas accès. ~~Et que la seule main qui conduit notre esprit est la main mystérieuse de l'Évolution qui place~~ <dispose> chaque esprit ~~comme une fleur.~~ [...] Alors nous avons beau être seuls[,] ne connaître personne, ne pouvoir avoir appris de personne, nous faisons pourtant le même chemin que nos compagnons de siècle. Marguerite Audoux bergère ne savait rien des [arts]<sup>958</sup>. Mais la nature l'avait exactement disposée comme une fleur au point exact, sur le rameau du temps où elle naissait, de sorte que son livre brille, tout semblable, entre ceux où il a pris place [...]. Et ayant à traiter par exemple dans son livre le petit épisode d'une vache rêveuse déjà traité par George Sand dans François le Champi, il y a entre leurs deux manières de le concevoir et de le traiter une certaine distance, une distance qu'exactement avec une justesse mathématique la bergère a respectée et qui est celle du chemin qu'a fait la sensibilité poétique depuis le romantisme réaliste de Georges Sand jusqu'à celle de nos plus modernes auteurs, sans que la bergère eût connu le point de départ, ni fait elle-même le trajet, ni connu le point d'arrivée des autres,

---

<sup>954</sup> *Corr.*, XV, p. 106.

<sup>955</sup> *Proust entre deux siècles*, *op. cit.*, p. 288 et suivantes.

<sup>956</sup> Françoise Leriche, « Histoire littéraire et théorie de l'Évolution : Proust devant le "cas" Marguerite Audoux », art. cit.

<sup>957</sup> Marguerite Audoux, *Marie-Claire*, Paris, Fasquelle, 1910.

<sup>958</sup> Ici, nous lisons « arts », plutôt qu'« autres » donné par Françoise Leriche. Voir image en annexe, p. 229, extraite du f° 18 v°.

simplement parce qu'elle exprime reflète à sa manière comme tout cas particulier les lois plus générales de l'espèce, et un moment de l'évolution<sup>959</sup>.

Ce texte un peu étrange présente clairement l'idée d'une évolution de la littérature. Placée où elle l'était, Marguerite Audoux ne pouvait qu'écrire comme elle l'a fait : il y a bien là une forme de déterminisme, ce qui semble en contradiction avec les textes analysés plus haut. Marguerite Audoux aurait hérité mystérieusement des progrès connus par la littérature avant même sa naissance, comme si ces progrès s'ancraient physiologiquement en l'homme. Proust s'aide clairement d'outils évolutionnistes pour formuler ces idées : « l'Évolution », avec majuscule, « les lois plus générales de l'espèce », sont invoquées. Dans ce texte, tout du moins, on peut dire que Proust se rapproche du darwinisme littéraire, dans sa conception de l'histoire littéraire comme un phénomène susceptible d'être hérité, rendu inné en chacun de nous.

On peut, enfin, citer un passage du *Côté du Guermantes* où la duchesse de Guermantes cite des vers de Victor Hugo, qui provoquent la réflexion suivante du narrateur :

De même les vers de Victor Hugo qu'elle m'avait cités étaient, il faut l'avouer, d'une époque antérieure à celle où il est devenu plus qu'un homme nouveau, où il a fait apparaître dans l'évolution une espèce littéraire encore inconnue, douée d'organes plus complexes<sup>960</sup>.

Le fonds biologique utilisé pour exprimer le changement de style de Hugo – des organes plus complexes, la référence à une possible évolution littéraire, tout cela n'apparaît qu'à titre métaphorique. Mais ils expriment, à nouveau, l'importance fondamentale de l'imaginaire biologique dans la réflexion esthétique de Proust.

---

<sup>959</sup> N.a.fr. 16666, f° 17 v°- 18 v°. (Cahier 26). Transcription de Françoise Leriche, art. cit.

<sup>960</sup> II, *CG*, 837.

## II. L'écrivain à la croisée de l'animalité et de l'humanité

### a) « L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits »

En 1919, peu après avoir reçu le Goncourt, Proust utilise à trois reprises dans sa correspondance une citation de La Fontaine, tirée de « La Colombe et la Fourmi », et qui commence ainsi : « L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits. / Le long d'un clair ruisseau buvait une Colombe : / Quand sur l'eau se penchant une Fourmi y tombe<sup>961</sup>. » En parlant d'un « autre exemple », La Fontaine relie explicitement cette fable à la précédente, « Le Lion et le Rat » : nous avons donc là une notation extraédiégétique, délibérément adressée au lecteur. Dans une première lettre, adressée à Binet-Valmer, Proust écrit « [m]on exemple est tiré d'animaux bien petits »<sup>962</sup>, puis « [m]on exemple est tiré d'animaux plus petits » à Rosny Aîné<sup>963</sup>, et enfin à nouveau « [m]on exemple est tiré d'animaux bien petits », à l'abbé Mugnier<sup>964</sup>. On trouve également deux allusions à ce même vers dans la *Recherche*. Une première fois à propos de l'ambassadrice de Turquie, personnage snob qui veut faire croire qu'elle a de l'entregent, mais se trouve « obligée d'avouer que son exemple [est] tiré d'animaux plus petits<sup>965</sup> » ; puis dans la bouche de Mme Verdurin, qui évoque Platon et Aspasia de la manière suivante : « À vrai dire, j'avais singulièrement grandi l'échelle des deux personnages et, comme dit La Fontaine, mon exemple était tiré "d'animaux plus petits"<sup>966</sup>. »

L'obsession pour ce vers est d'autant plus notable que la présence de La Fontaine dans la *Recherche*, quoique diffuse, est sans doute plus importante qu'il ne semble au premier regard. Malgré la suggestion d'Anne Chevalier, selon qui « il ne semble pas que Proust ait fait beaucoup plus que de le butiner<sup>967</sup> », Margaret Topping a bien montré l'importance de La

<sup>961</sup> « La Colombe et la Fourmi », Jean de La Fontaine, *Fables* [1668-1694], Livre II, Fable 12, Paris, Nepveu & de Bure, 1926, p.104-105. Voir la fable entière en annexe, p. 235.

<sup>962</sup> *Corr.*, XVIII, p. 528.

<sup>963</sup> *Corr.*, XVIII, p. 556.

<sup>964</sup> *Corr.*, XVIII, p. 569.

<sup>965</sup> II, *CG*, 824.

<sup>966</sup> III, *P*, 833.

<sup>967</sup> Anne Chevalier, entrée « Jean de La Fontaine », *Dictionnaire Marcel Proust, op. cit.*, p. 545.

Fontaine, notamment sous l'angle de l'évolution du narrateur<sup>968</sup>. Dans les lettres qui nous occupent, Proust ne cite pas La Fontaine en référence à des animaux, mais pour rehausser l'insignifiance de ce dont il entretient son correspondant. Il est en de même pour les personnages de la *Recherche* auxquels cette citation s'applique. Pourtant, ce vers nous semble livrer la clef de l'intérêt que Proust porte au monde de la biologie. Il démontre que chez lui, cette science est au service de l'esthétique. Les deux ont constamment partie liée. En effet, la mention des « animaux plus petits » renvoie à l'amour de Proust pour un bestiaire<sup>969</sup> humble, peu noble, mais porteur de sens (d'où l'usage de La Fontaine). En outre, l'aspect extradiégétique de ce vers placé en début de fable chez La Fontaine permet une interprétation méta-discursive de la phrase dans son usage proustien. En effet, c'est toute la *Recherche* qui s'occupe « d'animaux plus petits » : libellules<sup>970</sup>, têtards<sup>971</sup>, sangsues<sup>972</sup>, salamandres<sup>973</sup>, bourdons<sup>974</sup>, peuplent l'œuvre beaucoup plus que les chevaux ou les chiens<sup>975</sup>. Quant aux polypes et protozoaires, ce sont les animaux les plus petits qui soient, puisqu'ils sont unicellulaires. La référence à cette « infra-animalité<sup>976</sup> » (pour reprendre l'expression d'Anne Simon), placée au centre de la création littéraire, vise à la rendre à la fois plus humble et plus intime. C'est ce que conclut Anne Simon, dans un de ses travaux consacrés à la question de l'animal chez Proust :

L'animalisation est en général chez Proust un abêtissement, et s'il compare son narrateur en proie à sa première inspiration artistique à une poule, c'est qu'il désire démythifier la création littéraire. Non qu'elle ne soit fondamentale : mais elle est le produit d'une exploration acharnée des profondeurs intimes, pas d'un enthousiasme passif. Si le hibou, telle la chouette de Minerve, possède le don de voyance, ce dernier est caduc s'il n'est exploité et traduit en signes par un travail d'approfondissement de soi et du réel qui est le moteur même de l'écriture<sup>977</sup>.

<sup>968</sup> Margaret Topping, *Supernatural Proust. Myth and Metaphor in À la recherche du temps perdu*, Cardiff, University of Wales Press, 2007, p. 81 à 91.

<sup>969</sup> Nous reprenons ici l'idée de bestiaire à Anne Simon, qui écrit : « Il n'y a cependant chez l'auteur de la *Recherche* aucune pitié, aucune proximité avec la gent animale : celle-ci n'est évoquée que pour mettre en relief des qualités et surtout des travers humains qui confirment que c'est bien à un bestiaire, et non à une faune, que l'on a affaire. Au-delà du repérage lexicologique évoqué, il importe de relever que les mammifères apparaissant dans le roman sont davantage appréhendés en fonction de leurs composantes mythologiques ou symboliques qu'éthologiques. » « Portrait de l'artiste en hibou », art. cit., p. 139.

<sup>970</sup> II, *CG*, 615.

<sup>971</sup> I, *CS*, 166.

<sup>972</sup> II, *CG*, 630.

<sup>973</sup> I, *CS*, 71 ; II, *CG*, 595.

<sup>974</sup> III, *SG*, 33.

<sup>975</sup> Anne Simon parle de « désintérêt patent pour l'animal en tant que tel », dans l'entrée « Bestiaire » du *Dictionnaire Marcel Proust, op. cit.*, p. 139.

<sup>976</sup> « Portrait de l'artiste en hibou », art. cit., p. 139.

<sup>977</sup> *Ibid.*, p. 143.

Proust marche dans les pas de Michelet, qui écrivit à la fois l'Histoire « avec sa grande hache », comme disait Perec<sup>978</sup>, et la petite histoire. Observer les petits animaux, et s'en faire le chroniqueur, favorise aussi l'introspection personnelle. Michelet n'écrivait-il pas, à propos de son amour des fourmis et des abeilles : « Rien ne me faisait plus rêver, nul spectacle ne me ramenait plus fortement sur moi-même<sup>979</sup> » ? Si nous avons vu plus haut<sup>980</sup> que les personnages de la *Recherche* sont souvent traités comme des animaux humains, l'observateur – c'est-à-dire l'écrivain – extrait, pour sa part, ce qu'il y a de plus humain dans l'animal.

### b) Nourrir l'œuvre de sa vie

En outre, Proust semble fasciné par la capacité de ces petits animaux et de ces plantes à nourrir autrui, dans une forme de sacrifice créateur. En 1917, il écrit à Gide pour le louer de son dernier livre, *Les Nourritures terrestres* :

Pour revenir au petit volume immense, vous pensez bien que je vous ai remercié, sinon aussitôt, du moins une huitaine après les avoir reçues, ces *Nourritures terrestres* qui ont déjà alimenté une génération et sur lesquelles bien d'autres vivront. Car le grand écrivain, et plus particulièrement vous, est comme la graine qui nourrit les autres de ce qui l'a nourrie d'abord elle-même. C'est une des choses qui m'ont toujours le plus touché, dans le règne végétal et dans le cœur humain, que cette distribution des éléments qui ont été tirés de la terre et de la vie, qui ont permis la germination et ensuite, du même albumen sur lequel la plantule a vécu, nourri les peuples. Et cette idée, qui est une de celles que je me fais le plus volontiers de l'écrivain, prend, quand il s'agit de vous, quelque chose de si adéquat que c'est vrai comme à un degré de plus et sans comparaison<sup>981</sup>.

Proust se plaît à voir dans le grand écrivain une « graine qui nourrit les autres », une « plantule » qui même après être passée, « nourri[t] les peuples ». C'est un *leitmotiv* de la vision proustienne de l'écrivain<sup>982</sup>. Et son vecteur privilégié passe par le motif biologique. D'ailleurs, cette idée trouve un écho particulier chez Gide, puisque *Si le grain ne meurt*<sup>983</sup> reprend le même thème, en s'inspirant d'un passage du *Nouveau Testament* : « Si le grain de

---

<sup>978</sup> Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Denoël, 1975, p. 13.

<sup>979</sup> *L'Insecte*, *op. cit.*, p. XXXVIII.

<sup>980</sup> Voir Chapitre 1, sous-partie 'Animaux humains', p. 86.

<sup>981</sup> *Corr.*, XVI, 1917, p. 238.

<sup>982</sup> Il a été analysé, en particulier, par Aude Le Roux-Kieken, dans son ouvrage *Imaginaire et écriture de la mort dans l'œuvre de Marcel Proust*, *op. cit.*, p. 228 et suivantes.

<sup>983</sup> Publié en 1926, donc plusieurs années après la mort de Proust.

blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui hait sa vie dans ce monde la conservera pour la vie éternelle » (Jean 12, 24-25). Proust reprend et développe cette image de l'écrivain-graine dans *Le Temps retrouvé* :

Et je compris que tous ces matériaux de l'œuvre littéraire, c'était ma vie passée ; je compris qu'ils étaient venus à moi, dans les plaisirs frivoles, dans la paresse, dans la tendresse, dans la douleur, emmagasinés par moi sans que je devinasse plus leur destination, leur survivance même, que la graine mettant en réserve tous les aliments qui nourriront la plante. Comme la graine, je pourrais mourir quand la plante se serait développée, et je me trouvais avoir vécu pour elle sans le savoir [...]. Ainsi toute ma vie jusqu'à ce jour aurait pu et n'aurait pas pu être résumée sous ce titre : Une vocation. Elle ne l'aurait pas pu en ce sens que la littérature n'avait joué aucun rôle dans ma vie. Elle l'aurait pu en ce que cette vie, les souvenirs de ses tristesses, de ses joies, formaient une réserve pareille à cet albumen qui est logé dans l'ovule des plantes et dans lequel celui-ci puise sa nourriture pour se transformer en graine, en ce temps où on ignore encore que l'embryon d'une graine se développe, lequel est pourtant le lieu de phénomènes chimiques et respiratoires secrets mais très actifs<sup>984</sup>.

L'Esquisse XXXVII nous présente un avant-texte de ce passage, où l'on notera le « capitalissime » ainsi que la parenthèse finale, qui nous dévoile les coulisses de son travail minutieux sur l'image :

Capitalissime. Quand je dis que les matériaux, frivolité, paresse, douleur, de la vocation littéraire étaient venus à moi bien que je ne les aie pas reconnus : ils s'étaient amassés en moi à mon insu, aussi inconnus de moi que peut l'être dans la plante les réserves de (mettre un exemple tiré par exemple des légumineuses, blé ou je ne sais quoi, peut-être bien que cela n'aille peut-être pas le blé qui n'est blé que dans nos contrées)<sup>985</sup>.

La mention du blé qui peut-être « n'est blé que dans nos contrées » renvoie à un motif déjà examiné, issu de Babinet *via* Maeterlinck<sup>986</sup>. La référence à l'évangile de Saint Jean est reprise plus loin, à la toute fin du *Temps retrouvé* :

La maladie qui, en me faisant, comme un rude directeur de conscience, mourir au monde, m'avait rendu service « car si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a

---

<sup>984</sup> IV, *TR*, 478. La rédaction du *Temps retrouvé* commence en 1917, c'est-à-dire la même année où Proust envoie la lettre citée à Gide (cf. « Note sur le texte », IV, p. 1176).

<sup>985</sup> IV, *TR*, Esq. XXXVII, 863.

<sup>986</sup> Voir plus haut, Chapitre 1, sous-partie 'Maeterlinck et la *Naturphilosophie* schopenhauerienne', p. 67. Le passage en question était en III, *SG*, variante c, p. 1269.

semé, il restera seul, mais s'il meurt, il portera beaucoup de fruits », la maladie [...] avait usé mes forces [...]<sup>987</sup>.

Aude Le Roux-Kieken évoque, à propos de ce passage, le « substrat nourricier<sup>988</sup> » qui viendra alimenter l'œuvre. Cette idée est reprise dans l'image du pollen : Proust dépeint aussi l'écrivain comme une abeille qui sait utiliser à bon escient certains pollens, d'où plus tard surgira l'œuvre. C'est en substance ce que Proust dit à Edmond Jaloux pour le remercier des feuilles du livre que celui-ci vient de lui envoyer, *Le Triomphe de la Frivolité*.

On pense que le hasard qui a amené jusqu'ici à lui ces feuilles détachées est aussi providentiel que ces brises chargées d'aller porter à un arbre unique, de même famille, un pollen, inutilisable aux autres, précieux pour lui, singulier<sup>989</sup>.

À plusieurs reprises Proust écrivain se compare à l'insecte qui nourrit son œuvre de sa vie : « Mais comme certains insectes ou certains végétaux, un instinct m'a poussé à déposer malgré tout mes germes que je crois féconds et qui, si mal logés qu'ils soient dans ce livre, y trouveront cependant une demeure moins précaire que dans mon cerveau<sup>990</sup>. » Une autre fois, d'humeur plus sombre, à l'heure d'évoquer son œuvre : « Je ne sais si je vivrai assez pour la voir enfin *parue* et il est assez naturel qu'avec l'instinct de l'insecte dont les jours sont comptés, je me hâte de mettre à l'abri ce qui est sorti de moi et me représentera<sup>991</sup>. » Enfin, peu avant sa mort, Proust écrit à Gaston Gallimard pour se plaindre que certains tomes de la *Recherche* soient déjà épuisés :

Je n'ai plus le mouvement, ni la parole, ni la pensée, ni le simple bien-être de ne pas souffrir. Ainsi, expulsé pour ainsi dire de moi-même, je me réfugie dans les tomes que je palpe à défaut de les lire et j'ai à leur égard les précautions de la guêpe fousseuse sur laquelle Fabre a écrit les admirables pages citées par Metchnikoff [...]. Recroquevillé comme elle et privé de tout, je ne m'occupe plus que de leur fournir à travers le monde des esprits l'expansion qui m'est refusée<sup>992</sup>.

Aude Le Roux-Kieken rappelle que ce motif apparaît déjà dans le *Contre Sainte-Beuve*, à propos de Ruskin.

---

<sup>987</sup> IV, *TR*, 621.

<sup>988</sup> *Op. cit.*, p. 243.

<sup>989</sup> *Corr.*, III, p. 457, décembre 1903.

<sup>990</sup> *Corr.*, XIII, p. 23, à Henri Ghéon, 2 janvier 1914.

<sup>991</sup> *Corr.*, XV, p. 264.

<sup>992</sup> *Corr.*, XXI, p. 494.

Ruskin est mort : il pouvait mourir. Comme les insectes, pour que leur espèce ne disparaisse pas avec eux, en déposent les caractères intacts dans des petits qui leur survivront, il avait fait sortir de son cerveau périssable ses idées précieuses, pour leur donner dans ses livres une demeure<sup>993</sup> [...].

S'instaure ainsi une vision sacrificielle de la littérature où l'écrivain enfante l'œuvre pour ensuite disparaître.

---

<sup>993</sup> CSB, p. 421. Cité par Aude Le Roux, « La guêpe fousseuse », art. cit., p. 124.

### III. Métamorphoses

#### a) Transformisme et mythologie

Nous avons déjà vu que l'intérêt porté par Proust à des scientifiques comme Lamarck, Darwin ou Mendel, et son indifférence envers Cuvier, tiennent à ce que les premiers ont développé des théories transformistes. Le transformisme – qu'il soit darwinien ou lamarckien – apporte un gain esthétique majeur par rapport au fixisme, puisqu'il permet des représentations mouvantes, fluctuantes. Nous voudrions montrer que le transformisme de Proust, notamment lamarckien, est intrinsèquement lié à une esthétique de la métamorphose mythologique. L'aspect mythologique du système étiologique lamarckien est déjà présent dans les écrits de ce naturaliste, comme l'explique Gillian Beer :

His work also follows the pattern of all stories of how things came to be the way they are : need brings about change or – in more admonitory versions – bad behaviour results in loss and degradations. It is a pattern of story which has been predominant in many cultures. So the robin flew too close to the sun and acquired a red breast [...]. He draws on mythic concepts of metamorphosis and transformation and explains them casually<sup>994</sup>.

Afin d'expliquer la morphologie particulière de la girafe<sup>995</sup>, Lamarck lui donne une causalité qui, selon Beer, relève autant de la mythologie que de la science, développant ainsi une forme de « just-so story<sup>996</sup> », c'est-à-dire une histoire étiologique qui explique l'existence d'un fait par un récit invérifiable et attrayant. Or, Proust avait désiré, un temps, appeler son roman en gestation *Les Colombes poignardées*, avant de délaissier cette éventualité : « j'ai écarté *Les Colombes poignardées* qui était allégorique<sup>997</sup>. » Quelques mois auparavant, il avait écrit à Mme Scheikévitch : « Je vous disais l'autre soir que pensant à la façon dont la vie vous ensanglanta, que quand je vous aperçus au loin, blessée au cœur par ce grand

<sup>994</sup> Gillian Beer, *Darwin's Plots: Evolutionary Narrative in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction*, op. cit., p. 24.

<sup>995</sup> Pour plus de détails sur cet exemple, voir le Chapitre 1, sous-partie 'Jean-Baptiste de Lamarck', p. 26.

<sup>996</sup> Cette expression vient de Rudyard Kipling, *Just So Stories*, 1902 : voir Steven Rose, Richard Lewontin, Leon Kamin, *Not in Our Genes : Biology, Ideology and Human Nature*, Londres, Penguin Books, 1984, p. 258.

<sup>997</sup> *Corr.*, XII, p. 246. Voir aussi la p. 231 du même volume.

bouquet de roses rouges, vous m'aviez fait penser à une Colombe poignardée<sup>998</sup>. » Cette image lui vient d'une promenade, comme la raconte Pierre Lavallée :

Je me souviens d'une promenade au Jardin d'Acclimatation où Marcel contempla longuement des colombes qui portaient au cœur sur leurs plumes blanches comme une tache de sang, les colombes poignardées. Il n'oublia pas ces beaux oiseaux ni leur nom qu'un moment il pensa donner à un de ses volumes<sup>999</sup>.

Cette expression, qui revient plusieurs fois sous la plume de Proust, témoigne de son attirance pour ce type de « just-so stories ». Loin d'être anecdotique, cela nous semble aller de pair avec la présence des mythes de la métamorphose dans *À la recherche du temps perdu*, notamment Ovide. Le thème étiologique est intrinsèque aux *Métamorphoses*<sup>1000</sup>. « Toute l'œuvre de Proust comme celle d'Ovide eût pu porter le titre *Les Métamorphoses* », affirme Marie Miguet-Ollagnier<sup>1001</sup> ; en effet, le thème de la métamorphose ovidienne apparaît en filigrane tout au long de l'œuvre, comme dans cette description de Mme de Villeparisis :

Ainsi s'apparentait et de tout près aux Guermantes, cette Mme de Villeparisis [...] qui maintenant subissait brusquement une de ces hausses fantastiques [...], des changements aussi nombreux que les métamorphoses d'Ovide<sup>1002</sup>.

C'est aussi la famille des Guermantes, qui arborent tous les mêmes traits de visage, rappelant ainsi

l'origine fabuleuse assignée au XVI<sup>e</sup> siècle par le bon vouloir de généalogistes parasites et hellénisants à cette race, ancienne sans doute, mais pas au point qu'ils prétendaient quand ils lui donnaient pour origine la fécondation mythologique d'une nymphe par un divin Oiseau<sup>1003</sup>.

Mme de Guermantes – toujours elle –, se transforme dans le *Temps retrouvé* en poisson : « cette tête rousse, ce corps saumoné émergeant à peine de ses ailerons de dentelle

---

<sup>998</sup> *Corr.*, XII, p. 174.

<sup>999</sup> Marcel Proust, *Correspondance générale*, Robert Proust et Paul Brach (dir.), Paris, Plon, 1933, vol. 4, p. 4. Reynaldo Hahn écrit également : « Au Jardin d'Acclimatation, l'autre jour, et plus encore avant-hier aux Tuileries, j'observais combien les oiseaux prennent facilement des airs mythologiques : les colombes poignardées, avec leur blessure rouge et comme chaude encore, ont l'air de nymphes qui se sont suicidées par amour et qu'un dieu a muées en oiseaux. » Dans *Notes (journal d'un musicien)*, Paris, Plon, 1933, p. 139.

<sup>1000</sup> Par exemple, le nom de laurier, *daphné* en grec, donne naissance au récit du livre I sur la transformation de Daphné en laurier. Ovide, *Les Métamorphoses*, trad. Danièle Robert, Paris, Actes Sud, p. 53-59.

<sup>1001</sup> *Dictionnaire Marcel Proust, op. cit.*, p. 621. Marie Miguet-Ollagnier a notamment analysé le mythe de Deucalion et Pyrrha la rousse dans la *Recherche*, dans *La Mythologie de Marcel Proust, op. cit.*, p. 165.

<sup>1002</sup> II, *JF*, 113-114.

<sup>1003</sup> II, *CG*, 731-732.

noire<sup>1004</sup> ». Plus loin, cette image maritime de la duchesse s'accroît, car le narrateur aperçoit sur ses joues « une trace de vert-de-gris, un petit morceau de coquillage concassé<sup>1005</sup> ». Dans le même temps, la foule du Bal de têtes se transforme en forêt : « Les parties blanches de barbes jusque-là entièrement noires rendaient mélancolique le paysage humain de cette matinée, comme les premières feuilles jaunes des arbres<sup>1006</sup> ». Ovide n'est pas le seul modèle littéraire à alimenter les métamorphoses proustiennes : *Les Mille et une Nuits*, comme on le sait, hantent également la *Recherche*, des travestissements de Haroun Al Raschid<sup>1007</sup> à la métamorphose de Zobéide en chienne<sup>1008</sup>. Ailleurs, ce sont des légendes françaises, comme celle de Mélusine, la femme-serpent<sup>1009</sup>. Cela tient au profond « syncrétisme proustien<sup>1010</sup> », selon l'expression de Maya Lavault, et participe de manière plus générale de ce que Margaret Topping appelle « the fairytale structure of *À la recherche*<sup>1011</sup> ». Toujours en suivant Topping, on voit donc, chez Proust, une coexistence de la pensée magique et de la pensée scientifique<sup>1012</sup>. Le thème de la métamorphose étiologique, d'Ovide à Lamarck, se retrouve chez Proust, qui se plaît à mêler les « sens zoologique et mythologique<sup>1013</sup> », comme il le dit lui-même.

L'idée d'un néo-lamarckisme proustien, que nous avons mis au jour au début de ce travail, prend donc un tour proprement esthétique. Mais ce n'est pas tout. Les métamorphoses animales ont fasciné les naturalistes depuis, au moins, Aristote<sup>1014</sup>. Les implications philosophiques en sont connues : comment comprendre la transformation d'une chenille en papillon ? Faut-il, pour classer cet animal, prendre pour référent la chenille ou le papillon, sachant qu'ils appartiennent à des types morphologiques différents ? La métamorphose pose la question de l'identité et de la catégorisation de l'individu. C'est ce que nous allons examiner à présent, à travers le thème de l'hybridité.

---

<sup>1004</sup> IV, TR, 505.

<sup>1005</sup> IV, TR, 515.

<sup>1006</sup> IV, TR, 505.

<sup>1007</sup> IV, TR, 388.

<sup>1008</sup> IV, TR, 411.

<sup>1009</sup> I, JF, 555.

<sup>1010</sup> Expression employée lors d'une journée Proust à l'École normale supérieure, le 11 juin 2014.

<sup>1011</sup> Margaret Topping, *Supernatural Proust, op. cit.*, p. 24.

<sup>1012</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>1013</sup> I, CS, 414.

<sup>1014</sup> Aristote, *Histoire des animaux*, livre V, 19, *op. cit.*, p. 39 et suivantes.

**b) Léporides proustiens**

Nous avons vu plus haut que, lors des débats sur l'hérédité et l'hybridité menés par la Société d'Anthropologie de Paris, sous la férule de Paul Broca, l'existence d'un « léporide », croisement de lièvre et de lapin, avait focalisé toutes les attentions<sup>1015</sup>. Nous voudrions, à présent, examiner le monde proustien comme régi par le thème de l'hybridité. Proust ne cesse de créer des hybrides avec ses personnages. Ainsi Gilberte, hybride de Swann et d'Odette, est qualifiée d'« animal fabuleux », comme si elle portait un « travesti mythologique<sup>1016</sup> ». Le passage suivant pourrait être considéré comme un art poétique proustien :

Enfin Swann avait aimé la sœur de Legrandin, lequel avait connu M. de Charlus, dont le jeune Cambremer avait épousé la pupille. Certes, s'il s'agit uniquement de nos cœurs, le poète a eu raison de parler des « fils mystérieux » que la vie brise. Mais il est encore plus vrai qu'elle en tisse sans cesse entre les êtres, entre les événements, qu'elle entre-croise ces fils, qu'elle les redouble pour épaissir la trame, si bien qu'entre le moindre point de notre passé et tous les autres un riche réseau de souvenirs ne laisse que le choix des communications<sup>1017</sup>.

C'est, bien entendu, Proust qui crée ces hybrides, ces liens « entre les êtres », expérimentant au sein de son œuvre, tout comme Swann aimait à créer des « conjonctions<sup>1018</sup> », des « expériences de sociologie amusante<sup>1019</sup> », des « bouquets sociaux<sup>1020</sup> », à tel point qu'il avait fait de son propre mariage une forme d'expérimentation à la Mendel :

Peut-être, d'autre part, en artiste, sinon en corrompu, Swann eût-il en tous cas éprouvé une certaine volupté à accoupler à lui, dans un de ces croisements d'espèces comme en pratiquent les *mendélistes* ou comme en raconte la mythologie, un être de race différente, archiduchesse ou cocotte, à contracter une alliance royale ou à faire une mésalliance<sup>1021</sup>.

Remarquons d'emblée la mise en équivalence entre le mendélisme et la mythologie, qui renvoie à ce que nous venons tout juste d'explorer<sup>1022</sup>. Si Swann est un écrivain raté – il

<sup>1015</sup> Voir Chapitre 1, sous-partie 'Du père au fils', p. 48.

<sup>1016</sup> I, *JF*, 554.

<sup>1017</sup> IV, *TR*, 607.

<sup>1018</sup> I, *JF*, 513.

<sup>1019</sup> I, *JF*, 512.

<sup>1020</sup> *Ibid.*

<sup>1021</sup> I, *JF*, 461.

<sup>1022</sup> Voir ci-dessus, 'Transformisme et mythologie', p. 206.

n'arrivera jamais à finir son livre sur Vermeer<sup>1023</sup> – c'est peut-être par sa vie même, nous dit Proust, qu'il accède au statut d'« artiste ». Or précisément, s'il ne fallait citer qu'un personnage proustien incarnant le croisement, n'est-ce pas Mlle de Saint-Loup, issue de ce mariage mendéliste de Swann ?

### *Mademoiselle de Saint-Loup*

On se souviendra, en effet, que Mlle de Saint-Loup est la fille de Gilberte Swann (elle-même fille d'Odette et de Swann) et de Robert de Saint-Loup. Son apparition, à la fin du *Temps retrouvé*, est une véritable épiphanie : le narrateur voit en elle la réunification des deux côtés, le côté de Méséglise et le côté de Guermantes. Il l'observe comme on observerait un insecte, un être d'une autre espèce, étrange et décomposable :

Elle avait les yeux profondément forés et perçants, et aussi son nez charmant légèrement avancé en forme de bec et courbé, non point peut-être comme celui de Swann, mais comme celui de Saint-Loup. L'âme de ce Guermantes s'était évanouie ; mais la charmante tête aux yeux perçants de l'oiseau envolé était venue se poser sur les épaules de Mlle de Saint-Loup, ce qui faisait longuement rêver ceux qui avaient connu son père.

Je fus frappé que son nez, fait comme sur le patron de celui de sa mère et de sa grand-mère, s'arrêtât juste sur cette ligne tout à fait horizontale sous le nez, sublime quoique pas assez courte. Un trait aussi particulier eût fait reconnaître une statue entre des milliers, n'eût-on vu que ce trait-là, et j'admira que la nature fût revenue à point nommé pour la petite-fille, comme pour la mère, comme pour la grand-mère, donner, en grand et original sculpteur, ce puissant et définitif coup de ciseau. Je la trouvais belle : pleine encore d'espérances, riante, formée des années même que j'avais perdues, elle ressemblait à ma jeunesse<sup>1024</sup>.

Toujours fasciné par l'hérédité des traits du visage, le narrateur constate que le nez de Mlle de Saint-Loup lui vient, pour la courbure, de Robert de Saint-Loup, son père : c'est donc un nez busqué à la Guermantes, plutôt qu'un nez busqué juif comme celui de Swann, ce qui réintroduit la question du choix et de l'utilisation des caractères taxinomiques qui permettent de classer les êtres : ils sont en fait ambivalents. La duchesse de Guermantes présentait aussi ce nez en forme de « bec d'oiseau<sup>1025</sup> ». Il convient de noter qu'on ne connaîtra jamais le prénom de Mlle de Saint-Loup, ce qui est rare pour un personnage de la *Recherche*, surtout

---

<sup>1023</sup> I, CS, 195.

<sup>1024</sup> IV, TR, 609.

<sup>1025</sup> II, CG, 361.

pour un personnage aussi symbolique. La jeune fille semble ainsi être réduite à son statut de métis de deux espèces, les Swann et les Guermantes : n'ayant qu'un nom de famille, elle n'a pas d'individualité personnelle. Mlle de Saint-Loup est le léporide de la *Recherche*.

Toute la question, à propos du léporide, avait été de savoir s'il était capable de se reproduire ou non. Quel est donc l'avenir de Mlle de Saint-Loup ? Proust nous le dit.

Cette fille, dont le nom et la fortune pouvaient faire espérer à sa mère qu'elle épouserait un prince royal et couronnerait toute l'œuvre ascendante de Swann et de sa femme, choisit plus tard comme mari un homme de lettres obscur, car elle n'avait aucun snobisme, et fit redescendre cette famille plus bas que le niveau d'où elle était partie. Il fut alors extrêmement difficile de faire croire aux générations nouvelles que les parents de cet obscur ménage avaient eu une grande situation<sup>1026</sup>.

Il n'est pas dit qu'elle peut se reproduire, puisqu'aucune mention n'est faite d'enfants ; mais en fait, c'est au niveau symbolique que se pose la question de sa fécondité. On remarque avec intérêt que le narrateur prend ici, à nouveau, la position surplombante d'un naturaliste : l'usage du passé simple « fut » présuppose que le narrateur vit encore longtemps après le mariage de la jeune fille, ce qui est impossible étant donné son âge lors du Bal de têtes. L'expression « générations nouvelles » participe aussi de ce lexique biologique. Le narrateur raconte avec un peu d'ironie :

Les noms de Swann et d'Odette de Crécy ressuscitèrent miraculeusement pour permettre aux gens de vous apprendre que vous vous trompiez, que ce n'était pas du tout si étonnant que cela comme famille ; et on croyait que Mme de Saint-Loup avait fait le meilleur mariage qu'elle avait pu<sup>1027</sup> [...].

La conclusion est donc ambiguë. Le croisement semble avoir été bénéfique, car Mlle de Saint-Loup n'a « aucun snobisme », ce qui est indéniablement une qualité ; mais en même temps elle fait redescendre toute sa famille à un niveau très bas, et les gens murmurent sur ses grands-parents : un Juif et une cocotte. L'hybridité ne semble pas féconde socialement. Mais esthétiquement, elle l'est. Nous souscrivons entièrement à l'affirmation de Jean-Yves Tadié :

Les traits dus à l'hérédité, et soulignés à plaisir, sont mis au service de parallèles entre les personnages, donc de la cohérence artistique. [...] L'hérédité séduit Proust parce

---

<sup>1026</sup> IV, *TR*, 605-606.

<sup>1027</sup> *Ibid.*

qu'elle crée, comme lui, un héros original à partir d'éléments – d'êtres – antérieurs, préexistants, et non par un scientisme à la Zola<sup>1028</sup>.

### « *La fille de Minos et de Pasiphaé* »

Quel est l'hybride le plus connu de la littérature ? Sans guère de doute, le Minotaure, bête du Labyrinthe, mi-homme, mi-taureau, dont l'histoire nous est aussi contée par Ovide<sup>1029</sup>. Le Minotaure est le produit de l'union contre nature de Pasiphaé, épouse de Minos, avec un taureau envoyé par Poséidon pour punir l'orgueil de ce roi. Orgueil, ou *hubris* ; n'oublions pas l'étymologie du mot *hybride* : « mot emprunté [...] au latin classique *ibrida* “bâtard, de sang mêlé” [...], devenu *hybrida* par rapprochement avec le grec *hubris* “excès”<sup>1030</sup>. » Minos avait été puni de son *hubris* par la naissance d'un *hybride*. Mais le Minotaure, s'il est le seul hybride de la famille, n'est pas le seul enfant de Pasiphaé. Elle aura aussi, avec Minos, une fille : Phèdre. Un vers célèbre de la tragédie éponyme de Racine est cité par Bloch dans *Du côté de chez Swann*.

Je dois confesser, d'ailleurs, que [...] le nommé Racine [a fait dans sa] vie un vers assez bien rythmé, et qui a pour lui, ce qui est selon moi le mérite suprême, de ne signifier absolument rien. C'est : [...] La fille de Minos et de Pasiphaé<sup>1031</sup>.

Une version ancienne de ce passage se trouve dans *Jean Santeuil*. C'est alors M. Rustinlor qui tient le rôle du pédant. Il déclare à Jean, déconcerté :

« [...] Ses tragédies sont fort embêtantes, mais il y a dans *Phèdre* quelques beaux vers comme celui-ci : « La fille de Minos et de Pasiphaé » que Gautier déclarait être le seul beau vers qu'il eût jamais trouvé chez Racine. – Le seul ? demanda Jean qui cherchait inutilement à deviner la beauté de ce vers. [...] » Jean rentra chez lui le soir hanté par un problème [...]. Oubliait-il un moment ses tourments, « la fille de Minos et de Pasiphaé » venait les réveiller avec une cruauté bien digne de cette origine monstrueuse. Et pourtant ce n'était pas sans plaisir qu'il se répétait cette boutade de Racine<sup>1032</sup>.

<sup>1028</sup> Jean-Yves Tadié, *Proust et le roman*, op. cit., p. 207.

<sup>1029</sup> Op. cit., p. 317.

<sup>1030</sup> *Dictionnaire historique de la langue française*, op. cit., t. 2, p. 1760.

<sup>1031</sup> I, CS, 89.

<sup>1032</sup> JS, p. 239-240.

Si Proust n'adhère pas à l'idée que ce vers puisse être un seul instant le plus beau de Racine<sup>1033</sup>, il n'en admire pas moins « les belles sonorités mythologiques ». Si ce vers est remarquable, ce n'est pas uniquement par son rythme, mais aussi par ce qu'il signifie en termes d'hérédité et d'identité. Dans *Phèdre*, ce vers apparaît au tout début de la première scène, dans la bouche d'Hippolyte :

Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face,  
Depuis que sur ces bords les dieux ont envoyé  
La fille de Minos et de Pasiphaé<sup>1034</sup>.

C'est la première fois qu'il est fait mention de Phèdre ; et son nom n'est pas prononcé : son individualité est remplacée par sa généalogie, son hérédité maudite. Avant que d'être Phèdre, elle est l'engeance de Minos et de Pasiphaé. En ce sens elle est l'égal du Minotaure. Voilà sans doute ce que Proust veut dire par « sonorités mythologiques ». Ce vers récapitule tous les enjeux présents dans la notion d'hybride pour Proust – l'hérédité, la mythologie, la poésie, l'identité.

### c) Proust et Kafka : vacillements de l'identité

Dans *Proust l'étranger*, un bel article d'Adam Watt analyse le thème du hanneton chez Proust et Beckett<sup>1035</sup>. Sans nous intéresser à Beckett, reprenons cette idée du hanneton afin de voir ce qu'elle peut nous dire. Il n'y a qu'un seul hanneton chez Proust : le prince d'Agrigente, que le narrateur rencontre pour la première fois dans *Le Côté de Guermantes*.

[J]e demandai au duc de me présenter au prince d'Agrigente. [Son nom] m'était toujours apparu comme une transparente verrerie, sous laquelle je voyais, frappés au bord de la mer violette par les rayons obliques d'un soleil d'or, les cubes roses d'une cité antique [...]. Hélas, le vulgaire hanneton auquel on me présenta, et qui pirouetta pour me dire bonjour avec une lourde désinvolture qu'il croyait élégante, était aussi indépendant de son nom que d'une œuvre d'art qu'il eût possédée [...]<sup>1036</sup>.

---

<sup>1033</sup> Proust évoque une « boutade » de Gautier ; voir aussi *CSB, EA*, p. 618 : « Il n'y a rien de si bête que de dire comme Théophile Gautier [...] que le plus beau vers de Racine est : *la fille de Minos et de Pasiphaé* ».

<sup>1034</sup> Jean Racine, *Phèdre* [1677], dans *Théâtre complet*, Jacques Moral et Alain Viala (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2010, acte I, scène 1, p. 582.

<sup>1035</sup> Adam Watt, « ... d'autres ciels, un autre corps : présence de Proust dans la prose tardive de Samuel Beckett », dans Vincent Ferré, Karen Haddad-Wotling (dir.), *Proust, l'étranger*, Amsterdam, Rodopi, 2010, p. 78-87.

<sup>1036</sup> II, *CG*, 725.

La déception du narrateur est rehaussée par les clichés stylistiques caractérisant ses attentes naïves : l'expression homérique de « mer violette <sup>1037</sup> », le pléonasma sur « transparente verrerie », la catachrèse « soleil d'or »... Adam Watt voit dans cette « théologie négative [...] une version particulière du processus de la “décomposition du nom <sup>1038</sup>” identifié par Serge Gaubert <sup>1039</sup>. »

Mais pourquoi un hanneton ? Pourquoi cet insecte précisément ? Afin de décomposer le nom d'Agrigente, Proust aurait pu choisir moult autres animaux dégradants. Certes, à cette époque, le hanneton – beaucoup plus courant alors qu'aujourd'hui, et même souvent invasif – était une image étrillée symbolisant l'abjection et la balourdise <sup>1040</sup>. Mais on pourrait ajouter à cela une dimension plus profonde. En effet, dans le manuel de Georges Colomb, qui a été comme on l'a vu le professeur de sciences naturelles de Proust <sup>1041</sup>, le hanneton est donné comme exemple d'un phénomène particulier aux insectes : la métamorphose. La métamorphose est un terme tout à fait scientifique. « On dit qu'un animal subit des *métamorphoses* quand il sort de l'œuf avec une autre forme que celle qu'il aura à l'état adulte <sup>1042</sup> », écrit Colomb. Plus loin, dans une note en bas de page, il précise que cela s'applique particulièrement à l'entomologie : « Métamorphoses des Insectes. L'Insecte ne sort pas de l'œuf avec sa forme définitive : il subit des *métamorphoses* <sup>1043</sup>. » Mais toutes les métamorphoses ne sont pas les mêmes, et l'auteur enchaîne sur une description des deux types différents de métamorphoses, avec exemples précis.

Métamorphoses complètes. Tous les Insectes qui, dans le cours de leur développement, passent successivement par les *trois états* de larve, de nymphe et d'Insecte parfait, subissent ce qu'on nomme des *métamorphoses complètes*. Exemple : la Mouche, le Hanneton. [...]

Métamorphoses incomplètes. Tout Insecte qui ne passe pas successivement par les états de larve et de nymphe avant d'atteindre sa forme adulte est regardé comme ayant des *métamorphoses incomplètes* <sup>1044</sup>.

<sup>1037</sup> οἶνοπα πόντον (à l'accusatif), est traditionnellement traduit en français par « mer violette » quoique le sens grec soit plus exactement celui de « mer couleur de vin » ou « mer vineuse » (de οἶνος, vineux, couleur de vin, et πόντος, la mer). Anatole Bailly, *Dictionnaire grec-français* [1894], Paris, Hachette, onzième édition, 1935, p. 1360.

<sup>1038</sup> Dans *Recherche de Proust* (note d'Adam Watt, art. cit., p. 81).

<sup>1039</sup> Art. cit., p. 81.

<sup>1040</sup> On pense, par exemple, aux représentations de Napoléon III en hanneton (une médaille de ce type est conservée au musée des Beaux-Arts d'Ajaccio, Palais Fesch, MNA 974.1.145).

<sup>1041</sup> Voir Chapitre 1, sous-partie 'Leçons de choses', p. 45.

<sup>1042</sup> Georges Colomb, *Sciences naturelles, op. cit.*, p. 129. Les italiques sont de Colomb.

<sup>1043</sup> *Ibid.*, p. 137. Les italiques sont de Colomb.

<sup>1044</sup> *Ibid.*, p. 139. Les italiques sont de Colomb.

La sauterelle est donnée comme illustration de ce dernier type de métamorphose. Mais c'est bien entendu le hanneton qui nous intéresse : il y a fort à parier que Georges Colomb avait utilisé le même exemple en cours, et que Proust se soit souvenu du hanneton comme modèle de métamorphose complète au sein du règne animal. C'est ainsi que l'on peut expliquer la métaphore *in absentia*<sup>1045</sup> que l'écrivain fait subir au prince d'Agrigente : non seulement, comme l'a bien dit Adam Watt, le hanneton (« vulgaire », qui plus est !), représente l'opposé absolu de la lumineuse Agrigente et de l'être princier, mais en plus, l'insecte exprime de manière implicite l'idée qui sous-tend la métaphore de Proust : la métamorphose complète.

D'autres indices textuels rendent cette hypothèse plausible. La description du prince d'Agrigente lors du Bal de têtes, sollicite la mémoire du lecteur : « Sa poitrine avait pris une corpulence inconnue, robuste, presque guerrière, et qui avait dû nécessiter un éclatement de la frêle chrysalide que j'avais connue<sup>1046</sup> ». L'être-hanneton du prince n'est pas rappelé, mais est implicitement repris dans la mention de « chrysalide » : cette fois-ci cependant, la comparaison avec un insecte est positive. Le processus d'éclatement est précisément celui de la métamorphose complète, et le narrateur enfonce encore le clou, en s'avouant perplexe devant cette « métamorphose analogue à celle des insectes<sup>1047</sup> ». Cette image lui tient à cœur, car on la retrouve presque telle quelle pour qualifier M. d'Argencourt (toujours dans le Bal de têtes), « molle chrysalide, plutôt vibratile que remuante<sup>1048</sup> » : « Il me semblait que l'être humain pouvait subir des métamorphoses aussi complètes que celles de certains insectes<sup>1049</sup>. » On notera l'usage du mot « complètes » pour qualifier ces métamorphoses. Est-ce un hasard si, dans *Albertine disparue*, le terme de « chrysalide » est également attaché à celui de « métamorphoses<sup>1050</sup> », et que quelques lignes plus loin, nous trouvons aussi cet adjectif pourtant rare, « vibratile<sup>1051</sup> » ? Une dernière occurrence, enfin, s'ajoute à ce panorama de la métaphore filée de la métamorphose en insecte :

<sup>1045</sup> Le comparé, « le prince d'Agrigente », apparaît dans le contexte, mais au sein de la phrase où se trouve la métaphore, il n'est pas cité. On peut cependant débattre du caractère explicite ou implicite de cette métaphore.

<sup>1046</sup> IV, TR, 512.

<sup>1047</sup> IV, TR, 512.

<sup>1048</sup> IV, TR, 501.

<sup>1049</sup> *Ibid.*

<sup>1050</sup> IV, AD, 22.

<sup>1051</sup> IV, AD, 23.

Les traits de notre visage ne sont guère que des gestes devenus, par l'habitude, définitifs. La nature, comme la catastrophe de Pompéi, comme une métamorphose de nymphe, nous a immobilisés dans le mouvement accoutumé<sup>1052</sup>.

La « nymphe », en entomologie, est un synonyme de « chrysalide<sup>1053</sup> ». Proust joue donc ici sur le double sens de « métamorphose » et de « nymphe » : cette phrase peut être interprétée comme une référence au phénomène de régénération des insectes, ou aux mythes ovidiens, dans lesquels ce sont souvent des nymphes qui se transforment<sup>1054</sup>.

Revenons à la description du prince d'Agriente comme « vulgaire hanneton ». Nous avons une métaphore (« vulgaire hanneton »), pour laquelle le choix du comparant (l'insecte connu sous le nom de hanneton) trouve sa motivation dans l'idée de métamorphose. Or la métaphore n'est-elle pas elle-même, d'un point de vue linguistique, une métamorphose ? Il est d'ailleurs notable que, alors que Proust utilise normalement plutôt des comparaisons que des métaphores<sup>1055</sup>, il ait ici décidé de supprimer tout terme de comparaison afin de rendre, stylistiquement, la métamorphose plus complète. Ainsi la métamorphose biologique, grâce à la métaphore, devient une sorte de vérité sémantique.

On peut faire se succéder indéfiniment dans une description les objets qui figuraient dans le lieu décrit, la vérité ne commencera qu'au moment où l'écrivain prendra deux objets différents, posera leur rapport, analogue dans le monde de l'art à celui qu'est le rapport unique de la loi causale dans le monde de la science, et les enfermera dans les anneaux nécessaires d'un beau style. Même, ainsi que la vie, quand en rapprochant une qualité commune à deux sensations, il dégagera leur essence commune en les réunissant l'une et l'autre pour les soustraire aux contingences du temps, dans une métaphore<sup>1056</sup>.

Nous voudrions à présent creuser plus profondément cette question grâce à une rapide comparaison de Proust avec Kafka. Laurent Mattiussi a comparé ces deux auteurs, mais sans envisager les métamorphoses animales qui parsèment le texte proustien. Il remarque simplement que le sommeil, ou le demi-sommeil, est l'état favorable à ce que le narrateur

---

<sup>1052</sup> II, *JF*, 262.

<sup>1053</sup> Le terme « nymphe » a « développé d'après le latin un sens particulier en entomologie (1682) où il désigne une larve d'insecte ». *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, t. 2, p. 2411.

<sup>1054</sup> Cette polysémie a également été perçue par Aude Le Roux-Kieken, *op. cit.*, p. 332-333.

<sup>1055</sup> « [W]e should keep in mind that he had a rather broad view of metaphor, since he does not make a distinction between metaphor, simile, and metonymy. » Inge Karalus Crosman, *Metaphoric Narration : the Structure and Function of Metaphors in À la recherche du temps perdu*, Chapel Hill, University of North Carolina at Chapel Hill, 1978, p. 13.

<sup>1056</sup> IV, *TR*, 468.

appelle « métempsychose »<sup>1057</sup>. Pierre Zima et David Ellison comparent aussi Proust et Kafka mais sans vraiment évoquer le thème de la métamorphose animale<sup>1058</sup>. Enfin, Georges Cattaui signale que « l'œuvre de Proust [...] fait penser à celle de Kafka », sans toutefois développer la comparaison<sup>1059</sup>.

Rédigé en 1912<sup>1060</sup>, *Die Verwandlung* (*La Métamorphose*) paraît en 1915 mais n'est traduit en français qu'en 1938 par Alexandre Vialatte. Il y a donc peu de doute que, de la même manière que Proust n'avait pas fréquenté l'œuvre de Freud, son contemporain, il n'ait pas lu celle de Kafka, qui est également son contemporain. Aucune mention de Kafka ni de ses œuvres n'apparaît dans sa correspondance, ni dans *À la recherche du temps perdu*. Rien ne semble donc lier les deux écrivains. Pourtant, il existe entre eux des affinités troublantes<sup>1061</sup>. Le vacillement de l'identité et la métamorphose des êtres sont deux obsessions fondamentales chez Proust comme chez Kafka. Dans *La Métamorphose*, Kafka raconte l'histoire d'un homme, Gregor Samsa, qui devient du jour au lendemain un énorme et repoussant insecte : *einem ungeheueren Ungeziefer*<sup>1062</sup> (on notera l'assonance en [un], suffixe négatif). Pourquoi Samsa se transforme-t-il en insecte ? Le texte nous dit qu'il est maltraité par son patron. Sa famille l'aime mais ne le reconnaît pas à sa juste valeur. En somme, il s'agit, à travers une métaphore, de la tragédie moderne de l'homme qui se sent prisonnier d'une identité qu'il refuse. Le conte allégorique fait que cette identité purement discursive devient une identité réelle. D'ailleurs, c'est précisément quand le père de Gregor tente de tuer l'insecte dégoûtant que son fils est devenu que ce dernier se rend compte qu'il est *réellement* devenu un animal. Le rejet réaffirme son identité de vermine.

<sup>1057</sup> Laurent Mattiussi, *Fonctions de l'ipséité. Essai sur l'invention narrative de soi* (Beckett, Hesse, Kafka, Musil, Proust, Woolf), Genève, Droz, 2002, p. 171.

<sup>1058</sup> Pierre Zima, *L'Ambivalence romanesque. Proust, Kafka, Musil*, Paris, L'Harmattan, 2002 ; David Ellison, *Proust et la tradition littéraire européenne*, Paris, Classiques Garnier, 2013 (voir en particulier les pages 191 à 225).

<sup>1059</sup> Georges Cattaui, *Proust et ses métamorphoses*, Paris, Nizet, 1972, p. 299.

<sup>1060</sup> Iris Bruce, « Kafka and Jewish Folklore », *The Cambridge Companion to Kafka*, Julian Preece (dir.), Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 151.

<sup>1061</sup> Jean-Yves Tadié écrit à propos de Proust et Freud : « Aucun d'eux n'a lu l'autre. [...] Nous voulons [...] saisir la consanguinité des esprits, comme dit Proust. » Et il décrit ainsi son projet : « [...] Ce que j'ai cherché, c'est à comparer deux intelligences, deux attitudes, deux comportements face aux hommes et au monde, face à soi aussi. [...] Comme si, des deux termes de la comparaison, des deux pôles de la métaphore, pouvaient, je l'espère, jaillir une étincelle, une idée, une impression poétique. Ainsi se souviendra-t-on toujours de l'un quand l'autre parle. » Dans *Le Lac inconnu*, Paris, Gallimard, 2012, p. 11-14.

<sup>1062</sup> Franz Kafka, *La Métamorphose/Die Verwandlung* [1915], Saint-Lambert-des-Bois, Franc-Dire, 1988, traduction de Jean-Jacques Riu (édition bilingue), p. 1.

Ajoutons que « Ungeziefer » n'est pas l'exact équivalent d'« insecte ». Une autre traduction possible serait « vermine ».

La transformation en animal – et qui plus est l’animal le moins noble possible – apparaît alors comme une manière proprement littéraire de repenser, de remettre en cause la violence de l’identification. *Es war kein Traum*<sup>1063</sup>, dit Gregor Samsa, mais pour le lecteur, c’est bien un cauchemar, et ce n’est qu’un cauchemar. Le lecteur referme le livre et ne croit pas être devenu insecte. En revanche, chez Proust, la métaphore, à première vue anodine, remet en cause *linguistiquement* – on l’a vu – l’identité du personnage. Le prince d’Agrigente est un hanneton, sans que l’on soit dans un conte allégorique. Le procédé kafkaïen est porté à son comble, quoique d’une manière plus cachée. L’insecte proustien grignote son personnage ; il grignote également le lecteur, qui doute de sa propre identité en refermant la *Recherche*. En ce sens, la métaphore proustienne nous semble répondre aux théories de George Lakoff et Mark Johnson sur ce trope : la métaphore comme fondamentalement cognitive<sup>1064</sup>.

On ne manquera pas de noter que Kafka était juif. Iris Bruce, en commentant l’influence du folklore juif sur l’écrivain pragois, note que « Kafka’s [...] animal metamorphoses are very common motifs in Jewish folklore<sup>1065</sup> ». Si le prince d’Agrigente ne semble pas avoir de lien particulier avec la thématique juive chez Proust, ne pourrait-on pas, néanmoins, faire remonter le thème des métamorphoses zoologiques et botaniques proustiennes à une difficulté d’identification vis-à-vis de la judéité ? Loin du darwinisme, loin du lamarckisme, l’imaginaire biologique ouvre la porte à une nouvelle esthétique de l’identité. Le brouillage des lignes se lit dans cette Esquisse du *Temps retrouvé* : « comme ces espèces animales ou végétales qui ayant trop duré s’hybrident, et ressemblent tellement à d’autres qu’on se demande s’il y a vraiment une ligne de démarcation infranchissable entre les espèces<sup>1066</sup> ». L’identité proustienne se trouve à la croisée des chemins entre les thèmes déjà explorés jusqu’ici : la métamorphose (« un même homme, si on l’examine pendant quelques minutes, semble successivement un homme, un homme-oiseau ou un homme-insecte<sup>1067</sup> ») ; la métaphore, trope qui réunit deux éléments pour les fusionner dans un nouvel hybride, porteur de sa propre vérité ; et les hermaphrodites<sup>1068</sup>, image mythique des homosexuels à la fois hommes et femmes. L’imaginaire biologique est là pour tenter de

<sup>1063</sup> « Ce n’était pas un rêve ».

<sup>1064</sup> George Lakoff et Mark Johnson, *Metaphors We Live By*, Chicago/Londres, The University of Chicago Press, 1980.

<sup>1065</sup> « Kafka and Jewish Folklore », dans *The Cambridge Companion to Kafka, op. cit.*, p. 150. Elle ajoute : « The concept of metamorphosis is, according to Gershom Scholem, an “integral part of Jewish popular belief and Jewish folklore” » (p. 151).

<sup>1066</sup> IV, *TR*, Esq. LXIII, 951.

<sup>1067</sup> III, *SG*, 8.

<sup>1068</sup> Voir plus haut, Chapitre 3, sous-partie ‘De l’hermaphrodite au bisexuel’, p. 172.

rendre la « non-ressemblance de soi à soi<sup>1069</sup> » dont parle Anne Simon. Proust exprime ainsi sa quête :

En effet, « reconnaître » quelqu'un, et plus encore, après n'avoir pas pu le reconnaître, l'identifier, c'est penser sous une seule dénomination deux choses contradictoires, c'est admettre ce qui était ici, l'être qu'on se rappelle n'est plus, et que ce qui y est, c'est un être qu'on ne connaissait pas ; c'est avoir à penser un mystère aussi troublant que celui de la mort [...]<sup>1070</sup>.

On retrouve aussi l'image du polype, exprimant l'indécision entre l'individualité et la multiplicité d'une même personne.

J'avais bien considéré toujours notre individu, à un moment donné du temps, comme un polypier où l'œil, organisme indépendant bien qu'associé, si une poussière passe, cligne sans que l'intelligence le commande, bien plus, où l'intestin, parasite enfoui, s'infecte sans que l'intelligence l'apprenne, et pareillement pour l'âme, mais aussi dans la durée de la vie, comme une suite de moi juxtaposés mais distincts qui mourraient les uns après les autres ou même alterneraient entre eux [...]<sup>1071</sup>.

Et il convient alors de nous souvenir de ce passage de Michelet dans *L'Insecte*, déjà cité plus haut :

Une émotion attendrie, un élan sacré me saisit de sentir mon père si vivant en moi. Sommes-nous deux ? Fûmes-nous un ?... Oh : il fut ma chrysalide. Moi, je joue le même rôle pour ceux qui viendront demain, mes fils ou fils de ma pensée<sup>1072</sup>.

La chrysalide de l'insecte exprime la dualité constitutive de tout être : nous sommes nos ancêtres, nous sommes plusieurs personnes, nous ne sommes jamais un. Voilà la leçon que Proust a voulu faire passer aux « fils de [s]a pensée ».

---

<sup>1069</sup> Anne Simon, « La même et pourtant autre », *Bulletin Marcel Proust*, n° 50, 2000, p. 139.

<sup>1070</sup> IV, TR, 518.

<sup>1071</sup> IV, TR, 516.

<sup>1072</sup> Jules Michelet, *L'Insecte*, op. cit., p. 75.

## Conclusion

Je suis persuadé que c'est Albertine que je retrouve, la même que celle qui s'arrêtait souvent, au milieu de ses amies, dans sa promenade, dépassant l'horizon de la mer ; mais toutes ces images restent séparées de cette autre parce que je ne peux pas lui conférer rétrospectivement une identité qu'elle n'avait pas pour moi au moment où elle a frappé mes yeux ; quoi que puisse m'assurer le calcul des probabilités, cette jeune fille aux grosses joues qui me regarda si hardiment au coin de la petite rue et de la plage et par qui je crois que j'aurais pu être aimé, au sens strict du mot revoir, je ne l'ai jamais revue<sup>1073</sup>.

Dans ce beau passage des *Jeunes filles*, le narrateur nous dit que l'identité d'Albertine est une chimère. Albertine ne sera plus jamais celle qu'elle fut lorsqu'il la vit pour la première fois, de même que l'Albertine au pianola n'est pas la même que celle du baiser raté, ni celle des sorties en voiture, ni celle enfin de la promenade deux fois crépusculaire. En reprenant les mots de Paul Ricœur, on peut dire que le narrateur bute face à la mêmeté, c'est-à-dire la conception de l'identité comme reproduction identique d'un même objet<sup>1074</sup>. Afin de saisir ce gouffre qui sépare les individus d'eux-mêmes, la *Recherche* met en place un réseau dense de métaphores et de thèmes issus de la biologie dans une tentative d'appréhender ce qui fait notre identité. Ce réseau est tissu de nombreux fils, et si nous avons tiré certains d'entre eux, il en reste sans doute d'autres à examiner. De plus, la focalisation sur l'un de ces fils, nécessaire à l'étude, est trompeuse : Proust n'utilise jamais une image à l'exclusion des autres ; elles ne font que se superposer d'une manière presque vertigineuse.

Un premier pan de la thématique biologique est composé de tout ce qui a trait aux sciences de l'évolution : on a vu que, quoique Proust ait été plusieurs fois mis en rapport avec Darwin, c'est surtout une forme de néo-lamarckisme qui imprègne la *Recherche*. Le thème de la flexibilité des organes, le rôle de l'habitude, l'hérédité des caractères acquis, tout cela va dans le sens des théories proposées par Lamarck. Darwin est certes explicitement présent dans le texte, mais il apparaît comme un prête-nom à une configuration théorique qui n'est

<sup>1073</sup> II, *JF*, 201-202.

<sup>1074</sup> Paul Ricœur, « L'identité narrative », *Esprit*, n° 140-141, juillet-août 1988, nouvelle série « Changer la culture et la politique » 7-8, p. 295-296.

pas nécessairement la sienne. Haeckel et Mendel apparaissent aussi ; tandis que les théoriciens fixistes comme Cuvier ou Geoffroy Saint-Hilaire brillent par leur absence, ce qui montre l'attrait proprement esthétique qu'avaient les théories évolutionnistes aux yeux de Proust, quelles qu'elles soient. Toutes ces influences se rejoignent, à des degrés divers, pour donner naissance à un imaginaire quelque peu « bricolé », fait de pièces et outils variés qui ne s'emboîtent pas toujours à la perfection. On s'est posé la question de savoir comment Proust avait acquis ses connaissances en sciences de la vie : Georges Colomb et Adrien Proust apparaissent comme les principaux vecteurs. Mais sur un plan plus personnel, la littérature d'histoire naturelle, alors au sommet de sa gloire, a joué un rôle inappréciable : Buffon, Maeterlinck, Balzac, et surtout, l'immense figure de Michelet. On ne saurait trop souligner l'importance fondatrice de ce dernier pour comprendre certaines des métaphores qui parsèment la *Recherche* : les méduses, les polypes, les huîtres, la chrysalide.

Lucien Daudet avait écrit : « Il y avait en Marcel Proust un généalogiste, et plus encore, un entomologiste. Il rangeait les êtres par groupe et par familles, avec une délicatesse et des scrupules de savant, comme s'il avait eu une pince et une loupe<sup>1075</sup> ». L'obsession taxinomique du narrateur de la *Recherche*, qui classe les autres personnages selon toutes sortes de catégories (animaux, plantes, variétés), rejoint le thème de la race. La race, en tant que catégorie permettant la classification, se trouve à la fois affirmée et niée. Elle est affirmée à travers la prépondérance de l'hérédité (qu'elle soit physique ou mentale), mais aussi à travers des éléments théoriques hérités de Barrès – et à travers lui, nous en faisons l'hypothèse, de Jules Soury. Julia Kristeva constate avec justesse que Proust est « [c]ontre le groupe mais avec sa fatalité<sup>1076</sup> ». Cependant, les références aux sciences de la vie, qui sembleraient de prime abord aller dans le sens d'une radicalisation du déterminisme biologique, donc de la race, contiennent en germe une remise en cause de ce même déterminisme. Ainsi, dans le cas des polypes comme dans celui de l'enracinement, la métaphore déterministe laisse place à l'irrationnel des individus.

La Race maudite illustre la même tension. Certes, d'un côté, Proust remet en cause les catégorisations faciles et figées : nous avons vu la manière dont l'homosexualité féminine est

---

<sup>1075</sup> Lucien Daudet, « Transpositions », *La Nouvelle Revue française. Hommage à Marcel Proust*, 10<sup>e</sup> année, n° 112, 1<sup>er</sup> janvier 1923, p. 51.

<sup>1076</sup> Julia Kristeva, *Proust : Questions d'identité*, Oxford, Legenda, coll. « European Humanities Research Centre : Special Lecture Series 1 », 1998, p. 20.

revisitée dans une mise en abyme du même et de l'autre qui tourne presque à l'absurde ; ou dont les personnages antisémites sont ridiculisés. D'un autre côté, l'imaginaire biologique renforce la vision des homosexuels et des Juifs comme deux groupes à part, deux « races ». Ainsi, dans le cas des homosexuels, une prégnance des images de l'autofécondation, et la contradiction récurrente entre concepts d'hérédité et de stérilité, forgent une identité radicalement autre. Quant à la représentation des Juifs, on y retrouve l'usage d'un certain néo-lamarckisme qui affirme un atavisme biologique indéniable. Se dessine finalement l'image de deux groupes réunis par un même destin : leur définition identitaire est constituée par la négative. Ils sont un groupe, une race, parce qu'ils sont foncièrement différents. La question se pose donc de la relation entre concept de race et assimilation – question posée dès le début de cette thèse. Souvenons-nous de la citation de Robert Dreyfus, selon qui les Juifs resteront un « équivalent de race » tant qu'ils ne se fondront pas dans le reste de la société. Dreyfus niait pourtant l'idée d'une race juive : cette contradiction reflète parfaitement la tension qui traverse la *Recherche*.

La biologie et la race sont intimement liées l'une à l'autre par le thème de la filiation, comme nous l'avions vu en introduction. Dans *L'Évolution créatrice*, Bergson explique pourquoi cette prévalence de la filiation, mise en avant par le darwinisme, ne pourra plus jamais être mise de côté.

Admettons pourtant que le transformisme soit convaincu d'erreur. Supposons qu'on arrive à établir, par inférence ou par expérience, que les espèces sont nées par un processus discontinu, dont nous n'avons aujourd'hui aucune idée. La doctrine serait-elle atteinte dans ce qu'elle a de plus intéressant et, pour nous, de plus important ? La classification subsisterait sans doute dans ses grandes lignes. Les données actuelles de l'embryologie subsisteraient également. [...] Dès lors la biologie pourrait et devrait continuer à établir entre les formes vivantes les mêmes relations que suppose aujourd'hui le transformisme, la même parenté<sup>1077</sup>.

Si l'histoire naturelle et le fixisme peuvent être définis comme des manières de penser le vivant non structurées par l'idée de filiation, donc où le temps ne figure pas, tandis que la biologie s'efforce de joindre structure taxinomique et évolution dans le temps, alors on comprend l'intérêt à la fois esthétique et philosophique des sciences de la vie modernes pour Proust : la classification elle-même incarne le temps. L'aspect mouvant, flexible et profondément temporel du transformisme est cependant contrebalancé par ses conséquences

---

<sup>1077</sup> *L'Évolution créatrice, op. cit.*, p. 24-25.

mêmes ; c'est-à-dire que les classifications raciales de l'homme le sclérosent et le fixent nécessairement. À la tension entre universel et particulier répond une autre tension, celle incarnée par la dialectique entre vision structurante et vision temporelle.

L'impossibilité de résoudre ces tensions permet de reposer la question en termes esthétiques. Le lien entre esthétique et biologie s'était en fait profilé dès le début de notre étude : le transformisme nourrit la vision de l'écrivain et de l'œuvre. Comme le dit Dominique Jullien, « les métaphores biologiques qui saturent le texte proustien, et qui présentent avec une insistance remarquable des formes atypiques de la reproduction » font que l'« intertextualité est conçue et représentée à son tour sur le modèle biologique<sup>1078</sup>. » En effet, l'écrivain est présenté comme un insecte dont l'œuvre est sa progéniture ; et les lois de la création littéraire semblent suivre celles de la botanique. Ainsi Morel n'avait su produire que des textes stériles, car sa création n'était qu'imitation et non transformation. L'idée d'une évolution de la littérature est également envisagée, quoique ce thème n'apparaisse que de manière hésitante et fragmentaire.

De plus, l'hybridité s'incarne dans les personnages mêmes de la *Recherche*, ainsi que dans son genre – à la fois roman et essai. De manière peut-être inattendue, la présence de l'imaginaire biologique augmente la profondeur poétique du texte proustien : l'aspect mythologique, ovidien, de ce *leitmotiv* est l'une des caractéristiques majeures de l'œuvre. Enfin, une comparaison avec Kafka nous a permis de montrer à quel point la métaphore filée de la métamorphose de l'insecte met en doute l'identité individuelle des personnages mais aussi des lecteurs. C'est là, probablement, que le texte échappe au déterminisme biologique et à la négativité du groupe : l'identité est subtilement minée. La lecture même de la *Recherche* est un processus cathartique qui nous redonne à penser notre compréhension de nous-mêmes.

Reconnaître et analyser le concept de race biologique chez un auteur comme Proust permettra, on l'espère, de mieux cartographier les dynamiques intellectuelles de l'époque. Nous laisserons le mot de la fin à Fernand Vandérem, qui avait utilisé une image entomologique pour exprimer la difficulté qu'il y avait à commenter Proust :

Je me suis pourtant laissé affirmer que des grandes dames contestaient la vérité de ses études. Mais, pas plus que l'histoire naturelle, la psychologie n'est une science exacte.

---

<sup>1078</sup> Proust et ses modèles, *op. cit.*, p. 58.

Et qui sait si, dans le monde des fourmis et dans celui des écrevisses, Lubbock et Huxley ne soulevèrent pas de semblables protestations<sup>1079</sup>.

Ce à quoi Proust avait répondu : « L'image du ciron, et celle du monde des grenouilles, sont bien curieuses et profondes<sup>1080</sup>. »

---

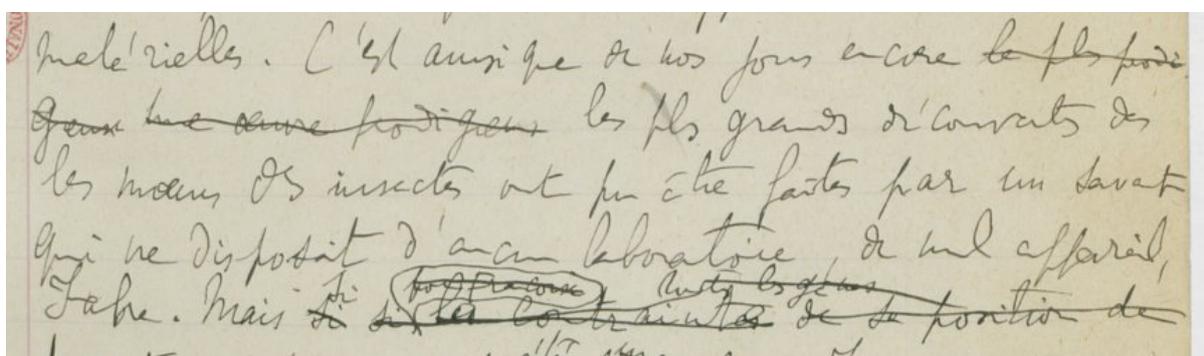
<sup>1079</sup> Fernand Vandérem, *Le Miroir des lettres*, Paris, Flammarion, 1922, 4<sup>e</sup> série, p. 116.

<sup>1080</sup> *Corr.*, XX, p. 345.

## Annexes

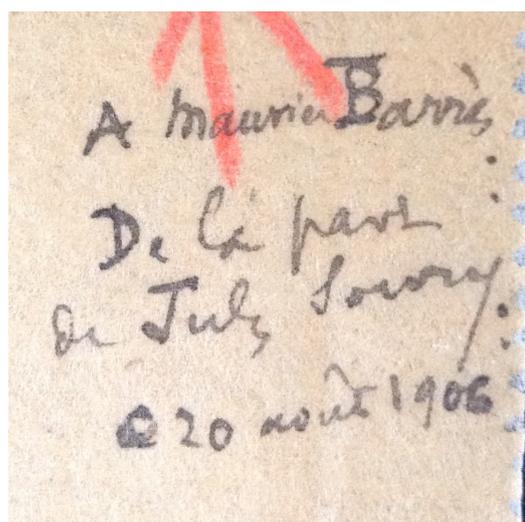
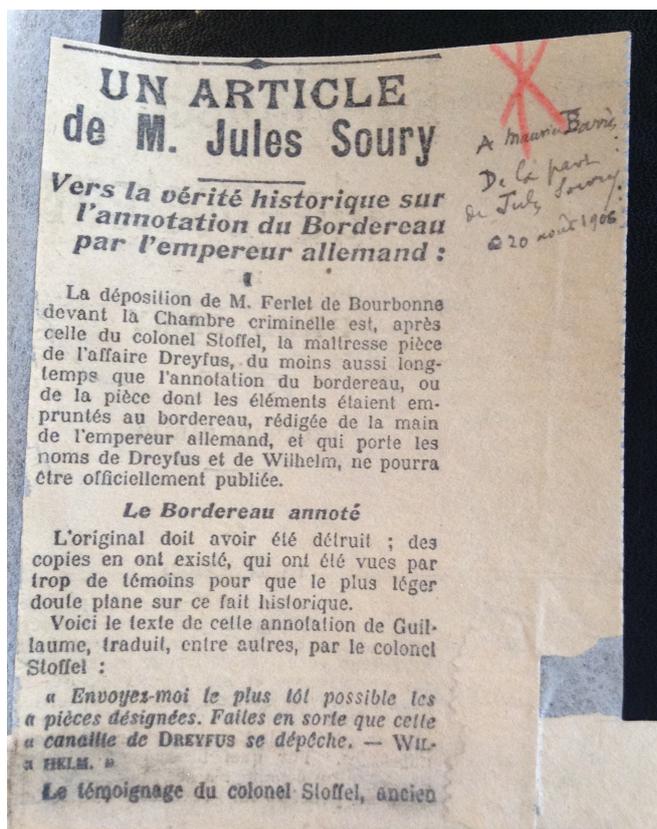
## I. Images

## a) N.a.fr. 16705, f°11 r°



On aperçoit le nom « Fabre », pas encore biffé, en début de dernière ligne. Voir Chapitre 1, sous-partie 'Élie Metchnikoff'.

## b) Dédicace de Jules Soury à Maurice Barrès



Article de Jules Soury, intitulé « Vers la vérité historique sur l'annotation du Bordereau par l'empereur allemand », dans *La Libre Parole* du jeudi 16 août 1906, p. 1 et 2 (reproduit avec la permission de la Bibliothèque nationale de France). Voir Chapitre 2, sous-partie 'Influence de Maurice Barrès et Jules Soury'.

c) Couverture de *Psst !...* du 20 août 1898



La légende du dessin de Forain indique : « Crois-tu que chen ai eu tu nez, en t'embêchant te renvoyer ta Léchion t'Honneur ? » (dans le contexte de l'affaire Dreyfus). Voir Chapitre 3, 'La haine de soi'. Précisons que Proust connaissait *Psst !...* (*Corr.*, II, p. 347).

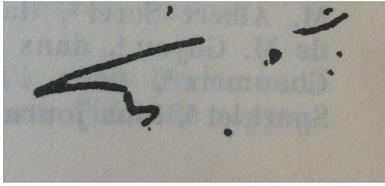
d) Les archers de Darius



Voir Chapitre 3, sous-partie ‘Traits physiques’.

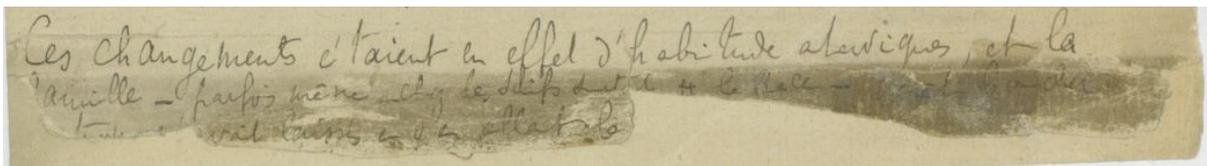
Photographie (détail) © 2010 RMN/ Franck Raux, pour le Musée du Louvre.

## e) Signature de Marcel Proust



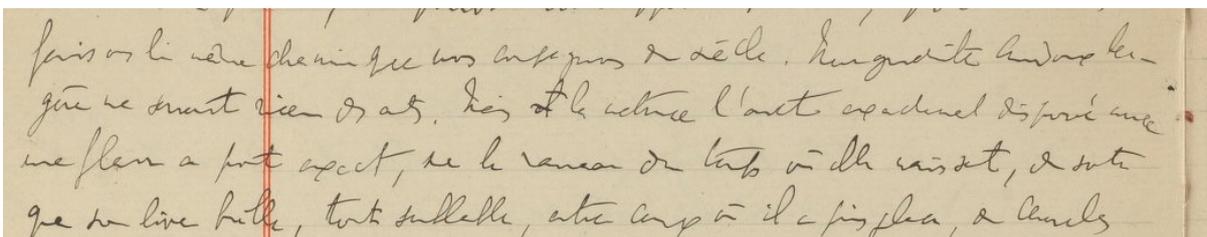
On aperçoit un nez pointu et proéminent. Voir Chapitre 3, sous-partie ‘Traits physiques’. L’image se trouve reproduite dans *Corr.*, VI, p. 91.

## f) N.a.fr 16727, f° 22 r°



À la deuxième ligne, on aperçoit la majuscule à « la Race ». Voir Chapitre 3, sous-partie ‘Traits physiques’.

## g) N.a.fr. 16666, f° 18 v°



Nous lisons « arts », plutôt qu’« autres » (deuxième ligne). Voir Chapitre 5, sous-partie ‘ton évolué Marcel Proust’.

## II. Textes

W., « J.-H. Fabre »

Article paru dans *Le Figaro*, 12 octobre 1915 (61<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n<sup>o</sup> 285), p. 1.

Dans sa petite maison de Sérignan, loin du tumulte du front, un vieillard de quatre-vingt-douze ans s'est éteint hier, qui était une des plus nobles figures de la science française. J.-H. Fabre meurt, après quelques années de gloire qui ont suivi quarante ans d'oubli. Il avait, tout au long d'une vie admirable, mené un dur labeur pour le pain de sa famille, trouvant son repos, la joie de l'esprit, une sérénité, dans la seule étude des insectes. Humble étude, à ce qu'il semblait, et qu'on jugea telle, sommairement et frivolement ! Lui, cependant, correspondait souvent avec Darwin, écrivait les *Souvenirs entomologiques* – qui commandent des conséquences infinies, enchantait d'année en année ceux qui l'approchaient. Les bruits du siècle venaient se briser contre le petit mur de l'ermitage où il s'était réfugié. Il vieillissait là, comme un patriarche vénéré.

Il était né à Saint-Léons, petite commune du Haut-Rouergue, le 22 décembre 1823, et son enfance s'écoula dans le décor rude des montagnes, au hameau de Malaval. Ses parents, il les a dépeints lui-même : « laboureurs, semeurs de seigle, bouviers », gens excellents, mais frustes. Son père ayant décodé de gagner la ville pour y exercer un négoce, le jeune Fabre se vit placer au collège de Rodez, où il servit la messe le dimanche pour payer ses classes. Il commença d'y traduire Virgile, sans perdre son goût pour les insectes.

De Rodez, la famille était venue habiter à Toulouse. Fabre fut admis au séminaire de l'Esquile où il termina sa cinquième. Bientôt la tribu vint s'établir à Montpellier ; et puis de grandes catastrophes s'étant abattues sur elle, le jeune ami de la nature dut soudain gagner sa vie : il vendit des citrons, il travailla à la ligne de Beaucaire à Nîmes. Et, comme il possédait un goût tenace de s'instruire, de la facilité aussi et l'intelligence vive, il se présenta et obtint au concours une bourse d'école normale supérieure. Enfin – malgré les guêpes, les papillons et les buprestes – il gagna son brevet supérieur.

On le nomma – il avait dix-neuf ans – instituteur à Carpentras, avec un traitement annuel de sept cents francs. Pour cette somme modeste, il devait instruire « des élèves sales,

grossiers, une cinquantaine de galopins, enfants ou grands garçons. » Comme il avait résolu d'être professeur de lycée, il préparait avec le seul secours des livres ses baccalauréats de sciences, et bientôt il les passait brillamment.

Il vivait dans ce même temps au jour le jour comme un gueux »<sup>1081</sup>. Il s'était marié en 1844. Il avait de grandes charges de famille, des soucis, des chagrins. La chance lui vint avec l'offre d'une chaire de physique au collège d'Ajaccio, aux appointements de dix-huit cents francs. Il fit en Corse la connaissance excellente du botaniste Requien et du biologiste Mocquin Tandon, ce qui ne contribua pas peu à développer son goût pour les sciences naturelles. Il gagna la fièvre aussi et dut rentrer en France.

Il avait maintenant une ambition nouvelle : l'enseignement supérieur pour « parler de bêtes et plantes » dans une chaire de faculté. Il passa sa licence de sciences naturelles. « Soudain, - dit le docteur Legros, son disciple et son historiographe, dans l'admirable livre qu'il lui a consacré, J.-H. Fabre conçut l'idée de reprendre l'œuvre si magnifiquement ébauchée par Réaumur et les deux Huber, et presque complètement délaissée depuis ces illustres maîtres. » Il avait trente-deux ans ; il se sentait fort, il s'abandonne à ce travail comme à une passion.

En 1855 parut, dans les *Annales des sciences naturelles*, le premier et fameux mémoire qui révéla son nom à l'attention des naturalistes. C'était une étude sur les mœurs d'une guêpe géante qui vit aux pieds du mont Ventoux. Deux ans après, il publiait un second mémoire sur les métamorphoses des Sitaris et des Meloe. L'Institut lui décernait un prix Montyon. Darwin, écrivant l'*Origine des espèces*, le déclarait un « observateur inimitable ».

On imaginerait aisément, lisant ceci, que J.-H. Fabre était hors d'affaire, et qu'il lui restait seulement le souci de poursuivre ses recherches. Non pas. Il était, depuis son retour de Corse, professeur à Avignon, avec un traitement ramené sur le continent à seize cents francs. Il avait sept bouches à nourrir à la table de famille. Le soir, il se livrait à un travail forcené de répétitions et de leçons particulières. Ses loisirs étaient consacrés à préparer des thèses de doctorats, et ses rares heures de liberté à courir la campagne, à observer les insectes sur le plateau sablonneux des Angles, ou sur les bords du Rhône, ou sur les pentes du Ventoux.

Cette vie laborieuse, à la longue, lassa sa patience. Il avait un désir furieux d'avoir tout son temps à soi, de se donner tout entier à ses études. Soudain, il quitta l'Université, abandonnant tout espoir de pension, vint à Orange, s'installa aux portes de la ville, dans une maison tranquille. Et il commença de gagner sa vie en écrivant des livres d'enseignement,

---

<sup>1081</sup> Le guillemet ouvrant manque dans le texte original.

merveilles de clarté et d'intelligence qui sont aujourd'hui classiques. De 1871 à 1878, il vécut là, organisant le commencement de son œuvre, en publiant le premier livre des *Souvenirs entomologiques*. À la fin de 1878, « affamé de calme et de paix », assuré mieux du lendemain, il quittait Orange, il achetait une petite maison à Sérignan, s'y réfugiait avec sa famille ; et là, loin des villes, loin des hommes, se donnait aux insectes. Il commençait de vivre !

Il avait cinquante-cinq ans.

Je ne crois pas qu'il y ait de pages plus belles que celle où le prisonnier libéré criait sa joie : « C'est là ce que je désirais, *hoc erat in votis* : un coin de terre, oh ! pas bien grand !... Quarante ans j'ai lutté avec un courage inébranlable contre les mesquines misères de la vie, et le laboratoire tant désiré est enfin venu. Ce qu'il m'a coûté de persévérance, de travail acharné, je n'essaierai pas de le dire. Il est venu, et avec lui, condition plus grave, peut-être un peu de loisir. Je dis peut-être car je traîne toujours à la jambe quelques anneaux de la chaîne de forçat. Le vœu s'est réalisé. C'est un peu tard, ô mes beaux insectes ! »

Il avait tort de douter de l'avenir. Pendant plus de trente ans, dans le calme et la solitude il allait poursuivre ses recherches, écrire encore neuf livres de *Souvenirs entomologiques*, rassembler les documents d'une de ces œuvres les plus originales de ce temps. La vie pour lui était devenue quasi douce. Il écrivait ces traités de vulgarisation : *le Livre des champs, le Ciel, la Terre, la Plante, les Auxiliaires, Lectures sur la Botanique, Lectures sur la Zoologie, les Ravageurs*, etc., qui ne prenaient que quelques heures de son temps. Le reste était donné aux promenades, aux expérimentations, aux observations, à la rédaction des souvenirs. Ses enfants dispersés, sa femme morte, Fabre s'était remarié. Il avait fondé une nouvelle famille. Une gloire chaque jour plus visible flottait autour de Sérignan.

Il faudrait rejoindre Réaumur pour trouver une œuvre qui ait à la fois la qualité scientifique et littéraire des *Souvenirs entomologiques*. Parce qu'il a orné de passion une étude qui semblait aride et rebutante, parce qu'il a, reprenant une tradition française, donné à ses écrits une forme ornée et brillante, serait-il juste de méconnaître la valeur scientifique de son œuvre ?

Cette valeur, il n'est plus téméraire aujourd'hui de la proclamer. Il a fallu enfin discuter avec le vieillard qui apportait l'expérience de soixante ans d'observations menées dans la solitude, loin des laboratoires officiels. Il a fallu reconnaître qu'il avait accompli une besogne de génie, qu'il était un créateur et aussi un destructeur.

Il était un créateur, parce qu'il avait mené à bien un merveilleux travail de construction : la suite de ses observations, de ces expérimentations naturelles sur les mœurs et la vie des insectes. Il y avait là cent chapitres d'une documentation précise et parfaite. Il était un destructeur aussi, dont l'œuvre de ruine n'était pas petite. Il avait infatigablement, avec le clair bon sens de sa race, entrepris et réussi l'heureuse tentative de dissiper les rêveries où se complaisaient les disciples de Lamarck et Darwin. Il avait prouvé, avec une bonhomie, sarcastique un peu, que l'instinct n'est irréductible à aucune habitude si ancienne soit-elle, acquise ou héréditaire, et que toujours, pour assurer la continuation de l'espèce, un instinct doit être nécessairement parfait dès l'origine. Une si rude franchise choqua bien des esprits. On ne pardonnait guère à ce barbare lettré d'arrêter, avec une paille, la machine transformiste. On l'accusa de ruiner une théorie sans penser à bâtir une nouvelle hypothèse. Ce n'était point là son affaire. Il estimait que la plus belle rêverie ne vaut rien, si le plus petit fait vient la contredire.

Mais peut-être ce fut la grâce forte et étrange qui anime les pages de ses livres qui le sauva d'abord de l'oubli. On lui avait reproché, dans le clan de la science, d'avoir mêlé Horace et Virgile à une aventure entomologique. On le méprisait, parce qu'il citait ses auteurs, à la faveur d'une abeille. Cela fut cause qu'il séduisit des esprits assez subtils et profonds pour discuter ses idées et les défendre après avoir goûté le charme de son style. Maeterlinck le premier apporta son hommage, et l'hommage de l'auteur de *la Vie des abeilles* appelait l'attention. La vérité est que Fabre écrivait, en étudiant la nature, les plus belles pages. Celui qui ouvre les *Souvenirs entomologiques* sent un parfum si rude qu'il est comme étourdi. La langue en est hardie, pleine de négligences, avec une saveur qu'on ne saurait imaginer. Il est un narrateur dont le génie rejoint La Fontaine. Davantage, un génie lyrique tout moderne l'enfle d'un enthousiasme qui est émouvant. Et l'instant d'après le paysan bonhomme apparaît à nouveau qui d'une phrase brève juge un fait, avec prudence et parcimonie.

Tant de vertus risquaient d'être vaines si J.-H. Fabre n'avait joint aux plus vives ardeurs de l'intelligence une ténacité indomptable. J'ai dit quelle bataille patiente fut sa vie. Quarante ans il dut lutter seul, dans l'indifférence ou la haine. Et cependant, cet esprit qui projetait de si vives lueurs éblouissait ceux qui passaient à sa portée : il avait connu en Corse Requien et Mocquin Tandon. Il fut, à Avignon, l'ami du triste et froid Stuart Mill, dont la généreuse affection le sauva dans une occasion difficile, le protégé de Victor Duruy qui le décora, l'hôte

de Pasteur venu étudier l'épidémie des vers à soie. Mais la timidité orgueilleuse de ce paysan se déroba. Il eût fallu le vaincre en le séduisant. On préféra l'ignorer. On risqua de perdre une flamme qui ne dut s'éteindre qu'au hasard du vent de ne pas s'éteindre.

Il se survivait. Depuis quelque temps, l'esprit qui avait habité cette belle tête, si forte et rude, taillée comme à la serpe dans un chêne noueux, cette tête où brillaient deux yeux de lumière, flottait dans des demi-ténèbres. Fabre meurt en un temps où les convulsions titaniques qui ébranlent le monde risquent, trop légitimement, de faire méconnaître la perte que la science française vient de faire. Mais un jour viendra où justice sera rendue à l'homme et à l'œuvre. On ne s'imagine point encore quelle place devront tenir ses doctrines. Si l'on considère que les travaux de Fabre unissent merveilleusement, à travers les nuées qu'on entassait à plaisir, les hypothèses prudentes de Lamarck et de Darwin aux observations et aux théories de Hugo de Vries sur la mutation des espèces, on mesurera la portée réelle de son effort, la qualité de ce génie.

**Jean de La Fontaine, « La Colombe et la Fourmi »**

**Dans *Fables*, livre II, fable 12, Paris, éd. Nepveu et L. de Bure, 1926, p. 104-105.**

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.  
Le long d'un clair ruisseau buvait une Colombe :  
Quand sur l'eau se penchant une Fourmi y tombe.  
Et dans cet Océan on eût vu la Fourmi  
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.  
La Colombe aussitôt usa de charité.  
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,  
Ce fut un promontoire où la Fourmi arrive.  
Elle se sauve ; et là-dessus  
Passe un certain Croquant qui marchait les pieds nus.  
Ce Croquant par hasard avait une arbalète.  
Dès qu'il voit l'Oiseau de Vénus  
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.  
Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'apprête,  
La Fourmi le pique au talon.  
Le Vilain retourne la tête.  
La Colombe l'entend, part, et tire de long.  
Le souper du Croquant avec elle s'envole :  
Point de Pigeon pour une obole.

## Salomon Reinach, « La prétendue race juive »

Conférence faite à la société des études juives le 6 décembre 1903 ; parue dans la *Revue des Études juives*, tome 47, n° 94, octobre-décembre 1903, Paris, Durlacher, p. I-XIV.

Si l'idée qu'éveille le mot de *race* est vague, obscure et contestée, l'origine du mot lui-même n'est pas plus sûrement établie. On a d'abord voulu y reconnaître le latin *radix*, ou plutôt *radicem*, signifiant racine ; mais *radicem* aurait donné, en français, *rais* et n'aurait jamais donné *razza* en italien. Diez avait pensé à un mot haut-allemand, *reiza*, signifiant « ligne » ; *race* serait donc synonyme de *lignée*. Mais l'*a* de la première syllabe, dans *razza*, *race*, fait encore difficulté. Suivant une seconde hypothèse, *razza* dériverait d'un autre mot germanique, *raki*, signifiant chien, d'où *race* et *racaille*. Une *racaille* était, à proprement parler, une famille de chiens, une meute, correspondant, par suite, au mot canaille (*canaglia*), qui signifie aussi, à l'origine, une troupe de chiens. En italien, *razza di cane* est encore employé comme terme d'injure, de même que *kelb ben kelb*, « chien, fils de chien », en arabe, *canaille* et *racaille* en français.

Si cette dernière étymologie, qui présente une certaine vraisemblance – car les mots *race* et *racaille* doivent certainement être expliqués de même – mérite la préférence, il est très intéressant de constater que l'origine même du mot *race* en limiterait strictement l'emploi à une variété d'animaux domestiques, variété dont les caractères, constituant un type, sont préservés de la dégradation et du mélange par la sélection artificielle. Prenez des chiens terriers ou des lévriers, qui, sous la surveillance de l'homme, se croisent seulement avec des terriers ou des lévriers et rendez-leur la liberté de s'unir à d'autres individus de leur espèce : au bout de peu de temps, vous n'aurez plus ni lévriers ni terriers, mais des chiens de rues, c'est-à-dire que les caractères permanents constituant la race auront disparu par l'effet de mélanges ou de métissages. Toute race domestique a la tendance de revenir à un certain type plus général, qui est celui de l'espèce ; les seuls moyens de combattre cette tendance sont l'isolement et la sélection artificielle. Comme l'a décrit un des chefs de l'école anthropologique française, M. Topinard : Aucune barrière physiologique ne défend les races contre la dislocation<sup>1082</sup>. »

<sup>1082</sup> *L'Anthropologie*, 1898, p. 643.

Ce qui est vrai des races d'animaux l'est également des races de plantes cultivées, que l'on appelle improprement des espèces. M. Topinard a souvent insisté sur ce fait, d'ailleurs bien connu, mais qu'il est indispensable de rappeler ici : « Les horticulteurs disent que les types qu'ils créent, en pratiquant la fécondation et en veillant aux conditions des milieux, dégénèrent et disparaissent dès qu'ils ne s'en occupent plus. La tendance naturelle n'est pas à la fixation des types, mais à leur désagrégation<sup>1083</sup>. »

Une remarque essentielle, due encore à M. Topinard, c'est que le mot de *race* est à peine employé par les naturalistes lorsqu'ils parlent des animaux et des plantes sauvages. Ils préfèrent celui de *variété*, qui laisse en suspens la question de permanence, condition *sine qua non* de la race. En revanche, les naturalistes n'ont aucun scrupule à employer le mot *race* quand il s'agit d'animaux et de plantes domestiques, c'est-à-dire dans les cas où, au sein de l'espèce, la reproduction des individus n'est pas abandonnée au hasard.

Est-il permis, étant donné ce qui précède, d'appliquer le mot de *race* à telle ou telle subdivision de l'espèce humaine ? Peut-on parler d'une race française, d'une race slave, d'une race juive ? La plupart des anthropologistes, à l'heure actuelle, ne sont pas de cet avis. Ils pensent que le mot de race devrait être réservé aux types généraux que l'analyse nous fait découvrir dans les principales branches de l'humanité et qu'il faudrait y renoncer pour les branches de troisième et de quatrième ordre que nous créons par une vue de l'esprit, sans base et sans critérium scientifique. « La race, dit nettement M. Topinard, n'existe pas dans l'espèce humaine, lorsqu'on a plus loin que les types généraux<sup>1084</sup>. »

Quels sont ces types généraux ? Là-dessus, tout le monde est d'accord : ce sont les blancs d'Europe, les jaunes d'Asie, les rouges d'Amérique, les noirs d'Afrique et d'Océanie. L'origine de ces types nous est complètement inconnue, mais nous en constatons à la fois l'existence et la perpétuité. Un nègre d'Afrique ressemble aux nègres représentés sur les monuments égyptiens d'il y a quatre mille ans ; un Chinois d'aujourd'hui ressemble à ceux que vit Marco Polo au XIII<sup>e</sup> siècle. Malgré les différences individuelles et celles qui subsistent entre les différents groupes de blancs, de noirs, de rouges et de jaunes, ces quatre grandes divisions de l'espèce humaine offrent chacune, en dehors même de la couleur, des caractères qui peuvent être définis et rigoureusement constatés. D'autre part, ce sont des variétés ou des races, mais non des espèces ; l'espèce humaine, quelle qu'en soit l'origine, est une. Cela ressort d'un fait expérimental, la fécondité des unions entre individus de tout pays et de toute couleur. Par des raisons physiologiques encore très obscures, l'infécondité est

<sup>1083</sup> *Congrès anthropologique de Moscou*, p. 108.

<sup>1084</sup> *L'Anthropologie*, 1896, p. 480.

comme le mur qui limite les espèces, qui trace entre elles une ligne infranchissable de démarcation. À l'intérieur de chaque espèce, comme nous l'avons vu, la tendance naturelle est vers la fusion et le mélange ; cette tendance est contre-balançée par des conditions géographiques, des préjugés sociaux et religieux ; mais elle existe et a déjà produit des résultats appréciables, comme en témoignent les mulâtres et les métis. Non seulement les naturalistes n'ont jamais pu définir ce que l'on appelle communément la race germanique, la race slave, la race française, mais ils sont presque unanimement d'accord pour proscrire de pareilles alliances de mots. C'est pourtant au nom des prétendus droits de la race germanique que la France a été mutilée en 1871, et cette conception absurde, injustifiable aux yeux de la science, a été exploitée contre nous par des politiques, servis quelquefois par des savants aveugles<sup>1085</sup>. Dès le lendemain du traité de Francfort, l'anthropologiste Hovelacque protestait contre cet abus d'idées fausses et vagues, mises au service de l'esprit de conquête et d'oppression. « Le sang germanique ! autant parler d'un sang latin ou d'une race slave ! Jamais la confusion des langues et des races n'a été poussée si loin. C'est une fiction presque puérile que celle d'une race germanique, d'un sang germanique, tout aussi bien que celle d'une race française, d'une race espagnole, d'une race italienne, d'une race slave... Cette race française, est-ce le Gascon, le Savoyard, ou le Lorrain ? Cette race slave, est-ce le Russe, le Tchèque ou le Slovène ? Encore une fois, fiction que tout cela ! »

Et, dans le même ouvrage, Hovelacque écrivait encore des belles lignes : « Ce n'est point pour tout le mal qu'elle nous a fait que nous prétendons condamner la théorie des races : nous eût-elle été plus funeste encore, nous ne la regarderions pas comme plus détestable. Mais elle prétend s'appuyer sur une série de conceptions scientifiques avec lesquelles, bien au contraire, elle se trouve en contradiction flagrante. »

Ces mots d'Hovelacque, Messieurs, les Israélites pourraient les répéter et les prendre à leur compte. Oui, la théorie fausse et absurde des races nous a fait et nous fait encore du mal ; elle est exploitée contre nous en toute occasion, dans les entretiens, dans les journaux, au théâtre ; mais nous fût-elle mille fois plus funeste encore, je dirais, moi, que je l'adopterais tout le premier, que je contribuerais même à la répandre, si elle était scientifiquement recevable, et que je la repousse avec dédain, parce qu'elle est stupide.

C'est dans l'Allemagne victorieuse de 1871 que cette théorie a trouvé les plus d'adeptes, qu'elle est devenue presque un dogme dans l'enseignement ; il s'en est suivie une explosion d'antisémitisme, à laquelle M. de Bismarck, grand apôtre du *furor teutonicus*, ne

---

<sup>1085</sup> Voir G. Hervé, *La question d'Alsace et l'argument ethnologique*, dans la *Revue de l'École d'anthropologie*, 1903, p. 285 sq.

fut pas étranger, qu'il encouragea même, parce qu'il redoutait les tendances libérales des Israélites allemands. Quinze ans après, il se trouvait en France des hommes, soi-disant meilleurs Français que leurs compatriotes, pour ramasser cette lourde erreur germanique et s'en faire une arme contre une partie de leurs concitoyens. La même théorie frauduleuse qui a justifié la conquête de l'Alsace a été l'inspiratrice de l'antisémitisme français ; je me hâte d'ajouter que les anthropologistes de notre pays, ceux qui font honneur à la science, se sont montrés également rebelles à la théorie des races, soit qu'elle fût invoquée pour donner une apparence de droit à la violence, soit qu'elle eût pour but, à l'égard de citoyens français, de substituer le régime d'exception à celui du droit.

En vérité, la théorie des races n'est due ni aux anthropologistes, ni aux naturalistes, mais aux linguistes et aux historiens. Les linguistes, d'abord, ont été victimes d'une illusion. Quand on reconnut, au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, que les langues de la plupart des peuples civilisés de l'Europe et de l'Asie se classaient en deux grands groupes, les langues apparentées au sanscrit et les langues apparentées à l'hébreu, on en conclut précipitamment que les hommes qui parlaient ces langues appartenaient aussi à deux groupes, à deux races, que l'on appela, l'une aryenne – à cause des *Aryas* de l'Inde, – l'autre sémitique, à cause de la légende biblique qui donne pour ancêtre aux Hébreux et à d'autres peuples d'Asie le fil du patriarche Noé, Sem. Pendant longtemps, on parla des Aryens et des Sémites comme de grandes familles dont chacune se réclamait d'un ancêtre distinct – quelque chose comme les Montaigu et les Capulet. Il suffit d'un peu de réflexion pour reconnaître le sophisme. Un nègre qui parle anglais aux Etats-Unis n'appartient cependant pas à la variété blanche de l'espèce humaine ; la langue n'est pas un caractère physique, mais une chose enseignée et acquise ; il y a folie de vouloir conclure, de la langue que parle un homme, à sa descendance physique. Max Müller et Renan, qui dans leur jeunesse, avaient partagé et propagé l'erreur commune, n'ont pas hésité, quand ils ont vu la vérité, à y revenir. « Parlez, disait Max Müller, d'un vocabulaire sémitique, d'une syntaxe aryenne, ou parlez-nous d'un groupe d'hommes aux cheveux crépus ou à la peau noire ; vous exprimez des idées claires, on vous comprendra. Mais si vous parlez d'un vocabulaire à cheveux crépus ou d'une syntaxe noire, on vous comprendra aussi peu que si vous parlez d'une race sémitique ou d'une race aryenne<sup>1086</sup>. » C'était très juste, mais un peu tardif. M. Bérard nous disait, il y a quinze jours, que l'opinion publique, dont l'éducation est faite par la presse et les romans, retardait généralement d'un demi-siècle sur l'état de la science ; il faut donc encore attendre avant que

<sup>1086</sup> C'est le sens, mais non la traduction littérale, d'un passage célèbre d'un des derniers ouvrages de Max Müller, *Biographies of words and the home of the Aryas*, Londres, 1888.

les gens du monde et les journalistes cessent de parler des Aryens et des Sémites, de mettre en opposition les qualités ou les défauts des Sémites et des Aryens.

Les historiens emboîtèrent d'abord le pas aux linguistes. Ils trouvaient sur leur chemin des peuples, des collectivités ethniques, qui s'appelaient, par exemple, les Hébreux, les Grecs, les Gaulois. Les Hébreux parlaient une langue sémitique, apparentée à l'arabe, à l'assyrien, au syriaque ; on en fit des Sémites. Les Grecs et les Gaulois parlaient des langues aryennes, apparentées au sanscrit, au persan, au latin ; on en fit des Aryens. De là, il n'y avait qu'un pas à franchir pour introduire dans l'histoire une race gauloise, une race juive, une race hellénique. Le sophisme, comme vous le voyez, était double : d'une part, on concluait de la communauté de langue à la communauté de la descendance physique ; d'autre part, on constituait des groupes anthropologiques, désignés abusivement, par le nom de races, sur le modèle des groupes politiques ou religieux. Est-il nécessaire d'avertir qu'un groupement politique ne présuppose pas l'unité d'origine ? L'histoire elle-même ne nous montre-t-elle pas une succession d'empires, ceux des Égyptiens, des Assyriens, d'Alexandre, d'Auguste, de Charlemagne, des Arabes, qui réunirent en un corps politique plus ou moins stable des peuples qui ne parlaient pas les mêmes langues et dont les origines respectives, au point de vue de la descendance physique, nous sont absolument inconnues ?

Aujourd'hui, un savant qui se respecte parle des Hébreux, des Grecs, des Gaulois, mais il ne dit pas la race hébraïque ou juive, la race grecque, la race gauloise. « Alléguer les notions de races, écrit l'abbé Houtin, dissenter sur leurs qualités d'attraction et de répulsion, c'est ordinairement expliquer les problèmes historiques par des mots auxquels ne correspond aucune réalité<sup>1087</sup>. » On remplirait des pages avec des citations de ce genre, empruntées à nos meilleurs historiens. Malheureusement, comme je vous l'ai déjà dit, les savants bien informés sont toujours en avance sur leur temps, et le public continue longtemps à vivre sur les opinions fausses qu'ont enseignées leurs prédécesseurs.

Vers 1860, les anthropologistes se mirent de la partie. Vous savez que l'anthropologie est une science très récente ; si elle a dissipé beaucoup d'erreurs, elle en a accrédité d'autres, pour n'avoir pas su s'en défendre à ses débuts. Il y a quarante ou cinquante ans, le sophisme qui confond les groupements linguistiques, politiques et anthropologiques était presque universellement accepté. On chercha à distinguer anthropologiquement l'Aryen du Sémite et il faut dire bien haut que l'on n'y réussit pas. Les populations de langue aryenne, comme celles de langue sémitique, appartiennent, en général, à la race blanche ; mais il y a des

---

<sup>1087</sup> G. Houtin, *L'Américanisme*, Paris, 1903, p. 44.

blonds et des bruns, des grands et des petits, des têtes rondes et des têtes longues. Comme type du Sémite, on prit l'Arabe du désert syrien, le Bédouin, et l'on remarqua qu'il avait souvent le nez aquilin, la tête longue, les cheveux noirs et la taille avantageuse. On en conclut que le Sémite, et, par conséquent, le Juif, était un grand dolichocéphale brun, avec un nez long et arqué. Vérification faite, il se trouva que le type en question était non pas dominant, mais très rare parmi les Juifs actuels. On sait que les Juifs se distinguent en deux grands groupes, les *Sephardim*, ou Juifs du rite portugais, et les *Ashkenazim*, ou Juifs du rite allemand. Les premiers habitent surtout dans les pays voisins de la Méditerranée ; les seconds sont répandus dans le centre et l'orient de l'Europe, notamment en Pologne et en Russie. On pensa, tout naturellement, que les vrais Juifs étaient les *Sephardim*, plus voisins que les autres de la Palestine, d'autant que l'on crut reconnaître que le type bédouin était beaucoup plus fréquent parmi eux. Les *Ashkenazim*, suivant cette théorie, ne représenteraient nullement la race juive ; ce seraient des Germains ou des Slaves plus ou moins mélangés de sang juif. Mais cette opinion ne résiste pas à l'examen. Il y a des blonds, des têtes courtes, de petites tailles et des nez épatés parmi les *Sephardim* comme parmi les *Ashkenazim* ; à Londres, où les deux groupes sont très bien représentés, on trouve même plus de têtes courtes parmi les *Sephardim* que parmi les autres<sup>1088</sup>. Chose plus grave, on finit par reconnaître que si, suivant un mot célèbre, chaque pays a les Juifs qu'il mérite, les Juifs participent aussi, dans une large mesure, aux caractères physiques des habitants des divers pays où ils résident. Ainsi les Juifs d'Angleterre et d'Allemagne sont plus grands<sup>1089</sup>, les Juifs de Russie ont très souvent ce qu'on appelle le type slave, les Juifs de Palestine, de l'Asie Mineure, de l'Afrique du Nord ressemblent bien plus à des Bédouins que leurs coreligionnaires occidentaux.

Ces constatations furent résumées, en 1891, par une femme de grand cœur et de grand savoir, Mme Clémence Royer, devant la Société d'anthropologie de Paris<sup>1090</sup>. « Il est certain, disait-elle, que les Juifs de tous les pays se ressemblent moins entre eux qu'ils ne ressemblent aux populations qui les environnent et que ceux du Nord se distinguent aussi nettement de ceux du Midi que les Germains des Latins. Il n'y a pas de race pure ; celle des Juifs l'est seulement un peu plus que les autres, parce qu'ayant été partout persécutés et forcés de vivre à part pendant de longs siècles, ils se sont moins mélangés que les autres éléments ethniques au milieu desquels ils ont vécu pendant toute l'ère chrétienne. Mais, antérieurement, les Juifs

<sup>1088</sup> J. Jacobs et J. Spielmann, dans le *Journal of the Anthropological Institute*, t. XIX (Londres, 1890).

<sup>1089</sup> La petite taille des Juifs, dans certains centres comme Varsovie, est simplement l'effet de la misère physiologique ; les classes aisées ont une moyenne plus élevée que les classes pauvres.

<sup>1090</sup> *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1891, p. 544.

étaient peut-être bien moins caractérisés qu'aujourd'hui. Pendant les derniers siècles avant l'ère chrétienne, ils ont fait partout de nombreux prosélytes. Chaque colonie juive s'est recrutée chez les populations ambiantes. C'est surtout et peut-être seulement depuis qu'ils ont été persécutés par les chrétiens que leur type s'est caractérisé et fixé, parce que, dès ce moment, ils ne se sont plus alliés entre eux. »

Cette doctrine est à peu près conforme à celle que Renan développait en 1883, doctrine qui a été également soutenue par des hébraïsants comme Loeb et Neubauer, par des anthropologistes comme Topinard et Ripley<sup>1091</sup>.

Prenons les Hébreux au moment où ils paraissent dans l'histoire, au sortir de la période légendaire, lors de la conquête de la Palestine. La Bible nous apprend que cette conquête fut très longue, que les indigènes ne furent pas exterminés et que les envahisseurs épousèrent des femmes du pays<sup>1092</sup>. Ces conquérants de la Palestine étaient unis par un lien religieux et politique ; mais aucun historien ne voudra croire qu'ils aient tous été des descendants d'Abraham. Admettons-le pourtant, pour faire la part belle aux contradicteurs. De même que les Francs se noyèrent dans la population celtique et romaine de la Gaule, tout en imposant leur nom aux pays qui est devenu la France, de même l'élément hébreu, supposé homogène, tendit à se fondre dans la population indigène du pays qui est devenu la Judée. Or, nous ne savons pas au juste ce qu'était cette population indigène ; mais nous sommes sûrs qu'elle n'était pas homogène, qu'elle comprenait notamment des tribus venues de l'Est, c'est-à-dire de l'Asie, et d'autres venues de l'Ouest, c'est-à-dire de l'Archipel et probablement des côtes de Grèce et d'Afrique. Il est possible que les Philistins aient été des Crétois ; c'était déjà l'opinion des anciens et il est à noter qu'un vieux culte du Jupiter crétois existait à Gaza en Philistide. D'autre part, ceux que la Bible appelle les Hittites avaient pénétré en Palestine par le Nord et semblent, d'après les monuments égyptiens, avoir présenté certains caractères du type mongolique. En un mot, le littoral syrien était peuplé par des gens de toute provenance, résidus d'invasions successives venues par terre et par mer<sup>1093</sup>. C'est au milieu de cette poussière humaine que vinrent s'établir les envahisseurs hébreux. Alors même que ces envahisseurs eussent été tous les descendants d'un même père, le mélange ethnique résultant de la conquête ne put avoir rien de commun avec cette famille élargie qu'on appelle une race.

---

<sup>1091</sup> On trouvera une bibliographie très abondante dans le livre de J.-M. Judt, *Die Juden als Rasse*, Berlin, 1903, p. 234-240.

<sup>1092</sup> Voir, entre autres passages, *Deutéronome*, XX, 14 ; XXI, 11 ; XXIII, 8 ; *Juges*, III, 6 ; *Chron.*, II, 35.

<sup>1093</sup> « Mieux nous seront renseignés sur l'état de la Syrie au temps des conquêtes égyptiennes, plus il nous faudra constater le mélange des races et leur morcellement presque infini. » (Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, t. I, p. 148).

On a voulu parfois découvrir, dans cette macédoine de peuplades placées sous l'hégémonie juive vers l'an 1000, les éléments anthropologiques des Juifs actuels ; on a dit que le vieux fonds bédouin était responsable des grands bruns dolichocéphales, que les blonds étaient les descendants des Amorrhéens, les nez épatés ceux des Hittites<sup>1094</sup>. Ce sont là des hypothèses gratuites, car nous ne connaissons les peuplades indigènes de la Palestine que par de rares et très insuffisantes représentations sur les monuments égyptiens.

Qui nous dit que le type affiné du Bédouin actuel existât à cette époque ? C'est même très invraisemblable, puisqu'il existe aujourd'hui et que, pareil à toute chose humaine, il est le produit d'une évolution.

Les tribus juives sont conduites en captivité ; celles d'Israël disparaissent – des rêveurs ont voulu de nos jours les retrouver en Angleterre et en Amérique – celles du royaume de Juda retournent dans leur patrie. Puis, après Alexandre le Grand, les Juifs commencent à se répandre dans tout le monde méditerranéen et font partout des prosélytes ; beaucoup de Grecs et d'Asiatiques, c'est-à-dire de gens parlant d'autres langues que l'hébreu, deviennent Juifs et font souche de Juifs. Arrivent la guerre avec les Romains, la destruction du Temple, le massacre de centaines de milliers de Juifs, la réduction de centaines de milliers d'autres en esclavage, une dispersion nouvelle des survivants à travers le monde. Malgré la concurrence du christianisme, le judaïsme n'avait pas perdu sa force expansive ; il y eut de nouvelles conversions, de nouveaux mariages entre Juifs et non-Juifs, à tel point que les conciles durent s'en préoccuper à diverses reprises, interdire les mariages mixtes et les conversions au judaïsme. Au VIII<sup>e</sup> siècle, dans le sud-est de la Russie, une grande partie du peuple turc des Chazares se convertit au judaïsme<sup>1095</sup>. On a prétendu que ces Chazares étaient la souche des millions de Juifs qui peuplent actuellement la Russie ; d'autres veulent qu'ils soient seulement les ancêtres des Caraïtes, Juifs russes qui rejettent le Talmud et ne se marient pas avec les Juifs talmudiques. En réalité, personne n'en sait rien. On ne sait même pas comment s'est formée la grande population juive de la Russie actuelle ; si le jargon qu'elle parle incline à croire qu'elle est venue de l'Ouest, c'est-à-dire d'Allemagne, il est, d'autre part, certain qu'il y avait, dès le début de l'ère chrétienne, des communautés juives dans le sud de la Russie. Le jargon peut fort bien être une langue commerciale, développée par les nécessités des relations avec l'Europe centrale, et non la langue maternelle de tous les Juifs russes. Toujours est-il que la conversion des Chazares, et bien d'autres conversions moins importantes dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir, ont dû introduire dans la masse

<sup>1094</sup> V. Jacques, dans la *Revue des Études juives*, Paris, 1893, p. LIV.

<sup>1095</sup> Voir, sur cette question, un bon article dans le *Jewish Encyclopaedia*, t. IV (New-York, 1903).

déjà si confuse de la population juive une foule d'éléments hétérogènes qu'il est absolument impossible de débrouiller.

Vous voyez combien est légitime la conclusion ainsi formulée par M. Topinard : « Les Juifs ne sont qu'une fédération religieuse. Ils ne sont ni une nation ni une race. »

Toutefois il y a deux faits importants qui ne doivent pas être négligés. Le premier est d'ordre historique : les Juifs, longtemps parqués dans les ghettos, soumis aux mêmes conditions d'existence, presque toujours misérables, se sont généralement, depuis mille ans au moins, mariés entre eux ; les conversions au judaïsme, bien que plus nombreuses aujourd'hui même qu'on ne le croit, surtout en Russie, n'ont pu exercer, à cet égard, qu'une faible influence ; on peut en dire autant des unions illégitimes ou clandestines avec des non-Juifs. Le second fait est d'ordre anthropologique. Les Juifs, bien que très différents entre eux, ont cependant un *facies* particulier qui permet à tout homme un peu exercé de les reconnaître ; il ne les reconnaîtra pas à coup sûr, mais – l'expérience a été tentée en Russie – il ne se trompera pas plus de trente fois sur cent.

Ces deux faits sont connexes. Les Juifs ne présentent pas un type unique, mais un nombre relativement limité de types, ce qui est un résultat naturel et inévitable de l'endogamie, c'est-à-dire de l'habitude de se marier entre eux. Certains types prévalent dans certains pays, en Pologne, par exemple, ou à Salonique, parce que, malgré la facilité actuelle des déplacements, le gros de la population juive des grands centres s'*intermarie* et que, dans la lutte pour la vie qui s'établit ainsi entre les types, ce sont tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là qui l'emportent.<sup>1096</sup> Dans cette lutte, dans cette sélection pour mieux dire, les conditions de milieu et de climat exercent naturellement une grande influence. Or, le milieu et le climat, dans chaque pays, sont favorables à la prédominance d'un ou de plusieurs types, au grand type blond dans le Nord de l'Europe, au petit type brun sur la Méditerranée. Si donc tant de Juifs anglais ressemblent à des Anglais et tant de Juifs russes à des Russes, cela ne s'explique pas par des unions légitimes ou clandestines entre Russes, Anglais et Juives, mais simplement parce que le milieu anglais est favorable à la production du type ou des types anglais, le milieu russe à la production des types russes. Ces types ne sortent pas de terre, bien entendu, mais ils tendent à prévaloir par suite de l'élimination progressive des autres, qui sont, pour des motifs qui nous échappent, moins adaptés au milieu.

---

<sup>1096</sup> La même apparence d'homogénéité relative, due simplement à l'endogamie, a été constatée dans certaines vallées isolées des montagnes suisses par Martin (*L'Anthropologie*, 1897, p. 91). Cf. ce que dit Mahoudeau des Juifs algériens (*Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1901, p. 542).

Les Américains ont acheté à des prix élevés nos plus beaux étalons du Perche ; leur ambition était d'avoir une race de grands chevaux, alors que ceux du Nouveau-Monde sont petits. Eh bien ! au bout de quelques générations, il n'y avait plus de percherons en Amérique ; ils avaient perdu le caractère essentiel de la race, qui est la taille. Le type indigène avait prévalu.

Après avoir cité les percherons, pourrais-je, sans vous manquer de respect, vous parler des Parisiennes ? Que n'a-t-on dit de ces êtres charmants, spirituels, raffinés, qui savent s'habiller comme des reines avec des chiffons et qui marchent comme ne savent pas marcher les reines ? Or, les Parisiennes comprennent des femmes de toute provenance – même des Juives – dont bien peu sont nées à Paris, dont aucune peut-être ne compte trois générations d'ancêtres parisiens. Quand on décide une des Parisiennes exquis, qui se trouve avoir appris le métier de couturière ou de modiste, à émigrer aux États-Unis, les filles qu'elle y peut avoir d'un Parisien émigré sont des Yankees, non des Parisiennes ; bien plus, au bout de dix ou douze ans, peut-être plus tôt, elle-même a perdu ses qualités de Parisienne, sa grâce particulière et son génie inventif. Il ne faut pas croire que cette action souveraine des milieux soit restée inconnue des anciens ; ce sont les modernes qui l'ont méconnue longtemps. Voici, à cet égard, une phrase bien curieuse que j'extrai de l'*Agricola* de Tacite : « Parmi les Bretons (de la Grande-Bretagne), les uns ressemblent aux Germains, les autres aux Ibères, les plus proches des Gaules ressemblent aux Gaulois, soit par l'influence persistante de l'origine, soit que l'île, s'avançant de divers côtés, la nature seule et le climat aient marqué les Bretons de ces caractères variés » (*positio caeli corporibus habitum dedit*<sup>1097</sup>.) Tacite hésite entre la théorie de la race et celle de l'ambiance ; mais on voit qu'il est déjà familier avec la seconde et sait que la ressemblance des types physiques peut s'expliquer par celle des milieux.

Le ghetto aussi est un milieu, et un triste milieu, dont l'influence se transmet par l'hérédité. Parmi les Juifs émancipés de nos pays, fils et parfois petits-fils d'émancipés, on en voit encore dont la petite taille, l'air craintif, la nervosité apparente décèlent l'héritage de longs siècles d'oppression. Ces Juifs-là sont un acte vivant d'accusation contre un régime blasphémateur de l'Évangile, dont le maintien sur quelques points du globe, à l'heure où je vous parle, est une des tristesses et une des hontes de l'humanité.

Renan, en 1883, avait conclu qu'il n'y avait pas de race juive, qu'il n'y a pas un type juif, mais des types juifs<sup>1098</sup>. Ce grand sage avait raison. Mais on peut se demander si, avec

<sup>1097</sup> Tacite, *Agricola*, cap. XI.

<sup>1098</sup> Ernest Renan, *Le Judaïsme comme race et comme religion*, Paris, 1883 (cf. Th. Reinach, *Revue des Études juives*, t. VI, 1883, p. 141).

les siècles, les Juifs continuant à se marier entre eux, ne donneront pas naissance à une vraie race, c'est-à-dire à un groupe d'hommes possédant ce qu'ils ne possèdent pas encore, certains caractères physiques communs et bien définis. En théorie, cela serait très admissible. Prenez, comme le disait Renan, trois cents individus sur le boulevard, enfermez-les dans une île déserte et laissez-les s'*intermarier* pendant cinq générations ou davantage ; au bout de quelques siècles, un type dominant se formera, qui tendra à dominer de plus en plus, et vous pourrez dire que vous avez créée, dans l'île déserte, une *race du boulevard*. Mais, dans la pratique, il ne peut en être ainsi. La tendance du judaïsme actuel est de se disperser de plus en plus à la surface du globe ; aujourd'hui, la plus grande agglomération juive du monde n'est plus Varsovie, mais New-York. Il se forme un nombre croissant de centres juifs, dans les milieux et sous les climats les plus différents, où, comme je vous l'ai montré, le type juif qui tend à prévaloir est nécessairement celui qui est le plus conforme au climat et aux autres conditions extérieures de la vie. Donc, le nombre des types juifs est appelé à se multiplier encore dans l'avenir ; ces types se localiseront, se naturaliseront, si l'on peut dire, et la formation d'un type défini, qui constituerait une race, serait rendue de plus en plus impossible par la différence des conditions d'existence et des milieux.

Ma conclusion, Messieurs, est claire et peut se formuler en peu de mots : « *Il n'y a jamais eu de race juive ; il n'y en a pas ; il n'y en aura pas*. Ceux qui parlent aujourd'hui d'une race juive commettent ce que Leibnitz appelait un *psittacisme*, un « propos de perroquet », c'est-à-dire qu'ils accouplent des mots dont chacun, isolément, offre un sens, mais qui, ainsi associés, n'en ont point.

**Isidore Weil, « La caractéristique d’Israël » (extraits)**

**Article paru dans *L’Univers Israélite*, XVI<sup>e</sup> année, 16 janvier 1890, p. 259-262, 1<sup>er</sup> février 1890, p. 294-296, 1<sup>er</sup> mars, p. 360-363, 16 mars, p. 387-391, 1<sup>er</sup> mai, p. 505-509, 16 juin, p. 600-603, 1<sup>er</sup> juillet, p. 630-631.**

« Chaque nation a son génie distinct ; c’est ce qui fait son unité et sa force de cohésion. Cette âme commune à chaque peuple est devenue, de nos jours, l’objet d’une science nouvelle, qu’on appelle la psychologie des peuples. Pour saisir, dans ses grandes lignes, cet esprit, ce génie héréditaire d’une race, il faut remonter jusqu’aux origines de cette race, interroger ses commencements, ses premières manifestations, méditer la page où se révèle pour la première fois à nos yeux, sous des traits fidèles et presque enfantins, sa vie intérieure, sa physionomie morale. Car un peuple a beau se transformer sous les mille influences du climat, du milieu, du progrès, qui réagissent sur lui : à travers toutes ces modifications extérieures, il est quelque chose qui persiste, qui fait corps avec lui et qui, de génération en génération, se transmet par hérédité et le marque d’une ineffaçable empreinte. C’est un fonds irréductible d’idées, de goûts, de tendances innées qui, sans que nous nous en rendions compte, à notre insu souvent, remontent à la surface et dirigent nos actions.

Il nous a paru intéressant d’appliquer cette étude à notre race<sup>1099</sup>. »

« On reconnaît qu’à côté des forces rénovatrices qui sont la condition du progrès, de l’évolution intellectuelle et morale, il existe, comme correctif et comme contrepoids, un pouvoir conservateur d’une inépuisable puissance, qui fixe et perpétue dans chaque peuple son originalité propre : l’habitude et l’hérédité. Grande vérité, qui n’a été scientifiquement établie que de nos jours et dont nous allons trouver la confirmation la plus éclatante dans notre propre histoire<sup>1100</sup>. »

« Eh bien ! ce caractère primitif de notre peuple, la bonté, la tendresse, la compassion pour le faible et le malheureux, n’est-il pas resté, lui aussi, à travers toutes les barbaries et tous les fanatismes, la marque distinctive et comme le signalement de notre famille<sup>1101</sup> ? »

---

<sup>1099</sup> p. 259.

<sup>1100</sup> p. 260.

<sup>1101</sup> p. 295.

## Bibliographie

### I. Œuvres de Marcel Proust

#### a) Éditions de référence

*À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Jean-Yves Tadié (dir.), 1987-1989, 4 vol.

*Cahiers 1 à 75 de la Bibliothèque nationale de France*, Brepols (4 cahiers parus, *Cahier 54*, 2008, 2 vol. ; *Cahier 71*, 2010, 2 vol., *Cahier 26*, 2011, 2 vol. ; *Cahier 53*, 2013, 2 vol.).

*Carnets*, Florence Callu et Antoine Compagnon (dir.), Paris, Gallimard, 2002.

*Contre Sainte-Beuve*, précédé de *Pastiches et mélanges* et suivi d'*Essais et articles*, Pierre Clarac et Yves Sandre (dir.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1971.

*Jean Santeuil* [1952], précédé de *Les Plaisirs et les jours* [1896], Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1971.

*Le Carnet de 1908*, Philip Kolb (dir.), Paris, Gallimard, 1976.

*Les Pastiches de Proust*, Jean Milly (dir.), Paris, Armand Colin, 1970.

*Matinée chez la princesse de Guermantes. Cahiers du Temps retrouvé*, Henri Bonnet et Bernard Brun (dir.), Paris, Gallimard, 1982.

*Textes retrouvés*, Philip Kolb et Larkin B. Price (dir.), Paris, Gallimard, coll. « Cahiers Marcel Proust », 1971.

#### b) Préfaces et traductions

RUSKIN, John, *La Bible d'Amiens*, préface, traduction et notes par Marcel Proust, Yves-Michel Ergal (dir.), Paris, Bartillat, 2007.

RUSKIN, John, *Sésame et les lys*, précédé de *Sur la lecture*, Antoine Compagnon (dir.), Bruxelles, Éditions Complexe, 1987.

*Sur Baudelaire, Flaubert et Morand*, Antoine Compagnon (dir.), Bruxelles, Éditions Complexe, 1987.

### c) Correspondance

*Correspondance*, Philip Kolb (dir.), Paris, Plon, 1970-1993, 21 vol.

*Correspondance générale*, Robert Proust et Paul Brach (dir.) vol. 4, Paris, Plon, 1933.

*Lettres (1879-1922)*, Françoise Leriche (dir.), Paris, Plon, 2004.

*Choix de lettres*, Philip Kolb (dir.), Paris, Plon, 1965.

Marcel Proust et Jacques Rivière, *Correspondance. 1914-1922*, Philip Kolb (dir.), Paris, Gallimard, 1976.

Marcel Proust et Gaston Gallimard, *Correspondance. 1912-1922*, Pascal Fouché (dir.), Paris, Gallimard, 1989.

*Proust : Du temps perdu au temps retrouvé. Lettres et manuscrits*, Paris, Aristophil éd., Éditions des Équateurs, Musée des lettres et des manuscrits, 2010, texte et avant-propos de Gérard Lhéritier.

*Lettres à sa voisine*, Paris, Gallimard, 2013.

## II. Études sur Proust

### a) Ouvrages

ALBARET, Céleste, *Monsieur Proust*, Paris, Laffont, 1973.

AUBERT, Nathalie (dir.), *Proust and the Visual*, Cardiff, University of Wales Press, 2013.

BAYARD, Pierre, *Le Hors-sujet. Proust et la digression*, Paris, Éditions de Minuit, 1996.

BECKETT, Samuel, *Proust [1931]*, Paris, Éditions de Minuit, 1990.

BÉHAR, Serge, *L'Univers médical de Proust*, Paris, La Plage et La Plume, 1993.

BENHAÏM, André, *Panim. Visages de Proust*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2006.

- (dir.), *The Strange M. Proust*, Oxford, Legenda, 2009.
- BEN MUSTAPHA, Jamila, *La Dialectique de l'individuel et du général dans La Recherche de M. Proust*, Tunis, Centre de Publication Universitaire, 2008.
- BIDOU-ZACHARIASEN, Catherine, *Proust sociologue. De la maison aristocratique au salon bourgeois*, Paris, Descartes, 1997.
- BIZUB, Edward, *Proust et le moi divisé. La Recherche : creuset de la psychologie expérimentale (1874-1914)*, Genève, Droz, 2006.
- BOUILLAGUET, Annick, *Proust lecteur de Flaubert et de Balzac. L'imitation cryptée*, Paris, Honoré Champion, 2000.
- BOWIE, Malcolm, *Proust Among the Stars*, Londres, Harper Collins, 1998.
- CATTAUI, Georges, *Marcel Proust*, Paris, René Julliard, 1952.
- , *Proust et ses métamorphoses*, Paris, Nizet, 1972.
- CHABOT, Jacques, *L'Autre et le moi chez Proust*, Paris, Honoré Champion, 1999.
- CHARDON, Pierre, *Expliquez-moi... Marcel Proust*, Paris, Foucher, 1949.
- CHAUDIER, Stéphane, *Proust et le langage religieux : la cathédrale profane*, Paris, Honoré Champion, 2004.
- COMPAGNON, Antoine, *Proust entre deux siècles*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.
- COUDERT, Raymonde, *Proust au féminin*, Paris, Grasset, 1998.
- CZAPSKI, Joseph, *Proust contre la déchéance. Conférences au camp de Giazowitz*, Lausanne, Les Éditions Noir sur Blanc, 2011.
- DELEUZE, Gilles, *Proust et les signes* [1964], Paris, Presses Universitaires de France, 1987.
- DESCOMBES, Vincent, *Proust : philosophie du roman*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1987.
- DREYFUS, Robert, *Souvenirs sur Marcel Proust*, Paris, Grasset, 1926.
- DUBOIS, Jacques, *Pour Albertine*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Liber », 1997.
- DUVAL, Sophie, *L'Ironie proustienne. La vision stéréoscopique*, Paris, Honoré Champion, 2004.
- EELLS, Emily, *Proust's Cup of Tea. Homoeroticism and Victorian Culture*, Londres, Ashgate, 2002.
- ELLISON, David, *Proust et la tradition littéraire européenne*, Paris, Classiques Garnier, 2013.
- ENTHOVEN, Jean-Paul et Raphaël, *Dictionnaire amoureux de Marcel Proust*, Paris, Plon/Grasset, 2013.
- FERRÉ, André, *Les Années de collège de Marcel Proust*, Paris, Gallimard, 1959.

- FERRÉ, Vincent et HADDAD-WOTLING, Karen (dir.), *Proust, l'étranger*, Amsterdam, Rodopi, 2010.
- FINN, Michael R., *Proust, the Body and Literary Form*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.
- FRAISSE, Luc, *La Petite Musique du style. Proust et ses sources littéraires*, Paris, Classiques Garnier, 2011.
- , *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2013.
- GABASTON, Liza, *Le Langage du corps dans À la recherche du temps perdu*, Paris, Honoré Champion, 2011.
- GENETTE, Gérard et TODOROV, Tzvetan (dir.), *Recherche de Proust*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1980.
- GRAHAM, Victor, *The Imagery of Proust*, Oxford, Basil Blackwell, 1966.
- GRAU, Donatien, *Tout contre Sainte-Beuve. L'inspiration retrouvée*, Paris, Grasset, 2013.
- HASSINE, Juliette, *Essai sur Proust et Baudelaire*, Paris, Nizet, 1979.
- , *Esotérisme et écriture dans l'œuvre de Proust*, Paris, Minard, 1990.
- , *Marranisme et hébraïsme dans l'œuvre de Proust*, Fleury-sur-Orne, Minard, 1994.
- HENRY, Anne, *Marcel Proust, Théories pour une esthétique*, Paris, Klincksieck, 1983.
- , *La Tentation de Marcel Proust*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.
- HUAS, Jeanine, *L'Homosexualité au temps de Proust*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.
- HUGHES, Edward J., *Proust, Class, and Nation*, Oxford, Oxford University Press, 2011.
- JULLIEN, Dominique, *Proust et ses modèles*, Paris, José Corti, 1989.
- KARALUS CROSSMAN, Inge, *Metaphoric Narration : the Structure and Function of Metaphors in À la recherche du temps perdu*, Chapel Hill, University of North Carolina at Chapel Hill, 1978.
- KOSOFSKY SEDGWICK, Eve, *Epistemology of the Closet*, Berkeley, University of California Press, 1990.
- KRISTEVA, Julia, *Le Temps sensible. Proust et l'expérience littéraire*, Paris, Gallimard, 1994.
- , *Proust : Questions d'identité*, Oxford, Legenda, coll. « European Humanities Research Centre : Special Lecture Series 1 », 1998.
- LADENSON, Elisabeth, *Proust's Lesbianism*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 1999. La traduction française du même ouvrage est *Proust lesbien*, trad. Guy Le Gaufey, préface d'Antoine Compagnon, Paris, EPEL, 2004.
- LE ROUX-KIEKEN, Aude, *Imaginaire et écriture de la mort dans l'œuvre de Marcel Proust*, Paris, Honoré Champion, 2005.

## Bibliographie

- LUCKHURST, Nicola, *Science and Structure in Proust's À la recherche du temps perdu*, Oxford, Clarendon Press, 2000.
- MATTIUSI, Laurent, *Fonctions de l'ipséité. Essai sur l'invention narrative de soi (Beckett, Hesse, Kafka, Musil, Proust, Woolf)*, Genève, Droz, 2002.
- MAURIAC DYER, Nathalie, *Proust inachevé. Le dossier « Albertine disparue »*, Paris, Honoré Champion, 2005.
- (dir.), *Proust aux brouillons*, Paris, Brepols, 2011.
- , YOSHIKAWA, Kazuyoshi, ROBERT, Pierre-Edmond (dir.), *Proust face à l'héritage du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2012.
- MAUROIS, André, *À la recherche de Marcel Proust*, Paris, Hachette, 1949.
- MEGAY, Joyce N., *Bergson et Proust*, Paris, Vrin, 1975.
- MIGUET-OLLAGNIER, Marie, *La Mythologie de Marcel Proust*, Paris, Les Belles Lettres, 1982.
- NATUREL, Mireille, *Proust et Flaubert, un secret d'écriture*, Amsterdam, Rodopi, 1999.
- PAINTER, George D., *Marcel Proust*, trad. G. Cattai et R.-P. Vial, Paris, Mercure de France, 1966, 2 vol.
- PASCO, Allan H., *The Color-keys to À la recherche du temps perdu*, Genève, Librairie Droz, 1976.
- PERRIER, Guillaume, *La Mémoire du lecteur. Essai sur Albertine disparue et Le Temps retrouvé*, Classiques Garnier, Paris, 2011.
- PIERRE-QUINT, Léon, *Marcel Proust, sa vie, son œuvre [1925]*, Paris, Le Sagittaire, 1976.
- PIMENTEL, Luz Aurora, *Metaphoric Narration. Paranarrative Dimensions in À la recherche du temps perdu*, Toronto, University of Toronto Press, 1990.
- PIPERNO, Alessandro, *Proust antijuif [2000]*, trad. Fanchita Gonzalez Batlle, Paris, Éditions Liana Levi, 2007.
- POULET, Georges, *L'Espace proustien*, Paris, Gallimard, 1963.
- RAIMOND, Michel, *Proust romancier*, Paris, SEDES, 1984.
- RECANATI, Jean, *Profils juifs de Marcel Proust*, Paris, Buchet-Chastel, 1979.
- REVEL, Jean-François, *Sur Proust [1960]*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1997.
- RICHARD, Jean-Pierre, *Proust et le monde sensible*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Littérature », 1974.
- RIVERS, Julius Edwin, *Proust and the Art of Love : The Aesthetics of Sexuality in the Life, Times and Art of Marcel Proust*, New York, Columbia University Press, 1980.

## Bibliographie

RIVIÈRE, Jacques, *Quelques progrès dans l'étude du cœur humain*, Paris, Gallimard, coll. « Cahiers Marcel Proust », n° 13, 1985.

ROGERS, Brian G., *The Narrative Techniques of À la recherche du temps perdu* [1965], Paris, Honoré Champion, coll. « Recherches proustiennes », 2004.

ROSE, Jacqueline, *Albertine*, Londres, Chatto, 2001.

-----, *Proust among the Nations. From Dreyfus to the Middle East*, Chicago, Chicago University Press, 2012.

SAUNDERS, Richard W., *Metamorphoses of the Proustian Body*, New York, Peter Lang, 1994.

SCHMID, Marion, and HARKNESS, Nigel (dir.), *Au seuil de la modernité : Proust, Literature and the Arts, Essays in memory of Richard Bales*, Oxford, Peter Lang, 2011.

SERÇA, Isabelle, *Les Coutures apparentes de la Recherche. Proust et la ponctuation*, Paris, Honoré Champion, 2010.

SHATTUCK, Roger, *Proust's Binoculars : A Study of Memory, Time and Recognition in À la recherche du temps perdu*, Princeton, Princeton University Press, 1983.

SIMON, Anne, *Proust ou le réel retrouvé*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.

SPARVOLI, Eleonora, *Proust e il romanzo immateriale*, Milano, FrancoAngeli, 1997.

TADIÉ, Jean-Yves, *Proust et le roman* [1971], Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2003.

-----, *Lectures de Proust*, Paris, Armand Colin, 1971.

-----, *Marcel Proust*, Paris, Gallimard, 1996.

----- (dir.), *Proust et ses amis*, Paris, Gallimard, 2010.

-----, *Le Lac inconnu*, Paris, Gallimard, 2012.

THIHER, Allan, *Fiction Rivals Science : the French Novel from Balzac to Proust*, Columbia/Londres, University of Missouri Press, 2001.

TOPPING, Margaret, *Proust's Gods. Christian and mythological figures of speech in the works of Marcel Proust*, Oxford, Oxford University Press, 2000.

-----, *Supernatural Proust : Myth and Metaphor in À la recherche du temps perdu*, Cardiff, University of Wales Press, 2007.

VANNUCCI, François, *Marcel Proust à la recherche des sciences*, Paris, Éditions du Rocher, 2005.

WATT, Adam, *Reading in Proust's À la recherche. 'Le délire de la lecture'*, Oxford, Oxford University Press,

2009.

-----, *Marcel Proust*, London, Reaktion Books, 2013.

----- (dir.), *Marcel Proust in Context*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

WINTON, Alison, *Proust's Additions. The Making of À la recherche du temps perdu*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977, 2 vol.

WOLITZ, Seth L., *The Proustian Community*, New York, New York University Press, 1971.

WRIGHT, Donald, *Du discours médical dans À la recherche du temps perdu. Science et souffrance*, Paris, Honoré Champion, 2007.

ZAGDANSKI, Stéphane, *Le Sexe de Proust*, Paris, Gallimard, 1994.

ZÉPHIR, Jacques, *La Personnalité humaine dans l'œuvre de Marcel Proust : essai de psychologie littéraire*, Paris, Lettres modernes, 1959.

ZIMA, Pierre, *L'Ambivalence romanesque. Proust, Kafka, Musil*, Paris, L'Harmattan, 2002.

### b) Articles et chapitres

ASAI, Yukio, « Note sur la *Race maudite de Sodome et Gomorrhe I* », *Études de langue et littérature françaises*, n° 45, 1991, p. 243-254.

AZAGURY, Yaelle, « Psychologie et portrait littéraire chez Proust », *Bulletin Marcel Proust*, n° 55, 2005, p. 63-77.

BARNES, Annie, « Le jardin de Marcel Proust », *Modern Language Review*, n° 64, 1969, p. 549-553.

BARTHES, Roland, « Une idée de recherche », dans *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p. 327-332.

BASTIDE, Roger, « Marcel Proust et le pilpoul », *Revue des vivants*, n° 5, mai 1928, p. 1077-1083.

BEM, Jeanne, « Le juif et l'homosexuel dans *À la recherche du temps perdu* », *Littérature*, n° 37, février 1980, p. 100-112.

BENHAÏM, André, « Visages d'étoiles. Scènes, masques et coups de théâtre de Marcel Proust », *Marcel Proust Aujourd'hui*, n° 4, 2006, p. 29-50.

BEN MUSTAPHA, Jamila, « Les échos de la loi biogénétique fondamentale dans la *Recherche* », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 39, 2009, p. 125-134.

## Bibliographie

- BRUN, Bernard, « Brouillons et brouillages : Proust et l'antisémitisme », *Littérature*, n° 70, 1988, p. 110-128.
- , « Sur quelques plaisanteries antisémites dans les manuscrits de rédaction de Proust », dans Bernard Brun et Juliette Hassine (dir.), *Marcel Proust 4 : « Proust au tournant des siècles. I »*, Caen, Lettres Modernes Minard, coll. « La Revue des lettres modernes », 2004, p. 41-52.
- , « À la recherche du *Contre Sainte-Beuve* », *Lettres françaises*, Universidade Estadual Paulista, vol. 10, n° 1, 2009, p. 11-21.
- CAIRNS, Lucille, « Homosexuality and Lesbianism in Proust's *Sodome et Gomorrhe* », *French Studies*, vol. 51, n° 1, 1997, p. 43-57.
- CARLSTON, Erin G., « Secret Dossiers : Sexuality, Race, and Treason in Proust and the Dreyfus Affair », *Modern Fiction Studies*, vol. 48, n° 4, hiver 2002, p. 937-968.
- CATTAUI, Georges, « Science et poésie chez Proust », *Médecine de France*, n° 101, 1958, p. 36-40.
- CHAUDIER, Stéphane, « Proust et l'antisémitisme », *La Revue des Livres*, n° 4, 5 avril 2008, URL : <http://www.revuedeslivres.fr/proust-et-lantisemitisme-stephane-chaudier/> (consulté le 4 mai 2012).
- CÔME, Bernard, « Portraits de Rachel », *Bulletin Marcel Proust*, n° 52, 2002, p. 55-60.
- COMPAGNON, Antoine, « La terre et les morts selon Proust », *Bulletin de la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray*, n° 39, 1989, p. 113-122.
- , « La Recherche du temps perdu de Marcel Proust », dans Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, t. III, *Les France*, vol. 2, *Traditions*, Paris, Gallimard, 1992, p. 927-967.
- , « Le “profil assyrien” ou l'antisémitisme qui n'ose pas dire son nom : les libéraux dans l'affaire Dreyfus », *Études de langue et littérature françaises*, n° 28, 1997, p. 132-150. URL : [http://www.college-de-france.fr/media/antoine-compagnon/UPL18794\\_7\\_A.Compagnon\\_Le\\_profil\\_assyrien.pdf](http://www.college-de-france.fr/media/antoine-compagnon/UPL18794_7_A.Compagnon_Le_profil_assyrien.pdf) (consulté le 30 janvier 2012).
- , « Le narrateur en procès », dans Bernard Brun (dir.), *Marcel Proust 2 : « Nouvelles directions de la recherche proustienne. I »*, Caen, Lettres Modernes Minard, coll. « La Revue des lettres modernes », 2000, p. 309-334.
- , « Proust dans le corps du texte », entretien avec Sven Ortoli, *Philosophie Magazine*, hors-série n°16, *Proust. À la recherche du temps perdu*, janvier-février 2013, p. 89-91.
- COUDERT, Raymonde, « Méduses proustiennes », dans *Le Travail des Lumières. Pour Georges Benrekassa*, Caroline Jacot Grapa, Nicole Jacques-Lefèvre, Yannik Séité, Carine Trévisan (dir.), Paris, Honoré Champion, 2002, p. 745-758.
- CROSSMAN WIMMERS, Inge, « Proust et Ricœur. Une lecture intertextuelle », dans Joseph Bami (dir.), *Marcel Proust 8 : « Lecteurs de Proust au XX<sup>e</sup> siècle et au début du XXI<sup>e</sup>. I »*, Caen, Lettres Modernes Minard,

coll. « La Revue des lettres modernes », 2010, p. 241-254.

DAUDET, Léon, « À propos d'un nouveau livre de Marcel Proust », *L'Action française*, 8 octobre 1920, p. 1.

DAUDET, Lucien, « Transpositions », *La Nouvelle Revue française. Hommage à Marcel Proust*, 10<sup>e</sup> année, n° 112, 1<sup>er</sup> janvier 1923, p. 48-51.

DIAMANT, Naomi, « Judaism, Homosexuality and Other Sign Systems in *À la recherche du temps perdu* », *Romanic Review*, vol. 82, n° 2, 1991, p. 179-192.

EELLS, Emily, « Proust "Ondrogyne" », dans Bernard Brun (dir.), *Marcel Proust 2 : « Nouvelles directions de la recherche proustienne. I »*, Caen, Lettres Modernes Minard, coll. « La Revue des lettres modernes », 2000, p. 335-350.

ERMAN, Michel, « Poétique du personnage proustien », *Poétique*, n° 124, 2000, p. 387-410.

FERNANDEZ, Ramon, « La vie sociale dans l'œuvre de Marcel Proust », dans Charles Daudet, *Répertoire des personnages dans À la recherche du temps perdu*, coll. « Les Cahiers Marcel Proust », n° 2, Paris, Gallimard, 1928, p. VII-XXIII.

FERRÉ, André, « Georges Colomb, dit Christophe, et Marcel Proust », *L'éducation nationale*, n° 3, 17 janvier 1957, p. 18-19.

FREEDMAN, J., « Coming out of the Jewish Closet with Marcel Proust », *GLQ : A Journal of Gay and Lesbian Studies*, vol. 7, n° 4, 2001, p. 521-551.

GUENETTE, Mark D., « Le Loup et le Narrateur : the Masking and Unmasking of Homosexuality in Proust's *À la recherche du temps perdu* », *Romanic Review*, vol. 80, n° 2, 1989, p. 229-246.

HASSINE, Juliette, « L'écriture du discours antisémite dans la *Recherche* et ses sources bibliques et gréco-romaines », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 21, 1990, p. 83-100.

HUGHES, Edward J., « Proustian Metamorphosis : The Art of Distortion in *À la recherche du temps perdu* », *The Modern Language Review*, vol. 94, n° 3, 1999, p. 660-672.

-----, « Textual and Tribal Assimilation : Representing Jewishness in *À la recherche du temps perdu* », dans Bryan Cheyette and Nadia Valman (dir.), *The Image of the Jew in European Liberal Culture, 1789-1914*, Londres, Vallentine Mitchell, 2004, p. 152-173.

HYDE, John K., « Proust, his Jews and his Jewishness », *The French Review*, vol. 39, n° 6, 1966, p. 837-848.

JALOUX, Edmond, « L'œuvre de Marcel Proust », *Les Écrits nouveaux*, janvier-février 1920, 3<sup>e</sup> année, n° 1, p. 101-107.

KOLB, Philip, « Une énigmatique métaphore », *Europe*, n° 496-497, août-septembre 1970, p. 141-151.

LERICHE, Françoise, « L'ornithologie mythique de Proust », *Bulletin Marcel Proust*, n° 38, 1988, p. 37-49.

-----, « Pour en finir avec “Marcel” et le “narrateur” : questions de narratologie proustienne », dans Bernard Brun (dir.), *Marcel Proust 2 : « Nouvelles directions de la recherche proustienne. 1 »*, Caen, Lettres Modernes Minard, 2000, coll. « La Revue des lettres modernes », p. 13-42.

-----, « Histoire littéraire et théorie de l'Évolution : Proust devant le “cas” Marguerite Audoux », dans Nathalie Mauriac Dyer (dir.), *Proust aux brouillons*, Paris, Brepols, 2011, p. 75-91.

LE ROUX, Aude, « La guêpe fouisseuse ou l'imaginaire entomologique de Proust », *Bulletin d'informations Proustiennes*, n° 31, 2000, p. 123-130.

LE ROUX-KIEKEN, Aude, « Quand botanique et stylistique se rencontrent », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 36, 2006, p. 57-67.

LYNN BALLETT, Thérèse, « Proust physiognomoniste », *Europe*, n° 496-497, août-septembre 1970, p. 129-139.

MAURIAC DYER, Nathalie, « Défense de Flaubert 1919-1922 », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 30, 1999, p. 29-48.

MAUROIS, André, « Attitude scientifique de Proust », *La Nouvelle Revue française. Hommage à Marcel Proust*, 10<sup>e</sup> année, n° 112, 1<sup>er</sup> janvier 1923, p. 162-165.

MEIN, Margaret, « Le thème de l'hérédité dans l'œuvre de Proust », *Europe*, n° 502-503, février-mars 1971, p. 83-99.

MIGUET, Marie, « Un épisode de *Sodome et Gomorrhe* : Madame de Surgis et ses fils, parthénogénèse et hermaphroditisme », *Bulletin de la Faculté de Lettres de Mulhouse*, n° 6, 1974, p. 51-57.

-----, « La neurasthénie entre science et fiction », *Bulletin des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray*, n° 40, 1990, p. 28-42.

-----, « Proust et Barrès », dans André Guyaux, Joseph Jurt, Robert Kopp (dir.), *Barrès : une tradition dans la modernité*, Paris, Honoré Champion, 1991, p. 287-306.

MIGUET-OLLAGNIER, Marie, « Adrien et Marcel Proust devant l'anthropologie et l'ethnologie », dans Marie Miguët-Ollagnier et Philippe Baron (dir.), *Littérature et médecine*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 1999, p. 185-195.

MORET, Pauline, « Proust et les idéologies politiques », *Acta Fabula*, vol. 14, n° 2, 2013, URL : <http://www.fabula.org/acta/document7584.php> (consulté le 4 mars 2013).

MULLER, Marcel, « *Sodome I* ou la naturalisation de Charlus », *Poétique*, n° 8, 1971, p. 470-478.

-----, « Étrangeté ou, si l'on veut, naturel », dans Tzvetan Todorov et Gérard Genette (dir.), *Recherche de Proust*, Paris, Éditions du Seuil, 1980, p. 55-67.

MURAKAMI, Yuji, « La méduse et le nid », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 43, 2013, p. 95-102.

MURPHY, Jonathan Paul, « Proust and Michelet : Intertextuality as Aegis », *French Studies*, vol. 53, n° 4, octobre 1999, p. 417-429.

O'BRIEN, Justin, « Albertine the Ambiguous : Notes on Proust's Transposition of Sexes », *Modern Language Association of America*, vol. 64, 1949, p. 933-952.

PASCO, Allan H., « Albertine's Equivocal Eyes », *Australian Journal of French studies*, vol. 5, n° 3, 1968, p. 257-262.

RIVIÈRE, Jacques, « Marcel Proust », *La Nouvelle Revue française*, 10<sup>e</sup> année, n° 111, 1<sup>er</sup> décembre 1922, p. 641-642.

SCHEHR, Lawrence R., « Rachel, quand du Seigneur », *L'Esprit créateur*, vol. 37, n° 4, 1997, p. 82-93.

SCHMID, Marion, « The Jewish Question in *La Recherche* in the Light of Nineteenth-Century Discourse on Race », *Neophilologus*, vol. 83, n° 1, janvier 1999, p. 33-49.

-----, « Ideology and Discourse in Proust : The Making of 'M. de Charlus pendant la guerre' », *The Modern Language Review*, vol. 94, n° 4, 1999, p. 961-977.

-----, « Apologie ou incrimination ? L'exposé sur "la race maudite" dans les manuscrits de Proust », *Genesis*, n° 25, 2005, p. 69-84.

-----, « La réception de Proust au Royaume-Uni », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 57, 2005, p. 313-327.

SIMON, Anne, « Proust et la superposition descriptive », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 25, 1994, p.151-166.

-----, « La même et pourtant autre », *Bulletin Marcel Proust*, n° 50, 2000, p. 128-140.

-----, « Proust lecteur de Maeterlinck », *Marcel Proust 4 : « Proust au tournant des siècles. I »*, Caen, Lettres Modernes Minard, 2004, coll. « La Revue des lettres modernes », p. 145-160.

-----, « Portrait de l'artiste en hibou : de l'usage anthropologique de la zoologie chez Proust », dans Roger Célestin et Eliane DalMolin (dir.), *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 9, n° 2, New York/Londres, Routledge, avril 2005, p. 139-150.

-----, « De l'histoire naturelle aux histoires surnaturelles : hybridités proustiennes », dans Lucile Desblache (dir.), *Hybrides et monstres : transgression et promesses des cultures contemporaines*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2012, p. 19-32.

-----, « Au zoo avec Marcel Proust. Création romanesque et point de vue zoologique », *Europe*, vol. 91, n° 1012-1013, 2013, p. 94-106.

SONNENFELD, Albert, « Marcel Proust : Antisemite ? », *The French Review*, vol. 62, n° 1, octobre 1988, p. 25-40, et n° 2, décembre 1988, p. 275-282.

SQUARZINA, Anna Isabella, « *Struggle for life* : un néologisme lutte pour la vie », *Neologica*, n° 5, 2011, p. 145-159.

SURPRENANT, Céline, « Darwin and Proust », dans Thomas F. Glick, Elinor Shaffer (dir.), *The Literary and Cultural Reception of Charles Darwin in Europe*, Londres, Bloomsbury, 2014, p. 431-457.

SWAHN, Sigbrit, « Textes naturalistes et roman proustien », dans Juliette Frolich (dir.), *Point de rencontre : le roman, actes du colloque international d'Oslo, 7-10 septembre 1994*, Oslo, Université d'Oslo, 1995, vol. 1, p. 59-72.

TON-THAT, Thanh-Van, « Faune et flore proustiennes : métaphores et métamorphoses dans *Sodome et Gomorrhe* », *Littératures*, n° 43, 2000, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, p. 143-152.

VAN PRAAG, Siegfried E., « Marcel Proust : témoin du Judaïsme déjudaïsé », *Revue juive de Genève*, n° 48, mai 1937, p. 338-347 ; n° 49, juin 1937, p. 388-393 ; n° 50, juillet 1937, p. 446-454.

VETTARD, Camille, « Proust et Einstein », *La Nouvelle Revue française*, 9<sup>e</sup> année, n° 107, 1<sup>er</sup> août 1922, p. 246-252.

VIAL, Hélène, « “Hélas ! Albertine était plusieurs personnes” : métamorphoses et possession dans *La Prisonnière* », *Bulletin Marcel Proust*, n° 48, 1998, p. 94-105.

VIERS, Rina, « Évolution et sexualité des plantes dans *Sodome et Gomorrhe* », *Europe*, n° 502-503, 1971, p. 100-113.

VIRTANEN, Reino, « Proust's Metaphors from the Natural and the Exact Sciences », *PMLA*, vol. 69, n° 5, 1954, p. 1038-1059.

WADA, Eri, « Proust et *La Juive* de Fromental Halévy – à propos des discours antisémites dans *À la recherche du temps perdu* », dans Bernard Brun, Masafumi Oguro, Kazuyoshi Yoshikawa (dir.), *Marcel Proust 6 : « Proust sans frontières. I »*, Caen, Lettres Modernes Minard, coll. « La Revue des lettres modernes », 2007, p. 199-213.

WEBER, Samuel M., « The Madrepore », *Modern Language Notes*, vol. 87, n° 7, 1972, p. 915-961.

YOSHIDA, Jo, « La question de l'hérédité chez Marcel Proust. Une comparaison avec le système de Zola », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 27, 1996, p. 79-89.

### c) Thèses et mémoires non publiés

ARAMA, Fanny, « Le traitement de l'identité juive dans l'œuvre de Marcel Proust », mémoire de Master 1, sous la direction de Sophie Basch, Université Paris-IV, 2008.

MORET, Pauline, « Visages dans *À la recherche du temps perdu* », mémoire de Master 2, sous la direction de

Jean-François Louette, Université Paris-IV, 2011.

MURAKAMI, Yuji, résumé de thèse, « L'affaire Dreyfus dans l'œuvre de Marcel Proust », thèse de doctorat, sous la direction d'Antoine Compagnon, Université Paris-Sorbonne, 2012.

VIERS, Rina, « Le thème des fleurs dans *Du côté de chez Swann* de Marcel Proust », mémoire de maîtrise, sous la direction de R. Thenen, Université Hébraïque de Jérusalem, 1971.

### d) Usuels

BOUILLAGUET, Annick et ROGERS, Brian G. (dir.), *Dictionnaire Marcel Proust*, Paris, Honoré Champion, 2004.

BRUNET, Étienne, *Le Vocabulaire de Proust*, Genève, Slatkine, Paris, Honoré Champion, 1983, 3 vol.

CELLY, Raoul, *Répertoire des thèmes de Marcel Proust*, Paris, Gallimard, 1935.

GRAHAM, Victor E., *Bibliographie des études sur Marcel Proust et son œuvre*, Genève, Droz, 1976.

KRAWITZ, Henry, *A Post-Symbolist Bibliography*, Metuchen, N.J., Scarecrow Press, 1973.

NEWMAN-GORDON, Pauline, *Dictionnaire des idées dans l'œuvre de Marcel Proust*, La Haye, Mouton&Co, 1968.

STOCK, Janet, *Marcel Proust : A Reference Guide*, Boston, G. K. Hall, 1991.

TAYLOR, Elizabeth Russel, *Marcel Proust and his context : A Critical Bibliography of English Language and Scholarship*, New York/Londres, Garland, 1981.

WADIA, Akio, *Index général des cahiers de brouillon de Marcel Proust*, Osaka, Matsumokotobo, 2009.

YOSHIKAWA, Kazuyoshi (dir.), *Index général de la correspondance de Marcel Proust d'après l'édition de Philip Kolb*, Kyoto, Presses de l'Université de Kyoto, 1998.

### III. Références critiques et littéraires – avant 1930

#### a) Textes naturalistes, médicaux et racialistes

AGASSIZ, Louis, NOTT, Josiah, GLIDDON, George, USHER, William, PATTERSON, Henry, *Types of Mankind*, Philadelphie, Lippincott, Grambo & Co, 1854.

ARISTOTE, *Histoire des animaux*, Paris, Les Belles Lettres, 1968.

BONNIER, Gaston, SEIGNETTE, Adrien, *Éléments usuels des sciences physiques et naturelles. Cours supérieur*, Paris, Dupont, 1885.

BUFFON, Georges Louis Leclerc de, *Histoire naturelle, générale, particulière*, Paris, Imprimerie Royale, 1749-1804.

-----, *Discours de réception à l'Académie française*, également connu sous le nom de « Discours sur le style », 25 août 1753.

*Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, Paris, Masson.

COLOMB, Georges, *Sciences naturelles*, Paris, Armand Colin, 1923.

DARWIN, Charles, *The Origin of Species* [1859], Londres, Harper Collins, 2011.

-----, *De l'origine des espèces par sélection naturelle ou des lois de transformation des êtres organisés* [1859], trad. et préfacé par Clémence Royer, 3<sup>e</sup> édition, Paris, Guillaumin et Masson, 1870.

-----, *De la fécondation des orchidées par les insectes et des bons résultats du croisement* [1862], trad. L. Rérolle, Paris, Reinwald, 1870.

-----, *The Descent of Man, and selection in Relation to Sex* [1871], Londres, Wordsworth Editions, 2013.

-----, *Les Mouvements et les habitudes des plantes grimpanes* [1875], trad. Richard Gordon à partir de la 2<sup>e</sup> édition, Paris, Reinwald, 1877.

-----, *Des effets de la fécondation croisée et de la fécondation directe dans le règne végétal* [1876], trad. Heckel, Paris, Reinwald, 1877.

-----, *Des différentes formes de fleurs dans les plantes de la même espèce* [1877], trad. Heckel, préface d'Amédée Coutance, Paris, Reinwald, 1878.

DELLA PORTA, Giambattista, *Phytognomonica* [1583], Francfort, Hoffmann, 1608.

DESMOULINS, Antoine, *Histoire naturelle des races humaines du Nord-Est de l'Europe, de l'Asie boréale et*

*orientale, et de l'Afrique australe*, Paris, Méquignon-Marvis, 1826.

DRUMONT, Édouard, *La France juive*, Paris, Marpon & Flammarion, 1886.

EDWARDS, William Frédéric, *Des caractères physiologiques des races humaines considérés dans leurs rapports avec l'histoire. Lettre à M. Amédée Thierry*, Paris, Dondey-Dupré, 1841.

ELLIS, Havelock, *Études de psychologie sexuelle. II. L'inversion sexuelle* [1897], trad. A. Van Gennep, Paris, Mercure de France, 1909.

FABRE, Jean-Henri, *Souvenirs entomologiques. Études sur l'instinct et les mœurs des insectes*, Paris, Delagrave, 1879-1907, 10 vol.

FOCILLON, Adolphe, *Leçons primaires de sciences physiques et naturelles*, 3<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Paris, Lecène & Oudin, 1888.

GOBINEAU, Arthur de, *Essai sur l'inégalité des races humaines* [1854], Paris, Firmin-Didot, 1940.

HAECKEL, Ernst, *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles* [1868], trad. Ch. Letourneau, Paris, Reinwald, 1877.

-----, *Kunstformen der Natur* [1899-1904], Wiesbaden, Marix Verlag, 2004.

HIRSCHFELD, Magnus, *Les Homosexuels de Berlin : le troisième sexe* [1904], Lille, Association GKC, 1990.

-----, *Anomalies et perversions sexuelles* [1916-1920], trad. Anne-Catherine Stier, Paris, L'Harmattan, 2007.

KRAFFT-EBING, Richard von, *Psychopathia sexualis* [1886], édition refondue par Albert Moll, trad. René Lobstein, Paris, Pocket, 1999, 3 vol.

LAMARCK, Jean-Baptiste de, *Philosophie zoologique*, Paris, Dentu, 1804, 2 vol.

LATHAM, Robert G., *The Natural History of the Varieties of Man*, Londres, John Van Voorts, 1850.

LAUPTS, Dr (pseudonyme de Georges Saint-Paul), *Tares et poisons. Perversion et perversités sexuelles*, préfacé par Émile Zola, Paris, Carré, 1896.

LEGOYT, Alfred, *De la vitalité de la race juive en Europe*, Paris/Strasbourg, Veuve Berger-Levrault et fils, 1865.

-----, *De certaines immunités biostatiques de la race juive*, préfacé par J. Carvallo, Paris, Alliance Israélite universelle, 1868.

LINNÉ, Carl von, *Systema Naturae* [1735], Paris, Michel-Antoine David, 1744.

LUCAS, Prosper, *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux*, Paris, Baillière, 1847-1850, 2 vol.

## Bibliographie

MENDEL, Gregor, *Versuche über Pflanzenhybriden, oder Die Entdeckung der Vererbungsregeln* [1901], Siegfried Kluge (dir.), Leipzig, Ernst Klett Verlag, 1999.

METCHNIKOFF, Élie, *Études sur la nature humaine. Essai de philosophie optimiste*, Paris, Masson, 1903.

MORTON, Samuel G., *Crania Americana ; or a Comparative View of the Skulls of Various Aboriginal Nations of North and South America*, Philadelphie/Londres, Dobson-Simpkin-Marshall & Co, 1839.

PROUST, Adrien, *Traité d'hygiène* [1877], 3<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Paris, Masson, 1902.

QUATREFAGES, Armand de, *L'Unité de l'espèce humaine*, Paris, Hachette, 1861.

-----, *Charles Darwin et ses précurseurs français*, Paris, Baillière, 1870.

-----, *Histoire générale des races humaines*, Paris, Hennuyer, 1887.

RAFFALOVICH, Marc-André, *Uranisme et unisexualité. Étude sur différentes manifestations de l'instinct sexuel*, Paris, Masson, 1896.

REGNARD, Albert, *Aryens et sémites. Le bilan du judaïsme et du christianisme*, Paris, Dentu, 1890.

REINACH, Salomon, « La prétendue race juive », *La Revue des Études juives*, t. 47, n° 94, Paris, Durlacher, p. I-XIV.

RIBOT, Théodule, *L'Hérédité : étude psychologique sur ses phénomènes, ses lois, ses causes, et ses conséquences*, Paris, Librairie philosophique de Ladrangé, 1873.

SOURY, Jules, *Le Système nerveux central. Structures et fonctions. Une histoire critique des théories et des doctrines*, Paris, Carré et Naud, 1899, 2 vol.

-----, *Ma Vie. Campagne nationaliste 1899-1901*, Paris, Plon, 1902.

-----, « Vers la vérité historique sur l'annotation du bordereau par l'empereur allemand », *La Libre Parole*, 16 août 1906, p. 1-2.

SPENCER, Herbert, *Principles of Biology*, Londres, Williams & Norgate, 1864.

THOINOT, L., *Attentats aux mœurs et perversions du sens génital*, Paris, Doin, 1898.

ULRICH, Karl Heinrich, *Memnon. Die Geschlechtsnatur des mannliebenden Urnings*, Schleiz, C. Hübscher'sche Buchhandlung, 1868.

WEIL, Isidore, « La caractéristique d'Israël », *L'Univers Israélite*, XVI<sup>e</sup> année, 16 janvier 1890, p. 259-262, 1<sup>er</sup> février 1890, p. 294-296, 1<sup>er</sup> mars, p. 360-363, 16 mars, p. 387-391, 1<sup>er</sup> mai, p. 505-509, 16 juin, p. 600-603, 1<sup>er</sup> juillet, p. 630-631.

WEININGER, Otto, *Sexe et caractère* [1903], trad. Daniel Renaud, préface de Roland Jaccard, Lausanne, L'Âge d'homme, 1975.

### b) Textes littéraires et de critique littéraire

AUDOUX, Marguerite, *Marie-Claire*, Paris, Fasquelle, 1910.

BALZAC, Honoré de, *L'Œuvre de Balzac*, Albert Béguin et Jean Ducourneau (dir.), Paris, Le club français du livre, 1964-1967, 16 vol.

BARRÈS, Maurice, *Du sang, de la volupté et de la mort*, Paris, Charpentier & Fasquelle, 1894.

-----, *Les Déracinés* [1897], préface de Jean Borie, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1988.

-----, *Scènes et doctrines du nationalisme*, Paris, Juven, 1902.

-----, *Mes Cahiers 1896-1923*, présentés par Guy Dupré, Paris, Plon, 1994.

-----, *Romans et voyages*, Vital Rambaud (dir.), préface d'Éric Roussel, Paris, Robert Laffont, 1994, 2 vol.

BAUDELAIRE, Charles, *Les Fleurs du mal* [1857], Paris, Flammarion, 1991.

BOILEAU, Nicolas, *Art poétique* [1674], Paris, Hachette, 1881.

BOURGET, Paul, *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*, Paris, Lemerre, 1886.

-----, *Mensonges*, Paris, Lemerre, 1887.

-----, *Le Disciple*, Paris, Lemerre, 1889.

-----, *Physiologie de l'amour moderne*, Paris, Lemerre, 1891.

-----, *Cosmopolis* [1892], Paris, Lemerre, 1894.

-----, *L'Étape*, Paris, Plon-Nourrit, 1902.

BRUNETIÈRE, Ferdinand, *L'Évolution des genres dans l'histoire de la littérature : leçons professées à l'École normale supérieure* [1890], 6<sup>e</sup> édition, Paris, Hachette, 1914.

DAUDET, Alphonse, *L'Immortel. Mœurs parisiennes*, Paris, Lemerre, 1888.

DAUDET, Léon, *Les Morticoles*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1894.

DIDEROT, Denis, *Le Rêve de D'Alembert* [1769], dans *Œuvres complètes de Diderot*, Jules Assézat (dir.), Paris, Garnier, 1875-1877.

DONNAY, Maurice, *Le Retour de Jérusalem*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1904.

DUBARRY, Armand, *Les Invertis (Le Vice allemand)*, Paris, Chamuel, 1896.

ELIOT, George, *The Mill on the Floss* [1860], Carol Christ (dir.), New York/Londres, Norton & Company,

1994.

-----, *Middlemarch* [1871-1872], Londres, Macmillan, 1992.

FLAUBERT, Gustave, *Bouvard et Pécuchet*, Paris, Lemerre, 1881.

-----, *Dictionnaire des idées reçues* [1913], Paris, Éditions Mille et une nuits, 1994.

GAUTIER, Théophile, *Mademoiselle de Maupin*, dans *Romans, contes et nouvelles*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », vol. 1, 2002.

GIDE, André, *Corydon*, Paris, NRF Gallimard, 1925.

GONCOURT, Edmond et Jules de, *Manette Salomon* [1867], Paris, Lacroix et Verboeckhoven, 1868, 2 vol.

-----, *Journal. Mémoires de la vie littéraire* [1887, 1<sup>ère</sup> publication partielle ; 1956, 1<sup>ère</sup> publication complète chez Fasquelle et Flammarion], Paris, Robert Laffont, 2004, 3 vol.

GOURMONT, Remy de, *Physique de l'amour. Essai sur l'instinct sexuel* [1903], Paris, Les Éditions 1900, 1989.

KAFKA, Franz, *La Métamorphose/Die Verwandlung* [1915], trad. Jean-Jacques Riu, édition bilingue, Saint-Lambert-des-Bois, Franc-Dire, 1988.

LA FONTAINE, Jean de, *Fables* [1668-1694], Paris, Nepveu & de Bure, 1926.

MAETERLINCK, Maurice, *La Vie des abeilles* [1901], Paris, Georges Crès, 1922.

-----, *L'Intelligence des fleurs*, Paris, Fasquelle, 1907.

-----, *La Vie des termites* [1926], Paris, Bibliothèque Charpentier, 1927.

-----, *La Vie des fourmis* [1930], Paris, Charpentier-Fasquelle, 1950.

MARTIN DU GARD, Roger, *Jean Barois* [1913], Paris, Gallimard, 2003.

MICHELET, Jules, *L'Oiseau* [1856], Paris, Hachette, 1858.

-----, *L'Insecte* [1858], Paris, Hachette, 1890.

-----, *La Mer* [1861], Paris, Michel Lévy, 1875.

OVIDE, *Les Métamorphoses*, trad. Danièle Robert, Paris, Actes Sud, 2001.

RACINE, Jean, *Phèdre* [1677], dans *Théâtre complet*, Jacques Moral et Alain Viala (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2010.

SAINTE-BEUVE, Charles, *Port-Royal* [1840-1859], 3<sup>e</sup> édition, Paris, Hachette, 1867, 7 vol.

TAINÉ, Hippolyte, *Histoire de la littérature anglaise* [1864], 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Paris, Hachette,

1866, 5 vol.

VANDÉREM, Fernand, *Le Miroir des lettres*, Paris, Flammarion, 1922, 4<sup>e</sup> série.

VERNE, Jules, *Vingt mille lieues sous les mers* [1869-1870], Paris, Hetzel, 1871.

### c) Essais et textes philosophiques

BENDA, Julien, *La Trahison des clercs*, Paris, Grasset, 1927.

BERGSON, Henri, *L'Évolution créatrice* [1907], Paris, Presses Universitaires de France, 1991.

GOLDSMITH, Marie, *La Psychologie comparée*, Paris, Alfred Costes, 1927.

HAUSER, Lionel, *Les Trois Leviers du monde nouveau : compétence, probité, altruisme. Essai de reconstruction sociale*, Paris, Émile Nourry, 1918. Nous n'avons pas pu consulter cet ouvrage.

KANT, Emmanuel, *Critique de la raison pure* [1781], trad. A. Tremesaygues et B. Pacaud, préface de A. Hannequin, Paris, Félix Alcan, 1905.

LEROY-BEAULIEU, Anatole, *Israël chez les nations*, Paris, Calmann Lévy, 1893.

SCHILLER, Friedrich, *On the Aesthetic Education of Man in a series of letters* [1794], trad. Elizabeth Wilkinson et L. A. Willoughby, Oxford, Clarendon Press, 1967.

SCHOPENHAUER, Arthur, *De la volonté dans la nature* [1819], trad. Édouard Sans, Paris, Presses Universitaires de France, 1969.

LESSING, Théodore, *La Haine de soi. Le refus d'être juif* [1930], trad. Maurice-Ruben Hayoun, Paris, Berg International Éditeurs, 2001.

PLATON, *Le Banquet*, trad. Paul Vicaire [1989], Paris, Les Belles Lettres, 1992.

### d) Textes historiques et biographiques

BOURGET, Paul, « Charles de Spoelberch de Lovenjoul », *Le Figaro*, dimanche 7 juillet 1907, p. 1.

DAUDET, Léon, « Le drame de Jules Soury », *L'Action française*, n° 33, 2 février 1939, p. 1-2.

DREYFUS, Robert, *La Vie et les prophéties du comte de Gobineau*, Paris, Cahiers de la Quinzaine, 1905.

LAZARE, Bernard, *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, Paris, Léon Chailley, 1894.

MICHELET, Jules, *Histoire de France* [1833-1843], Paris, Lacroix et Compagnie, 1880.

REINACH, Joseph, *Histoire de l'affaire Dreyfus*, Paris, Éditions de la Revue Blanche, puis Fasquelle, 1901-1911.

RENAN, Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Paris, Calmann-Lévy, 1882.

SEPET, Marius, « Jules Soury », dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. 76, 1915, p. 455-456.

VETTARD, Camille, « Maurice Barrès et Jules Soury », *Mercure de France*, t. 170, n° 618, 15 mars 1924, p. 685-695.

W., « J.-H. Fabre », *Le Figaro*, 12 octobre 1915, 61<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 285, p. 1.

### e) Autres

COMPAYRÉ, Gabriel, *Organisation pédagogique et législation des écoles primaires (pédagogie pratique et administration scolaire)*, Paris, Delaplane, 1890.

*Psst !...*, 20 août 1898.

RENAN, Ernest, *Correspondance 1845-1892*, dans *Œuvres complètes*, t. X, Paris, Calmann-Lévy, 1961.

## IV. Références critiques et littéraires – après 1930

### a) Ouvrages

AMOSSY, Ruth, *La Présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010.

ARENDT, Hannah, *The Origins of Totalitarianism*, Orlando, Harcourt, 1968.

AUGSTEIN, Hannah F., *Race. The Origins of an Idea, 1760-1850*, Bristol, Thoemmes Press, 1996.

BALIBAR, Étienne, WALLERSTEIN, Immanuel, *Race, nation, classe. Les Identités ambiguës* [1988], Paris, Éditions La Découverte, 1997.

BANTON, Michael, *Racial Theories*, 2<sup>e</sup> édition, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

BATAILLE, Georges, *La Littérature et le Mal*, Paris, Gallimard, 1957.

- BEAUVOIR, Simone de, *Le Deuxième Sexe* [1949], Paris, Gallimard, 1976.
- BEER, Gillian, *Darwin's Plots : Evolutionary Narrative in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction* [1983], Cambridge, Cambridge University Press, 2000.
- BERMAN, Jessica, *Modernist Fiction, Cosmopolitanism, and the Politics of Community*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.
- BERSANI, Leo, *Homos*, Cambridge MA/Londres, Harvard University Press, 1995.
- BIRNBAUM, Pierre, *Anti-Semitism in France. A Political History from Léon Blum to the Present* [1988], trad. Miriam Kochan, Oxford/Cambridge, Blackwell, 1992.
- , *La France imaginée. Déclin des rêves unitaires ?* [1998], Paris, Gallimard, 2003.
- BLANCKAERT, Claude, *De la race à l'évolution. Paul Broca et l'anthropologie française (1850-1900)*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- BORDERIE, Régine, *Balzac peintre de corps : la Comédie humaine et le sens du détail*, Paris, Sedes, 2002.
- BORIE, Jean, *Mythologies de l'hérédité au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Galilée, 1981.
- BROOKS, Peter, *Body Work : Objects of Desire in Modern Narrative*, Cambridge, Harvard University Press, 1993.
- BRUNEL, Pierre, *Le Mythe de la métamorphose*, Paris, José Corti, 2003.
- BUTLER, Judith, *Trouble dans le genre. Le Féminisme et la subversion de l'identité* [1990], trad. Cynthia Kraus, Paris, Éditions La Découverte, 2005.
- CALARCO, Matthew, *Zoographies : the question of the animal from Heidegger to Derrida*, New York, Columbia University Press, 2008.
- CARADEC, François, *Christophe*, Paris, Pierre Horay, 1981.
- CARROLL, David, *French Literary Fascism. Nationalism, Anti-Semitism, and the Ideology of Culture*, Princeton, Princeton University Press, 1994.
- CARROLL, Joseph, *Literary Darwinism. Evolution, Human Nature, and Literature*, New York/Londres, Routledge, 2004.
- CLARK, Linda L., *Social Darwinism in France*, Alabama, The University of Alabama Press, 1984.
- CLERMONT, Philippe, *Darwinisme et littérature de science-fiction*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- COLETTE, Sidonie-Gabrielle, *Le Pur et l'impur*, Paris, Hachette, 1941.
- CONRY, Yvette, *L'Introduction du darwinisme en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin, 1974.

- CORSI, Pietro, GAYON, Jean, GOHAU, Gabriel, TIRARD, Stéphane (dir.), *Lamarck, philosophe de la nature*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006.
- CUMMINGS, Michael R., *Human Heredity : Principles and Issues*, Pacific Grove, Brooks/Cole, 2003.
- CURTIUS, Ernst Robert, *Essai sur la France*, Paris, Grasset, 1932.
- DE MAN, Paul, *Blindness and Insight. Essays in the Rhetoric of Contemporary Criticism*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1983.
- DÉTREZ, Christine, *La Construction sociale du corps*, Paris, Éditions du Seuil, 2002.
- DOMURAT DREGER, Alice, *Hermaphrodites and the medical invention of sex*, Londres, Harvard University Press, 1998.
- EFRON, John M., *Defenders of the Race. Jewish Doctors and Race Science in Fin-de-Siècle Europe*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1994.
- EISENZWEIG, Uri, *Naissance littéraire du fascisme*, Paris, Éditions du Seuil, 2013.
- ELIADE, Mircea, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1988.
- ELIAS, Norbert, *La Civilisation des mœurs* [1939], trad. Pierre Kamnitzer, Paris, Pocket, 1973.
- ENGELS, Eve-Marie, GLICK, Thomas F. (dir.), *The Reception of Charles Darwin in Europe*, Londres, Continuum, 2008, 2 vol.
- ERMAN, Michel, *Poétique du personnage de roman*, Paris, Ellipses, 2006.
- EVANS, Martha Noel, *Fits and Starts. A Genealogy of Hysteria in Modern France*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 1991.
- FABER, Paul Lawrence, *Finding Order in Nature. The Naturalist Tradition from Linnaeus to E. O. Wilson*, Baltimore/Londres, The John Hopkins University Press, 2000.
- FINKIELKRAUT, Alain, SLOTERDIJK, Peter, *Les Battements du monde*, Paris, Pauvert, 2003.
- FONDANÈCHE, Daniel, *La Littérature d'imagination scientifique*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2012.
- FORIEN de ROCHESNARD, Jean, *Les Signes distinctifs des Juifs*, Colombes, 1983 (sans nom d'édition).
- FOUCAULT, Michel, *Les Mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966.
- , *Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1976-1984, 3 vol.
- FOURNIER, Éric, *La « belle Juive ». D'Ivanhoé à la Shoah*, Paris, Champ Vallon, 2012.
- GADDA, Carlo Emilio, *Saggi, giornali, favole e altri scritti I (Opere di Carlo Emilio Gadda III)*, Milano, Garzanti, 1991.

- GIDE, André, *Journal 1889-1939*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1948.
- , *Essais critiques*, Pierre Masson (dir.), Paris, Gallimard, 1999.
- GILMAN, Sander L., *Jewish Self-Hatred. Anti-Semitism and the Hidden Language of the Jews*, Baltimore/Londres, The John Hopkins University Press, 1986.
- , *The Jew's Body*, New York/Londres, Routledge, 1991.
- GLAUDES, Pierre, REUTER, Yves, *Le Personnage*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1998.
- GOFFMAN, Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne* [1959], Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1973.
- , *Façons de parler* [1981], Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1987.
- GOULD, Stephen Jay, *Ontogeny and Phylogeny*, The Belknap Press of Harvard University Press, Londres, 1977.
- , *The Mismeasure of Man* [1981], New York/Londres, Norton & Co., 1996.
- , *Quand les poules auront des dents. Réflexions sur l'histoire naturelle* [1983], Paris, Éditions du Seuil, 1991.
- , *Le Sourire du flamant rose. Réflexions sur l'histoire naturelle* [1985], Paris, Éditions du Seuil, 1988.
- GUIRAL, Pierre, TEMIME, Émile (dir.), *L'Idée de race dans la politique française contemporaine*, Paris, CNRS, 1977.
- HAHN, Reynaldo, *Notes (journal d'un musicien)*, Paris, Plon, 1933.
- HART, Mitchell B. (dir.), *Jews & Race. Writings on Identity and Difference, 1880-1940*, Waltham Brandeis University Press, 2011.
- HESSE, Mary B., *Models and Analogies in Science*, Londres/New York, Sheed & Ward, 1963.
- JARDINE, Nicholas, SECORD, Anne, SPARY, Emma (dir.), *Cultures of Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.
- KAUFMANN, Jean-Claude, *L'Invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin/SEJER, 2004.
- KLEIN, Luce A., *Portrait de la Juive dans la littérature française*, Paris, Nizet, 1970.
- KOHN, David, *The Darwinian Heritage*, Princeton, Princeton University Press, 1985.
- KRISTEVA, Julia, *Sèmeiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Éditions du Seuil, 1969.
- KRTIZMAN, Lawrence (dir.), *The Columbia History of Twentieth-Century French Thought*, New York,

Columbia University Press, 2006.

LAKOFF, George, JOHNSON, Mark, *Metaphors We Live By*, Chicago/Londres, The University of Chicago Press, 1980.

LALAND, Kevin, BROWN, Gillian, *Sense and Nonsense. Evolutionary Perspectives on Human Behaviour* [2002], Oxford, Oxford University Press, 2011.

LARSON, James L., *Interpreting Nature. The Science of Living Form from Linnaeus to Kant*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 1994.

LEHRMANN, Charles, *L'Élément juif dans la littérature française*, Paris, Albin Michel, 1961, 2 vol.

LE RIDER, Jacques, *Le Cas Otto Weininger. Racines de l'antiféminisme et de l'antisémitisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1982.

LETISSIER, Georges, PRUM, Michel (dir.), *L'Héritage de Charles Darwin dans les cultures européennes*, Paris, L'Harmattan, 2011.

LÉVI-STRAUSS, Claude, *Race et Histoire* [1952], Paris, Denoël, 1987.

LEVINE, George (dir.), *One Culture : Essays in Science and Literature*, Madison, University of Wisconsin Press, 1987.

-----, *Darwin and the Novelists : Patterns of Science in Victorian Fiction* [1988], Chicago, University of Chicago Press, 1991.

LEWIS, Pericles, *Modernism, Nationalism, and the Novel*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

MACÉ, Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2011.

MANCINI, Elena, *Magnus Hirschfeld and the Quest for Sexual Freedom. A History of the First International Sexual Freedom Movement*, New York, Palgrave Macmillan, 2010.

MARCHAL, Hughes (dir.), *Muses et ptérodactyles. La poésie de la science de Chénier à Rimbaud*, Paris, Éditions du Seuil, 2013.

MARRUS, Michael, *The Politics of Assimilation. The French Jewish Community at the Time of the Dreyfus Affair*, Oxford, Clarendon Press, 1971.

MATTIUSSI, Laurent, *Fictions de l'ipséité, essai sur l'invention narrative de soi (Beckett, Hesse, Kafka, Musil, Proust, Woolf)*, Genève, Droz, 2002.

MAURIAC, François, *Le Romancier et ses personnages*, Paris, Correa, 1933.

MAYR, Ernst, *The Growth of Biological Thought. Diversity, Evolution, and Inheritance*, Cambridge MA/Londres, The Belknap Press of Harvard University Press, 1982.

## Bibliographie

- MEIZOZ, Jérôme, *Postures littéraires, Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine, 2007.
- MERRICK, Jeffrey, SIBALIS, Michael (dir.), *Homosexuality in French History and Culture*, New York, The Haworth Press, 2001.
- MEYERS, Jeffrey, *Homosexuality and Literature 1890-1930*, Londres, The Athlone Press, 1977.
- MONNEYRON, Frédéric, SIARY, Gérard, *L'Idée de race. Histoire d'une fiction*, Paris, Berg International Éditeurs, 2012.
- MORAND, Paul, *L'Eau sous les ponts*, Paris, Grasset, 1954.
- MORTON, Peter, *The Vital Science : Biology and the Literary Imagination, 1860-1900*, Londres, George Allen & Unwin, 1984.
- NOIRIEL, Gérard, *Immigration, antisémitisme et racisme en France (XIX-XX<sup>e</sup> siècles), Discours publics, humiliations privées*, Paris, Fayard, 2007.
- PEREC, Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Denoël, 1975.
- , *Penser/Classer*, Paris, Hachette, 1985.
- POIRIER, Jacques (dir.), *L'Animal littéraire : des animaux et des mots*, Dijon, Presses Universitaires de Dijon, 2010.
- PREECE, Julian (dir.), *The Cambridge Companion to Kafka*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
- PROCHIANZ, Alain (dir.), *Darwin : 200 ans*, Paris, Odile Jacob, 2010.
- RAFFLES, Hugh, *Insectopedia*, New York, Vintage Books, 2010.
- RANDALL, Earle Stanley, *The Jewish Character in the French Novel 1870-1914*, thèse doctorale présentée en 1939 à l'Université de Harvard (publiée en 1941 chez George Banta).
- REVEL, Émile, *J.-H. Fabre, l'Homère des insectes*, Paris, Delagrave, 1951.
- RICHARDS, Robert J., *The Tragic Sense of Life. Ernst Haeckel and the Struggle over Evolutionary Thought*, Chicago, University of Chicago Press, 2008.
- RICŒUR, Paul, *Temps et récit*, t. 3, *Le Temps raconté*, Paris, Éditions du Seuil, 1985.
- , *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.
- RIFFATERRE, Michael, *La Production du texte*, Paris, Éditions du Seuil, 1979.
- ROSE, Steven, LEWONTIN, Richard, KAMIN, Leon, *Not in Our Genes : Biology, Ideology, and Human Nature*, Londres, Penguin Books, 1984.
- ROSSET, Clément, *Loin de moi. Étude sur l'identité*, Paris, Éditions de Minuit, 1999.

- ROUSSET, Jean, *Forme et signification*, Paris, José Corti, 1963.
- RYAN, Frank, *The Mystery of Metamorphosis : a scientific detective story*, White River Junction, Chelsea Green Publishing, 2011.
- SAID, Edward, *Orientalism* [1978], Londres, Penguin Books, 2003.
- SAMUELS, Maurice, *Inventing the Israelite. Jewish Fiction in Nineteenth-Century France*, Stanford, Stanford University Press, 2010.
- SARTRE, Jean-Paul, *Réflexions sur la question juive*, Paris, Gallimard, 1954.
- SAUL, Nicholas, JAMES, Simon J. (dir.), *The Evolution of Literature. Legacies of Darwin in European Cultures*, Amsterdam, Rodopi, 2011.
- SCHLANGER, Judith E., *Les Métaphores de l'organisme*, Paris, Vrin, 1971.
- SHAFFER, Elinor (dir.), *The Third Culture : Literature and Science*, Berlin/New York, W. de Gruyter, 1998.
- SIRINELLI, Jean-François, *Intellectuels et passions françaises*, Paris, Gallimard, 1996.
- SNOW, Charles, *The Two Cultures and The Scientific Revolution* [1959], édition augmentée, Cambridge, Cambridge University Press, 1964.
- SNYDER, Louis, *The Idea of Racialism. Its Meaning and History*, Princeton, D. Van Nostrand Company, Inc., 1962.
- SOKAL, Alan, BRICMONT, Jean (dir.), *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997.
- STERNHELL, Zeev, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, Armand Colin, 1972.
- , *La Droite révolutionnaire 1885-1914. Les origines françaises du fascisme* [1977], Paris, Gallimard, 1997.
- TAGUIEFF, Pierre-André, *La Couleur et le Sang. Doctrines racistes à la française*, Paris, Fayard, 2002.
- TODD, Emmanuel, LE BRAS, Hervé, *L'Invention de la France. Atlas anthropologique et politique*, Paris, NRF, 2012.
- TORT, Patrick (dir.), *Darwinisme et société*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.
- VANNIER, Bertrand, *L'Inscription du corps. Pour une sémiotique du portrait balzacien*, Paris, Klincksieck, 1972.
- VERCORS, *Les Animaux dénaturés* [1952], Paris, Albin Michel, 1994.
- VIGNAIS, Pierre, *La Biologie des origines à nos jours. Une histoire des idées et des hommes*, Grenoble, EDP Sciences, 2001.

WEIKART, Richard, *From Darwin to Hitler. Evolutionary Ethics, Eugenics, and Racism in Germany*, New York, Palgrave Macmillan, 2006.

WHITWORTH, Michael H., *Einstein's Wake. Relativity, Metaphor, and Modernist Literature*, Oxford, Oxford University Press, 2001.

WILSON, Stephen, *Ideology and Experience : Antisemitism in France at the Time of the Dreyfus Affair*, Londres/Toronto, Associated University Press, 1982.

WINOCK, Michel, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.

-----, *La France et les juifs de 1789 à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 2004.

YOUNG, Julian, *Schopenhauer*, Abingdon/New York, Routledge, 2005.

ZINGUER, Ilana Y., BLOOM, Sam W. (dir.), *L'Antisémitisme éclairé. Inclusion et exclusion depuis l'Époque des Lumières jusqu'à l'affaire Dreyfus*, Leiden/Boston, Brill, 2003.

### b) Articles et chapitres

ACQUIER, Marie-Laure Acquier et COMOY FUSARO, Edwige (dir.), numéro thématique « Littérature et sciences », *Cahiers de narratologie*, n° 18, 2010, URL : <http://narratologie.revues.org/6116> (consulté le 27 avril 2012).

AMOSSY, Ruth, BOKOBZO KAHAN, Michèle (dir.), numéro thématique « Ethos discursif et image d'auteur », *Argumentation et analyse du discours*, n° 3, 2009, URL : <http://aad.revues.org/656> (consulté le 21 avril 2014).

BALDENSPERGER, Fernand, « Les théories de Lavater dans la littérature française », dans *Études d'histoire littéraire II* [1910], Genève, Slatkine, 1973, p. 51-91.

BARTHES, Roland, « La mort de l'auteur » [1968], *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p. 63-69.

BENDER, Niklas (dir.), numéro thématique « Herbert Spencer en France : mise au jour d'une influence », *Arts et Savoirs*, n° 4, mai 2014, URL : <http://lisaa.u-pem.fr/arts-et-savoirs/arts-et-savoirs-n-4/> (consulté le 3 juin 2014).

BIRNBAUM, Pierre, « Réflexions peinées sur les *Réflexions sur la question juive* », *Les Cahiers du judaïsme*, n° 3, automne 1998, p. 93-106.

BLANCKAERT, Claude, « Un fil d'Ariane dans le labyrinthe des origines... Langues, races et classification ethnologique au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, vol. 2, n° 17, 2007, p. 137-171.

- BRACK, André, « Génération spontanée (repères chronologiques) », *Encyclopædia Universalis*, URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/generation-spontanee-reperes-chronologiques/> (consulté le 16 avril 2014).
- CARLSTON, Erin G., « German vices : Sexual/Linguistic Inversions in *fin-de-siècle* France », *The Romanic Review*, vol. 100, n° 3, p. 279-305.
- CHASE, Gary A., McKUSIK, Victor A., « Controversy in Human Genetics : Founder Effect in Tay-Sachs Disease », *American Journal of Human Genetics*, vol. 24, n° 3, mai 1972, p. 339-340.
- COntEXTES (dir.), numéro thématique « La posture. Genèse, usages et limites d'un concept », COntEXTES, n° 8, 2011, URL : <http://contextes.revues.org/4692> (consulté le 21 avril 2014).
- EZDINLI, Leyla, « Altérité juive, altérité romanesque. Rachel (E. Foa) et Lavinia (G. Sand) », *Romantisme*, n° 81, 1993, p. 27-40.
- FOSTER WALLACE, David, « E Pluribus Unam : Television and U.S. Fiction », *Review of Contemporary Fiction*, vol. 13, n° 2, 1993, p. 151-194.
- FOUCART, Stéphane, « Les “races humaines” existent ? Alors énumérez-les ! », *Le Monde*, 3 juin 2013, URL : [http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/06/03/les-races-humaines-existent-alors-enumerez-les\\_3422652\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/06/03/les-races-humaines-existent-alors-enumerez-les_3422652_3232.html) (consulté le 3 juin 2013).
- GUILLO, Dominique, « À la recherche des signes de l'identité. Balzac et l'histoire naturelle », *Politix, revue des sciences sociales du politique*, vol. 19, n° 74, 2006, p. 49-74.
- HOERNER, Jean-Michel, « *La Famille Fenouillard* : une œuvre prémonitoire ? », *Hérodote*, vol. 4, n° 127, 2007, p. 190-198.
- HUSTON, Nancy, RAYMOND, Michel, « Sexes et races, deux réalités », *Le Monde*, 17 mai 2013, URL : [http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/05/17/oui-les-races-existent\\_3296359\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/05/17/oui-les-races-existent_3296359_3232.html) (consulté le 3 juin 2013).
- JANICHON, Daniel, « Qui a écrit les programmes scolaires de 1882 ? ou l'institution d'une autorité républicaine en France », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, n° 35, 2005, URL : <http://dhfles.revues.org/1090?lang=en> (consulté le 16 avril 2014).
- JENNI, Alexis, « Sexes et races, deux illusions », *Le Monde*, 24 mai 2013, URL : [http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/05/24/s sexes-et-races-deux-illusions\\_3417100\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/05/24/s sexes-et-races-deux-illusions_3417100_3232.html) (consulté le 3 juin 2013).
- KELLY, Adam, « David Foster Wallace and the New Sincerity in American Fiction », dans David Hering (dir.), *Consider David Foster Wallace. Critical Essays*, Los Angeles/Austin, Sideshow Media Group Press, 2010, p. 131-146.
- KRYNEN, Jacques, « “Le mort saisit le vif”. Genèse médiévale du principe d'instantanéité de la succession

royale française », *Journal des savants*, vol. 3, n° 3-4, 1984, p. 187-221.

MILES, Sara Joan, « Clémence Royer et *De l'origine des espèces* : traductrice ou traîtresse ? », *Revue de synthèse*, vol. 4, n° 1, 1989, p. 61-83.

MORANGE, Michel, « Quelle place pour l'épigénétique ? », *Médecine/Sciences*, vol. 21, n° 4, avril 2005, p. 367-369.

REUTER, Shelley, « The Genuine Jewish Type : Racial Ideology and Anti-Immigrationism in Early Medical Writing About Tay-Sachs Disease », *The Canadian Journal of Sociology*, vol. 31, n° 3, 2006, p. 291-323.

RICŒUR, Paul, « L'identité narrative », *Esprit*, n° 140-141, juillet-août 1988, nouvelle série « Changer la culture et la politique » 7-8, p. 295-304.

RUYER, Raymond, « Bergson et le Sphex ammophile », *Revue de métaphysique et de morale*, 64<sup>e</sup> année, n° 2, avril-juin 1959, p. 163-179.

SPANGLER, May, « Science, littérature et philosophie : le polype de Diderot », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, n° 23, 1997, p. 89-107.

TAGUIEFF, Pierre-André, « L'invention racialisée du Juif », *Raisons politiques*, n° 5, 2002, p. 29-51.

VETTARD, Camille, « Le drame de Jules Soury », *La Revue universelle*, vol. 115, n° 21, 1939, p. 257-272.

WARTELLE, Jean-Claude, « La Société d'Anthropologie de Paris de 1859 à 1920 », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, vol. 1, n° 10, 2004, p. 125-171.

### c) Usuels

*Academic American Encyclopedia*, Grolier Inc., 1986, 21 vol.

BAILLY, Anatole, *Dictionnaire grec-français*, [1894], Paris, Hachette, onzième édition, 1935.

BENBASSA, Esther (dir.), *Dictionnaire des racismes, de l'exclusion et des discriminations*, Paris, Larousse, 2010.

DENIS, Delphine, SANCIER-CHATEAU, Anne (dir.), *Grammaire du français*, Paris, Librairie Générale Française, 1994.

DYNES, Wayne R. (dir.), *Encyclopedia of Homosexuality*, Chicago/Londres, St James Press, 1990.

*Base textuelle FRANTEXT*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine. URL : <http://www.frantext.fr>.

GORDH, Gordon, HEADRICK, David, *A Dictionary of Entomology*, New York, CAB, 2001.

## Bibliographie

LECOURT, Dominique (dir.), *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.

*Lexique des règles typographiques en usage à l'Imprimerie nationale*, Paris, Imprimerie nationale, 2002.

REY, Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française* [1992], Paris, Dictionnaires Le Robert, 1998, 3 vol.

## Index

- Agassiz 13, 100, 135  
 Arendt 158, 159, 168, 195  
 Aristote 84, 212  
 Balzac 12, 14, 19, 21, 25, 56, 57, 60, 61, 62, 63, 68, 93, 147, 155, 173, 181, 182, 197, 225, 254, 257, 268, 272, 279  
 Barrès 21, 58, 102, 108, 119, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 130, 138, 139, 140, 142, 143, 144, 146, 156, 157, 201, 225, 230, 261, 271, 277  
 Benda 41, 102, 117, 141, 142  
 Bergson 41, 42, 69, 124, 226, 256, 280  
 Blumenbach 120  
 Bonnier 46, 48, 70  
 Bourget 31, 78, 79, 91, 119, 125, 142, 148, 149  
 Broca 26, 52, 53, 54, 100, 118, 120, 213, 272  
 Brunetière 94, 200  
 Buffon 21, 24, 26, 54, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 80, 99, 225  
 Colomb 46, 47, 48, 49, 218, 219, 225, 260  
 Coutance 33, 34, 35, 71, 265  
 Cuvier 25, 49, 51, 59, 60, 61, 96, 210, 225  
 Darwin 13, 14, 19, 21, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 45, 49, 50, 51, 52, 55, 69, 71, 81, 82, 88, 96, 101, 115, 119, 126, 165, 185, 188, 200, 201, 210, 224, 234, 235, 237, 238, 263, 267, 272, 273, 275, 276, 277, 278  
 Desmoulins 100, 118  
 Diderot 135, 136, 268, 280  
 Drumont 16, 119, 126, 131, 145, 152  
 Edwards 100, 118  
 Ellis 136, 171, 186  
 Fabre 25, 40, 41, 44, 45, 59, 80, 96, 208, 229, 234, 235, 236, 237, 238, 271, 276  
 Focillon 47, 48  
 Foucault 13, 191, 195  
 Geoffroy Saint-Hilaire 25, 26, 51, 60, 61, 63, 225  
 Gide 36, 139, 172, 179, 184, 206, 207  
 Gobineau 16, 21, 100, 102, 118, 119, 120, 121, 122, 143, 168, 270  
 Gourmont 133, 139, 179, 187  
 Haeckel 14, 21, 25, 36, 37, 38, 96, 110, 126, 166, 200, 225, 276  
 Hirschfeld 172, 177, 194, 275  
 Huxley 45, 135, 228  
 Kafka 217, 221  
 Krafft-Ebing 171, 186, 189, 191  
 La Fontaine 204, 237, 239  
 Lamarck 13, 21, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 45, 49, 51, 84, 93, 96, 108, 111, 165, 210, 212, 224, 237, 238, 273  
 Legoyt 164, 165  
 Linné 13, 120  
 Lubbock 44, 45, 228  
 Lucas 108  
 Maeterlinck 21, 24, 40, 44, 57, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 81, 96, 207, 225, 237, 262  
 Mendel 21, 24, 25, 30, 38, 39, 96, 108, 112, 114, 115, 210, 213, 225  
 Metchnikoff 25, 39, 40, 41, 42, 43, 45, 55, 208, 229  
 Michelet 21, 24, 56, 57, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 70, 73, 96, 118, 132, 133, 136, 187, 206, 223, 225, 262  
 Ovide 211, 212, 216  
 Pasteur 84, 238  
 Pouchet 84  
 Rabier 49, 80  
 Raffalovich 171  
 Reinach 121, 158, 162, 167, 168, 240, 249  
 Ribot 29, 108, 111, 115, 125

Royer 30, 36, 82, 119, 245, 265

Sartre 168

Schopenhauer 74, 124, 278

Seignette 48

Sorel 17, 119

Soury 21, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 143, 156,  
157, 165, 190, 225, 230, 270, 271, 280

Spencer 30, 31, 49, 126, 278

Taine 101, 119, 125, 167, 200

Treviranus 13

Ulrichs 171, 172

Weininger 194, 275

Weismann 27

Zola 57, 108, 147, 171, 197, 216, 263, 266